This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

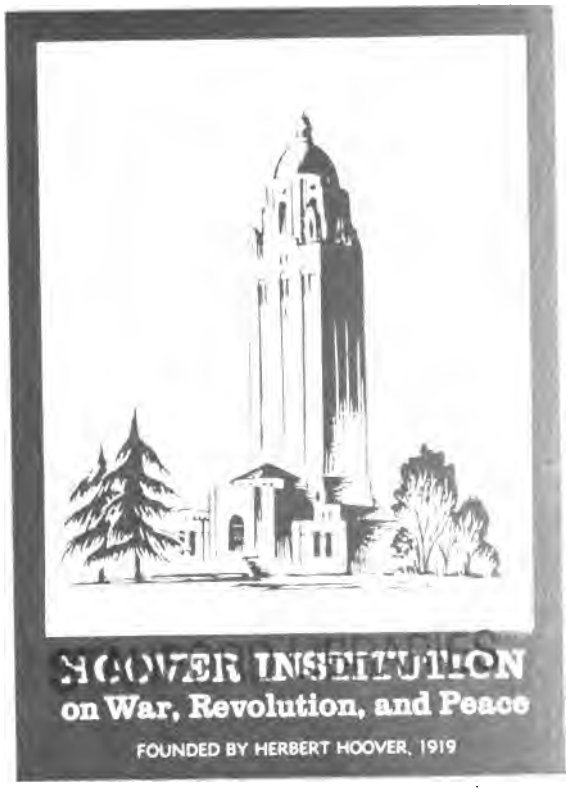
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

PAUL GAFFAREL

LA CONQUÊTE DE L'AFRIQUE

HACHETTE & Cie
PARIS

C.29
C.66 258


HOOVER INSTITUTION
on War, Revolution, and Peace
FOUNDED BY HERBERT HOOVER, 1919

LA

CONQUÊTE DE L'AFRIQUE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉS PAR LA LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

BIBLIOTHÈQUE DES ÉCOLES ET DES FAMILLES

DEUXIÈME SÉRIE. FORMAT IN-8° RAISIN.

Chaque volume broché. **2** fr. **60**; — Cartonné percaline, tranches dorées, **3** fr. **90**
Genre demi-reliure, tr. dorées, **4** fr. **60**

Les campagnes de la première République. Un volume.
Les campagnes du Consulat et de l'Empire. Un volume.
Les campagnes de l'Empire (1813-1815). Un volume.

449-03. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — 6-03.

BIBLIOTHÈQUE DES ÉCOLES ET DES FAMILLES

LA CONQUÊTE DE L'AFRIQUE

PAR

PAUL GAFFAREL

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 98 GRAVURES ET DE 7 CARTES

QUATRIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1903

Droits de traduction et de reproduction réservés.

DT3
G131
c.4

PRÉFACE

L'Afrique a toujours été le continent mystérieux, la terre des surprises et des épouvantes, le pays des contrastes inattendus, de l'extrême barbarie et de l'extrême civilisation. Les anciens disaient qu'en Afrique il y a toujours quelque chose de nouveau. Cette parole n'a pas cessé d'être vraie. Même de nos jours, que de contrées restent encore inexplorées! que d'espaces laissés en blanc sur les cartes! que de fables et d'hypothèses mêlées aux renseignements les plus précis! Quel champ immense ouvert encore aux conjectures et aux découvertes!

L'énorme continent se présente à nous comme une citadelle triangulaire qu'il est difficile d'aborder. Protégé de tous côtés par des mers dangereuses, rattaché à l'Asie par un isthme de facile défense, l'Afrique reste impénétrable par sa masse. Les navigateurs qui ont essayé d'en découvrir les mystères ont été repoussés au loin; les peuples qui en ont tenté la conquête ont été arrêtés au passage; mais ni les uns ni les autres ne se sont rebutés. De siècle en siècle des progrès se sont accomplis, et peu à peu les obscurités se sont dissipées. Dans ce duel avec la civilisation, l'Afrique enfin a été vaincue, mais la résistance fut longue. Ce sont ces progrès successifs, ou, si l'on préfère, ces étapes de la civilisation que nous désirerions suivre d'âge en âge. Pour mieux les apprécier, nous nous efforcerons de grouper les événements autour de certains personnages qui, plus que d'autres, ont con-

tribué à étendre le champ des connaissances africaines, et ont été en quelque sorte les porte-drapeau de la civilisation à travers les siècles. La prise de possession de l'Afrique barbare par les peuples civilisés, et, à ce propos, la biographie des principaux de ceux qu'on a le droit d'appeler les conquérants de l'Afrique, telle a été l'idée primordiale de cet ouvrage. Aurions-nous réussi à détruire quelques préjugés, à répandre quelques idées nettes et précises, à inspirer quelque intérêt pour ce continent longtemps méconnu, nous croirions n'avoir perdu ni notre temps ni notre peine.

LA
CONQUÊTE DE L'AFRIQUE

PREMIÈRE PARTIE

L'AFRIQUE AVANT 1789

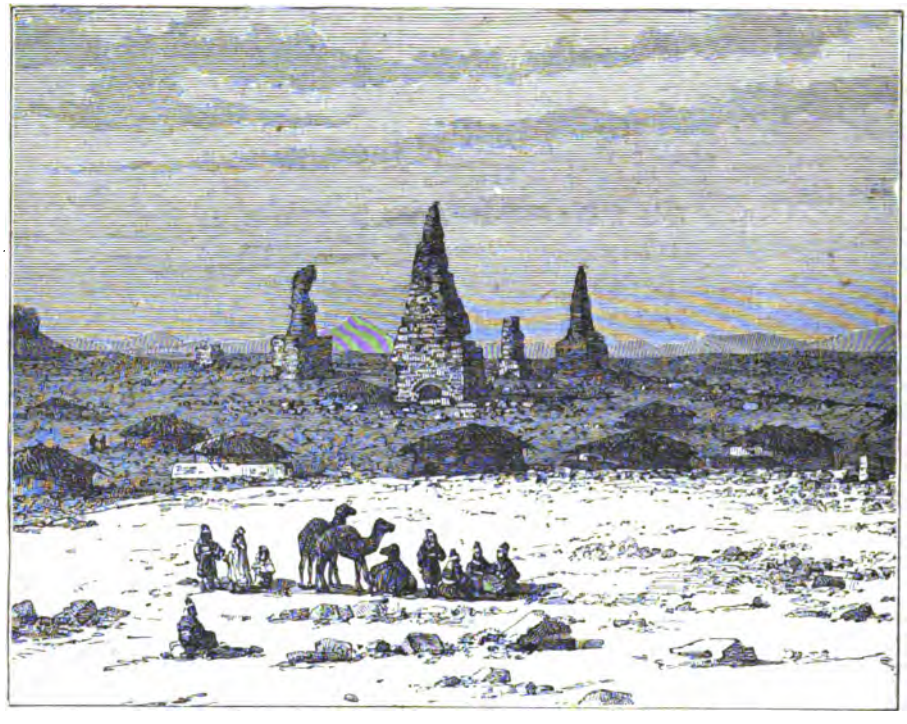
CHAPITRE I

LES PREMIERS CONQUÉRANTS DE L'AFRIQUE

Aussi loin que remontent les souvenirs historiques, l'Afrique se présente à nous comme peuplée, sur toute son immense étendue, par des tribus noires. Les plus anciens documents géographiques dépeignent ces tribus noires comme fixées, de temps immémorial, dans les contrées où elles construisent encore leurs huttes et font paître leurs troupeaux. Sur les monuments des plus vieilles dynasties elles figurent déjà avec leurs traits caractéristiques : cheveux crépus, lèvres lippues, nez écrasé. On peut donc considérer les Nègres comme les premiers occupants du continent africain, comme les véritables autochtones.

A une époque qu'il est impossible de préciser, mais qui est fort reculée, puisque la tradition en a conservé à grand'peine le souvenir, un premier flot d'envahisseurs de race blanche s'abattit sur le continent noir et se fixa dans les provinces du nord, entre la Méditerranée et le Sahara. C'étaient des peuples fort mélangés, les uns blonds aux yeux bleus, les autres bruns aux yeux noirs. D'où venaient-ils? A défaut de

renseignements précis, on peut le conjecturer. Ils ne venaient ni du Midi, puisque les Nègres habitent seuls dans cette direction, ni du Nord, puisqu'une vaste mer en défend les approches, et que des peuples primitifs ne pouvaient songer à la franchir. C'est par l'Est et par l'Ouest, par Suez et par Gilbratar, que sont arrivés les envahisseurs; très probablement les populations aux cheveux noirs par l'étroite bande de terrain qui relie l'Asie à l'Afrique, et les populations blondes par le détroit qui fait communiquer la Méditerranée à l'Atlantique. On ne connaît pas



MONUMENTS PRÉHISTORIQUES DE L'AFRIQUE
(près de Ghadamès.)

l'histoire de leur établissement en Afrique. Les Carthaginois avaient, paraît-il, soigneusement recueilli les traditions et l'histoire des peuples qui les avaient précédés en Afrique; mais, quand les Romains s'emparèrent de Carthage, ils détruisirent systématiquement tout ce qui pouvait rappeler des rivaux détestés, et cette haine irréfléchie nous a privés de précieux documents. Salluste, qui eut encore à sa disposition quelques sources carthaginoises, est de tous les écrivains de l'antiquité celui qui semble avoir le mieux connu cette vieille histoire de l'Afrique. D'après l'éminent auteur de la *Guerre contre Jugurtha*, ces premiers envahisseurs du continent noir auraient été des peuples de race blanche;

LES DESCENDANTS DES PREMIERS CONQUÉRANTS (TYPES KABYLES)

il les nomme Arméniens, Mèdes et Perses, qui se seraient fondus avec des Libyens et des Gétules et auraient définitivement occupé l'Afrique du Nord.

Assurément ces indications sont fort vagues. Ni l'ethnographie ni la chronologie sérieuse ne peuvent s'en accommoder. Un fait pourtant se dégage, celui de l'existence d'un peuple envahisseur qui aurait expulsé les tribus noires des territoires primitivement occupés par elles dans l'Afrique du Nord, et se serait maintenu à travers les siècles avec son autonomie, ses usages, sa langue même. Ce sont sans doute ces premiers conquérants qui ont couvert de monuments mégalithiques, dont quelques-uns se sont conservés jusqu'à nos jours, le sol qu'ils occupaient. Sous différents noms, Libyens, Gétules, Numides dans l'antiquité, Berbères, Kabyles ou Touaregs dans les temps modernes, ils se sont si solidement fixés dans le pays conquis, qu'ils le possèdent encore de nos jours. Le trait caractéristique de cette longue domination, c'est qu'elle nous montre une race si singulièrement attachée à son individualité que, depuis trente siècles et peut-être davantage, elle a résisté à tous les envahisseurs qui ont successivement essayé de la débusquer de ses positions. Rien n'a jamais changé dans ses habitudes guerrières, et, bien que son pays ait presque toujours été occupé, elle n'a jamais su se plier complètement au joug. Raconter l'histoire de ce peuple serait presque raconter l'histoire générale de l'Afrique du Nord. C'est encore Salluste qui a le mieux étudié dans l'antiquité ces populations, devenues presque indigènes par la continuité de leur occupation. Il a établi une distinction, qui dure encore ajourd'hui, entre les sédentaires et les nomades. Les premiers auraient occupé le littoral et les nombreuses vallées qui descendent des montagnes; les seconds se seraient fixés ou plutôt auraient campé sur les plateaux et dans les déserts. Plusieurs des traits de sa description s'appliquent encore aux possesseurs actuels du sol. « C'est une race dure, écrit-il, et exercée aux fatigues. Ils couchent sur la terre et s'entassent dans des *mapalia*, espèces de tentes allongées, faites d'un tissu grossier, et dont le toit cintré ressemble à la carène renversée d'un vaisseau. Leur manière de combattre confondait la tactique romaine. Ils se précipitaient sur l'ennemi d'une manière tumultueuse; c'était une attaque de brigands plutôt qu'un combat régulier. Dès qu'ils apprenaient que les Romains devaient se porter sur un point, ils détruisaient les fourrages, empoisonnaient les vivres, et emmenaient au loin les bestiaux, les femmes, les enfants, les vieillards; puis les hommes valides, se portant sur le gros de l'armée, la harcelaient sans cesse, tantôt en atta-

quant l'avant-garde, tantôt en se précipitant sur les derniers rangs. Ils ne livraient jamais de bataille rangée, mais ne laissaient pas non plus de repos aux Romains; la nuit, dérobant leur marche par des routes détournées, ils attaquaient à l'improviste les soldats qui erraient dans la campagne, les massacraient ou les faisaient prisonniers, et, avant qu'aucun secours arrivât du camp romain, ils se retiraient sur les hauteurs voisines. »

Cette perpétuité dans les coutumes est importante à constater, parce qu'elle démontre que les peuplades de l'Afrique septentrionale n'ont jamais adopté franchement la civilisation des nations qui les ont successivement conquises. Elles sont en quelque sorte restées réfractaires au progrès. Aussi jamais n'ont-elles été capables de se fondre en corps de nation ou de repousser les envahisseurs étrangers, mais elles ont toujours opposé à leurs conquérants la plus redoutable des résistances, celle de la force d'inertie. Telles elles étaient à l'origine de leur histoire, telles elles se sont maintenues à travers les siècles et jusqu'à nos jours.

D'autres peuples ont laissé une trace bien plus durable dans l'histoire de l'Afrique. Deux d'entre eux méritent une étude spéciale : les Égyptiens et les Phéniciens. Ce sont, à vrai dire, les premiers conquérants de l'Afrique, dont il est relativement aisé de reconstituer les annales : c'est ce que nous allons essayer de faire.

CHAPITRE II

LES ÉGYPTIENS

Une immense plaine de sable qui se déroulait jusqu'aux plus extrêmes limites de l'horizon, un puissant fleuve qui se frayait un passage à travers des fouillis de plantes aquatiques et des lacis de fleurs, quelques îlots qui s'élevaient au-dessus de l'eau, vaguement indiqués par des fourrés où reposaient des crocodiles et des hippopotames, un ciel d'un bleu intense, une température toujours égale, telle devait être, telle était l'Égypte lorsque y parurent, il y a déjà bien des siècles, des tribus venues sans doute de l'Asie. Elles engagèrent aussitôt, contre les indigènes de race noire qu'elles y rencontrèrent, une lutte inexpiable, les refoulèrent dans le désert ou dans les montagnes du haut fleuve, puis s'efforcèrent de transformer en une vallée assainie, irriguée, humaine enfin, le bourbier infect que formait dans son bassin inférieur le Nil encore sauvage. Cette œuvre gigantesque, les nouveaux venus la menèrent à bonne fin. Ils défrichèrent les forêts, ils détruisirent les animaux féroces, ils desséchèrent les vallées, ils régularisèrent le cours du fleuve. Des cités florissantes s'élevèrent et grandirent. Bientôt un des chefs de cette région ainsi transformée, Ménès, fonda Memphis et devint le premier de ces Pharaons, dont les vingt-six dynasties se sont succédé à travers les siècles, assurant à leurs sujets une prospérité matérielle sans exemple et de longues périodes de gloire et de puissance.

Les deux plus célèbres de ces dynasties pharaoniques sont la XVIIIe et la XIXe. Ahmès, l'Amosis des Grecs, parvint à fonder un empire sans précédents dans le passé. C'est lui qui réussit à délivrer l'Égypte du joug des Hycsos, ou peuples pasteurs venant de l'Asie, qui avaient fait peser sur toute la vallée du Nil une intolérable tyrannie. C'est

encore lui qui, à l'influence des prêtres qui fondent et soutiennent les civilisations primitives, substitua celle des guerriers, qui défendent les civilisations modernes. La sève vitale, qui surabonde chez les peuples fortement trempés par l'adversité, éclate alors de toutes parts, à l'intérieur par de prodigieux travaux d'utilité publique et de fastueuses constructions, à l'extérieur par des guerres, défensives d'abord, et bientôt par des conquêtes. L'Égypte devient la première puissance de l'univers, et, pendant plusieurs siècles, maintient cette domination que justifiaient et ses victoires et la supériorité de ses arts pacifiques.

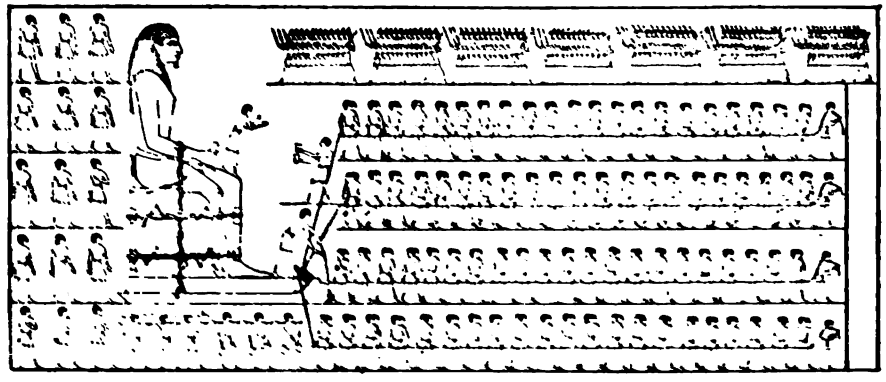
C'est avec Touthmès III que l'Égypte atteignit l'apogée de sa puissance. A l'intérieur, administration sage et prévoyante, et, comme le dira si bien un des futurs conquérants de l'Égypte, Bonaparte, « dans aucun pays l'administration n'a autant d'influence sur la prospérité publique ». A l'extérieur, victoires et conquêtes, dont le souvenir est conservé sur la paroi des murailles qui entourent le sanctuaire d'Ammon à Karnak, et sur la face d'un des pylônes du même temple. Malgré les lacunes inévitables de ces documents et la difficulté d'identifier tous les noms propres, on peut suivre le fil du récit et composer un tableau général des expéditions militaires du conquérant. Ses premières campagnes furent dirigées contre les Rotennous, alors les maîtres de l'Asie antérieure. Il les battit à plusieurs reprises, et, tout en leur laissant les apparences de la liberté, les força à payer tribut et à fournir des contingents. Tous les peuples de l'Asie centrale passèrent ensuite sous son joug. Babylone, Ninive, toute la Syrie, l'Arménie elle-même dépendaient de son empire, qui s'étendait encore en Afrique sur l'Abyssinie, le Soudan et la Nubie actuelle. Le premier de tous les Pharaons, il équipait sur la Méditerranée une flotte considérable, et, en peu d'années, acquérait sur les eaux une suprématie absolue. On a trouvé des monuments du règne de Touthmès III en Algérie, à Cherchel, ce qui reculerait bien loin dans la direction de l'ouest les limites de son empire. Il est probable que les îles de l'Archipel, les côtes de l'Asie Mineure et de la Grèce, peut-être le sud de l'Italie et jusqu'aux rives de la Colchide lui obéissaient encore, si du moins nous en croyons la traduction d'une stèle de Karnak, dont le style élevé rappelle les plus beaux morceaux de la Bible : « Je suis venu, je t'ai accordé de frapper les princes de Zahi, je les ai jetés sous tes pieds à travers leurs contrées, je leur ai fait voir ta majesté, tel qu'un prince radieux, projetant ta lumière sur leur face. — Je suis venu, je t'ai accordé de frapper les princes d'Occident. Kefo (Phénicie) et Asi (Syrie) sont dans la terreur. Je leur ai montré ta majesté, semblable à un jeune taureau au

cœur ferme, aux cornes aiguës, auquel on ne peut résister. — Je suis venu, je t'ai accordé de frapper les habitants des îles. Ceux qui résident au milieu de la mer sont atteints par tes rugissements. Je leur ai montré ta majesté,

PYLÔNE DE KARNAK

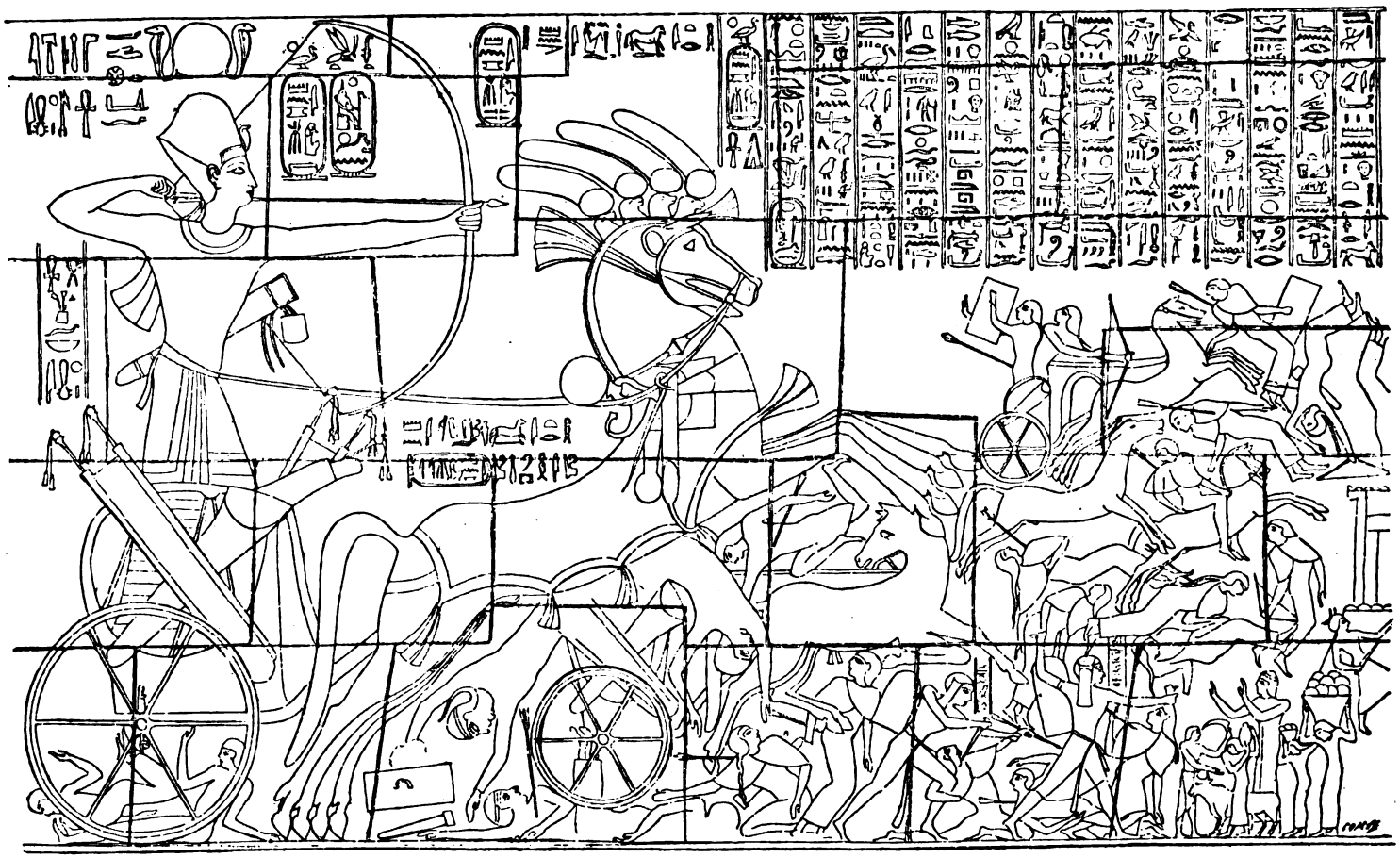
semblable à un vengeur qui se dresse sur le dos de sa victime. — Je suis venu, je t'ai accordé d'écraser les Tahennous (Libyens) ; les îles des Danan sont au pouvoir de tes esprits. Je leur ai montré ta majesté telle qu'un lion furieux qui se couche sur les cadavres à travers leurs vallées », etc.

Au retour de chaque expédition continentale ou maritime, asiatique ou africaine, de nombreux prisonniers étaient conduits en Égypte pour y construire de fastueux monuments en l'honneur des triomphateurs. Une peinture découverte sur les parois d'une chapelle funéraire, à Gournah, nous montre ces captifs au travail. Les uns pétrissent la terre, les autres façonnent des briques et élèvent des murailles. Des Égyptiens armés de fouets et de bâtons surveillent les ouvriers. Il est difficile de trouver un meilleur commentaire à l'histoire de la servitude en Égypte des enfants d'Israël.



TRANSPORT D'UN COLOSSE

Cette étonnante prospérité se maintint sous les successeurs immédiats de Touthmès III, et même sous les premiers Pharaons de la XIXe dynastie; mais déjà se laissait pressentir une décadence prochaine, car les Égyptiens passent de l'offensive à la défensive. Le plus célèbre des souverains de cette famille est le fameux Sésostris, dont l'histoire a singulièrement été défigurée. Il existe en effet deux Sésostris, celui de la légende et celui de la réalité, et ils ne se ressemblent nullement. On dirait presque que les historiens grecs qui ont fabriqué le Sésostris légendaire se sont donné le mot pour accumuler les invraisemblances. Ils renchérissent même l'un sur l'autre, et plus ils s'éloignent de l'époque présumée où régnait leur héros, plus leurs récits redoublent d'exagération. D'après Hérodote, Sésostris aurait subjugué toutes les nations que baigne la mer Rouge, et ne se serait arrêté que par suite de l'impossibilité de s'avancer plus loin à cause des bas-fonds. Il se serait alors retourné contre le continent, et ne revint en Égypte qu'après avoir soumis l'Asie tout entière et une partie de l'Europe, semant partout des colonies et laissant comme souvenir de son passage des colonnes votives. Il aurait marqué le reste de son règne par la construction de monu-



RAMSÈS CONTRE LES CHÉTAS

ments splendides et de travaux utiles. Au moins le Sésostris d'Hérodote est-il encore un homme. Avec d'autres historiens, Manéthon, Diodore de Sicile, il devient un demi-dieu. Sa naissance est annoncée par des prodiges. Douze cents Égyptiens, nés le même jour que lui, sont élevés avec lui, et, plus tard, forment sa garde particulière. Jeune homme, son père l'envoie en Arabie, où il terrasse des bêtes fauves. Devenu roi, il lève une armée formidable et conquiert l'Éthiopie. Sa flotte pousse jusqu'au Gange pendant qu'il longe et soumet les côtes. Au retour, il traverse la Scythie, la Thrace et revient en Égypte pour y construire des monuments splendides. Ce Sésostris fabuleux est encore celui de bon nombre d'historiens modernes. A lui seul, il semble avoir absorbé la gloire de ses devanciers et de ses successeurs, et pourtant il n'a jamais existé. En lui, tout est faux jusqu'au nom, puisqu'il s'appelait Ramsès II Meïamoun. Essayons de dégager sa mémoire des absurdités qui la déparent, et de substituer au Sésostris de la légende le Ramsès de l'histoire.

Une longue série de règnes heureux, une population exubérante, des richesses accumulées, une armée dévouée, tout en Égypte annonçait et préparait un grand règne. A peine né, Ramsès fut associé à son père Séti Ier, et cette association ne fut pas seulement nominale, car il exerça le pouvoir très jeune. Il était homme fait quand son père mourut : ainsi s'expliquent les soixante-sept années de son règne, comptées depuis son avènement à la couronne. Au début de son véritable règne, Ramsès combat les Tahennous, peuple libyen, les Éthiopiens et surtout les Chétas ou Héthéens de Syrie. Nous avons deux récits contemporains de cette dernière campagne. Le premier est en quelque sorte le bulletin officiel de l'expédition. Il est conservé à Louqsor, au Ramesseum de Thèbes et à Ipsamboul. Le second est un poème du scribe royal Pentaour, dont sans doute le mérite était grand, car il fut gravé tout entier sur les murailles de Karnak et de Louqsor, et reproduit par de nombreux manuscrits. Ramsès aurait, dans cette campagne, couru de graves dangers, mais il les surmonta par sa valeur personnelle. Il finit par accorder la paix à ses remuants voisins, comme le prouve le traité de paix, le plus ancien document diplomatique connu, dont des fragments importants ont été conservés sur la muraille de Karnak. A ces guerres honorables se bornent les prétendues conquêtes de Ramsès, car ses petites campagnes contre les nègres du Soudan ou les Libyens sont des razzias plutôt que des campagnes en règle. Il est probable qu'une tranquillité durable suivit ces années agitées, et que le Pharaon en profita pour construire les nombreux monuments qui rappellent encore sa mémoire. Il se servit,

pour les bâtir, des nombreux prisonniers qu'il avait ramenés de ses campagnes. La plus intéressante de ces populations esclaves est la tribu hébraïque. On a cru, en effet, retrouver son nom sur les monuments (Apéri), et il est fort probable que ce fut sous le règne de Ramsès II que les Hébreux subirent la persécution que raconte la Bible, et qui se termina par leur exode.

TÊTE DE MOMIE

Aussi bien, par un de ces hasards que nous ménagent les fouilles archéologiques, ce Louis XIV égyptien, ce Pharaon dont le souvenir s'est si longtemps conservé, ne vient-il pas de sortir de son tombeau pour orner, par un singulier retour des choses d'ici-bas, les vitrines d'un musée! On savait que Ramsès II avait été enterré dans la Vallée des Rois, à Biban-el-Molouk, gorge étroite et sinueuse qui s'ouvre dans la montagne de Libye, à l'ouest de Thèbes. Au fond de cette vallée sont creusées de longues galeries souterraines, nommées syringes ou hypogées. Bien que disposés sur le même plan, ces hypogées diffèrent par leur étendue et la richesse de leur décoration, chaque souverain faisant commencer

son tombeau dès son avènement au trône. Or la galerie qui menait au tombeau de Ramsès était connue depuis longtemps. Elle conduisait à une sorte de chapelle dans laquelle était un sarcophage d'albâtre oriental, mais vide. Des éboulements avaient empêché d'aller jusqu'au fond de la galerie, mais des travaux bien dirigés ont permis de retrouver tout récemment, en 1886, dans la cachette dite de Deïr-el-Bahari, plusieurs momies royales, et il résulte du déchiffrement des bandes d'étoffes couvertes d'hiéroglyphes qui entouraient ces momies, que l'un de ces cadavres embaumés est celui de Ramsès II. C'était un homme de forte taille, puisque, même après le tassement des vertèbres et la rétraction produite par la momification, il mesure encore 1 m. 72. Le front est bas, fuyant, étroit, l'œil petit et rapproché du nez, le nez long et busqué comme celui des Bourbons, l'oreille ronde et finement ourlée, la mâchoire forte et puissante, la bouche largement fendue. « En résumé, lisons-nous dans le procès-verbal de l'exhumation, le masque de la momie donne très suffisamment l'idée de ce qu'était le masque du vivant : une expression peu intelligente, peut-être légèrement bestiale, mais de la fierté, de l'obstination, et un air de majesté souveraine qui perce encore sous l'appareil grotesque de l'embaumement. » Bien que la réduction des chairs ait modifié l'aspect extérieur, le reste du corps est aussi bien conservé que la tête. Les os sont faibles et les muscles atrophiés par dégénérescence sénile. Ne sait-on pas en effet que Ramsès II régna fort longtemps?

Touthmès III et Ramsès II ne sont pas les seuls Pharaons dont l'histoire ait gardé le souvenir. On pourrait citer après eux bien des hommes remarquables : Ramsès III, Psammétikos Ier qui ouvrit l'Égypte aux étrangers, Néchao, qui favorisa le commerce, Ahmès ou Amasis, Pharaon improvisé, qui fit oublier sa basse extraction par sa prudence et sa fermeté; mais de nouveaux conquérants se présentèrent. En l'an 525 avant notre ère, le Persan Cambyse renversa le dernier souverain indigène, et commença la série de ces possesseurs du sol égyptien, tous d'origine étrangère, qui, depuis Psammétikos III jusqu'à nos jours, ont accompli avec une si rigoureuse précision la malédiction biblique : « Égypte, tu n'auras plus de roi national ».

Lorsque les Pharaons furent remplacés par de nouvelles dynasties, l'Égypte continua à jouer un rôle important dans l'histoire du monde. C'est en effet le côté saillant de l'histoire égyptienne que d'avoir maintenu son action à travers soixante et dix siècles, et, à presque toutes les époques de cette immense durée, d'avoir toujours exercé son influence

par quelque point. Quand elle ne domine point par les armes, elle règne par les idées. Aujourd'hui, c'est Touthmès, c'est Ramsès, c'est Cambyse, Alexandre ou Ptolémée qui enchaînent à leur char triomphal les peuples alors connus; demain, c'est l'école d'Alexandrie qui prépare et annonce par ses travaux érudits le monde moderne; c'est, au moyen âge, l'art et la science arabes s'épanouissant au Caire; dans les temps modernes, Bonaparte qui remue le monde oriental par son aventureuse conquête de la vallée du Nil, ou Méhémet Ali qui, guidé par nos compatriotes, a le mérite d'introduire dans sa vice-royauté les réformes et les innovations contemporaines; c'est Lesseps qui trace à travers l'isthme de Suez une voie nouvelle au commerce général de l'humanité; c'est Champollion ou Mariette évoquant dans leurs tombes les générations endormies, et ressuscitant avec leurs splendeurs d'autrefois les institutions, les mœurs et les usages pharaoniques. L'Égypte est donc toujours vivante. Elle était déjà l'aïeule des nations; elle n'a pas cessé d'être la terre des merveilles.

Nous ne pouvons citer ici tous les voyageurs qui ont visité, tous les historiens qui ont décrit l'Égypte. Nous ne chercherons pas non plus à exposer les découvertes archéologiques qui, de nos jours, ont renouvelé l'histoire des peuples de la vallée du Nil; nous voudrions simplement associer le nom de deux hommes qui, bien que vivant à plusieurs siècles d'intervalle, ont le plus contribué à faire connaître cette terre bénie du ciel : Hérodote dans le deuxième livre de son histoire, Mariette-Bey par ses surprenantes révélations du passé. Par un singulier renversement des rôles, c'est Mariette qui a découvert les sources les plus anciennes en date de l'histoire égyptienne, mais Hérodote est le principal auteur des renseignements qu'on pourrait nommer classiques. Ils se complètent donc l'un par l'autre, et, grâce à eux, on peut s'avancer à coup sûr, et connaître, presque aussi bien qu'un contemporain, l'Égypte des Pharaons.

Hérodote avait eu des devanciers dans la vallée du Nil. Diodore de Sicile énumère quelque part les Grecs illustres qui l'ont visitée. Cette liste commence par Orphée et se termine par Pythagore. Elle comprend les noms de Musée, de Dédale, d'Homère, de Lycurgue et de Solon. Sans nous attarder à ces temps légendaires, nommons au moins Hécatée de Milet, qui avait composé un itinéraire de l'Égypte, dont les anciens vantaient l'exactitude, et Eschyle, qui, dans un fragment de tragédie perdue, donne l'explication des crues périodiques du fleuve. Hérodote arriva en Égypte vers l'an 448 avant notre ère. Il la parcourut en détail, visitant les

sanctuaires, les palais et les nécropoles, partout en quête de renseignements, prenant en note tout ce qui frappait ses yeux, tout ce qui charmait son oreille. Le second des neuf livres de son histoire, celui qui est consacré à la Muse Euterpe, contient le récit de ses courses et l'ensemble de ses observations. Tout est à lire dans ces pages charmantes, dont la fidélité sur la plupart des points fait encore l'étonnement des critiques. Bien des fables sans doute sont mêlées à des récits historiques, et bien des traditions usurpent la place des faits certains, mais Hérodote a toujours soin de prévenir le lecteur. « Si ces propos des Égyptiens paraissent croyables à quelqu'un, il peut y ajouter foi; pour moi, je n'ai d'autre but dans toute cette histoire que d'écrire ce que j'entends dire à chacun. » Il est vrai que lorsqu'il écrit : « j'ai vu », on peut l'en croire sur parole. Son exactitude n'est-elle pas confirmée par les découvertes modernes? Aussi bien, c'est ce mélange de crédulité voulue et de scrupuleuse exactitude qui donne un tel charme à l'œuvre d'Hérodote. Il est et il restera inimitable.

Il y a trois parts à faire dans l'œuvre d'Hérodote. On peut l'étudier comme historien, comme géographe et comme archéologue. Comme historien, son témoignage est suspect. Il s'est contenté de rapporter ce qu'ont bien voulu lui raconter les prêtres égyptiens sur les antiquités nationales. Entre les traditions qu'il a reproduites il a bien fait le meilleur choix possible, mais il a trop souvent raconté des légendes sans fondement ou même des fables puériles. Comme géographe, au contraire, il est difficile d'apporter plus de précision qu'il ne l'a fait à la description physique du Nil. Il a remarqué le premier que l'Égypte était une terre de formation nouvelle et un « présent du fleuve », ce qui rend à merveille le caractère original de ce sol formé par des dépôts terreux, à grains menus et de couleur brune, que le Nil amoncelle depuis des siècles. « La nature de l'Égypte est telle, a-t-il écrit, que si vous allez par eau, et qu'étant encore à une journée des côtes, vous jetez la sonde en mer, vous en tirerez du limon à onze orgyes de profondeur (environ vingt mètres), ce qui prouve manifestement que le fleuve a porté de la terre jusqu'à cette distance. » Il donne des renseignements très exacts sur la crue du Nil, et démontre que la vie sociale des Égyptiens est liée à l'abondance plus ou moins grande des eaux du fleuve. Le problème de ses sources ne le laisse pas indifférent. Il ne faut pas sans doute ajouter foi à ses hypothèses, et nous reléguerons au rang des fables la prétendue course du Nil à travers le continent africain de l'ouest à l'est, mais il a grand soin d'avertir que, sur ce point, il ne parle que par ouï-dire.

CATARACTES DU NIL

Pour la partie du fleuve qu'il a lui-même explorée, depuis le Delta jusqu'à Éléphantine, sa description est si précise qu'elle garde toute sa valeur scientifique. C'est encore Hérodote qui, le premier, nous a fait connaître l'Éthiopie, cette vaste région du Sud, dont ses prédécesseurs n'avaient parlé que comme d'un pays à peine entrevu par les explorateurs. C'est lui qui a décrit la chaîne des oasis semées dans le désert, lui qui a donné des descriptions, restées classiques, des animaux et des plantes indigènes. Sur ce point les écrivains postérieurs n'ont guère eu qu'à le copier. Il avait si bien moissonné le champ, qu'il ne restait après lui qu'à glaner.

C'est surtout comme archéologue qu'Hérodote s'est fait une place à part. Grâce à lui, nous pouvons suivre les Égyptiens dans les manifestations extérieures de leur vie publique et privée. « Leurs usages et leurs lois, avait-il écrit, diffèrent pour la plupart de ceux des autres nations », et il s'était efforcé de le prouver. Tout le monde connaît, telles qu'il les a décrites, leurs grandes fêtes religieuses, leurs foires, ou panégyries, où s'assemblaient d'énormes multitudes, leurs banquets et leurs festins. Chacun peut suivre dans leurs détails les cérémonies de l'embaumement, du deuil, des funérailles. On connaît leur nourriture, leurs boissons favorites, leurs habillements. Hérodote a même parlé de leurs deux écritures, sacrée et vulgaire. Il s'est demandé « pourquoi il n'y a pas d'hommes si sains et de meilleur tempérament que les Égyptiens », et croit en avoir trouvé la raison dans l'excellente habitude qu'avaient leurs médecins de se spécialiser. « La médecine est si sagement distribuée en Égypte, qu'un médecin ne se mêle que d'une seule espèce de maladie, non de plusieurs. Tout y est plein de médecins : les uns pour les yeux, les autres pour la tête, ceux-ci pour les dents, ceux-là pour les maux de ventre, d'autres enfin pour les maladies internes. » Hérodote s'occupe encore de la vie religieuse. S'il s'est trompé, et même lourdement, sur le fond des croyances égyptiennes, au moins a-t-il donné une idée générale de la vie des prêtres, de leurs observances particulières, de leurs sacrifices, de leurs cérémonies. Assurément bien des lacunes restaient encore à combler, bien des erreurs à rectifier, mais l'ensemble de ces observations constitue un document de la plus haute importance pour l'histoire égyptienne. Aussi comprend-on qu'Hérodote ait trouvé grâce devant les sévérités de la critique contemporaine.

De nos jours seulement un homme s'est rencontré qui a considérablement augmenté la connaissance générale de l'Égypte, et a révélé comme un monde nouveau en nous faisant entrer plus profondément

encore qu'Hérodote dans la vie intime du peuple égyptien, en nous initiant aux mystères de ses croyances religieuses, aux rouages délicats de ses institutions politiques, aux secrets de ses industriels, aux inventions de ses savants, et jusqu'aux procédés de ses artistes. Ce restaurateur de l'antiquité égyptienne est un de nos compatriotes, Mariette-Bey. Il n'est que juste de retracer à grands traits sa biographie, et de faire connaître ses principales découvertes.

Après la conquête de l'Égypte par Bonaparte, les études égyptiennes furent subitement remises en honneur. Toute une école se forma de savants interprètes des documents hiéroglyphiques, dont le chef fut notre illustre Champollion. A lui revient le mérite d'avoir déchiffré ces bibliothèques de pierres éparses dans toute la vallée du Nil, sous la forme de temples et d'obélisques, de palais et de tombeaux. Mariette ne fut pas son disciple immédiat, mais il s'inspira de ses doctrines, il appliqua ses principes, et fut le plus vaillant et le plus heureux de ses continuateurs. Mariette était maître d'étude au collège de Boulogne lorsque, visitant le musée de cette ville, il y remarqua une momie conservée par hasard, et résolut de consacrer sa vie aux études hiéroglyphiques. Après dix ans d'obscurs mais utiles travaux (1840-1850), qui lui donnèrent ce qui lui manquait encore comme érudition et pénétration de jugement, il obtint une mission à l'effet de rechercher des manuscrits égyptiens. A peine débarqué à Alexandrie, il fut comme hanté par le désir de retrouver le fameux temple du bœuf Apis, le Sérapéum, dont on avait perdu jusqu'aux traces. On savait seulement que ce temple était bâti près de Memphis, dans un endroit sablonneux, et qu'il était signalé par des allées de sphinx portant au socle ou sur les flancs des inscriptions tracées par des pèlerins. Mariette pensa que ces sphinx étaient rangés le long des avenues qui conduisaient au temple. Bien que réduit à de maigres ressources, il ordonna des fouilles dans la direction de l'ouest. Sa hardiesse fut récompensée. Les sphinx sortirent les uns après les autres du linceul de sable qui les couvrait, et conduisirent, mais après de grandes difficultés de terrassement, à la première enceinte du Sérapéum. Elle était comme remblayée par une masse de pierres à libations, petites cavités contenant des amas de figurines en bronze représentant des divinités égyptiennes. Ces découvertes, singulièrement exagérées, firent éclater l'orage qui menaçait depuis quelque temps, et l'œuvre de Mariette se trouva tout à coup compromise.

Le bruit s'était répandu que le savant français trouvait des trésors;

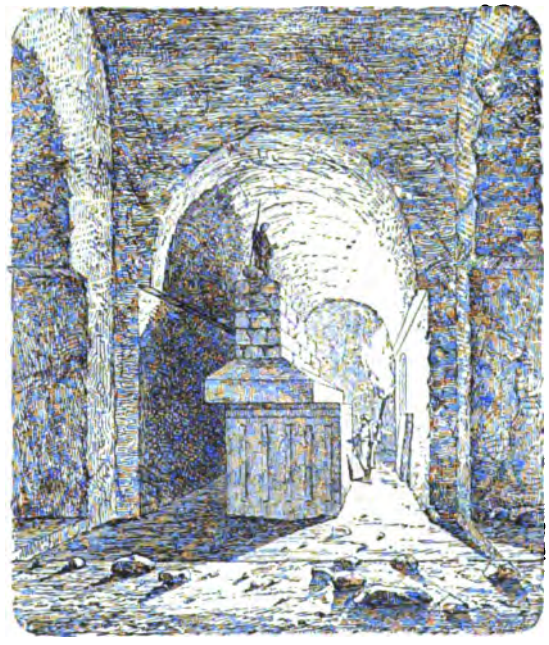
aussitôt s'alluma la cupidité des fonctionnaires égyptiens. Mariette avait en outre à lutter contre la jalousie de certains Européens. On commença par lui faire une guerre sourde. Tout autre que lui aurait renoncé à la partie. Il n'était même pas assuré de la protection française; mais il avait touché le but de trop près pour laisser à d'autres l'honneur de l'œuvre entreprise, et d'ailleurs il avait la conviction de travailler pour la patrie. Il continua donc les fouilles envers et contre tous, même contre le vice-roi Abbas-Pacha, qui finit par lui intimer brutalement l'ordre d'interrompre les travaux. Par bonheur, l'opinion publique en France s'était prononcée en sa faveur, on commençait à s'intéresser à ses efforts. Le gouvernement lui envoya de nouveaux subsides et pria le pacha récalcitrant d'accorder sa protection au savant français. De pareils désirs étaient alors presque des ordres; Abbas dut s'exécuter et les travaux recommencèrent. Ils donnèrent des résultats inespérés.

Ce fut dans la nuit du 12 novembre 1851 que les ouvriers arrivèrent à l'entrée d'un immense souterrain. On entrevoyait des rangées de tombeaux et de chapelles funéraires, le sol était jonché de débris, et tout portait les traces d'une dévastation furieuse et systématique. Mariette, qui voulait cacher cette découverte au surveillant turc, fit de nouveau combler la porte avec du sable, et les travaux ne furent repris qu'en février 1852.

Le Sérapéum était un temple souterrain, dans lequel on enfermait, après leur avoir rendu les honneurs divins, les cadavres embaumés des bœufs Apis. Pendant plusieurs siècles les tombes s'accumulèrent et le sanctuaire devint un lieu de pèlerinage célèbre; mais, quand le christianisme s'établit en Égypte, les néophytes dévastèrent ce temple. Les ravages commencèrent sous Théodose et continuèrent jusqu'à ce que le Sérapéum disparût sous le sable. C'est donc un temple en ruines qu'a retrouvé Mariette, mais dont les ruines attestent la splendeur passée, et jettent un jour singulier sur la civilisation et l'histoire de l'antique Égypte. Dans l'état actuel, on distingue ce qu'on appelle les grands et les petits souterrains. Les grands souterrains forment une série de voûtes reposant sur des piliers, joints les uns aux autres par des murs épais, derrière lesquels étaient cachés les sarcophages de granit où les Apis dormaient leur dernier sommeil. Ces sarcophages ont été violés, mais comme ils étaient en granit et que partout sont gravées les dates de la naissance, de l'intronisation, de la mort et des funérailles des Apis, c'est une mine inépuisable de renseignements historiques à la disposition des chercheurs. C'est ainsi que Mariette a pu démontrer que

Cambyse, le conquérant persan, s'était fait initier aux mystères sacrés, et que le bœuf Apis qu'il avait frappé dans un moment de fureur avait survécu huit ans à sa blessure. Les découvertes les plus curieuses ont été faites dans la partie la plus ancienne du Sérapéum, dans les petits souterrains. Le 15 mars 1852 on a trouvé une des tombes, absolument inviolée, qui datait de l'an 26 du règne de Ramsès II, 3230 ans avant 1852. Elle avait été préservée, par un éboulement, contre la fureur des iconoclastes. « Les doigts de l'Égyptien qui avait fermé la dernière pierre du mur bâti en travers de la porte étaient encore marqués sur le ciment.... Quand j'y entrai pour la première fois, je trouvai marquée sur la couche mince de sable dont le sol était couvert l'empreinte des pieds nus des ouvriers qui, 3200 ans auparavant, avaient couché le dieu dans sa tombe. » Dans cette tombe étaient deux cercueils, remplis d'une matière bitumineuse qui tomba en poussière quand on la toucha, et de bijoux précieux.

SOUTERRAINS DU SÉRAPÉUM



SOUTERRAINS DU SÉRAPÉUM

A la nouvelle de ces prodigieuses découvertes, les Bédouins mirent le siège devant la maison de Mariette pour le forcer de partager avec eux ses prétendus trésors; mais Mariette soutint le siège et parvint à se faire respecter. Aussi bien ces épreuves le grandissaient. Ce fut, comme l'a écrit un de ses biographes, « la crise de lutte

rées de la Haute Nubie et du Soudan. Comme Touthmès III régnait au XVIIe siècle avant notre ère, le pylône de Karnak constitue un monument respectable par son antiquité, et intéressant par son contenu, puisqu'on peut, grâce à lui, se rendre compte de l'étendue des conquêtes égyptiennes et connaître les régions sur lesquelles s'étendait la civilisation pharaonique.

On ne peut tout citer, car Mariette n'a pas cessé un seul jour de chercher et de trouver. En outre il eut le bonheur de former des élèves et la satisfaction de les voir réussir. Une école française a été récemment fondée au Caire. C'est un foyer de lumière allumé en plein Orient, et qui assure à la France la direction des études égyptiennes. Aussi bien n'est-ce pas la France qui a exploré presque toutes les ruines, qui a déchiffré les hiéroglyphes, qui a fait connaître l'art et les institutions pharaoniques, la chronologie, les mœurs, les coutumes, la religion et le gouvernement de l'ancienne Égypte? Il semble que l'élan ne doive pas s'arrêter de sitôt, car, en dehors des représentants officiels de l'égyptologie, toute une légion d'érudits s'est formée, dont les uns se sont attachés aux monuments, les autres ont déchiffré les papyrus, ceux-ci se sont occupés de la religion, ceux-là des mœurs et des institutions. D'autres, plus modestes, ont mis leur ardeur au service de la philologie, et ont composé des grammaires et des vocabulaires. De tous côtés l'assaut continue et la citadelle a presque capitulé. Ce sera l'honneur de notre pays d'avoir donné le signal, et d'avoir si largement contribué au succès de cette grande œuvre de la restauration de la vieille civilisation pharaonique.

CHAPITRE III

LES PHÉNICIENS EN AFRIQUE

Après les Égyptiens, les plus anciens conquérants du continent noir, ce sont les Phéniciens qui, dans l'antiquité, ont laissé la trace la plus persistante de leur occupation. Ce petit peuple a joué un grand rôle dans l'histoire de l'humanité. Resserrés entre une chaîne de montagnes abruptes, le Liban, et une côte inhospitalière, les Phéniciens ont fait de la mer comme leur domaine, et, de port en port, de colonie en colonie, ils ont fini par se répandre sur tout l'univers alors connu. En Afrique, ils ont de bonne heure fondé des villes importantes sur la côte septentrionale, et soumis à leur domination directe les peuples voisins de ces comptoirs. A une époque très reculée, mais qu'on peut fixer approximativement vers le XIe siècle avant notre ère, Byrsa fut bâtie par deux Phéniciens, Zoruf et Carchédon. Ce n'était qu'une humble bourgade, trop heureuse d'acheter par un tribut la paix avec ses remuants voisins. En 888, Elissa ou Didon, sœur de Pygmalion, veuve de Sichée, la renouvela ou plutôt la fonda de nouveau, mais en lui conservant le nom de l'un de ses premiers fondateurs, Carchédon. Elissa était accompagnée par les nombreuses victimes de la tyrannie de Pygmalion. Aussi Carchédon, ou, pour lui donner son nom usuel, Carthage, devint promptement comme une Tyr nouvelle, qui se dressa en face de l'ancienne et bientôt la dépassa en puissance. Autour d'elle se groupèrent les villes déjà fondées par les Phéniciens : les deux Leptis, Tacape, Sabrata, Tapsus et Hadrumète au sud-est; à l'ouest Utique, Hippozarytos et toute la série des villes dont le nom commence par Rus, c'est-à-dire cap : Rusibis, Ruscinara, Rusicadda, Rusaddir, etc.; dans l'intérieur des terres, Auzia, Sitifis, Cirta en Mauritanie, Capsa,

Zama et Theveste dans la Byzacène. Toutes ces villes servaient d'entrepôts au commerce des Phéniciens avec les Touaregs du Sahara et les nègres du Soudan.

Hérodote a donné sur ce commerce avec l'Afrique intérieure de précieuses indications, dont les découvertes modernes ont confirmé la réalité. Nous savons, grâce à lui, le nom des principales tribus africaines avec lesquelles les Phéniciens étaient entrés en relations : les Adyrmachides, dont les femmes laissent croître leur chevelure et qui, « lorsqu'elles prennent un insecte parasite sur elles-mêmes, le mordent par représailles, et ne le jettent qu'après l'avoir écrasé avec leurs dents »; les Gigilmanes, les Absytes, les Cabales, les Nasamons, « nation nombreuse qui, pendant l'été, laisse ses brebis sur la côte et monte dans le pays d'Augila pour récolter les fruits des palmiers. Ils recueillent aussi des sauterelles, en font une sorte de farine, et en saupoudrent le lait qu'ils boivent ». Viennent ensuite : les Psylles; les Maces, remarquables par la touffe de cheveux qu'ils portent au sommet de la tête, et par leurs boucliers en peaux d'autruche; les Gindanes; les Lotophages; les Machlyes, « qui ne laissent pousser leurs cheveux que par derrière, et les Anses que par-devant la tête ». Tous ces peuples, on les rencontrait sur les rivages de la Méditerranée. « Au-dessus d'eux et dans l'intérieur des terres, ajoutait Hérodote, toujours sur la foi des négociants phéniciens dont il tenait ces renseignements, la Libye est un repaire de bêtes fauves. Au delà du séjour des bêtes fauves est le désert sablonneux qui s'étend depuis Thèbes d'Égypte jusqu'aux Colonnes d'Hercule. En s'enfonçant de dix journées de marche dans cette région élevée, on trouve des bancs de sel en grands grumeaux, formant des tertres. Au sommet de chaque tertre jaillit, du milieu du sel, une eau froide et douce. Alentour habitent des hommes, les derniers au delà du désert et de l'asile des bêtes fauves. »

Ces hommes, Hérodote les connaissait de nom : Ammoniens, Augiles, Garamantes, Troglodytes; mais voici qu'aux notions précises commencent à se mêler des fables. Ainsi les Troglodytes « se nourrissent de serpents, de lézards, de reptiles de toute sorte. Ils n'ont point, comme ailleurs, de langage, mais poussent de petits cris semblables à ceux de la chauve-souris ». Les Atarantes sont tellement brûlés par le soleil, qu'ils le maudissent et l'accablent d'outrages. Les Maxyes s'enduisent le corps de vermillon, et portent leur chevelure longue à droite de la tête et rasée à gauche. Ils ont grand'peine à se défendre contre les bêtes féroces dont la région est infestée. « On y trouve d'énormes serpents, des lions, des

éléphants, des ours, des aspics, des ânes cornus, des monstres à têtes de chien, d'autres sans tête et ayant les yeux à la poitrine, des hommes et des femmes sauvages et une multitude d'autres bêtes farouches. » Hérodote connaît encore les Zavèces, qui se font conduire à la guerre sur des chars dirigés par leurs femmes, les Gyzantes, fabricants de miel et grands mangeurs de singes, dont leurs montagnes foisonnent, et les habitants de l'île Cyraunis, célèbre par un lac d'où les nègres retirent, avec des plumes enduites de poix, la poudre d'or mêlée à la vase. Il a aussi entendu parler du mont Atlas, « si haut qu'il est impossible d'en apercevoir le sommet, car jamais les nuées ne l'abandonnent, ni l'hiver, ni l'été, et dont les habitants disent qu'il est la colonne du ciel » ; mais, au delà du mont Atlas, ses connaissances s'arrêtent, et il l'avoue avec une entière bonne foi. « J'ai pu énumérer et nommer jusqu'à ces Atlantes, les habitants de cette lisière culminante du désert; au delà je ne le puis, quoiqu'elle s'étende jusqu'aux Colonnes d'Hercule et plus loin. Au-dessus, vers le sud-est, en s'enfonçant dans la Libye, le pays est désert, sans eaux, sans bêtes fauves, sans pluie, sans arbres. On n'y trouve aucune humanité. »

Hérodote cependant avait connaissance d'un voyage fort extraordinaire, entrepris par les Phéniciens autour de l'Afrique, mais il ne croyait pas à son authenticité. Le Pharaon Néchao, rapporte-t-il, s'intéressait à la navigation. Il avait fait construire un grand nombre de navires sur les deux mers qui baignaient les côtes de ses États. Non content d'avoir des vaisseaux, il cherchait encore à attirer à lui de nombreux matelots. Tous les étrangers, les Phéniciens surtout, à cause de leur expérience nautique, étaient accueillis avec empressement. Ce fut à eux qu'il s'adressa pour une expédition dangereuse. Il s'agissait de s'enfoncer dans les mers du Midi en longeant la côte africaine, tant qu'aucun obstacle matériel n'arrêterait pas la marche des explorateurs. Certes l'entreprise était hardie. De sinistres histoires couraient déjà, qui devaient se perpétuer pendant plusieurs siècles, sur les dangers de cette navigation; mais Néchao avait affaire à des marins rompus à toutes les fatigues, habitués à tous les climats, et qui aimaient à se rendre compte par eux-mêmes des prétendus dangers de ces régions lointaines. Le voyage fut donc résolu, et les Phéniciens partirent. « Ils naviguèrent au sud, et, quand vint l'automne, ils firent halte et ensemencèrent le lieu de la Libye où ils se trouvaient, car ils ne la perdaient jamais de vue. Là ils attendirent la moisson, et se rembarquèrent après avoir recueilli leur blé. Deux années s'écoulèrent. La troisième, ils traversèrent les Colonnes d'Hercule et

revinrent en Égypte. Ils ont rapporté un fait que je ne crois pas et que d'autres peut-être croient. En faisant le tour de la Libye, ils auraient eu le soleil à leur droite! »

On a prétendu que cette expédition n'a jamais eu lieu et qu'elle a été inventée par quelque prêtre égyptien. Hérodote n'aurait fait que répéter ce conte au milieu de beaucoup d'autres, et l'on doit y ajouter d'autant moins de foi que ce sont des Phéniciens qui passent pour avoir entrepris ce périple. Si pourtant Hérodote, qui ne croit guère à ce voyage, l'a rapporté dans son entier, c'est qu'il le tenait de gens sérieux et qui n'avaient aucun intérêt particulier à le lui raconter. La vanité nationale des prêtres égyptiens pouvait s'exercer sur bien d'autres sujets que sur cette expédition sans résultats : aussi ne l'avaient-ils rapportée à Hérodote que pour satisfaire sa curiosité scientifique. Le voyage a donc tout au moins un fond de vérité. Ce qui nous prouve sa réalité, c'est un détail, dont il est difficile de contester l'authenticité, puisque Hérodote ne l'allègue que comme la preuve des mensonges phéniciens. Il s'agit des différentes positions du soleil signalées par eux dans leur voyage. Pour un homme imbu, comme l'était Hérodote, des préjugés antiques, il est certain qu'un navire partant du golfe Arabique et se dirigeant vers le sud devait avoir toujours le soleil levant à sa gauche, mais, après avoir doublé le cap de Bonne-Espérance, et en remontant vers le nord, le soleil levant se montrait forcément à sa droite. Ce qui n'était pour Hérodote qu'un mensonge phénicien, pour nous au contraire devient la meilleure preuve de la réalité de ce voyage, et si, au milieu de tant de détails négligés comme indifférents ou omis comme inutiles, celui-là seul nous est parvenu, c'est qu'il avait vivement frappé les Phéniciens, et que, par conséquent, il était vrai.

Si l'expédition semble authentique, elle fut malheureusement inutile. Est-ce que le Vasco de Gama qui la commandait ne rencontra pas de Camoëns pour chanter sa gloire; ou bien les successeurs de Néchao ont-ils voulu concentrer leurs ressources et leur activité en Égypte, et ont-ils renoncé à leurs entreprises, ou bien encore les dangers d'un pareil voyage ont-ils effrayé d'autres navigateurs? On l'ignore, mais ce n'est que beaucoup plus tard qu'on songea à renouveler l'audacieuse exploration des Phéniciens anonymes aux ordres de Néchao.

Aussi bien, de tous les voyages entrepris par ces audacieux navigateurs, presque aucun souvenir n'a été conservé. S'ils avaient consigné dans des traités spéciaux leurs connaissances géographiques, si même ils avaient rédigé leurs souvenirs de voyage, nous en saurions bien plus sur les tri-

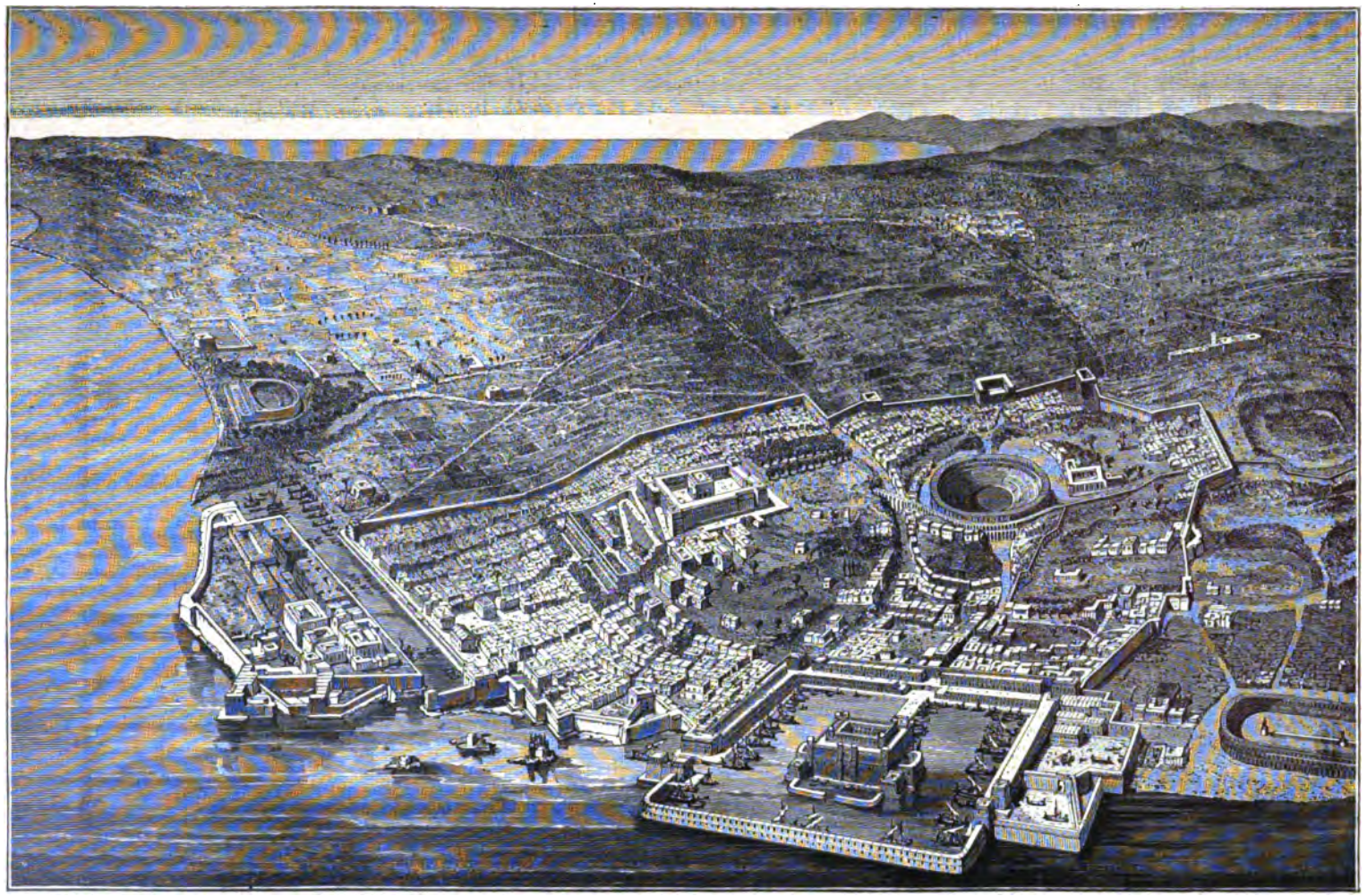
bus africaines avec lesquelles ils avaient entamé des relations commerciales, que n'en a raconté Hérodote : mais tout d'abord les Phéniciens écrivaient peu, et, en second lieu, les journaux de bord qu'ils demandaient à leurs capitaines, les recueils d'observations et de conseils pratiques qu'ils gardaient avec soin dans leurs archives, ont été détruits ou dispersés dans ces catastrophes qui leur ont fait à diverses reprises expier leur orgueil et leur égoïsme, en sorte que nous avons perdu tout espoir de puiser à cette source de renseignements usuels. On sait pourtant que les Phéniciens établis en Afrique autour de Carthage se mélangèrent promptement avec les indigènes, et que de cette union sortit une race nouvelle, les Liby-Phéniciens, qui conservèrent de leur origine phénicienne l'activité et l'esprit d'aventure, mais durent à leur sang africain une ténacité et une persévérance à toute épreuve. Aussi devinrent-ils promptement le peuple le mieux doué pour le commerce, et, si Carthage arriva plus tard à une si grande prospérité, elle la dut en partie à cette race métisse des Liby-Phéniciens.

Nous n'avons pas à raconter l'histoire des établissements phéniciens en Sicile, en Gaule ou en Espagne. Rappelons seulement qu'arrivés aux Colonnes d'Hercule qui servaient de limite au monde antique, les Phéniciens ne reculèrent pas devant les mystères de l'Atlantique, et que Gadès, une de leurs colonies, devint le point de départ de nouvelles découvertes. Jusqu'où se sont-ils avancés dans l'Atlantique? Quelles contrées ont-ils parcourues? Quelles îles ont-ils foulées? Comme ils gardaient soigneusement le secret de leurs voyages, les données sont très incertaines. Il est naturel cependant que, poussant toujours devant eux, ils aient longé au sud les côtes africaines, et se soient avancés assez loin. Hérodote a raconté comment ils trafiquaient avec les indigènes, et ce passage est d'autant plus intéressant que ces usages commerciaux se sont perpétués à travers les siècles : « Il y a en un lieu de la Libye, dit-il, au delà des Colonnes d'Hercule, des hommes avec lesquels les Carthaginois trafiquent. Ils y débarquent leur cargaison, la rangent sur la plage, remontent sur leur navire, et font une grande fumée. Les indigènes, à l'aspect de cette fumée, se rendent auprès de la mer, et, pour prix des marchandises, déposent de l'or, puis se retirent plus loin. Les Carthaginois reviennent, examinent, et, si l'or leur semble l'équivalent des marchandises, ils l'emportent et s'en vont. S'il n'y en a pas assez, ils retournent à leur navire et restent en place : les naturels approchent et ajoutent de l'or jusqu'à ce qu'ils les aient satisfaits. Jamais de part et d'autre il ne se commet d'injustice : les uns ne touchent pas à l'or avant qu'il n'égale

par cet aspect effrayant de la nature, Hannon s'enfonce toujours dans le sud et arrive jusqu'au golfe qu'il nomme Corne du Midi. Il se heurte, à sa grande surprise, contre des populations étranges où les femmes sont bien plus nombreuses que les hommes. « Elles étaient toutes velues et nos interprètes les appelaient Gorilles ou Gorgades. Nous les poursuivîmes sans pouvoir atteindre aucun homme. Ils fuyaient à travers les précipices avec une étonnante rapidité, en nous jetant des pierres. Nous réussîmes cependant à prendre trois femmes, mais, comme elles brisaient leurs liens, nous mordaient et nous déchiraient avec fureur, nous fûmes obligés de les tuer. Nous en avons conservé les peaux. Ici nous tournâmes nos voiles vers Carthage; les vivres commençaient à nous manquer. »

Dans cette mémorable navigation, les Phéniciens ont longé les côtes de l'Atlantique, probablement jusqu'au delà de l'Équateur. Il est difficile de les suivre dans toutes leurs stations; on croit cependant reconnaître le Sénégal, le golfe de Guinée, peut-être même l'embouchure du Gabon ou de l'Ogôoué. On ne saurait trop rendre justice à leur énergie. Ils n'ont jamais reculé que devant le manque de vivres. Ni les bouleversements de la nature, ni la résistance des indigènes ou des animaux, car ces prétendus Gorgades ne sont sans doute que des gorilles, ne les ont arrêtés, ils ont poursuivi leur route et exécuté les ordres du Sénat. Hannon sur ce point est le précurseur immédiat des hardis marins qui, bien des siècles après lui, doublèrent en suivant ses traces le cap de Bonne-Espérance. Il est vrai qu'on ne sait pas si ses compatriotes profitèrent de ses découvertes. On ignore même la date précise de l'expédition. D'après Pline, ce fut à l'époque la plus florissante de Carthage, donc au VIe siècle avant notre ère; mais il est impossible de donner plus de précision.

Les Phéniciens s'avancèrent aussi très loin à l'ouest dans l'Atlantique. C'est à eux que l'on doit les premières notions sur les archipels des Canaries, de Madère, du Cap-Vert, peut-être même des Açores. Si de toutes ces glorieuses entreprises il est resté si peu de traces, c'est que ce peuple navigateur et commerçant se contentait d'exploiter les pays qu'il découvrait, et ne les colonisait que rarement. C'est aussi parce que ses ennemis, les Romains surtout, le poursuivirent d'une haine inexpiable, et détruisirent tout ce qui rappelait son souvenir. C'est enfin que la métropole de toutes ces colonies africaines a presque entièrement disparu, non pas seulement de l'histoire, mais même du sol. On vient à peine d'en retrouver les débris, et encore au prix de quelles patientes



EMPORIUM D'UTIQUE (Restauration)

investigations ! C'est à un Français, à Beulé, que revient l'honneur d'avoir appelé l'attention sur ces respectables débris d'une civilisation trop tôt éteinte, et c'est la France encore qui, par une heureuse coïncidence, vient de planter son drapeau sur l'emplacement même de la citadelle d'où le Sénat carthaginois lançait ses ordres et expédiait ses escadres sur toutes les mers alors connues. Puisque nous sommes en Afrique les héritiers de Carthage, puissions-nous continuer sa sage politique, et fonder comme elle un empire colonial aussi prospère, mais plus durable !

CHAPITRE IV

LES GRECS EN AFRIQUE

Sans remonter aux temps légendaires de la Toison d'or ou de la guerre de Troie, sans même rappeler, autrement que par scrupule d'exactitude, les courses peu vraisemblables de Jason ou de Ménélas le long des côtes africaines, les premiers Grecs dont la présence en Afrique soit démontrée furent des mercenaires au service des Pharaons de la XXVIe dynastie. Jetés par une tempête dans le Delta, ils furent accueillis avec empressement par Psammetikos, auquel un oracle avait annoncé que des hommes de bronze sortis de la mer deviendraient ses sauveurs. En effet, grâce à ces mercenaires, il battit ses rivaux et consolida son pouvoir. Il ne se montra pas ingrat à leur égard, car il leur assigna des terres dans un nome qui appartenait à la caste guerrière, et les combla d'honneurs et de richesses. Un de ses successeurs, Ahmès, prit les Grecs sous sa protection spéciale. Il leur donna le droit de s'établir à Naucratis, dans le Delta, et d'y bâtir des temples. Dix villes d'Asie Mineure s'associèrent alors pour bâtir dans cette ville l'Hellénion. Les Éginètes élevèrent à leurs frais un temple à Jupiter, les Samiens à Junon et les Milésiens à Apollon. Ahmès de son côté contribuait à la reconstruction du temple de Delphes, ravagé par un incendie. L'Orient et l'Occident s'unissaient, et peu à peu disparaissaient les préjugés nationaux.

L'ouverture de l'Égypte au commerce et aux idées occidentales était un acte d'une grande portée, une vraie révolution économique : aussi les Grecs, qui avaient été les intermédiaires de cet acte, considérèrent-ils dès lors l'Égypte comme une terre de promission. Ce ne furent pas seulement des mercenaires, mais aussi des négociants, des aventuriers, des brasseurs d'affaires qui se ruèrent sur l'Égypte comme sur une

proie, et tâchèrent d'exploiter cette ferme magnifique offerte à leurs convoitises. Les Égyptiens, il est vrai, ne supportèrent qu'avec peine cette ingérence dans leurs affaires, mais, de même que les Chinois et les Japonais ont été de nos jours forcés de subir le contact des Européens, ainsi les Pharaons et leurs sujets se virent obligés d'accepter le concours de leurs compromettants auxiliaires. Or il existe des civilisations qui ne se maintiennent qu'à condition de ne pas sortir de l'immobilité. Dans ce duel avec l'esprit de progrès, représenté par la race hellénique, les antiques institutions de l'Égypte devaient avoir le dessous. Ce ne fut pas une conquête violente, brutale, mais une prise de possession lente, sûre, irrésistible.

Dès le VIIe siècle avant notre ère, en 631, un Minyen de l'île de Théra avait fondé la ville de Cyrène dans une oasis de l'Afrique septentrionale. Il fut le premier prince d'une dynastie grecque, les Battiades, qui maintinrent énergiquement leur indépendance à la fois contre l'Égypte et contre Carthage. C'était une leçon et un exemple que n'oublièrent jamais ses compatriotes. Quelques-uns d'entre eux, comprenant d'instinct que l'Égypte ne s'appartenait déjà plus, essayèrent, sous prétexte de la secourir contre les Perses, de s'y tailler des principautés. Aucun d'eux ne réussit, ni Cimon, ni Evagoras de Chypre, ni Agésilas de Sparte, ni Chabrias d'Athènes, mais ils avaient frayé la voie. En 331 avant Jésus-Christ, lorsque le Macédonien Alexandre, après avoir conquis l'Asie Mineure et la Syrie, envahit l'Égypte à la tête de ses soldats victorieux, il ne rencontra aucune résistance. Les Égyptiens en effet le considéraient comme un vengeur, et de fréquentes relations avec la Grèce leur avaient appris à aimer et à estimer leurs vainqueurs. Ce fut en Égypte qu'Alexandre commença à se croire appelé à la conquête du monde. Heureux de l'accueil qu'il recevait dans toutes les villes, il répondait aux hommages des Égyptiens par des prévenances et des flatteries. Il sacrifiait aux dieux nationaux et respectait les usages locaux. Il visita l'oasis d'Ammon, et fut salué par l'oracle fils de Dieu, car les prêtres s'attachèrent dès le premier jour à sa fortune, et lui donnèrent par ce titre la consécration de la légitimité. Frappé des avantages de la situation commerciale de l'Égypte entre deux mers et à l'extrémité de trois continents, il résolut d'y fonder une ville qui lui permettrait à la fois de garder ses communications avec la Grèce et de maintenir sa domination en Égypte. L'emplacement de cette nouvelle capitale fut si heureusement choisi que, de toutes les colonies bâties par le héros Macédonien, Alexandrie d'Égypte est la seule qui ait répondu aux espé-

rances de son fondateur, et qui soit restée, à travers les siècles, à la fois la capitale du pays et un des ports les plus importants de la Méditerranée. Alexandre aurait volontiers prolongé son séjour en Égypte, mais d'autres devoirs l'appelaient en Asie. Avant de partir, il confia le gouvernement civil du pays à deux Égyptiens, Doloaspès et Petisis, et mit à la tête de chaque nome des fonctionnaires égyptiens, en sorte que l'Égypte conserva toutes les apparences de la liberté, mais une forte garnison macédonienne maintint le pays dans l'obéissance, et le nouveau possesseur de l'Égypte put en toute sécurité aller chercher dans la haute Asie des triomphes plus éclatants.

ALEXANDRE

La mort d'Alexandre (323) fut pleurée par les Égyptiens. Un de ses principaux lieutenants, son frère si l'on en croit certaines traditions, Ptolémée Ier Soter ou le Sauveur, fut le véritable continuateur de ses projets. C'est lui qui rétablit l'Égypte dans son ancienne splendeur, et installa pour trois siècles une famille grecque en plein Orient. Bien que lui et ses successeurs aient en apparence conservé les institutions, la religion et les coutumes pharaoniques, ils furent en réalité de grands novateurs. Résolus à ne plus laisser l'Égypte isolée et comme en dehors de l'univers, ils favorisèrent et étendirent singulièrement les relations commerciales. Ils auraient voulu faire d'Alexandrie le centre du commerce universel. Ils y attirèrent de nombreux étrangers, et la colonie grecque devint bientôt une ville immense. Sept ports recevaient les vaisseaux du monde entier. Tous les peuples alors connus s'y donnaient rendez-vous et pratiquaient librement l'exercice de leur culte. Ce fut bientôt une merveille que cette Alexandrie, une véritable Babel de langues et de costumes, ville à la fois grecque et africaine où se rencontraient aux confins de trois mondes les races les plus diverses.

Dès le règne de Soter, 2 000 vaisseaux et 1 500 galères égyptiennes pouvaient prendre la mer ; aussi ne l'appelait-on que « le capitaine de vaisseau » ; mais il ne rougissait pas, bien au contraire, de ce sobriquet.

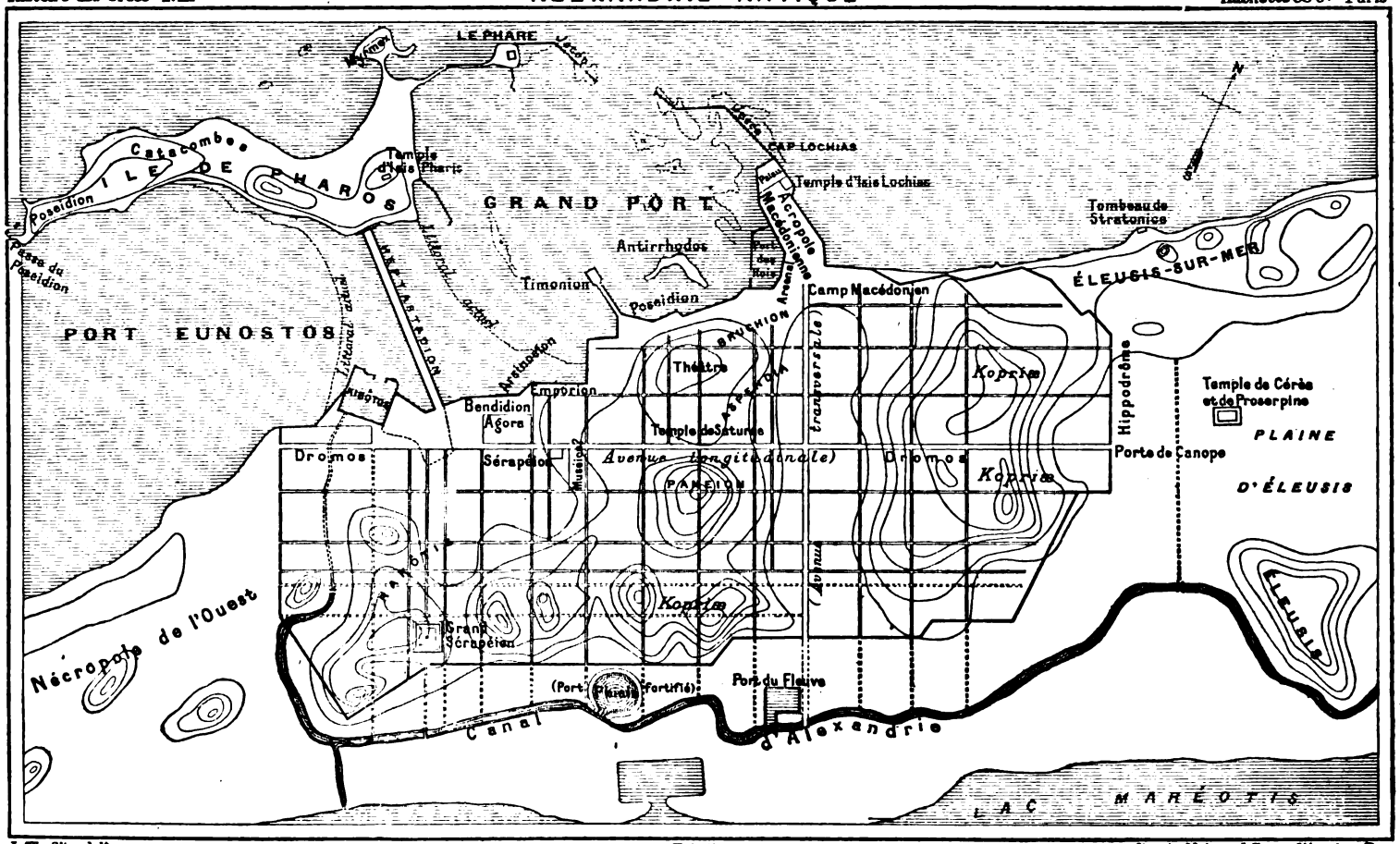
Il était en relations avec les Arabes, les Indiens et tous les peuples de la Méditerranée. Il avait même envoyé des négociants dans le sud à la recherche des sources du Nil. Plus encore que lui, son fils Philadelphe encouragea le commerce. Il s'était entouré de hardis découvreurs, d'audacieux marins qui l'excitaient à de nouvelles entreprises. L'un d'eux, Timosthènes, remonta le cours du Nil, et, en soixante jours, alla de Syène à Méroé. Le même amiral explora aussi les côtes du golfe Arabique, et les décrivit avec soin. Aristocrène s'enfonça plus avant dans le sud, et, de concert avec Satyros et Eudémos, explora des contrées inconnues, d'où il rapporta de l'ivoire et des esclaves. Afin d'utiliser leurs découvertes, Philadelphe reprit le grand travail de Néchao et de Darius, la jonction de la Méditerranée et de l'Océan. Seulement il ne la tenta point par l'isthme de Suez, mais par le Nil. C'était un grand canal de cent coudées de largeur que pouvaient traverser les plus gros navires. On en suit encore aujourd'hui les traces. De plus il fonda sur les côtes de la mer Rouge les deux cités commerçantes de Bérénice et de Mios Hormos, que fréquentèrent les navigateurs des mers indienne et éthiopienne. Enfin, dans le pays des Troglodytes, c'est-à-dire sur la côte abyssinienne, il établit des colonies militaires ou commerciales, Adulis, Ptolémaïs, dont les ruines subsistent encore. Sous les règnes suivants continuèrent cette activité commerciale, ces voyages scientifiques et cette sage tolérance. Du côté de l'Orient, Alexandrie était alors en rapports suivis avec l'Arabie et avec l'Inde par des lignes de navigation régulières; avec Palmyre, déjà la reine du désert, par ses caravanes; du côté de l'Occident avec la Grèce et l'Italie. Au sud, l'Éthiopie était parcourue dans tous les sens, et à des distances auxquelles ne parviennent que les plus intrépides de nos voyageurs contemporains. Même lorsque aux grands rois du début succédèrent des princes dégénérés, même lorsque l'Égypte devint la proie des factions, et commença cette longue décadence qui, pour elle, se termina par la ruine, elle conserva un certain éclat grâce à son commerce. Cette prospérité continua sous les Romains et sous les Arabes. Les Turcs seuls arrêtèrent ces progrès.

De toutes ces expéditions, la mieux conçue et celle qui faillit entraîner les résultats les plus inattendus fut le voyage autour de l'Afrique entrepris par Eudoxe de Cyzique. Ce vaillant capitaine était né à Cyzique vers 155 ou 160 avant Jésus-Christ. Il avait de la fortune. Il avait reçu une éducation développée, car il était au courant des problèmes qui préoccupaient le monde savant. Il recherchait les occasions de s'instruire, et, comme les Anglais de nos jours, ne reculait pas devant la pensée d'un

Histoire des Grecs T.III

ALEXANDRIE ANTIQUE

Hachette & Cie – Paris



L. Thuillier delt

Echelle

0 500 1000 1500 Mètres

d'après Mahmoud Bey et Néroutsos Bey

voyage lointain, s'il pouvait croire que son instruction en serait augmentée. Envoyé en Égypte par ses concitoyens sous le règne de Ptolémée VII Physcon, et admis à l'honneur de conférer avec le roi et ses ministres, « il s'enquit tout d'abord, raconte son biographe Strabon, des moyens de remonter le Nil, en homme avide de connaître les curiosités du pays, mais qui était déjà remarquablement instruit à cet égard ». Une circonstance fortuite changea le cours de ses idées, et dirigea son attention vers d'autres problèmes géographiques. A deux reprises il fut envoyé aux Indes par Ptolémée et s'acquitta avec honneur de sa mission. Au second voyage, lors du retour, il fut poussé par les vents vers « la côte qui s'étend au-dessus de l'Éthiopie », c'est-à-dire sur la côte d'Afrique, et probablement très au sud, car le pays était inconnu, et on ne comprenait pas la langue des naturels. Eudoxe « aborda successivement en plusieurs points et sut se concilier l'esprit des indigènes, en partageant avec eux son blé, son vin, ses figues, toutes denrées qu'ils n'avaient pas ». Il était donc aimé dans un pays où jamais n'avait pénétré d'Européen, car autrement les indigènes auraient connu le blé et le vin. Le soin avec lequel Eudoxe releva la côte « en se faisant indiquer les aiguades, et en réclamant des pilotes », prouve encore qu'il n'avait pas eu de devanciers dans cette partie du continent. Il avait même pris la précaution toute moderne « de se faire dicter un certain nombre de mots dans la langue du pays à l'effet d'en dresser des listes ». Il frayait ainsi la voie à ses successeurs et leur fournissait le moyen d'entrer en relations directes et immédiates avec les peuples récemment découverts. N'est-ce pas ainsi que, dès lors, ont procédé et procéderont tous les voyageurs sérieux?

Aussi bien Eudoxe prenait tant de précautions parce qu'il avait déjà formé le grand projet qui devait immortaliser sa mémoire. Ayant trouvé lors de son voyage aux Indes les débris d'un navire gaditan, transporté à cette énorme distance de son point de départ soit par la tempête, soit par la poussée incessante des vagues, il en concluait qu'un navire dirigé par une volonté suivie pouvait exécuter le voyage accompli par cette mystérieuse épave. Supposant, et c'est là sa grande découverte, que l'Afrique n'était pas inaccessible au midi, et que les Éthiopiens occidentaux et orientaux correspondaient par mer, persuadé en un mot qu'on pouvait faire le tour de l'Afrique, il espéra qu'un bon navire conduit par un pilote habile et résolu triompherait de tous les obstacles, et démontrerait ce que le hasard seul avait jusqu'alors indiqué.

Eudoxe n'avait pas eu à se louer de Ptolémée : il avait été accusé de

détournements considérables ; mais ce qui semblerait indiquer que l'accusation n'était pas sérieuse, c'est qu'on lui laissa toute sa liberté. Il en profita pour aller chercher hors d'Alexandrie les ressources dont il avait besoin pour entreprendre sa grande expédition, et revint tout d'abord dans sa ville natale. Il aurait voulu donner à ses concitoyens l'honneur et le profit de ses futures découvertes. Nul n'a jamais été prophète dans son pays. Les Cyzicéniens le traitèrent de visionnaire, et refusèrent de s'associer à son aventure. Eudoxe, sans se décourager, « met tout son bien sur un navire », et parcourt la Méditerranée, quêtant de port en port des protecteurs et des compagnons. Il se rendit d'abord à Dicæarchia, la moderne Pouzzoles, où il « fait annoncer à son de trompe son entreprise ». Dicæarchia était alors le port le plus considérable de la côte italienne et un des plus importants de la Méditerranée. Ses projets furent goûtés. Non seulement il réussit à attacher à sa fortune quelques-uns de ces hardis matelots dont les descendants devaient, treize siècles plus tard, être les premiers à se lancer dans les mers inconnues sur la foi de l'aiguille aimantée, mais encore entraîna quelques négociants auxquels il fit entrevoir dans un avenir prochain de fantastiques dividendes. De Dicæarchia Eudoxe gagna directement Massalia. Il y fut bien accueilli, non seulement parce que les Massaliotes ont toujours bien reçu les étrangers, mais aussi parce qu'il s'adressait à une population vive et intelligente, et que bien des imaginations durent s'échauffer à son ardente parole. Massalia fut une étape importante dans le voyage d'Eudoxe. Simple capitaine il était entré dans le port : il en sortit chef d'expédition.

Nous le retrouvons à Gadès, sur ce rivage fameux d'où, par une singulière coïncidence, s'élancèrent à la découverte d'un monde nouveau les hardis aventuriers du xve siècle. Il était à l'avance assuré d'y trouver les renseignements et les secours dont il avait besoin, car la ville était remplie de négociants habitués aux grandes affaires, et qui connaissaient les côtes d'Afrique, puisqu'ils y envoyaient leurs navires et que de simples barques de pêcheurs s'aventuraient sur les côtes de Mauritanie jusqu'au Lixus. Les Gaditans, en effet, le reçurent si bien qu'il ramassa en peu de temps assez d'argent pour équiper, outre son navire, deux transports. Il les munit d'approvisionnements de tout genre, embarqua des musiciens, des médecins, des artisans et se lança dans l'inconnu.

Eudoxe gagna d'abord la haute mer, et son calcul était excellent, car les remous entretiennent le long des côtes une dangereuse agitation, tandis qu'au large les courants et les vents réguliers permettent de

suivre une direction normale ; mais il eut à lutter contre les vents d'ouest, et ses compagnons effrayés le forcèrent à se rapprocher du rivage. Eudoxe avait le pressentiment d'une catastrophe : il ne céda qu'avec répugnance. Malgré le soin qu'il avait pris de confier la direction de la flotte à des pilotes qui avaient pratiqué ces parages, le plus gros des trois vaisseaux, celui qu'il montait, fut jeté à la côte par une forte marée, mais on sauva les marchandises et la meilleure partie de la carcasse même du bâtiment. Eudoxe répara vite ce malheur. Un troisième navire fut bientôt construit avec les épaves, et l'on reprit la mer.

Les auteurs anciens qui ont conservé le souvenir d'Eudoxe ne donnent que peu de détails sur la dernière partie de la navigation. « Il poursuivit son voyage, raconte Strabon, jusqu'à ce qu'il eût rencontré des populations dont la langue contenait les mêmes mots que ceux qu'il avait déjà recueillis dans ses listes, et il en conclut naturellement qu'elles étaient de même race que ces premiers Éthiopiens. » Nous avons peine à croire qu'un explorateur aussi ardent, qu'un homme que rien encore n'avait arrêté, ni l'injustice de Ptolémée, ni la difficulté d'entraîner à une pareille entreprise des équipages et d'équiper des vaisseaux, ni le manque d'argent, ni même un naufrage, soit ainsi retourné en arrière au moment décisif, à la veille de voir ses efforts récompensés, et ait renoncé aux bénéfices de son entreprise, uniquement parce qu'il avait trouvé des indigènes parlant le langage qu'il avait observé dans un voyage antérieur. N'est-il pas plus probable ou bien que les provisions firent défaut et qu'il n'osa s'aventurer plus loin, ou bien ne fut-il pas forcé d'obéir à son équipage fatigué par une longue campagne et terrifié par les spectacles extraordinaires dont il était témoin ?

On ne sait jusqu'à quel point Eudoxe s'est avancé. Les connaissances positives des Grecs et des Romains semblent ne pas avoir dépassé la côte de Guinée. Le voyage d'Eudoxe ne fournit aucune donnée nouvelle. Lui-même croyait que les pays qu'il venait de découvrir touchaient aux États du roi Bocchus », c'est-à-dire à la Mauritanie. Il aurait donc reconnu les côtes du Sahara et de la Sénégambie, en partie celles de Guinée, et serait revenu sur ses pas en voyant le rivage s'infléchir brusquement à l'est. Telle est la partie certaine du voyage. Quelques écrivains, entre autres Pomponius Mela, lui ont en outre attribué la découverte de toute une série de peuples fantastiques, Astomes et Arrhines, tribus sans bouches et sans nez, Monophtalmes à l'œil unique, Opistodactyles aux doigts retournés, Pygmées qui disputent leurs aliments aux grues. « Au delà de ces contrées désertes, raconte gravement Mela, on rencontre des peuples

qui ne se font entendre que par gestes. D'autres n'expriment aucun son avec leur langue. Il en est même qui n'ont pas de langue. A ceux-ci les deux lèvres adhèrent. Ils adaptent à leurs narines un tuyau, par lequel ils aspirent la boisson, ou, quand ils ont faim, avalent les productions du sol. On en trouve même qui, avant l'arrivée d'Eudoxe, ignoraient l'usage du feu, et qui l'aimèrent tellement, dès qu'ils le connurent, que c'était pour eux un plaisir d'embrasser les flammes et de les porter dans leur sein. » Faut-il ne voir dans cette énumération que la fantaisie d'une imagination en délire, ou bien, à travers les fictions et les embellissements de commande, dégagerons-nous un certain fond de vérité? Remarquons néanmoins que nous sommes en Afrique, dans la terre des étrangetés, où les phénomènes inexplicables deviennent souvent des phénomènes mal étudiés et les peuples fantastiques des peuples mal observés. Sans trop forcer la vraisemblance, les tribus sans nez qu'Eudoxe aurait découvertes ne ressemblent-elles pas aux tribus de l'Afrique australe, dont en effet les lèvres épaisses cachent les nez épatés? Les peuplades qui ne parlent pas, nous les retrouvons sur les côtes occidentales du continent africain, dont les indigènes ont toujours été craintifs. Surpris par des étrangers dont ils ne connaissaient pas la langue, ils se taisaient ou cherchaient à s'expliquer par des signes, comme le feront tous les barbares qui, pour la première fois, verront des étrangers. Ceux dont les lèvres adhèrent rappellent les Hottentots, les Namaquas, qui se percent la lèvre supérieure en y introduisant une rouelle d'ivoire. Quant à ces peuples primitifs qui ne connaissaient même pas l'usage du feu, bien que cette ignorance nous semble fabuleuse, d'autres la partagent. Eudoxe se serait donc avancé peut-être plus loin qu'on ne pense, et quelques-unes des tribus découvertes par lui se retrouveraient à la rigueur en Afrique australe, mais rien n'est moins prouvé.

Eudoxe ne revint pas à Gadès. Avait-il été forcé, pour conserver son autorité, de sacrifier quelques-uns de ses compagnons, dont plusieurs étaient Gaditans, ou bien cherchait-il simplement un nouveau théâtre à son activité? On l'ignore, mais on le voit débarquer en Mauritanie et se rendre auprès du roi de la contrée, Bocchus, dans l'espoir d'organiser une seconde exploration de l'Atlantique. Bocchus l'accueillit avec faveur. Il lui accorda même toute sa confiance, et lui promit d'équiper à ses frais une flotte dont il lui confia le commandement. Tout s'annonçait bien, mais Eudoxe avait des ennemis. Ces envieux persuadèrent au despote africain que le Grec n'était venu en Mauritanie que pour étudier les ressources du pays et attirer sur ses traces une nuée d'étrangers nécessiteux.

Bocchus n'écouta plus que les conseils de l'égoïsme, et chercha à se dégager de la parole donnée : seulement, comme il croyait à la réussite de l'expédition et s'imaginait qu'Eudoxe gardait par-devers lui d'importants secrets qu'il dévoilerait une fois en route, il résolut de le laisser partir, mais ordonna à un de ses confidents de monter sur le même vaisseau, puis d'en prendre le commandement et de déposer le Grec dans une île déserte. Eudoxe, défiant comme un homme qui n'a pas eu à se louer des souverains qui l'ont employé, se tenait sur ses gardes. Il éventa le complot tramé contre lui, et, comme on le laissa libre de ses mouvements, il en profita pour gagner le territoire romain et revint dans cette Ibérie qui l'avait déjà si bien accueilli.

Comme il était de la race des intrépides que rien ne décourage, Eudoxe résolut de faire appel à l'initiative individuelle. Il réussit à armer deux navires et à embarquer de nombreux colons. Il avait l'intention d'hiverner dans une île dont il avait naguère relevé la position, puis d'achever son voyage, tel qu'il l'avait conçu dans l'origine. Aucun doute ne planerait désormais sur le problème géographique, dont il avait entrepris la solution. Ce problème, l'a-t-il résolu? A-t-il, en un mot, fait le tour de l'Afrique avant Gama? Nous ne pouvons rien affirmer, car nous ne connaissons pas le reste de ses aventures. Voici pourtant comment Strabon termine son récit de la vie d'Eudoxe : « Ce que j'ai raconté de ses voyages suffit à démontrer que l'Océan décrit un cercle autour de la terre habitée ». Si donc Eudoxe n'a pas fait lui-même le tour de l'Afrique, en tout cas il s'est avancé très au sud sur les côtes orientales aussi bien qu'occidentales, et dès lors les connaissances géographiques acquièrent sur ce point une stabilité remarquable. Strabon parle à plusieurs reprises de la communication des mers entre elles, et admet la possibilité du périple de l'Afrique. Pomponius Mela nomme « l'Afrique qui se termine en pointe ». L'auteur du périple de la mer Érythrée, sans doute quelque marchand qui vivait à la fin du Ier siècle de notre ère, écrit ces mots significatifs : « Au delà de l'Azanie, l'Océan, jusqu'à présent inexploré, tourne à l'ouest, enveloppe des contrées qui regardent les parties méridionales de l'Éthiopie, de la Libye et de l'Afrique, et va rejoindre la mer occidentale ». Solin, au IIIe siècle, affirme qu'on peut aller, avec un vent favorable, de Gadès aux Indes. Enfin les Arabes, héritiers des traditions et de la science antique, acceptent sans répugnance cette théorie. A Eudoxe reviendrait donc la gloire sinon d'avoir précédé Gama, en montrant à ses contemporains la route des Indes, au moins d'avoir reconnu une grande partie de la côte africaine, et d'avoir affirmé

une fois de plus ce que peut la persévérance humaine aux prises avec les difficultés matérielles.

La comparaison entre Eudoxe et Colomb s'impose. Nés tous les deux dans un port de mer, curieux, ardents, enthousiastes, ils parcourent le cercle des connaissances de l'époque. Peu à peu ils se hasardent à des voyages qui passaient pour dangereux. Bientôt une unique pensée les occupe : ils voudraient frayer des voies nouvelles. L'un et l'autre arrivent avec peine à réaliser leurs projets. Eudoxe s'adresse aux villes commerçantes du bassin de la Méditerranée; Colomb est obligé de recourir à divers princes. Ils montrent tous les deux dans un magique horizon les richesses de l'Inde, et proposent d'aborder au même pays, l'un en faisant le tour de l'Afrique, l'autre à travers l'Atlantique. C'est en Espagne qu'ils réussissent et leur point de départ est le même. Vingt lieues à peine séparent Gadès de Palos. Un gros vaisseau et deux transports, telle est la flotte d'Eudoxe; une forte caravelle et deux grosses tartanes, telle est la flotte de Colomb et de ses associés. Bocchus voudrait enlever à Eudoxe l'honneur et le profit de ses découvertes; Jean II de Portugal, une fois maître des projets de Colomb, entreprend de les exécuter pour son propre compte. Un complot se forme contre Eudoxe; Colomb est victime d'une intrigue. Le premier revient souvent dans les mêmes parages; le second entreprend quatre fois le voyage d'Amérique. L'un et l'autre subissent les mêmes traitements. On leur conteste des droits évidents; on les abreuve d'amertumes. Toute leur vie ils ont souffert, mais rien n'a lassé leur persévérance. Colomb a réussi : son œuvre est immortelle. Eudoxe est à peu près inconnu. Son grand malheur est d'avoir été trop hardi pour son époque. Il n'eut qu'un tort, mais n'est-ce pas le suprême honneur que d'encourir un pareil reproche : il vécut seize siècles trop tôt.

CHAPITRE V

LES ROMAINS EN AFRIQUE

Les Romains, plus encore que les Grecs, furent en Afrique, surtout dans les provinces septentrionales, les héritiers et les continuateurs des Phéniciens. Leur domination y fut plus durable, car elle était plus solide. Le sol y est encore jonché de ruines et de débris qui parlent éloquemment de la grandeur romaine. De proche en proche s'élevaient des cités riches et peuplées. De fraîches *villas* avoisinaient les grandes villes. Dans la plaine ou sur le flanc des coteaux se succédaient de gais villages, les petites fermes blanches des colons ou les *latifundia* des grands propriétaires. Sur les hauteurs, dominant les vallons et les défilés, et protégeant les grandes routes, dont le réseau multiple s'étendait sur le pays entier, se dressaient les *castella*, où de petites garnisons, isolées au milieu des Barbares, maintenaient haut et ferme l'honneur du nom romain. Le long de ces routes, de nombreux gîtes d'étapes, des *mansiones*, partout des établissements thermaux, des citernes immenses, de gigantesques greniers où s'emmagasinait le trop-plein des récoltes. « Tout cela ressuscité par l'imagination, commenté des grands souvenirs lointains de l'histoire et de cette mystérieuse poésie des ruines, colonnes écroulées, silencieuses nécropoles, portes triomphales, pans de murs qui bravent les années, arcades des aqueducs franchissant les vallées, tout cela fait un bel et saisissant spectacle, tout cela reconstruit à nos yeux une Afrique vivante, riche, latinisée, digne de Rome : nous nous sentons, au pied de ces ruines africaines, remplis de respect pour les auteurs d'un tel ouvrage, et nous saluons pieusement ce grand passé. » (Boissière, *Algérie romaine*, p. 136.)

Cette œuvre grande et intelligente, on l'oublie trop facilement, ne

fut pas improvisée. Pour l'exécution de ses projets, Rome s'ouvrit une carrière de plusieurs siècles. Toutes ces villes populeuses ne sortirent pas de terre comme par enchantement. Les vestiges et les ruines qui existent encore sont comme le legs lentement accumulé de ces longues périodes qui se sont succédé, depuis le jour où les Romains mirent le pied sur la terre africaine jusqu'au temps de Justinien. C'est en Afrique en effet, mieux que partout ailleurs, que les Romains ont pratiqué le plus volontiers cette politique de temporisation savante et systématique à laquelle ils durent tous leurs succès. Le temps fut le principal et le plus sûr de leurs auxiliaires. « De tous les peuples du monde, écrit quelque part Polybe, le plus fier et le plus hardi, mais tout ensemble le plus réglé dans ses conseils, le plus constant dans ses maximes, le plus avisé, le plus laborieux et enfin le plus patient a été le peuple romain. De tout cela s'est formée la meilleure milice et la politique la plus prévoyante, la plus ferme et la plus sûre qui fut jamais. » Nous qui, dans le nord de l'Afrique, avons succédé aux Romains, nous n'avons qu'à les imiter dans leur prudente sagesse, et surtout qu'à rappeler aux impatients, qui s'étonnent de la lenteur des progrès accomplis, l'exemple de la constance et de la ténacité romaines dans la conquête de l'Afrique.

Les Romains pourtant ne furent jamais en Afrique que des conquérants, ou, si l'on préfère, des administrateurs. Ils ne se fondirent pas avec les peuples vaincus : non pas seulement, ainsi qu'on l'a prétendu, parce qu'il y avait entre leur langue et les dialectes indigènes de trop grandes différences, ou bien à cause des oppositions ethniques, mais surtout parce qu'ils considérèrent l'Afrique comme une ferme à exploiter, et y envoyèrent des spéculateurs et des fonctionnaires plutôt que des colons. Là, comme ailleurs, Rome se montra la race pratique, âpre, fiscale, habile à tirer des vaincus toute sa substance pour la répandre en constructions fastueuses ou en fêtes abominables. A l'exception de quelques Libyens qui, par leurs services, par leur argent ou par leur souplesse, réussirent à s'élever jusqu'au droit de cité, et devinrent les oppresseurs de leurs compatriotes, la grande masse des indigènes resta toujours taillable et corvéable à merci. Aussi s'inclinaient-ils devant la force, mais quand un Jugurtha, un Tacfarinas, un Firmus, un Gildon entraient en campagne et s'insurgeaient contre les dominateurs de l'Afrique, ils étaient assurés de voir accourir sous leurs drapeaux de nombreux adhérents, et la résistance nationale se prolongeait. Ainsi s'explique la promptitude de la chute. Lorsque vint pour Rome le moment de payer sa dette, les injustices du Sénat, les perfidies des généraux, les exactions des empe-

AMPHITHÉATRE D'EL-DJEM

reurs, toutes les rancunes s'associèrent. Les Vandales n'eurent qu'à paraître, et la domination romaine fut brisée. Nous n'avons pas à raconter ici l'histoire de cette domination. Nous voudrions seulement résumer les grandes reconnaissances géographiques entreprises par eux et montrer comment tel de leurs généraux mérite d'être inscrit au premier rang parmi les conquérants du continent noir.

On sait que les Romains avaient dans leurs armées des *mensores* ou ingénieurs qui, après chaque campagne, réunissaient un ensemble aussi complet que possible d'informations sur le territoire compris et la population vaincue. Chaque guerre devenait ainsi l'occasion d'autant de reconnaissances géographiques qui enrichissaient singulièrement la carte du monde alors connu. Souvent même ces reconnaissances s'étendaient jusqu'aux pays voisins. Les aigles romaines flottaient à peine sur la citadelle de Carthage que Polybe, l'illustre historien, recevait de Scipion la mission d'aller explorer, sur les côtes de l'Atlantique, le littoral où les Carthaginois avaient des colonies. La partie de l'histoire de Polybe qui contenait le récit de cette exploration est perdue. Jamais perte ne fut plus regrettable. L'exact et consciencieux observateur nous avait laissé une description complète, minutieusement exacte et très pittoresque de toute cette région africaine. Aussi bien le sujet l'avait intéressé, car le seul ouvrage, également perdu, qu'il ait composé sur un sujet géographique, était intitulé : « De la terre habitable aux environs de l'équateur ». Il y donnait à l'appui de sa thèse ses propres observations et s'appuyait sur les relations « de ceux qui ont vu ces lieux ». Dès le premier jour de la conquête, les Romains s'étaient donc avancés très au sud, le long des côtes occidentales d'Afrique, mais nous n'avons aucun détail sur ces curieuses entreprises.

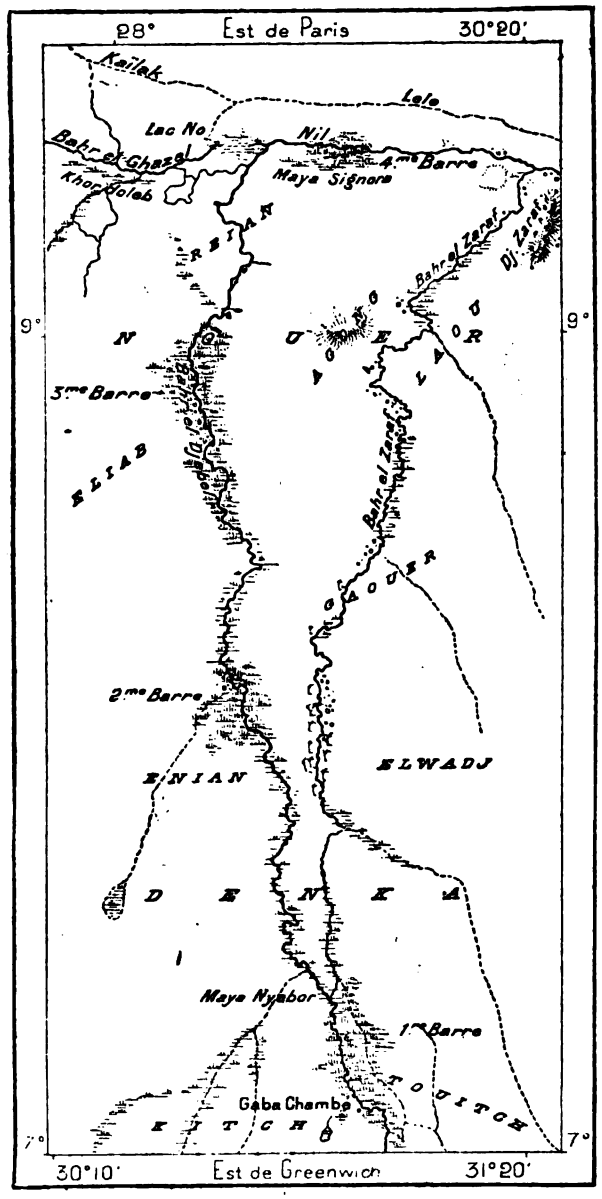
C'est seulement au temps des empereurs, lorsque Rome, à ses domaines africains, déjà si étendus, eut ajouté la Mauritanie, la Cyrénaïque et l'Égypte, c'est-à-dire lorsque toute l'Afrique alors connue fut réunie sous sa domination, que de hardis explorateurs augmentèrent singulièrement le champ des connaissances géographiques. On n'a pas conservé le nom de tous ceux qui se hasardèrent en pays inconnu, mais on sait que l'audace ne manqua pas à ces pionniers de la civilisation. Quelques-uns d'entre eux, par un heureux hasard, ont échappé à l'oubli. Nous allons essayer de donner un résumé de leurs découvertes.

En l'an 23 avant Jésus-Christ, sept ans après la réduction de l'Égypte en province romaine, les tribus éthiopiennes, conduites par la reine Candace, se jetèrent à l'improviste sur les cohortes cantonnées à Syène,

et, grâce à la rapidité de leurs mouvements, s'emparèrent de plusieurs villes, firent de nombreux prisonniers, et emportèrent comme trophées les statues de César. Le légat Petronius accourut et dispersa cette multitude aussi mal commandée qu'elle était mal armée; avec leurs boucliers longs, faits de cuirs de bœuf non apprêtés, les Éthiopiens avaient pour toutes armes offensives des haches ou des épieux, auxquels un petit nombre seulement ajoutaient des sabres. Plusieurs d'entre eux s'étaient réfugiés dans une grande île où ils se croyaient à l'abri. Petronius fit construire des radeaux et prit comme dans un filet tous les fuyards que l'île avait recueillis. Il occupa ensuite les places fortes des Éthiopiens : Pselchis, Premius, Napata, sans redouter le passage à travers les dunes de sable qui jadis avaient englouti l'armée de Cambyse. Après avoir réduit en esclavage de nombreux prisonniers, il revint avec son butin, « jugeant que plus loin le pays devait être impraticable à une armée ». La reine Candace ne renonça pas à la lutte, et se jeta sur les garnisons romaines que Petronius avait laissées dans le pays. Le légat revint sur ses pas et força cette fois la reine à envoyer une ambassade à l'empereur pour implorer la paix.

Dans cette rapide reconnaissance des pays au sud de l'Égypte, les Romains avaient vu le Nil continuer son cours majestueux, et s'épanouir en quelque sorte dans une vaste plaine, où les marécages succédaient aux forêts. Au loin, ils avaient aperçu d'imposantes montagnes couronnées de neige. Des Noirs belliqueux et barbares leur avaient opposé une résistance sérieuse. Ils savaient donc qu'une Afrique inconnue, mais riche, fertile, peuplée, s'étendait au sud, et qu'ils n'avaient qu'à s'avancer pour étendre leurs domaines; mais on n'ignore pas avec quelle sage modération les vainqueurs du monde alors connu procédaient à la conquête de nouvelles provinces. C'est pour ainsi dire malgré eux qu'ils entraient en campagne contre des peuples nouveaux. Ils commençaient par explorer soigneusement le pays. Est-ce une exploration topographique de ce genre que voulut ordonner, en l'an 60 de notre ère, l'empereur Néron, ou bien cédait-il à cette curiosité scientifique dont son maître Sénèque avait essayé de lui inspirer le goût, on l'ignore; mais ce fut une mémorable expédition, car elle détermine la limite précise des investigations des anciens dans l'Afrique orientale, ainsi que l'étendue des notions qu'ils y avaient acquises. Pline rapporte donc que Néron, désirant conquérir l'Éthiopie, chargea un de ses officiers, avec une escorte de soldats prétoriens, d'aller prendre une connaissance préliminaire du pays. Les explorateurs recueillirent des notions positives sur le cours du Nil, de Syène à Méroë; sur l'île de

Méroë et sur les populations de cette région reculée. Ils rapportèrent, outre leurs notes, une carte de l'Éthiopie; mais les résultats de cette grande reconnaissance ne furent pas exposés dans une relation publique.



LES EMBARRAS DU NIL

Sénèque, de son côté, rapporte qu'il interrogea deux des centurions que Néron avait envoyés à la recherche des sources du Nil. « Ils m'ont dit qu'ils avaient fait un long chemin à l'aide des secours que leur avait fournis le roi d'Éthiopie, et des recommandations qu'il leur avait données pour les rois voisins. Au bout de cette course ils arrivèrent à des marécages immenses, dont les habitants ne connaissaient point et désespéraient de jamais connaître les bornes. Ce sont des herbages entremêlés avec l'eau qui forment un marais si bourbeux et si embarrassé qu'il est impossible de le traverser à pied, et même en bateau, à moins qu'il ne soit très petit et propre à contenir une seule personne. » Les centurions de Néron s'étaient en effet avancés jusqu'à cette partie du bassin du Nil, signalée par les derniers explorateurs, où les eaux et la terre prennent un aspect nouveau. Les rives du fleuve se cachent sous des forêts de roseaux énormes. La rivière, couverte d'herbes et de

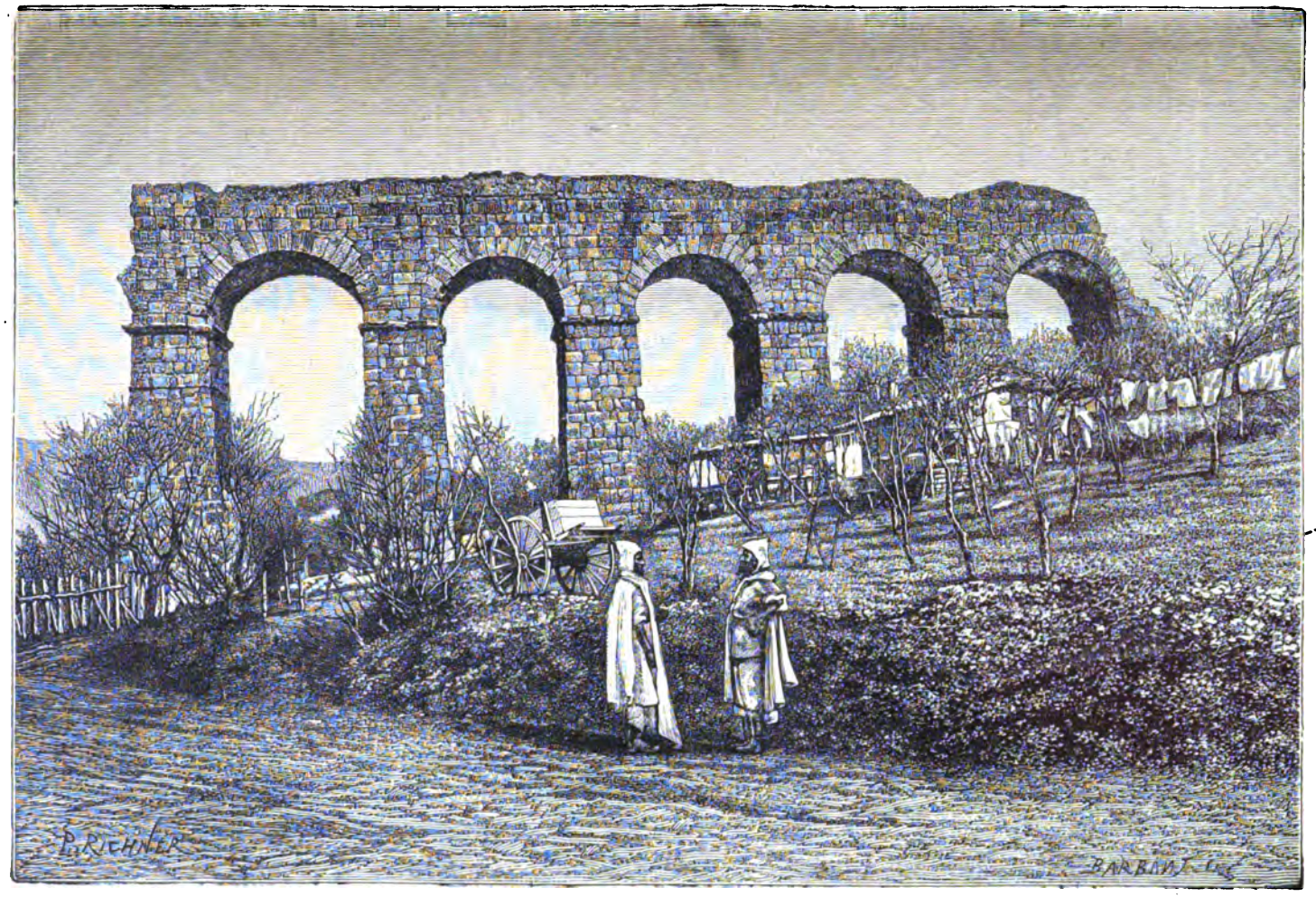
plantes aquatiques, semble rouler avec peine ses eaux noirâtres et alourdies. Des myriades d'insectes planent au-dessus des vapeurs pestilentielles que dégage cette région maudite. C'est le pays de la fièvre et des insolations. Aussi comprend-on que les explorateurs romains se soient arrêtés devant les dangers de cette partie du fleuve. Il n'en reste pas moins établi qu'ils avaient remonté le Nil jusqu'aux environs du neuvième degré, et rapporté des notions précises sur ces parties extrêmes de l'Éthiopie.

C'est encore en pays nouveau, en Phazanie et dans le pays des Garamantes, c'est-à-dire dans le grand désert au sud de la Cyrénaïque, et à l'ouest de l'Égypte, que pénétra, en l'an 19 avant notre ère, une autre expédition également riche en résultats géographiques, celle de Cornelius Balbus. On ne sait comment ce général s'y prit pour conduire son armée dans le désert, d'autant plus que les nomades, suivant leur habitude invétérée, comblèrent tous les puits qui jalonnaient la route. La campagne pourtant fut rapidement menée et non sans succès, car on lui décerna les honneurs du triomphe, et, grâce à Pline, on sait dans quel ordre défilèrent, à cette cérémonie, les statues représentant les villes ou les pays conquis par lui, la place forte de Tabidium, la tribu des Niteris, la place forte de Negligemela, celle de Bubeium, la tribu des Enipi, la place forte de Thubas, le mont Noir, les places fortes de Nitibrun et de Rapsa, la tribu Discera, la place forte de Debris, le fleuve Nabathur, la place forte de Thapsagum, la tribu des Narmagi, les places fortes de Boin et de Pège, le fleuve Dasibari, les citadelles de Baracum, Buluba, Alasi, Balsa, Galla, Masiala, Zizama, le mont Gyri, où se trouvent des pierres précieuses, et enfin les deux grandes villes de Cydamis et de Garama. On a essayé de reconstituer, grâce à ces indications, l'itinéraire suivi par les Romains. On croit avoir retrouvé toutes leurs étapes. On a même prétendu qu'il serait relativement aisé de retrouver les villes énumérées dans les fastes triomphaux en se conformant aux indications de l'itinéraire. Balbus se serait avancé jusqu'à l'extrémité du Fezzan et peut-être jusqu'aux oasis du Tibesti.

Un autre général romain, Suetonius Paulinus, qui vivait sous l'empereur Claude, reconnut le premier la vaste région, encore aujourd'hui bien mal explorée, que l'on est convenu de désigner sous le nom de Sahara. Les anciens avaient, il est vrai, de confuses notions sur le Sahara. Il est probable que les négociants phéniciens se sont, à diverses reprises, enfoncés dans ces dangereuses solitudes, et qu'ils ont essayé de nouer de fructueuses relations avec les habitants des oasis clair-

semées dans cette immense région; mais on ne connaissait ces tribus que par ouï-dire, on n'avait que de confuses notions sur la topographie générale, sur les montagnes et les cours d'eau, sur la nature du sol. A partir de l'an 42 de l'ère chrétienne, et grâce à Suetonius Paulinus, les renseignements se précisent. C'est lui qui, le premier, traverse le massif central de l'Atlas non loin du point où la Malua (la Moulouïa actuelle) séparait la Numidie et la Mauritanie. « Il a parlé, lisons-nous dans Pline, de la hauteur de cette montagne; il a ajouté que le pied en est rempli de forêts épaisses et profondes que forme une espèce d'arbres inconnue. La hauteur de ces arbres est remarquable; le tronc, sans nœuds, est brillant, le feuillage est celui du cyprès, il exhale une odeur forte et est revêtu d'un léger duvet avec lequel, par le travail de l'art, on pourrait faire des étoffes comme avec de la soie. Le sommet de la montagne est couvert, même en été, de neiges épaisses. » Suetonius Paulinus ne se contenta pas d'avoir franchi l'Atlas : il s'aventura au sud jusqu'à un grand fleuve qu'il nomma le Ghir ou Niger, et qui a conservé son nom. C'est un immense cours d'eau qui sort de l'Atlas et va se perdre dans les sables. On l'a très à tort confondu avec le Niger du Soudan et de la Guinée. Cette erreur persistante tient à ce que le Ghir a été déplacé sur les cartes anciennes par suite de la notation vicieuse de Ptolémée. Paulinus fut obligé, pour y arriver, « de traverser des déserts couverts d'un sable noir, au milieu desquels s'élèvent, d'intervalle en intervalle, des rochers comme brûlés. Ces lieux sont inhabitables à cause de la chaleur, même en hiver. Ceux qui habitent les forêts voisines, pleines d'éléphants, de bêtes féroces et de serpents de toute espèce, s'appellent Canariens, attendu qu'ils vivent comme des chiens, et qu'ils partagent avec ces animaux les entrailles des bêtes fauves. »

A quelques notions nettes et précises se mêlaient donc bien des erreurs, et, pour de longs siècles encore, le Sahara devait être la terre des monstres et des légendes; mais ce n'est plus tout à fait une *Terra Incognita*. Voici en effet comment un contemporain de Paulinus, Méla, dans son traité de géographie, si clair, si rapide, si élégant, a su se servir des renseignements acquis pour décrire les nomades du désert. Cette description est, par quelques points, et même de nos jours, très exacte : il importe de la reproduire, puisque nous nous trouvons de nouveau en contact avec ces tribus barbares. « Les peuples qui suivent à l'intérieur n'ont point de villes, mais ils se construisent des espèces de huttes qu'ils appellent *mapalia*. Leur nourriture est grossière et mal-



RUINES ROMAINES EN AFRIQUE : AQUEDUC DE CONSTANTINE

propre. Les chefs se couvrent de grosses étoffes et le peuple de peaux de bêtes fauves et de moutons. Ils n'ont d'autre table ni d'autre lit que la terre; ils se servent de vases de bois ou d'écorce; ils ne boivent que du lait et du suc de baies sauvages. Ils ne mangent que de la chair, et le plus souvent de celle des bêtes fauves; car, autant qu'ils peuvent s'en abstenir, ils ne touchent point à leurs troupeaux, le seul bien qu'ils possèdent. Un peu plus avant dans les terres, des peuples encore plus barbares suivent çà et là leurs troupeaux dans les pâturages, traînent après eux leurs cabanes portatives, et passent la nuit dans l'endroit où elle vient les surprendre. Quoique distribués en familles éparses çà et là, sans lois, sans aucun intérêt commun, cependant ils sont partout assez nombreux, parce que, chaque homme ayant à la fois plusieurs femmes, il en résulte une grande quantité d'enfants. »

Grâce aux Romains, l'Afrique est donc mieux connue, mieux explorée, plus civilisée. Qu'il s'agisse des consuls ou des empereurs, des légats de Rome ou des patrices de Constantinople, toute la partie du continent noir où s'est assise la domination romaine est acquise à la civilisation. Il est vrai que les Vandales, quand ils s'emparèrent de l'Afrique sous Genséric, détruisirent en un moment l'œuvre de plusieurs siècles, mais leur occupation de la contrée ne fut qu'éphémère. Ces farouches vainqueurs furent conquis par les vaincus. On peut les considérer presque comme une dynastie romaine. Mais voici qu'un orage se forme du côté de l'est. Un flot de nouveaux envahisseurs, poussés en avant par la double ardeur du fanatisme religieux et de l'ambition politique, pénètre en Afrique et balaye tout sur son passage. En moins d'un siècle les Arabes s'emparent de tout ce qui fut la propriété de Rome. Ils s'installent en maîtres de la mer Rouge à l'Atlantique, et, pour mieux asseoir leur domination, par haine de race ou par désir d'innover, ils détruisent ou modifient tout ce que Rome avait soigneusement conservé. Dans ce cataclysme imprévu la vieille civilisation s'effondre, les cités antiques sont détruites, les monuments ruinés, les nations exterminées ou réduites à l'esclavage. Ce sont des temps nouveaux et une civilisation nouvelle qui commencent.

CHAPITRE VI

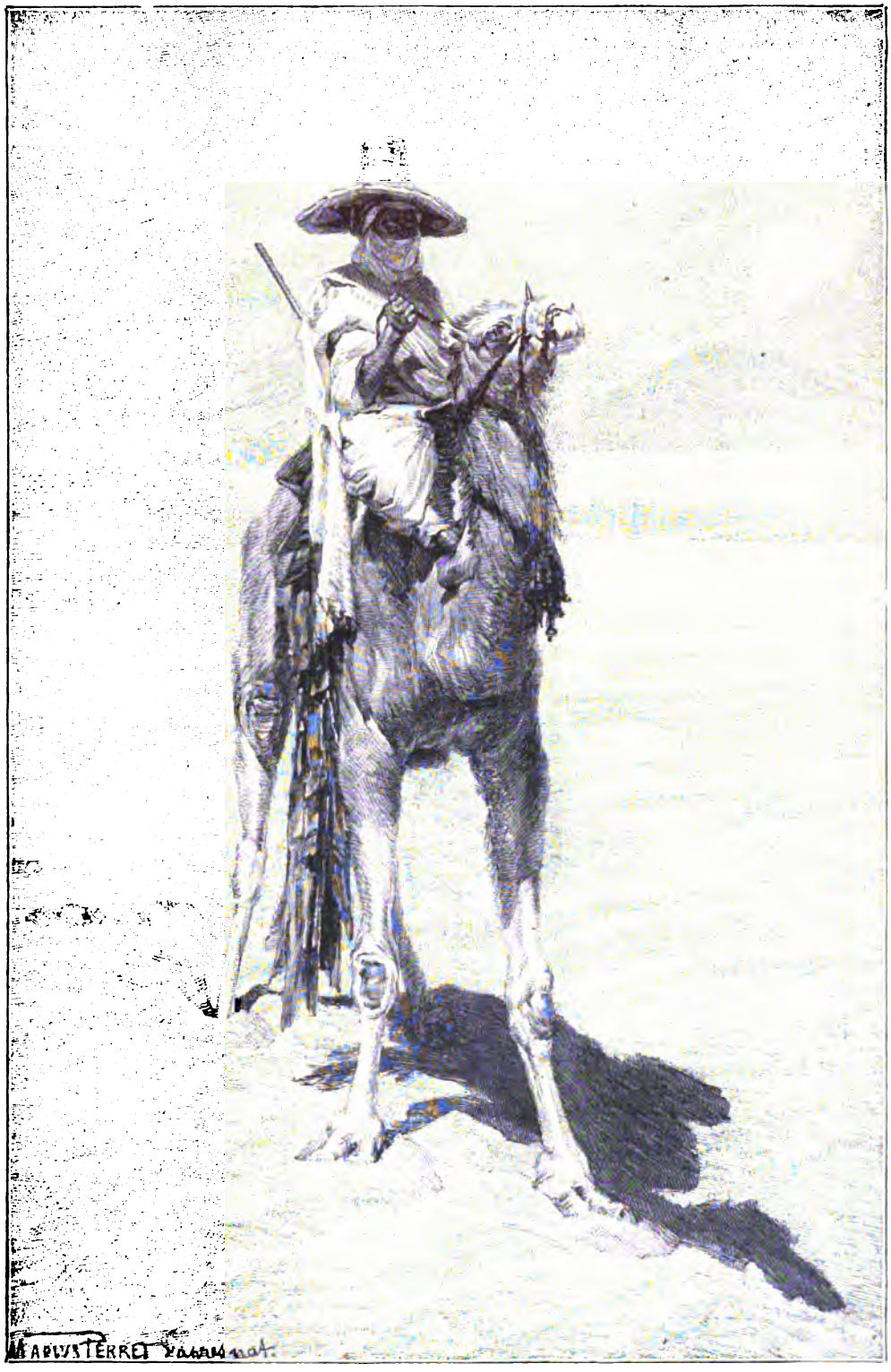
LES ARABES EN AFRIQUE

Les Arabes ont joué un grand rôle dans l'histoire de l'humanité. Aucune race n'a exercé une influence semblable. Les peuples qui jadis régnèrent sur le monde, Assyriens, Persans, Macédoniens ou Romains, ont disparu et n'ont plus laissé que d'informes débris. Leur religion, leur langue, leurs arts ne sont plus qu'un souvenir. Les Arabes, au contraire, ont survécu, sinon comme puissance politique, au moins par les éléments essentiels de leur civilisation. Leur religion est le culte national de près de trois cents millions d'hommes; leur langue est encore parlée de l'Atlantique à l'Hindoustan et des Balkans à l'équateur; leurs monuments se retrouvent sur d'immenses espaces. D'autres peuples ont pu fonder de grands empires, mais ils n'ont pas créé de civilisation : leur suprême effort a été de profiter de celle des vaincus. Les Arabes au contraire apportent avec eux une civilisation originale, et la font accepter par les peuples qu'ils soumettent. Il serait donc injuste de la passer sous silence dans cette rapide revue que nous avons entreprise des conquérants et des civilisateurs de l'Afrique.

C'est en Égypte et dans l'Afrique septentrionale, c'est-à-dire dans les provinces qui jadis furent romaines, que les Arabes s'implantèrent le plus solidement. C'est par conséquent dans ces deux régions que nous les suivrons tout d'abord.

En 639 le général Amrou, lieutenant du calife Omar, se lança à la tête d'une horde d'Arabes à la conquête de l'Égypte. Le pays était alors misérable et mal administré. Ensanglantée par les discussions religieuses, ruinée par les exactions des légats impériaux, l'Égypte détestait ses tristes maîtres et attendait des libérateurs. Aux Arabes fut réservé

ce rôle. A l'exception des fonctionnaires, des soldats et du clergé, qui s'enfermèrent à Alexandrie, et y soutinrent avec courage un siège de quatorze mois, les Égyptiens acceptèrent avec résignation les nouveaux venus. Il est vrai qu'Amrou les traita avec une modération politique. Voici du reste la belle lettre, trop peu connue, qu'il adressait au calife pour lui annoncer le succès de son entreprise : « O prince des fidèles, peins-toi un désert aride et une campagne magnifique au milieu de deux montagnes, dont l'une a la forme d'un monticule de sable et l'autre celle du ventre d'un cheval maigre, ou bien du dos d'un chameau. Telle est l'Égypte. Toutes ses productions et toutes ses richesses viennent d'un fleuve béni qui coule avec majesté au milieu d'elle ; le moment de la crue et de la diminution de ses eaux est aussi régulier que le cours du soleil et de la lune. Il y a un temps fixe où toutes les sources de l'univers viennent payer à ce roi des fleuves le tribut auquel la Providence les a assujetties envers lui : alors les eaux augmentent, elles sortent de leur lit, et elles couvrent la surface de l'Égypte pour y déposer un limon productif. Il n'y a plus de communications d'un village à l'autre que par le moyen de barques légères, aussi nombreuses que les feuilles de palmier. Ensuite, lorsque arrive le moment où les eaux cessent d'être nécessaires à la fertilisation du sol, ce fleuve docile rentre dans les bornes que le destin lui a prescrites, pour laisser recueillir les trésors qu'il a cachés dans le sein de la terre. Un peuple protégé du ciel et qui, semblable à l'abeille, ne paraît destiné qu'à travailler pour les autres, sans profiter lui-même du fruit de ses peines et de ses sueurs, ouvre légèrement les entrailles de la terre, et y dépose les semences, dont il attend la prospérité de la bienfaisance de cet être suprême qui fait croître et mûrir les moissons. A la plus abondante récolte succède tout à coup la stérilité. C'est ainsi que l'Égypte offre successivement l'image d'un désert aride et sablonneux, d'une plaine liquide et argentée, d'un marécage couvert de limon noir et épais, d'une plaine verte et ondoyante, d'un parterre semé des fleurs les plus variées et d'un vaste champ couvert de moissons jaunissantes. Béni soit à jamais le nom du créateur de tant de merveilles ! Trois déterminations contribueront merveilleusement à la prospérité de l'Égypte et au bonheur de ses enfants : la première est de n'adopter aucun projet tendant à augmenter l'impôt ; la seconde, d'employer le tiers des revenus à l'augmentation et à l'entretien des canaux, des digues et des ponts, et la troisième, de ne lever l'impôt qu'en nature sur les fruits que la terre produit. Salut ! »

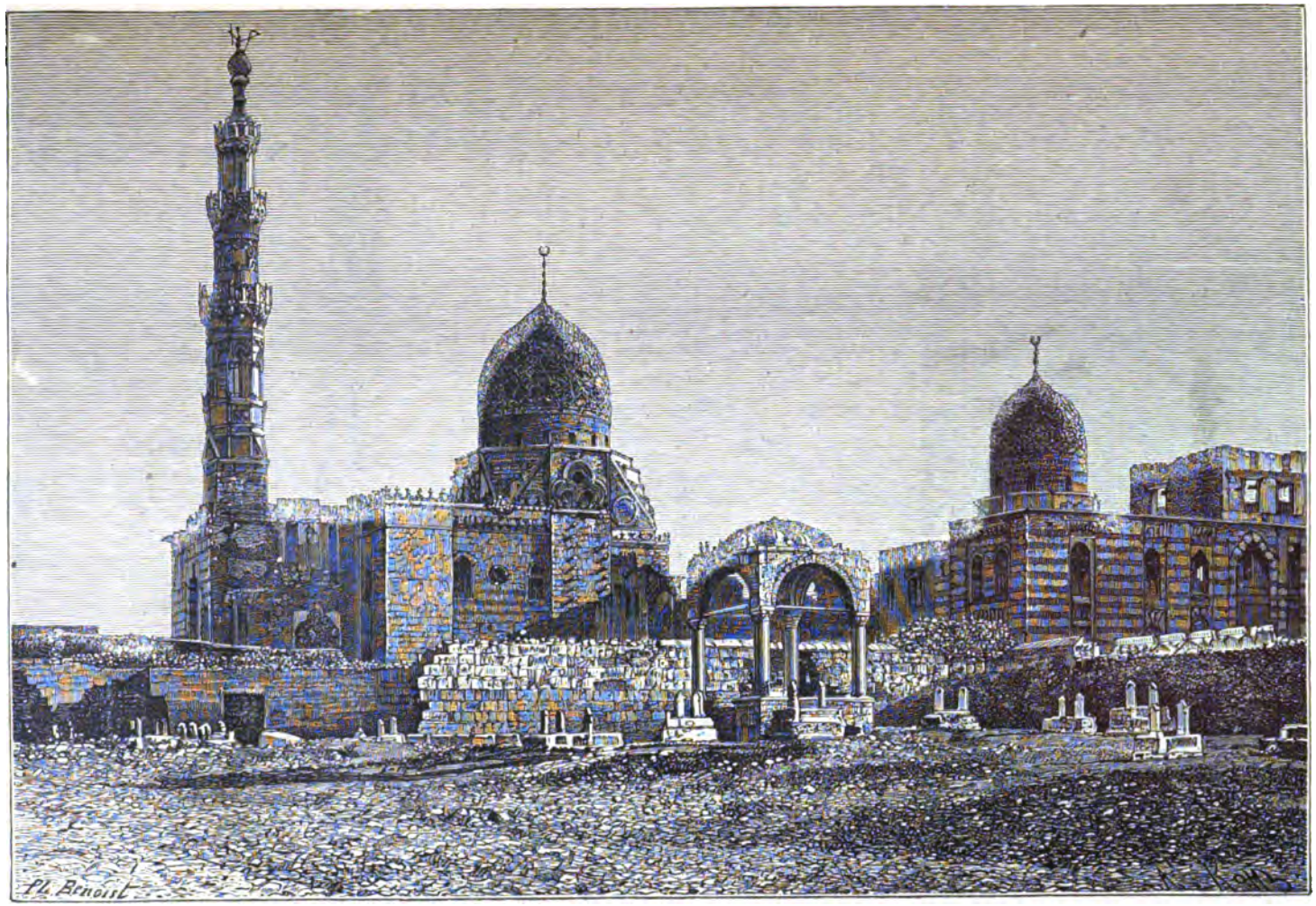


ARABE NOMADE

Amrou resta fidèle à ce programme. Il promit à tous ceux qui accepteraient l'Islam des droits égaux à ceux des Arabes, et bon nombre d'Égyptiens adoptèrent la religion de Mahomet. Comme la guerre, la peste et les dissensions civiles avaient diminué la population autrefois si nombreuse de la vallée du Nil, des tribus entières d'Arabes émigrèrent en Égypte et s'y établirent à demeure. Un peuple nouveau se forma, mélange assez inégal des vainqueurs et des vaincus, mais qui tous se façonnèrent sans peine à la vie et aux usages arabes. La langue égyptienne fit place à la langue arabe. L'architecture elle-même prit le caractère arabe. Ce fut une prise de possession complète, absolue : elle dure encore aujourd'hui.

Amrou n'avait pas oublié la longue résistance d'Alexandrie. Cette ville lui parut d'ailleurs trop imprégnée de civilisation grecque pour devenir un des foyers de l'Islam. Il fixa sa résidence près des ruines de Memphis sous sa tente de guerre, et ordonna de bâtir tout autour une ville qu'il nomma Fostat (la Tente). C'est dans cette capitale improvisée que fut établie une école de savants qui devint aussi célèbre dans le monde de l'Islam que l'avait été jadis Alexandrie dans le monde païen. A Fostat fut également érigée la célèbre mosquée d'Amrou. Elle est aujourd'hui délabrée, mais il fut un temps où ce splendide monument était éclairé par dix-huit cents lampes et supporté par quatre cents colonnes; on n'en compte plus de nos jours qu'une cinquantaine. Quant à Fostat, c'est un des faubourgs de la moderne capitale de l'Égypte, le Caire.

Tant que régnèrent les califes ommiades ou abbassides, l'Égypte ne fut qu'une des provinces de leur vaste empire. Elle fut donc négligée par eux, car ils ne songeaient pas à l'embellir aux dépens de leur résidence; mais, au IXe siècle, une famille d'aventuriers, les Fatimites, ayant fondé une dynastie nouvelle à Mahadia, en Tunisie, le second des princes de cette famille, Kasim, essaya de conquérir l'Égypte. Il échoua devant Alexandrie, mais s'empara de l'oasis du Fayoum, qu'il convertit en place d'armes. Son petit-fils Moezz, en l'an 969, lança contre l'Égypte une grande armée, sous le commandement d'un bon général, Djohar. Une grande bataille à Gizeh décida du sort de la contrée. Djohar, vainqueur, jeta dans la plaine où ses soldats avaient dressé leurs tentes les fondements d'une ville nouvelle, El-Kahireh ou la Victorieuse. Il honora sa victoire en posant, dans cette ville, la première pierre de la fameuse mosquée d'El-Azhar, qui est devenue la grande université du monde musulman, le foyer lumineux qui attire les sectateurs de Mahomet en Asie comme en Afrique. C'est à cette mosquée que se forment les



MOSQUÉE AU CAIRE

plus savants et les plus respectés de ces ulémas qui concentrent entre leurs mains le culte, la justice et l'administration. Toutes les opinions y sont représentées, depuis les libéraux du rite hanéfi jusqu'aux exaltés et aux fanatiques du culte hanbalite, qui professent la haine de l'étranger et prêchent la guerre sainte contre les chrétiens. Les étudiants venus de tous les points du monde travaillent à côté les uns des autres sans jamais se disputer, et leurs maîtres montrent le même esprit de conciliation. Étant donné que la science en pays musulman constitue la seule supériorité, les jeunes savants sortis de cette université sont destinés à former dans le monde musulman ce qu'on pourrait appeler les classes dirigeantes. Djohar fut donc bien inspiré en fondant cette université qui met entre les mains de celui qui la dirige un puissant levier, avec lequel il peut soulever des centaines de millions de défenseurs.

Le nouveau maître de l'Égypte, Moezz, vint aussi s'installer au Caire et s'efforça de faire revivre l'ancienne prospérité matérielle du pays, ainsi que sa supériorité intellectuelle au temps des Pharaons et des Ptolémées. Ses successeurs gouvernèrent avec autant de sagesse que lui, et l'Égypte devint rapidement le plus riche et le plus important des royaumes musulmans. Les Fatimites ne se contentèrent pas de bâtir au Caire de somptueux édifices, dont plusieurs subsistent encore : ils encouragèrent l'industrie nationale. Les vases de porcelaine de cette époque, les broderies, les armes, les simples objets de ménage en terre cuite ou en laiton sont travaillés avec goût et très ornementés. Le commerce vers l'Inde et vers l'Afrique centrale prit une grande extension. Les princes et les grands seigneurs menaient une vie luxueuse et raffinée. Vêtements somptueux, habitations confortables, luxe de la table poussé au plus haut degré, rien n'était épargné. On se servait d'assiettes en onyx, de verres en cristal de roche, de manches de couteaux et de cuillers en cornaline. D'après l'historien arabe Makrizi, les murs des maisons étaient revêtus de carreaux de faïence émaillée ou de stuc peint de couleurs éclatantes, et décorés d'arabesques ; les parquets étaient en mosaïque ou recouverts d'immenses tapis brodés, les meubles en bois précieux finement incrustés de nacre et d'ivoire, ceux destinés au repos recouverts d'étoffes sur lesquelles figuraient des animaux tissés dans la trame. Les palais impériaux étaient entourés de vastes jardins, dont les fleurs des sinaient des passages du Coran. On y trouvait des palmiers dont les troncs étaient revêtus de feuilles de métal doré. Des tuyaux dorés apportaient l'eau nécessaire pour entretenir une fraîcheur délicieuse dans ces oasis qu'animaient des paons et des ibis. Sous des colonnades

de marbre s'ouvraient des bassins remplis de mercure qui réfléchissait la lumière des astres.

Voici du reste comment un auteur chrétien, qu'on ne saurait soupçonner d'exagération, Guillaume de Tyr, a décrit le palais d'un de ces sultans fatimites : « Comme la maison de ce prince a des splendeurs toutes particulières, nous dirons ici avec soin ce que nous avons appris par les rapports fidèles de ceux qui ont été chez ce grand prince, sur sa splendeur, sur ses richesses incommensurables, sa magnificence extraordinaire. Après avoir traversé un assez grand nombre de cours et de passages, les ambassadeurs rencontrèrent des portiques pour les promenades d'agrément, qui étaient soutenus par des colonnes de marbre, avaient des plafonds dorés, étaient ornés d'œuvres exquises et formant un carrelage bariolé ; si bien que tout marquait la splendeur royale. Tout cela était si beau de matière et de travail que les deux envoyés ne pouvaient s'empêcher d'y porter le regard et que leurs yeux ne se rassasiaient pas de contempler ces ouvrages, dont la perfection surpassait tout ce qu'ils avaient vu jusqu'alors. Il y avait des viviers en marbre pleins de l'eau la plus pure, et des oiseaux de toute espèce qu'on ne connaît pas chez nous, de voix diverses, de formes et de couleurs étranges, et surtout d'apparence merveilleuse pour nos compatriotes. De là les eunuques les conduisirent dans d'autres chambres qui dépassaient les premières en beauté. Il y avait là une multitude de différents quadrupèdes, tels que le pinceau capricieux du peintre, la licence du poète et l'âme perdue dans les rêves de la nuit peuvent seuls en créer, tels que les pays du Midi et de l'Orient en produisent, que l'Occident ne voit jamais, et dont il n'entend parler que rarement. »

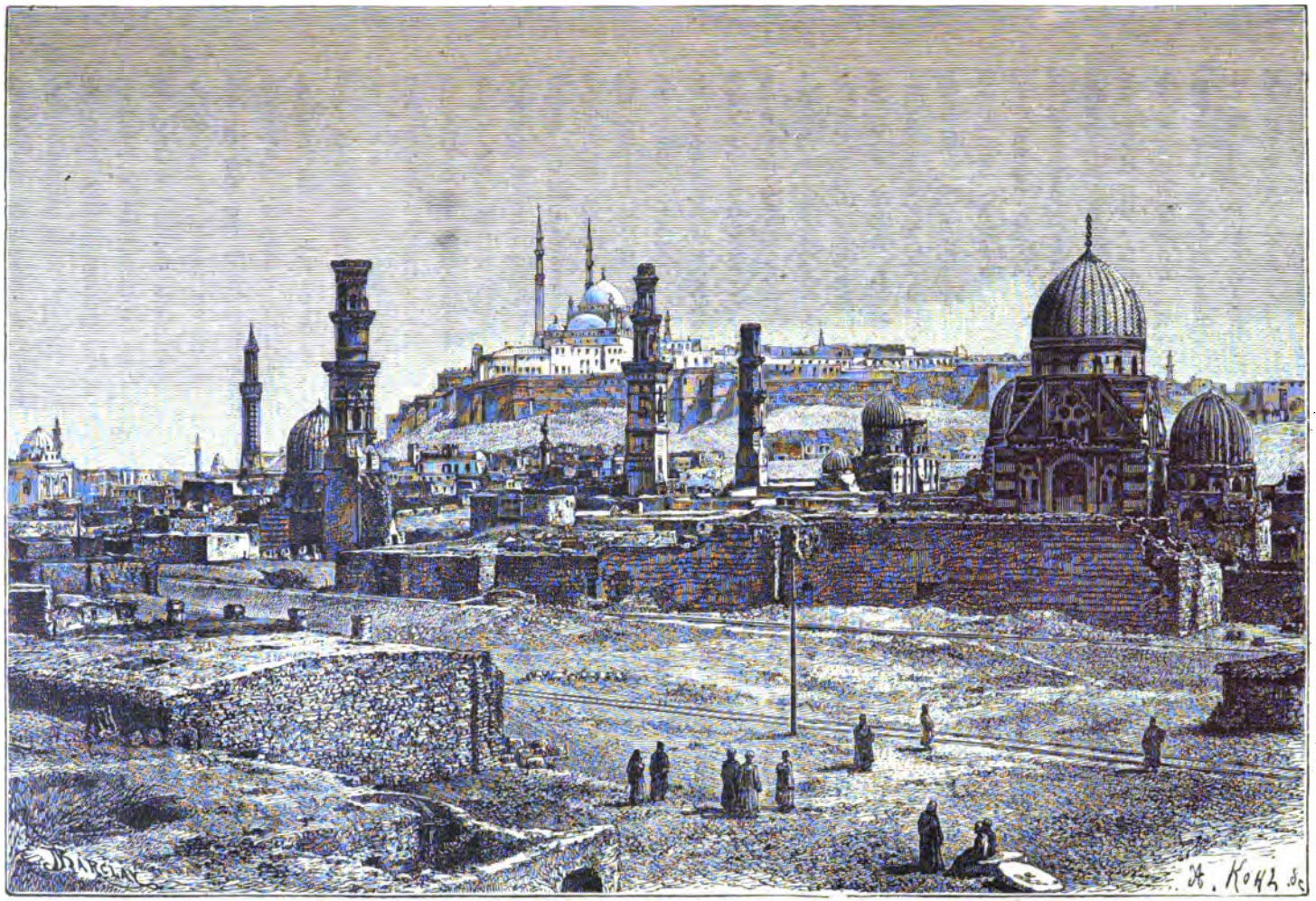
Aussi bien, pour se rendre compte de la richesse des sultans fatimites, on n'a qu'à consulter l'inventaire, conservé par Makrizi, des objets que le calife Mostanser vendit en 1037 pour satisfaire aux exigences de la milice : 18 000 vases de cristal de roche, 36 000 autres pièces de cristal, une natte d'or, 400 cages d'or, 22 000 bijoux d'ambre, un turban orné de pierreries, des coqs, des paons et des gazelles de grandeur naturelle en or incrusté de pierreries, un palmier d'or dans une caisse d'or, dont les fleurs et les fruits étaient des perles et des rubis, un jardin dont le sol était d'argent doré, la terre d'ambre, les arbres d'argent et les fruits d'or et de pierreries, une tente de velours et satin dont les tentures firent la charge de cent chameaux, une autre tente tissée d'or, soutenue par six colonnes d'argent massif, 2 000 tapis enrichis d'or, 50 000 pièces de damas, 200 000 armures, des cuves

d'argent et des boisseaux d'émeraudes, de rubis, de perles et des cornalines.

D'où venaient ces richesses? D'une part des impôts, car la production agricole était alors très grande, de l'autre des opérations commerciales. L'Égypte en effet était l'entrepôt du commerce avec l'Orient; c'est par Alexandrie que transitaient toutes les marchandises précieuses et que les sultans prélevaient des droits de douane exagérés. On comptait alors sur le Nil 36000 barques occupées à charger et à décharger les marchandises. Cette source immense de richesses durera jusqu'à la découverte du Cap par les Portugais.

Les Fatimites ne conservèrent le trône que jusqu'en 1171. Ils furent alors renversés par Saladin, le fondateur de la dynastie des Eyoubites, qui sut se faire pardonner son usurpation par les services qu'il rendit au pays. Il eut l'art de se rendre populaire en Égypte, tout en se faisant estimer par ses ennemis les princes chrétiens. C'est lui qui construisit la citadelle qui domine la ville du Caire, ainsi que le mur d'enceinte, et il se procura des matériaux en détruisant les petites pyramides de Gizeh. C'est encore sous son règne que de nouveaux quartiers furent construits au Caire, et que les marchands chrétiens obtinrent la permission de s'établir dans ce qu'on nomma depuis le quartier franc. Les successeurs de Saladin ne continuèrent pas l'habile politique du fondateur de la dynastie. Ils se déchirèrent entre eux et leur puissance déclina. Ils continuèrent pourtant la tradition de leurs devanciers en protégeant l'industrie nationale. On fabriquait alors à Damiette des étoffes ornées d'images et de brocarts fort estimés. Ses manufactures de cuirs et de poteries étaient renommées. Ses navires faisaient un grand commerce avec la Grèce et la Syrie. Le riz, dont les Arabes avaient propagé la culture dans le Delta, était le principal article d'exportation. Les Eyoubites n'auraient pas mieux demandé qu'à rester en paix, mais ils eurent à supporter les attaques réitérées des Croisés. Damiette fut prise une première fois en 1219 lors de la cinquième croisade, et, en 1250, tomba de nouveau entre les mains des chrétiens alors commandés par saint Louis; mais ce fut l'unique succès des Croisés : ils furent obligés de renoncer à leurs desseins, et de laisser l'Égypte aux musulmans.

Aux Eyoubites succédèrent en 1254 les Mameluks. On nommait ainsi des esclaves turcs ou circassiens qui, enrôlés dans l'armée impériale, devinrent les véritables maîtres de l'Égypte. L'un d'entre eux, Eibeg, assassina le dernier Eyoubite et se proclama sultan. Ses successeurs administrèrent sagement le pays. Ils rendirent à la cause de la civilisation de



CITADELLE DU CAIRE

grands services en écrasant à plusieurs reprises les Mongols qui avaient envahi l'Afrique. Un d'entre eux, En-Nasir, qui avait le goût des grandes choses, construisit des écoles, des fontaines et des palais. Il répara les canaux et métamorphosa en jardins d'immenses espaces déserts. Au Caire, des rues entières, des bains et plusieurs mosquées datent de son règne. Un de ses fils, Hassan, construisit la mosquée qui porte son nom et qui passe pour le modèle le plus parfait de l'architecture arabe. Malgré les querelles et les émeutes qui trop souvent ensanglantèrent les rues de la capitale, l'Égypte, sous la domination des princes mameluks, resta la grande puissance commerciale. Tous les peuples, toutes les villes commerçantes de l'Europe avaient leurs résidents à Alexandrie. Venise et Gênes tenaient le premier rang parmi les nations qui commerçaient alors avec l'Égypte. Au commencement du xve siècle, le sultan Bours-Bey s'était avisé d'interdire à ses sujets le commerce des produits de l'Inde, et, l'ayant monopolisé afin de faire des bénéfices plus considérables, tarit par cette imprudence la source la plus claire de ses revenus. Les négociants francs limitèrent, en effet, leurs achats au strict nécessaire. Ce fut le commencement de la décadence du commerce de transit entre l'Orient et l'Occident par l'Égypte. Ce commerce reçut un coup mortel à la fin du xve siècle, lorsque Vasco de Gama eut ouvert une route nouvelle par le cap de Bonne-Espérance. Les sultans mameluks essayèrent, il est vrai, de conserver à leur peuple le monopole du grand transit. Sur le conseil des Vénitiens, jaloux des Portugais, ils envoyèrent même une flotte dans les mers indiennes; mais, après des alternatives de succès et de revers, cette flotte fut anéantie, et, dès lors, le commerce de l'Inde ainsi que la suprématie maritime passèrent des Arabes aux Portugais.

Vaincus sur mer par les Portugais, les Mameluks le furent sur le continent par les Turcs. Entre les deux hordes rivales qui se disputaient l'empire de l'Orient, la lutte fut acharnée, mais les Turcs avaient pour eux la jeunesse et le fanatisme. Conduits à la conquête par un de ces fléaux de Dieu qui semblent suscités, de siècle en siècle, pour épouvanter l'humanité, les Turcs de Selim l'emportèrent sur les Mameluks de Toman-Bey, et réduisirent l'Égypte en province ottomane 1512. Dès lors commence une période de désorganisation et d'appauvrissement pour ce malheureux pays. Sous la domination de beys qui, pour la plupart, descendaient des Mameluks qui avaient survécu à la conquête de Selim, pressurée par les fonctionnaires turcs qui ne songent qu'à faire rapidement fortune, et nullement à construire des routes ou des canaux,

l'Égypte dépérit de jour en jour. Elle voit, pour ainsi dire, se fondre les trésors qu'elle devait à son sol fertile, au travail des indigènes et à sa belle situation. On a dit avec raison des Turcs qu'ils ont été les fossoyeurs de la prospérité égyptienne. C'est seulement avec les Français et avec Bonaparte que ressuscitera la splendeur de cette région destinée à de grandes et belles choses.

La conquête de l'Afrique septentrionale par les Arabes fut beaucoup plus difficile que celle de l'Égypte, car ils se heurtèrent aux indigènes, aux descendants de ces Numides qui avaient déjà si énergiquement résisté aux Carthaginois et aux Romains, et ces indigènes, ces Berbères, comme on les nomme, non seulement ne cessèrent de lutter contre eux, mais encore réussirent, à diverses reprises, à recouvrer leur autonomie.

La première invasion arabe eut lieu en 644. La Cyrénaïque fut promptement conquise, mais les vainqueurs se contentèrent pour cette fois d'imposer aux principales villes une forte rançon et évacuèrent le pays. Ils y reparurent vingt ans plus tard, et, cette fois, portèrent leurs armes en Numidie et en Mauritanie. Oukbah ben Nafi parvient jusqu'à l'Atlantique, et, poussant son cheval dans l'Océan, s'écrie en brandissant son cimeterre : « Grand Dieu! si je n'étais retenu par les flots, j'irais jusqu'aux royaumes inconnus de l'Occident, je prêcherais sur ma route l'unité de ton saint nom, et j'exterminerais les peuples qui adorent un autre Dieu que toi! » Ses successeurs, Zoaïr ben Kaïss, Hassan le Gassanide et Moussa ben Nosaïr, consolident ces rapides conquêtes. Carthage est détruite de fond en comble (691) et une capitale tout arabe, Kairouan, devient le siège du gouvernement du Maghreb, c'est-à-dire de l'Occident.

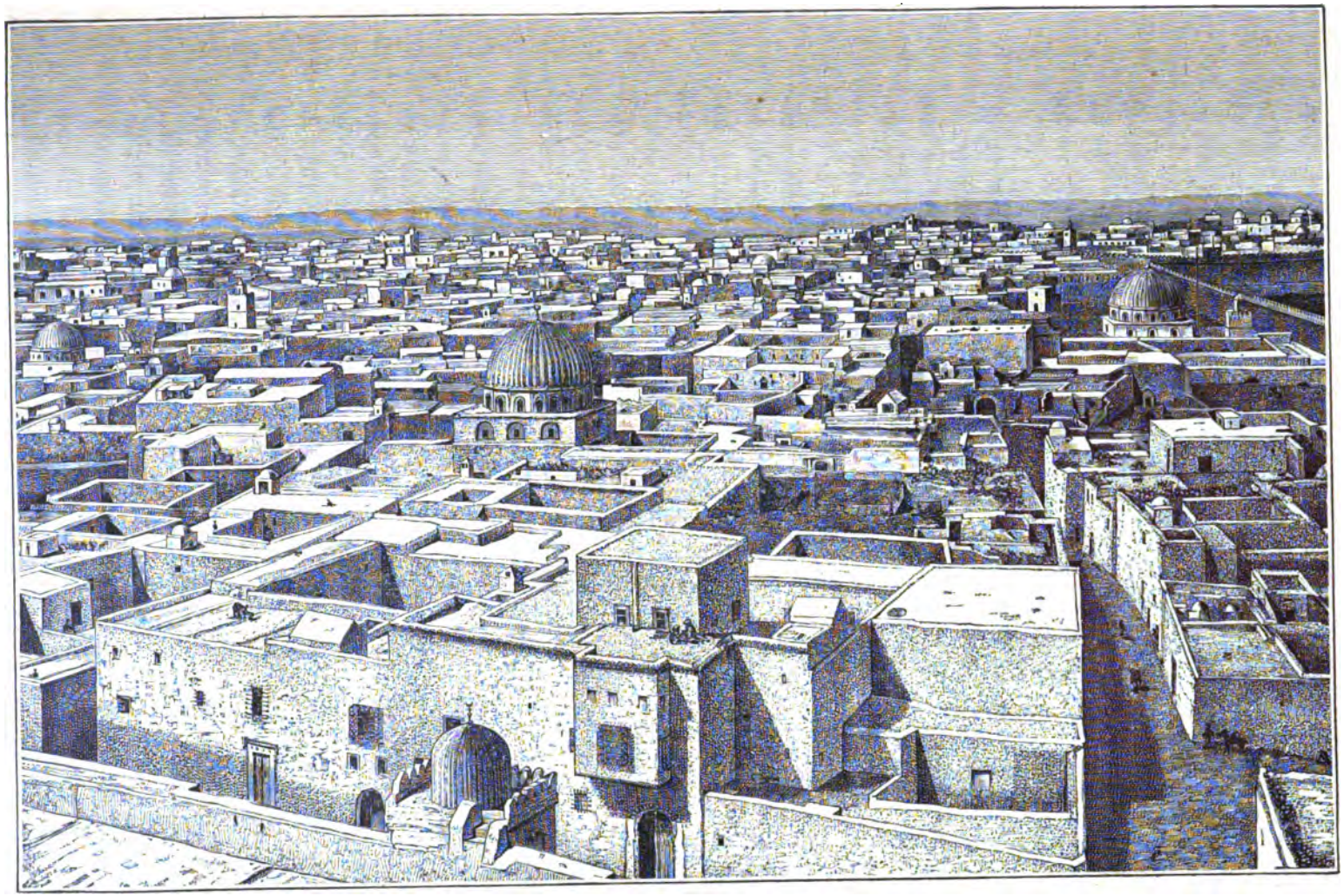
Les indigènes avaient accepté la domination arabe, parce qu'ils se croyaient ainsi délivrés des exactions byzantines. Ils se soumirent également sans peine à la religion de leurs vainqueurs, mais ils ne l'acceptèrent qu'avec des schismes et des hérésies, qui bientôt allaient détruire l'unité musulmane. En effet, une fois converties à l'Islam, les tribus africaines, qui jadis avaient fourni aux hérésiarques donatistes ou circoncellions leurs partisans les plus déterminés, acceptèrent avec un égal entraînement les dissidences de leur nouveau culte, d'autant plus qu'elles leur fournirent un prétexte pour recouvrer leur indépenance.

L'histoire de l'Afrique septentrionale n'est plus alors qu'une longue série de révoltes comprimées et sans cesse renaissantes. Elle se fractionne en une multitude de petits États qui ne cherchent qu'à empiéter sur leurs territoires réciproques. La puissance politique du Kalifat est mé-

connue, et des dynasties purement africaines remplacent les anciens émirs du Maghreb. Deux de ces dynasties ont laissé un nom dans l'histoire : celle des Aglabites (800-902), qui eut son siège à Kairouan, et celle des Edrisites, qui eut son siège à Fez. C'est l'époque la plus brillante de la domination arabe. Les souverains protégeaient les sciences et les lettres; ils avaient donné une grande impulsion à l'industrie, au commerce et surtout à la piraterie. Tout le bassin antérieur de la Méditerranée était alors sillonné par leurs légères galères. Ils insultaient impunément les côtes d'Italie et de France. Quelques-uns d'entre eux s'établirent même en Provence, et s'emparèrent des principaux passages des Alpes.

Cette prospérité eut un terme. Les Fatimites du Caire et les Ommiades de Cordoue se disputèrent en effet, comme une proie, l'Afrique septentrionale, et des guerres, qui durèrent plusieurs siècles, plongèrent de nouveau dans la désolation ce malheureux pays. Un Africain de la tribu des Zenega, Youssef ben Taschefin, reconstitua et ramena à l'unité les éléments épars de la puissance musulmane. Encouragé par un marabout, il appelle les Berbères à l'indépendance (1070), s'empare de l'ancien royaume des Edrisites, pousse jusqu'à Alger, Tlemcen, fonde une capitale à Maroc et ne s'arrête qu'aux frontières d'Égypte. Il passe même en Espagne et conquiert l'Andalousie. Youssef mourut en 1107. Son souvenir est encore vivant en Afrique. La dynastie qu'il fonda s'appelle la dynastie des Almoravides ou hommes de Dieu. Un autre Berbère, Abou Abdallah Mohammed, fondateur de la secte dite des Almohades ou Unitaires, ne tarda pas à se soulever contre les Almoravides. Son successeur réussit même à se substituer à l'Almoravide Taschefin bel Ali, et la nouvelle dynastie régna sur toute l'Afrique moins l'Égypte de 1130 à 1273.

C'est à ce moment que les Arabes envahissent de nouveau l'Afrique du Nord et refoulent peu à peu les Berbères dans les montagnes du Tell et les régions du Sud. Ces Arabes étaient des nomades du Hedjaz, longtemps cantonnés dans la Haute-Égypte, mais dont les déprédations avaient rendu si misérable la région qu'ils occupaient, que le kalife Mostanser résolut de s'en débarrasser en les lançant contre les Berbères. Les Arabes partirent avec leurs femmes et leurs enfants. Ce fut l'invasion d'un peuple et non l'attaque d'une armée, aussi n'avancèrent-ils que lentement. Ils s'insinuaient par groupes dans les vallées et se mélangeaient graduellement avec les populations. Comme leurs masses augmentaient toujours, ils réussirent en quelques générations, par le fait seul de leur nombre, à imposer aux Berbères leur langue, leurs mœurs, et à ne



VUE GÉNÉRALE DE KAIROUAN

laisser à leurs souverains, aux Beni-Méritin du Maroc, et aux Beni-Zian de Tlemcen, qu'un pouvoir nominal. Malheureusement pour l'Afrique, ces derniers envahisseurs avaient toujours mené une vie nomade, incompatible avec tout progrès intellectuel. Ils la continuèrent en Afrique. La décadence commença, rapide, irrémédiable. Elle n'a pas cessé. Qu'on en juge par la situation actuelle du Maroc, le seul État musulman qui ait gardé jusqu'à nos jours son indépendance, et dont les habitants se débattent entre l'oppression de leur souverain et l'anarchie perpétuelle qui les divise.

Le besoin d'une domination stable ne tarda pas à se faire sentir, surtout dans le Maghreb el-Aousat, l'ancienne Mauritanie Sitifienne, la future régence d'Alger, morcelée en une foule de petits États, et sans cesse envahie par les souverains de Tunis et du Maroc. Les indigènes étaient tout disposés à se grouper autour d'un pouvoir fort et unique, car ils étaient las de ces perpétuels changements. L'affaiblissement de la puissance arabe en Espagne et la conquête de Grenade par les rois catholiques hâtèrent et produisirent cette révolution. Chassés de Grenade, les Maures s'établirent en assez grand nombre dans les villes du littoral africain, Oran, Cherchel, Alger, Bougie, et, pleins de haine pour leurs vainqueurs, demandèrent à la piraterie les ressources qui commençaient à leur manquer. Les Espagnols étaient alors dans l'élan de la conquête. Ils occupèrent les uns après les autres les repaires de ces pirates, et s'établirent à poste fixe dans ces villes africaines. Il semblait que la piraterie fût frappée à mort : elle n'en était qu'à son coup d'essai.

Dès les premières années du XVIe siècle, se signalèrent en effet deux aventuriers, Aroudj et Kaïr-Eddin, connus en Europe sous le nom des frères Barberousse. Une multitude de bandits s'attachèrent à leur fortune. Comme ce n'était pas assez pour eux d'écumer la Méditerranée, ils cherchèrent à occuper quelques points le long de la côte africaine, pour en faire à la fois des refuges et des points de ravitaillement. En 1510 ils s'emparaient de Djidjelli, en 1516 de Cherchel et d'Alger, puis bientôt de Tunis et même de Tlemcen ; maîtres de ces villes importantes, et groupant autour d'eux les tribus voisines, les deux Barberousse se considérèrent non plus comme des pirates, mais comme de vrais souverains, ainsi qu'on en a vu surgir à maintes reprises dans le monde musulman. Ils chassèrent les Arabes de leurs emplois, dont ils investirent leurs officiers les plus dévoués, et déclarèrent que leurs compagnons d'armes auraient seuls le droit d'y prétendre à l'avenir. Alors se trouva constitué ce singulier gouvernement de l'Odjac, sorte de république militaire et

religieuse qui fut élevée contre la Chrétienté, comme Rhodes ou Malte le furent contre l'Islam. Méprisant les anciens conquérants arabes et les indigènes berbères, et déterminés à maintenir leur supériorité, les membres de l'Odjac eurent soin de n'admettre dans leurs rangs que des Turcs ou des renégats, et tous ayant fait leurs preuves de courage. Égaux entre eux et n'obéissant qu'à des chefs librement élus, ils constituaient, à vrai dire, la nation tout entière, car les indigènes étaient censés leur appartenir, et ils administraient le pays à leur guise. Aroudj et Kaïr-Eddin, judicieux politique autant qu'hommes d'action, comprirent néanmoins que, pour se maintenir dans les positions conquises, il leur fallait s'appuyer sur une force qui les assurât à la fois contre les chrétiens et contre les indigènes. Ils firent donc hommage de leur conquête au sultan turc, à Selim, qui s'empressa d'accepter cette suzeraineté inattendue. De 1515 à 1830 soixante-seize pachas ou deys se succédèrent à Alger. La plupart moururent assassinés, mais l'Odjac se maintint à travers ces révolutions incessantes et Alger resta la capitale d'un territoire qui, grandissant toujours, forma ce que l'Europe appelait la Régence d'Alger. Au XVIIe et au XVIIIe siècle s'amortit l'ardeur des conquêtes continentales, mais les maîtres de l'Odjac tournèrent alors vers la mer leur redoutable activité. Ils dominèrent dans la Méditerranée, dont ils infestèrent les côtes, et derrière les murailles de leurs forteresses ils bravèrent les vengeances de l'Europe. A cinq reprises différentes Alger fut bombardée, en 1682 et 1683 par Duquesne, en 1688 par d'Estrées, en 1783 par les Espagnols et en 1816 par les Anglais; mais cette ville se releva toujours de ses ruines, et resta pour l'Europe comme une menace et un défi; jusqu'à ce que, provoquée et poussée à bout, la France termina en la brisant l'histoire nationale d'Alger (juillet 1830).

Il serait facile de suivre dans le reste du continent africain la marche envahissante des Arabes, tantôt vers les oasis du Sahara, qu'ils subjuguent les unes après les autres, tantôt sur la côte de Zanzibar, où ils fondent de florissants comptoirs, ou bien à travers l'Afrique centrale, où, mêlant la religion au négoce, ils convertissent à l'Islam ou réduisent en esclavage les tribus noires; mais cette histoire ne présente qu'une énumération fastidieuse de victoires trop aisément remportées, de crimes sans grandeur et de révolutions sans intérêt. Par bonheur, en même temps que les généraux ou les trafiquants arabes, pénétraient dans ces pays jusqu'alors inconnus d'intrépides voyageurs qui ont consigné dans leurs ouvrages le résultat de leurs recherches. Il importe de résumer ces découvertes et de montrer comment, grâce aux géographes

arabes, s'agrandit le champ des connaissances africaines. Ce sont ces géographes qui furent les vrais conquérants de l'Afrique.

Dans ce qu'on pourrait appeler la littérature géographique des Arabes, il faut distinguer les voyageurs, les savants et les écrivains. Les plus célèbres parmi les voyageurs qui ont parcouru l'Afrique alors connue se nomment Massoudi, Ibn Haukal et Ibn Batoutah. Les deux premiers se sont contentés de décrire les diverses provinces de l'empire des califes, et n'ont rien ajouté d'essentiel aux renseignements de leurs devanciers. Ibn Batoutah au contraire a beaucoup augmenté le domaine géographique. Saisi par la fièvre des voyages, il parcourut le Maghreb, la Tunisie, la Tripolitaine et l'Égypte. Il voyagea également dans la mer des Indes et visita Quiloa sur la côte occidentale du continent africain.

Le savant dont le curieux ouvrage, *les Commencements et les fins*, a en partie renouvelé la science, est Aboul-Hassan. Il parcourut l'Afrique septentrionale, et, depuis l'Atlantique jusqu'au delta du Nil, releva par des observations gnomoniques quarante-quatre positions. On a dit avec raison de son travail que c'était une véritable *Connaissance des Temps* arabe.

Quant aux littérateurs, c'est-à-dire aux écrivains qui cherchèrent à généraliser les notions dues aux pèlerins ou aux négociants, et dont les œuvres, par cela même qu'elles étaient plus accessibles à la masse des lecteurs, ont été conservées, on compte parmi eux : au IXe siècle, Ibn Yacoub, qui, dans son livre *des Pays*, consacra au Maghreb un intéressant chapitre ; El-Bekri, un Arabe d'Espagne, qui termina en 1608 une bonne description de l'Espagne et de l'Afrique. Au XIIe siècle, l'Edrisi, un autre Arabe d'Espagne, mais qui vivait à la cour de Roger, roi de Sicile, construisit pour ce prince une sphère armillaire et un planisphère terrestre en argent, puis, pour expliquer ce planisphère, rédigea une géographie générale, où il résuma les connaissances de l'époque. Il divisa la terre en zones ou climats, et, comme il avait à sa disposition beaucoup de renseignements et d'itinéraires, il donna aux climats africains un développement considérable. Après l'Edrisi, nous signalerons au XIIIe siècle Yakout et Ibn Saïd, au XIVe Aboulféda et Ibn al-Ouardi, et enfin, au XVe, Makrizi pour l'Égypte et la Nubie, et Mohammed el-Fézi, plus connu sous son surnom chrétien de Léon l'Africain, dont la relation est riche en renseignements nouveaux, surtout pour le Soudan. Accordons une mention spéciale à Ibn Khaldoun, dont l'histoire des Berbères, écrite à la fin du XIVe siècle, est d'une inestimable valeur pour l'ethnologie, et à Abdallatif au XIIe siècle, que ses *Instructions et réflexions sur*

les objets et les événements d'Égypte ont placé au premier rang des historiens orientaux.

En résumé, les contrées africaines sur lesquelles les Arabes fournissent des informations particulières sont, après l'Égypte et la Nubie, tout le littoral de la Méditerranée, quelques parties extrêmes du Sahara à l'est, le Soudan occidental, et, au sud de l'Équateur, la zone que baigne la mer des Indes jusqu'à l'extrémité méridionale du canal de Mozambique. Ils n'ont certes pas renouvelé la carte de l'Afrique, mais au moins ont-ils conservé et quelque peu étendu ce qu'on leur avait transmis. Sur ce point, comme sur tous les autres, ils furent les intermédiaires entre la science antique et la science moderne. Au moins faut-il leur savoir gré d'avoir conservé ce précieux dépôt des connaissances d'autrefois, à une époque où les peuples européens n'en appréciaient pas l'importance. En outre, n'est-ce pas à leur contact que l'Occident a secoué sa torpeur séculaire, et s'est acheminé vers le progrès? N'auraient-ils rendu que ce service à la cause de la civilisation, qu'il faudrait ne pas les oublier dans cette rapide histoire des conquérants de l'Afrique.

CHAPITRE VII

LES NORMANDS AUX CÔTES DE GUINÉE

L'Afrique, à l'exception des côtes septentrionales, fut à peu près délaissée par les peuples de l'Europe et resta terre inconnue et mystérieuse pendant les longs siècles du moyen âge. On n'a pour s'en convaincre qu'à parcourir les rares cartes de l'époque, que le hasard des circonstances a conservées jusqu'à nos jours. Qu'il s'agisse de la mappemonde des frères Pizzigani ou de celle de Hereford, des cartes manuscrites du British Museum, de Leipzig, de Turin, de Copenhague ou de celles que nous conservons à la Bibliothèque nationale, à Sainte-Geneviève ou à Reims, le littoral est toujours tracé comme au hasard. Tantôt il s'infléchit brusquement au sud de l'équateur pour aller rejoindre le golfe Arabique, tantôt il est comme terminé par une immense terre inaccessible « à cause des grandes chaleurs ». Des fleuves courent dans tous les sens, ici traversant des lacs énormes, là sillonnant des déserts. Les montagnes de la Lune sont marquées soit au sud, soit au centre du continent. Çà et là des villes fantastiques ou des peuples étranges. Les traditions de l'antiquité se mêlent aux légendes orientales. Il en résulte une extrême confusion et une ignorance à peu près absolue non seulement de la topographie, mais aussi des habitants et des productions africaines. Les rares géographes du temps, plus ignorants encore que les cartographes, augmentent comme à plaisir la confusion, en enregistrant gravement les opinions les plus extraordinaires. Plus que jamais l'Afrique reste le pays des mystères. Deux peuples cependant vont, à l'aurore des temps modernes, dissiper ces ténèbres, et de nouveau lancer l'Afrique dans le grand courant de la civilisation. Ce sont les Français et les Portugais.

Si l'on en croit de respectables traditions, la France serait la première puissance européenne qui aurait déployé son pavillon sur les côtes africaines. Il se pourrait même que, dès le IXe et le Xe siècle de notre ère, les Northmans, qui venaient d'être établis à poste fixe en Neustrie, eussent continué leurs courses vagabondes le long de l'Espagne et du Portugal et se fussent avancés sur le littoral de l'ancienne Mauritanie. La tradition l'affirme : mais est-elle bien authentique? Mieux vaut arriver tout de suite au XIe siècle, au règne réparateur de Charles V, et raconter, en nous appuyant cette fois sur des documents historiques, les voyages entrepris par les descendants des « rois de la mer ».

Dieppe, vers le milieu du XIVe siècle, était le plus important de nos ports. Ses négociants étaient aussi actifs que ses corsaires étaient braves, ses matelots aussi vaillants soldats que hardis pêcheurs. Ils n'hésitaient pas à poursuivre en pleine mer la baleine ou le cachalot, et, dans leur ardeur, se laissaient emporter par la tempête à d'énormes distances. En l'année 1364, quelques armateurs dieppois s'associèrent, et firent partir pour les îles Canaries deux vaisseaux de cent tonneaux chacun. Emportés par « ce désir de gaaigner » qui jadis avait poussé leurs compatriotes jusqu'au fond de la Méditerranée, ils résolurent de profiter du voisinage pour visiter la côte d'Afrique et essayer d'établir des relations avec les indigènes. Ils furent bien accueillis par les nègres, qui leur apportèrent, en échange de verroteries et d'étoffes brillantes, de l'ivoire, de l'ambre et des cuirs. Après avoir successivement abordé au cap Vert et à Sierra Leone, ils s'arrêtèrent à l'embouchure d'une petite rivière, près d'un village qu'ils nommèrent le Petit Dieppe. Ils y complétèrent leur cargaison, et revinrent en Normandie en mai 1365, très heureux de leurs découvertes et plus heureux des profits de leur voyage.

Les Normands causent volontiers de leurs affaires. On connut bientôt dans toute la Normandie l'heureux résultat de l'expédition. Quelques armateurs de Rouen proposèrent à ceux de Dieppe de tenter à frais communs un nouveau voyage. Quatre vaisseaux furent bientôt équipés. Les deux premiers devaient explorer la côte depuis le cap Vert jusqu'au Petit Dieppe et y charger de l'ivoire et du poivre. Les deux autres devaient pousser plus avant et ouvrir de nouveaux marchés. Ce second voyage fut également heureux. Les deux premiers navires étaient de retour à Dieppe en mars 1366 avec beaucoup de cuirs, de poivre et d'ivoire. Des deux autres vaisseaux, le premier s'arrêta sur la côte qu'on nomme aujourd'hui côte du Poivre, et dans le village de Grand Sestre, auquel les matelots donnèrent le nom de Paris. Il y

INDIGÈNES DE LA CÔTE DE GUINÉE

ramassa si promptement une telle quantité de poivre, qu'il ne voulut pas compromettre cette riche cargaison et revint à Dieppe. Le quatrième navire longea la côte appelée depuis Côte de l'Or, et y récolta une grande quantité de poudre d'or.

Les Dieppois, en apprenant ces heureuses nouvelles, furent comme saisis de la fièvre des voyages. En peu de temps ils installèrent sur toute la côte de Guinée de nombreux comptoirs. Les indigènes, attirés vers nos compatriotes par leur entrain sympathique, par leur absence de morgue, par la facilité de leurs mœurs, apportaient en abondance à ces comptoirs la poudre d'or, l'ivoire, les plumes d'autruche, les dépouilles d'animaux et surtout le poivre, « la *malaguette* », que les Normands revendaient en France à des prix exorbitants. Peu à peu des relations régulières s'établissaient. Les Africains comprenaient même notre langue, et recevaient avec empressement ceux de nos compatriotes qui n'hésitaient pas à s'enfoncer dans l'intérieur du pays.

En novembre 1380, nouveau voyage de découverte. La *Notre-Dame de Bon Voyage* s'avance au sud de la Côte de l'Or et entre en relations avec des indigènes qu'on avait représentés comme moins traitables que les précédents. Elle y fonde le comptoir de la Mine. Quelques mois plus tard, en septembre 1381, la *Vierge*, le *Saint-Nicolas* et l'*Espérance* partaient de Dieppe pour le nouveau comptoir. Les capitaines fondent de nouvelles loges à Fantin, Akara, Dabou et Cormentin, et vantent si bien les richesses de la contrée et la douceur des indigènes à leurs armateurs, que ceux-ci prennent la résolution d'y fonder une véritable colonie. Ce fut le premier établissement à poste fixe des Français sur le continent noir, et il grandit rapidement, car il fallut bâtir pour les nouveaux arrivants une église et un fort.

Cette prospérité ne fut pas de longue durée. Les Anglais avaient profité de nos discordes civiles pour envahir la France. L'heure était mal choisie pour fonder une France africaine, alors que la patrie était foulée par l'étranger, et que la Normandie devenait un des principaux théâtres de la guerre. Dès l'année 1413 la Mine était abandonnée. Nos autres comptoirs l'étaient déjà depuis plusieurs années. Peu à peu on renonça aux voyages à la côte de Guinée. Le souvenir même de ces aventureuses expéditions se perdit, surtout lorsqu'une autre nation, le Portugal, substitua son influence à la nôtre sur les tribus indigènes, et, plus jalouse de ses droits que nous ne l'avons jamais été des nôtres, non seulement chassa nos négociants des marchés dont ils avaient longtemps eu le monopole, mais encore nous enleva, par-devant

l'histoire et la postérité, la gloire légitime de l'avoir précédée dans ces régions.

Nous n'avons pas à renouveler ici le débat historique soulevé à ce propos. Le grand argument de nos contradicteurs est l'absence de documents officiels relatifs aux expéditions dieppoises. Il est certain que les relations authentiques des voyages de nos compatriotes aux côtes de Guinée ont disparu. Tous les documents, tous les journaux de bord qui, d'après un vieil usage, étaient déposés aux archives de l'amirauté à Dieppe, ont été brûlés lors du bombardement de cette ville par les Anglais en 1694. De même la partie la plus ancienne des archives de Rouen a été détruite par Charles VI, en 1387, lors de la révolte de la Harelle; mais, chaque jour, grâce à l'activité ingénieuse de nos savants, l'histoire se modifie et les erreurs se dissipent. De quelque greffe de campagne, de quelque sacristie où il dort depuis des siècles, de quelque armoire municipale peut sortir tout à coup une découverte importante. De ces découvertes tardives on a des preuves récentes, et tout justement à l'occasion des voyages de nos Normands sur les côtes d'Afrique. Il s'agit d'une lettre de Charles V, datée du bois de Vincennes (1er juillet 1371). Ce document, conservé au Cabinet des titres, a été inséré dans le recueil des mandements et actes divers de Charles V. C'est un avis de paiement au chevalier Jacques de Pencoedit de sept cents francs en or. « Nous envoyons notre ami et féal chevalier... devers notre très amé cousin le roy de... pour certaines choses qui touchent grandement notre honneur et le proffit de nos subiez et de notre royaume. » Or à cette lettre est annexée la quittance de Pencoedit, en date du 24 juillet 1311. Le souverain dont le nom ne figure pas sur la missive royale y est nommé en toutes lettres. C'est le roi de Gosel, c'est-à-dire le souverain du pays d'Afrique appelé Gozola sur tous les portulans de l'époque, et qui paraît correspondre aux côtes de Guinée. Dès lors non seulement l'authenticité des voyages de nos compatriotes à la côte occidentale d'Afrique n'est-elle pas démontrée, mais encore la participation directe de la royauté à ces voyages?

Aussi bien il y a d'autres preuves encore de la réalité de ces fructueuses expéditions. Ce n'est pas Villaut de Bellefonds, auteur d'un mémoire sur les côtes d'Afrique appelées Guinée, présenté à Colbert en 1669, qui seul a gardé le souvenir de ces voyages. Bien avant lui, dès 1625, Samuel Braun avait raconté tout au long la fondation de la Mine par les Français. En 1643, le père Fournier, dans son *Hydrographie*, avait écrit ces lignes décisives : « Avant que les Portugais nous

eussent enlevé la Mine, toute la Guinée estoit remplie de nos colonies qui portèrent le nom des villes de France dont elles estoient sorties. » En 1668, le médecin hollandais Dapper découvrait dans les ruines d'un fort de la côte africaine une pierre sur laquelle il pouvait encore lire les deux premiers chiffres du millésisme 1300. En 1687, Gabriel Ducasse retrouvait cette pierre et il ajoutait : « L'opinion commune des gens originaires du pays est que ce sont les François qui ont fait les premiers la découverte de cette coste avec quatre vaisseaux. Ils en racontent des particularités qui paroissent fabuleuses, et que les François ont séjourné longtemps sur le lieu. » Il serait facile d'alléguer d'autres autorités, par exemple ce curieux traité signé en 1687 par Louis XIV avec un roitelet africain de Guinée, le roi de Commendo, où il est dit : « La tradition s'étant toujours conservée depuis plusieurs siècles de l'amour et de l'affection que les rois mes prédécesseurs ont eue pour la nation françoise », etc.

Il y a mieux. En Afrique même, et également à Dieppe, il reste encore des traces encore persistantes des voyages et du séjour de nos compatriotes. La langue française se maintint longtemps en Guinée. « Monsieur, je vous remercie », répondait à Villaut de Bellefonds une princesse indigène dont il portait la santé. Au Grand Sestre, tous les habitants comprenaient et parlaient notre langue. « Ils n'appellent pas le poivre « sextos » à la portugaise, écrit à ce propos Villaut, ni « grain » à la Hollandaise, mais « malaguette », et, lorsqu'un vaisseau aborde, s'ils en ont, après le salut, crient : « Malaguette, tout plein, tout plein! « Tout à terre plein de malaguette! » On a prétendu que ce mot « malaguette » n'était pas français, mais il n'a d'équivalent ni en espagnol, ni en portugais, ni en italien, et dans la langue française du moyen âge il a toujours servi à désigner le poivre. Cette malaguette arrivait en telle quantité dans nos ports de Normandie, qu'on la taxait au quintal pour les droits d'entrée. Où donc nos matelots allaient-ils chercher la malaguette, sinon sur cette côte qui s'appelle encore Côte du Poivre, et dont ils avaient été les premiers à signaler les richesses?

Les Normands rapportaient également beaucoup d'ivoire des côtes de Guinée. Dès la fin du XVIe siècle, la ville de Dieppe, où abordaient ces navires chargés de cette précieuse denrée, eut comme le monopole de la fabrication des objets en ivoire. Les artistes de cette ville augmentaient la valeur de cette matière, que les marins allaient chercher sur la côte occidentale du continent africain, en la convertissant en cornes sculptées, en hanaps, en crucifix, en bracelets. La tradition s'est per-

pétuée, et, de nos jours encore, Dieppe est de toutes les villes de France celle dont les ivoiriers exécutent les travaux les plus nombreux et les plus délicats.

Les Dieppois ont donc réellement découvert et colonisé les côtes de Guinée au XIVe siècle. Nous avions le droit, et nous dirons volontiers que le devoir s'imposait à nous de remettre en lumière ces explorateurs trop oubliés.

Nous aurions également mauvaise grâce à passer sous silence les exploits, ceux-là incontestés, de deux autres Français, le Normand Jehan de Béthencourt et le Saintongeois Gadifer de la Salle. Ces deux vaillants compagnons étaient en quête d'aventures, lorsqu'ils se rencontrèrent à la Rochelle en 1402. Ils résolurent de chercher fortune au delà des mers, dans cet archipel des Canaries dont on commençait à parler vaguement depuis que le Génois Lancelot Maloisel, au XIIIe siècle, y avait fondé un établissement, et que les Portugais en disputaient la possession aux Espagnols. Il est probable que Béthencourt avait reçu en Normandie quelques informations sur ces îles de la part d'aventuriers français qui y avaient fait des incursions en compagnie de l'Espagnol Alonso Beceiro. Il n'en connaissait pas exactement la situation, mais il en avait entendu vanter la richesse. Les deux associés débarquèrent à l'Allegranza, touchèrent à Graziosa, construisirent un fort à Lanzarote et allèrent visiter Fortaventura. Comme ils n'étaient pas en nombre pour conquérir ces îles, alors habitées par de belliqueux indigènes, les Guanches, Béthencourt passa en Espagne pour y chercher des renforts, et revint en effet avec le titre de seigneur

OLIFANT SCULPTÉ PAR LES INDIGÈNES DE LA CÔTE DE GUINÉE

des îles Canaries, que lui avait octroyé le roi de Castille Henri III. Son collègue et lui réussirent à convertir au christianisme la plus grande partie des Guanches, et soumirent les îles de Fer et de Palma. Ils voulurent étendre leurs conquêtes jusqu'aux côtes d'Afrique, et s'embarquèrent avec vingt hommes seulement dans un bateau qui toucha au cap Bojador. De fâcheuses discussions s'étant élevées entre les deux associés, et le roi de Castille s'étant prononcé en faveur de Béthencourt, Gadifer renonça par dépit à ses droits sur les Canaries. Béthencourt au contraire y resta quelques années encore, bien résolu à y fonder un établissement sérieux. A diverses reprises il alla chercher et fit venir de Normandie des colons et ouvriers; mais il se lassa vite de sa conquête, en abandonna la jouissance à son neveu Maciot, et alla finir ses jours en Normandie. L'occupation des Canaries par la France ne fut donc que temporaire, mais le souvenir s'en est perpétué dans les îles, et, à l'heure actuelle, bon nombre d'insulaires se vantent encore de descendre du conquérant.

Ce fut seulement au XVIe siècle que recommencèrent les expéditions françaises à la côte d'Afrique, et, cette fois encore, les Normands prirent les devants. Fidèles à leurs habitudes de prudence commerciale, ils se seraient peut-être contentés de glaner là où ils avaient jadis moissonné, s'ils ne s'étaient heurtés contre les Portugais qui les avaient remplacés dans la région et qui défendaient leurs droits avec une telle âpreté que les Normands en vinrent bientôt à de sanglantes représailles. Ils ne se contentèrent plus de négocier : ils s'improvisèrent pirates. Le vieux sang « des rois de la mer » s'échauffa, et les Portugais n'eurent que trop souvent à se repentir de ne pas avoir admis nos compatriotes au partage des richesses africaines. Le grand armateur dieppois Jean Ango, et ses capitaines, Jean Cousin, les frères Parmentier, etc., jouèrent dans cette guerre le rôle principal. Voici comment l'un d'entre eux, Jean Parmentier, décrivait la contrée visitée de préférence par ses collègues : « La Guinée fait partie de l'Afrique et touche aux côtes de Barbarie. Elle commence au cap Vert...; c'est la basse Éthiopie, dont les peuples parlent différentes langues et sont gouvernés par des rois assez nombreux, auxquels ils obéissent comme nous obéissons à nos princes; ces peuples sont idolâtres. Leurs habillements, formés d'une étoffe de coton, diffèrent toujours pour la forme. Depuis le cap Vert jusqu'à la rivière de Manicongo, on ne rencontre qu'un seul château ou forteresse, qu'on appelle le château de la Mine, où le roi de Portugal a placé une centaine de personnes pour commercer avec les nègres, qui

descendent des hautes terres avec de l'or et de la malaguette, et l'échangent aussi au rio de Sesti, où se fait le plus grand commerce de la côte. Dans la partie de cette rivière qui est fréquentée par les Portugais, on ne voit aucune fortification ni bâtiment qui tienne pour eux plutôt que pour les Français, et, si les premiers en exportent des marchandises, ils sont obligés de les acheter aux naturels en payant des droits à leurs princes et rois, et en échangeant des marchandises, car ces peuples n'ont point de monnaie. Les Français sont reçus avec une grande satisfaction par les seigneurs du pays. »

C'est ce penchant qui poussait les nègres de Guinée vers la France qui exaspérait les Portugais, et les engageait à poursuivre avec acharnement et à traiter comme de véritables contrebandiers tous ceux de nos négociants qui tentaient fortune dans ces parages. Soit par ignorance, soit par indifférence, nos souverains ne firent rien pour encourager leurs sujets à parcourir ces pays où, comme l'écrivait Ango en 1532, « oncques chrestien n'estoit encore allé ». Ils finirent même par leur interdire tout commerce d'outre-mer. Nos négociants éludèrent cette impolitique ordonnance. Malgré de dangereuses surprises, malgré des interdictions que rien ne justifiait, ils ne cessèrent pas un instant de commercer aux côtes occidentales d'Afrique. Aussi bien n'était-ce pas le chemin des Indes Orientales, de ce pays de merveilles et d'enchantements dont tous les peuples convoitaient la possession, et ne fallait-il pas s'assurer des stations sur la route qui y conduisait? Cette belle ardeur ne dura pas. Au XVIe de même qu'au XIVe siècle, la guerre civile s'abattit sur la malheureuse France, et nos négociants, réduits à leurs propres ressources et découragés par des désastres répétés, renoncèrent peu à peu à ces lointains voyages aux côtes de Guinée. L'obstination portugaise triompha donc de la persévérance française, et nos négociants furent obligés de ne plus visiter ces comptoirs où, s'ils avaient été mieux secondés, ils auraient pu, dès le règne de Charles V, fonder une France Équatoriale.

CHAPITRE VIII

DÉCOUVERTES PORTUGAISES DU XVe SIÈCLE

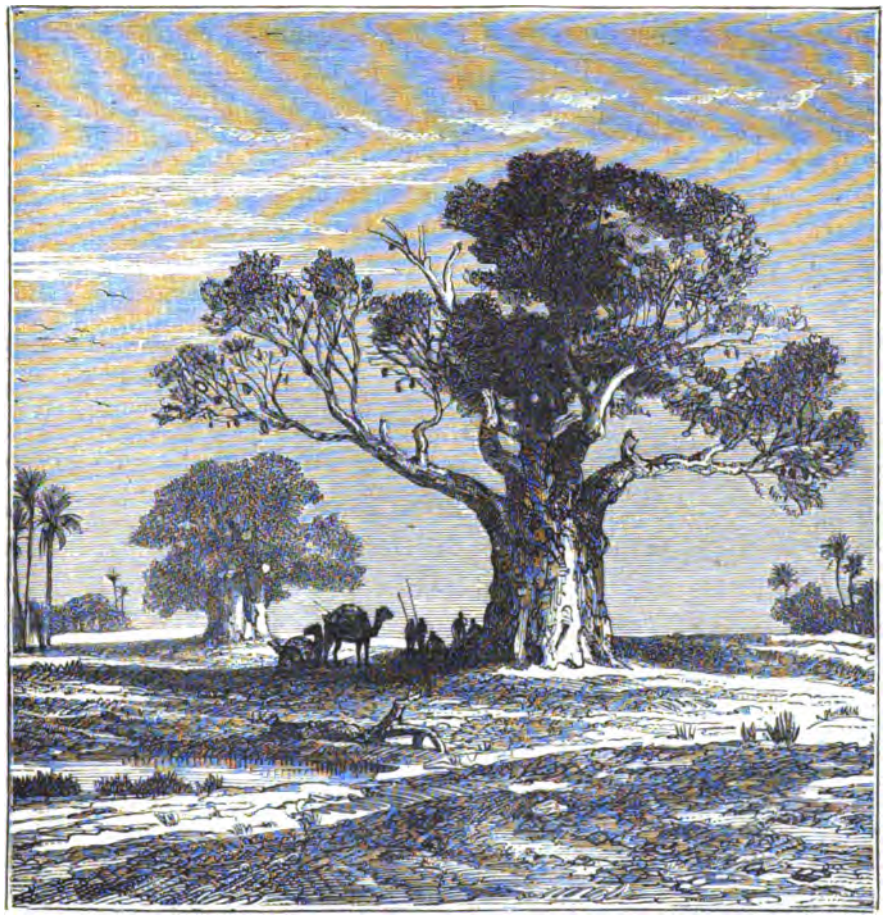
Il serait injuste de méconnaître le grand rôle joué par les Portugais dans l'histoire de l'humanité. Ce petit peuple fit de l'Océan comme son domaine et le théâtre de sa gloire. Placé à l'extrémité de l'Europe et resserré dans la péninsule Ibérique par la Castille, il conquit au delà des mers le territoire dont il avait besoin pour répandre son activité. Augmenter démesurément le Portugal en semant dans le monde entier comme des images de la mère patrie, regagner par le commerce et par le développement indéfini de l'industrie nationale l'influence qui risquait de lui faire défaut sur le continent, répandre le christianisme parmi les nations barbares, telles furent les grandes et nobles idées auxquelles consacrèrent toutes leurs ressources, toutes leurs connaissances et tout leur héroïsme des souverains et des princes d'une haute intelligence, des capitaines aussi vaillants qu'instruits, des savants enflammés d'un beau zèle pour les découvertes, toute une légion de hardis soldats et d'heureux explorateurs.

Parmi ces princes se distingua don Henri de Viseu, troisième fils de Jean Ier. Éloigné du trône par sa naissance, il se livra de bonne heure à l'étude des sciences exactes. Combinant avec ses propres lectures les renseignements qu'il recueillit de toutes parts, il résolut de lancer son pays dans la voie des découvertes maritimes. Aussi bon patriote que catholique convaincu, il espérait de la sorte travailler à la gloire du Portugal et convertir à la foi de ses pères des populations idolâtres. Sa devise ne le peint-elle pas tout entier : Désir de bien faire? Grâce à la féconde impulsion du prince, qui s'établit à Sagres, près du cap Saint-Vincent, pour se livrer sans distraction aux grandes entreprises

qu'il méditait, grâce aux savants et aux navigateurs qu'il réunit sous sa direction, une véritable école de navigation se forma, dont les progrès furent extraordinaires. C'est surtout vers l'Afrique que se dirigèrent les explorateurs portugais, et pourtant l'Afrique inspirait une sorte de terreur superstitieuse. On savait que, vers la fin du XIIIe siècle, en 1291, deux galères génoises, commandées par Thedisio Doria et par les frères Vivaldi, étaient parties avec le dessein de contourner le continent noir par l'ouest, afin de trouver la route des Indes; mais l'une d'elles échoua sur les récifs marocains et l'autre disparut à l'entrée d'un grand fleuve qui pourrait être le Sénégal. Cinquante-trois ans plus tard, un Majorquain, Jac Ferrer, renouvela cette tentative, mais il ne fut pas plus heureux. Peu à peu se répandirent sur les dangers de l'Atlantique de véritables légendes. C'est une mer impénétrable, disait-on. Tantôt les chaleurs de la zone torride, tantôt d'épaisses ténèbres en interdisaient les approches. Le cap Bojador se dressait, comme une sentinelle, à l'entrée de ces parages inaccessibles. Nul encore n'avait réussi à le doubler. Le grand mérite du prince Henri fut d'avoir affronté ces dangers réels ou prétendus et d'avoir indiqué la méthode à suivre pour en triompher. « Élevez-vous au large du cap Bojador, répétait-il : vous ne le franchirez peut-être pas, mais vous ferez d'autres découvertes, et vous recommencerez jusqu'à ce que soit dépassé ce formidable obstacle. »

Ces prévisions se réalisèrent, mais il fallut longtemps lutter. C'est en 1415 que commencent les expéditions organisées à Sagres, et en 1433 seulement qu'un marin de Lagos, Gil Eannès, parvint à dépasser le cap d'une trentaine de lieues et revint annoncer sa découverte au prince; mais, dans l'intervalle de ces dix-huit années, d'importants progrès avaient été accomplis. En 1418, Gonzalès Zarco et Tristan Texeira avaient été jetés par la tempête sur une île qu'ils nommèrent Puerto Santo. L'année suivante, cinglant droit vers cette île, ils reconnurent Madère, qui avait déjà été signalée sous le nom d'Isole Legname ou Boisée. Ils y abordèrent, et, la trouvant couverte de forêts, ils y mirent le feu. L'incendie dura, dit-on, sept années. Sur ce sol ainsi fertilisé par les cendres brûlantes, le prince Henri fit, plus tard, transplanter des plants de vigne sicilienne qui réussirent admirablement. Gil Eannès avait eu l'honneur de doubler le cap Bojador. On le chargea de compléter cette découverte. Dès 1434 il parvenait à l'entrée d'une baie où débouchait le fleuve désigné aujourd'hui sous le nom de Rio de Ouro, mais ce ne fut que sept ans plus tard, en 1442, qu'un autre marin portugais, Antonio Gonzalez, nomma ainsi cette rivière, près de laquelle il avait fait une

abondante récolte de poudre d'or. En 1443, Nuno Tristan poussait plus avant, doublait le cap Blanc, et reconnaissait les îles de la baie d'Arguin. En 1444, il voyait l'estuaire du Sénégal et arrivait jusqu'à la pointe la plus occidentale du continent africain, le cap Vert. L'année suivante, il parvenait à l'embouchure du Rio Grande, mais y trouvait la mort dans un engagement avec les indigènes. En 1448, Alvaro Fernandez décou-



BAOBAB DU CAP VERT

vrait la côte de Sierra Leone. Chaque année était, de la sorte, marquée par un progrès géographique. On arrivait lentement, mais sûrement.

Ce n'étaient pas seulement les Portugais qui se lançaient ainsi dans la voie féconde des découvertes. Lisbonne était devenue en quelque sorte la capitale géographique de l'Europe, et de nombreux étrangers s'y étaient fixés, que les souverains portugais accueillaient avec faveur. Michelet a écrit quelque part que « les Portugais ne voulaient employer

sur mer que des hommes à eux et de l'école qu'ils avaient formée ». Notre grand historien s'est trompé. Les étrangers recevaient à Lisbonne une cordiale hospitalité, et le prince Henri recourait volontiers à leur expérience maritime. Ainsi, en 1455, le Vénitien Ca da Mosto touchait à Madère et aux Canaries, voyait le cap Blanc et arrivait au cap Vert, où il rencontrait deux autres caravelles, dont l'une était commandée par un autre Italien, également au service du prince Henri, le Génois Antoniotto Usodimare. Les deux capitaines continuèrent ensemble jusqu'à la Gambie, d'où ils revinrent en Portugal. L'année suivante, ils reprenaient la mer, mais ne s'avançaient pas plus loin que l'archipel des Bissagots, et reconnaissaient les îles du Cap-Vert. Un troisième Italien, Antonio de Noli, complétait cette reconnaissance en 1462, et, la même année, Pedro de Cintra et Suero de Costa dépassaient Sierra Leone et allaient jusqu'au cap Mesurado.

Ce fut la dernière découverte dont le prince Henri apprit la nouvelle, car il mourut à Sagres en 1463. Il avait consacré près d'un demi-siècle à provoquer et à encourager les explorations maritimes. Grâce à sa féconde impulsion, les Portugais avaient relevé le tiers environ de la côte occidentale. Cette marche progressive nous paraît lente, mais elle remplissait d'admiration nos ancêtres du xve siècle, et ce n'était pas un banal éloge qu'ils adressaient au prince qui avait inspiré ces conquêtes pacifiques en lui donnant, bien qu'il n'eût jamais navigué, le surnom de Henri le Navigateur. Alors s'élargissaient pour ainsi dire les limites du monde. Les premiers à la peine, les Portugais étaient également les premiers au profit, car le pape Eugène IV, par un acte de munificence dont nul ne songea à lui contester la légitimité, leur accorda la possession de toutes les terres qu'ils découvriraient. S'il est vrai que chaque nation ait son siècle de gloire, la gloire du Portugal fut alors éblouissante. Il n'est pas de peuple chez qui l'amour des grandes choses ait été plus répandu, l'esprit de dévouement plus général, l'héroïsme plus complet. La nation était digne de ses chefs.

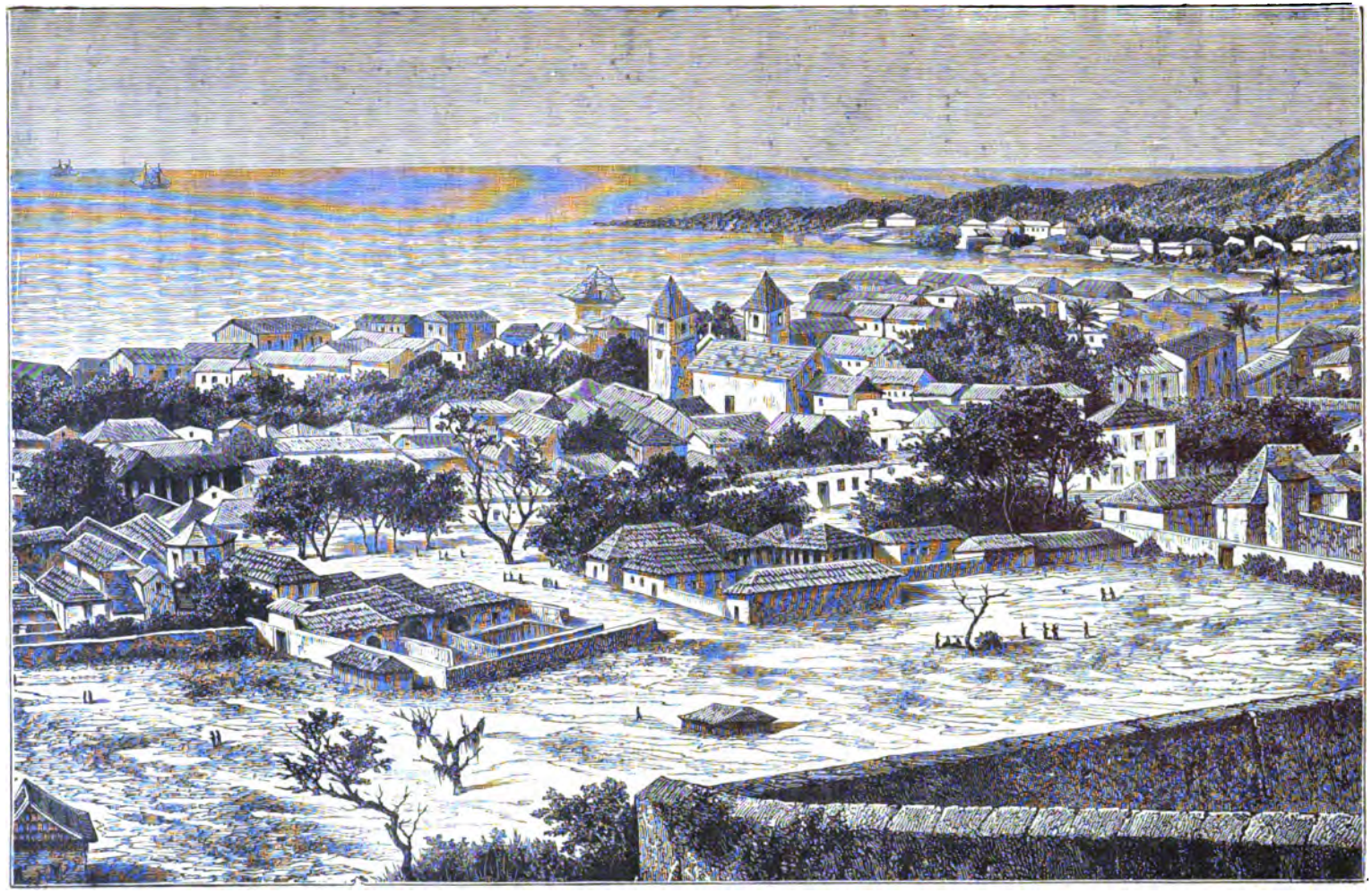
Les explorations géographiques, il est vrai, furent un instant suspendues, ou du moins ralenties, par la mort du prince Henri, mais elles reprirent avec un nouvel élan sous le règne de Jean II. Ce prince peu libéral, mais très énergique, voulait résolument le bien de ses sujets. Secondé par ses conseillers l'évêque Diego Ortiz, le médecin Rodrigo et l'israélite Joseph, il s'occupa sérieusement de trouver la route tant désirée qui conduirait le plus directement aux Indes. Une opinion singulière commençait alors à se répandre. On prétendait qu'en poussant droit à

l'ouest, à travers l'Atlantique, on trouverait cette route. Parmi les nombreux Italiens qui recevaient alors l'hospitalité portugaise, vivait, à côté des Florentins Vespucci, Marchioni, Girardi et Benvenuto, le Génois Christophe Colomb. C'est lui qui, le premier, eut le mérite et le courage de proposer résolument une expédition dans la direction de l'ouest à la recherche des Indes. Cette erreur de génie valut à l'humanité la découverte de l'Amérique. Le roi de Portugal et ses conseillers n'acceptèrent pas la proposition du Génois; seulement, comme ils étaient convaincus de la possibilité d'atteindre les Indes en longeant la côte africaine, ils ne cessèrent d'encourager toutes les tentatives faites dans cette direction. C'est ainsi qu'en 1471 João de Santarem et Pedro de Escalona s'avancèrent au delà du Gabon, jusqu'à l'estuaire de l'Ogooué, et, les premiers, déployèrent le pavillon portugais dans l'hémisphère austral. En 1484, Diego Cam arrivait à l'embouchure du Congo, et, après avoir remonté quelque temps le fleuve, continuait d'avancer au sud jusqu'à 1125 milles du cap de Santa Catarina, érigeant à chaque station des colonnes ou *padrons* aux armes royales. Diego Cam avait à bord de son navire un cosmographe allemand, Martin Behaim, qui revint plus tard en Allemagne, à Nuremberg, et y construisit en 1492 un globe, qu'on y conserve comme un précieux dépôt, et qui a rendu son nom célèbre. Voici comment, sur ce globe, il a raconté le voyage de 1484: « L'illustre don Juan, roi de Portugal, fit équiper deux vaisseaux qu'on appelle caravelles, munis d'hommes avec des armes et des vivres pour trois ans. Il fut ordonné à l'équipage de naviguer au delà des colonnes plantées par Hercule en Afrique, toujours vers le midi et vers les lieux où se lève le soleil, aussi loin qu'il leur serait possible. Ledit roi chargea aussi ses vaisseaux de toutes sortes de marchandises pour être vendues et données en échange, ainsi que de dix-huit chevaux, avec tous leurs beaux harnais, qui furent mis dans les vaisseaux pour en faire présent aux rois maures, à chacun un, quand nous le jugerions convenable. On nous donna aussi des échantillons de toutes sortes d'épiceries pour les montrer aux Maures, afin de leur faire connaître par là ce que nous venions chercher dans leur pays. Étant ainsi équipés, nous sortîmes du port de la ville de Lisbonne, et fîmes voile vers l'île de Madère, où croît le sucre de Portugal; après avoir doublé les îles Fortunées et les îles sauvages des Canaries, nous trouvâmes les rois maures, auxquels nous fîmes des présents, et qui nous en offrirent de leur côté. Nous arrivâmes dans le pays appelé royaume de Gambie, où croît la malaguette. Il est éloigné de huit cents lieues allemandes du Portugal. Après quoi nous passâmes

dans le pays du roi de Furfur, qui en est à 1 200 lieues ou milles, et où croît le poivre qu'on appelle poivre de Portugal. Plus loin encore est un pays où nous trouvâmes l'écorce de cannelle. Nous étions alors à 2 500 lieues du Portugal. Aussi revînmes-nous chez nous, et le dix-neuvième mois nous fûmes de retour chez notre roi. »

L'expédition de Diego Cam et de Martin Behaim eut un grand retentissement, et un nouveau voyage fut aussitôt organisé sous la conduite de Barthélemy Diaz. Deux vaisseaux furent équipés pour la circonstance. Ils se dirigèrent le long de la côte occidentale jusqu'au point où s'était arrêté Diego Cam, le dépassèrent et parvinrent au 24e degré. Diaz y planta une croix aux armes du Portugal, puis, quittant la côte, courut pendant treize jours une bordée vers le sud. A mesure qu'il avançait, il constatait à sa grande surprise un changement de température et des froids assez vifs. Étonné de ne rencontrer aucune terre, et craignant de s'enfoncer ainsi dans une mer sans limites, Diaz revint au nord. Il venait, sans s'en douter, de doubler l'Afrique, car la première terre qu'il rencontra, l'Angra dos Vaqueiros, se trouvait sur la côte orientale du continent. Les hardis navigateurs longèrent la côte en remontant toujours au nord, et, voyant que le littoral s'allongeait indéfiniment dans cette direction, ils comprirent qu'ils venaient de doubler quelque grand cap, et par conséquent d'accomplir la partie la plus importante de leur entreprise. Diaz, plein d'ardeur, aurait voulu pousser jusqu'au pays désigné vaguement sous le nom de Terre du Prêtre Jean, mais son équipage fatigué refusa de le suivre plus loin. Il prit alors possession du pays, et, de ses propres mains, planta sur un îlot de la côte, qui depuis s'est appelé Alagoa Bay ou Port Elisabeth. une croix de bois façonnée par le charpentier du navire.

Diaz réussit à entraîner ses hommes quelques jours encore le long des côtes de la Cafrerie actuelle. Il arriva jusqu'à un cap auquel il donna le nom de son compagnon de voyage, Lopo Infante. Ce cap est désigné aujourd'hui sous le nom de Breede. Quelques jours encore de navigation, et les Portugais arrivaient à Sofala et à Mozambique, c'est-à-dire dans un pays où, recevant des nouvelles certaines des Indes, ils auraient continué leur route, pleins d'ardeur et d'enthousiasme, et auraient ainsi les premiers frayé la voie vers ces riches contrées : mais les vivres devenaient rares, les indigènes se montraient récalcitrants et s'opposaient au débarquement des matelots. Ceux-ci, pris de frayeur et découragés par la longueur du voyage, forcèrent Diaz à rétrograder. Le commandant ne se décida qu'avec peine à donner le signal de la retraite. « Lorsqu'il se



SAINT-PAUL DE LOANDA

sépara du pilier qu'il avait placé en ce lieu, lisons-nous dans le journal de bord, ce fut avec un tel sentiment d'amertume, une telle douleur, qu'on eût dit qu'il laissait un fils exilé à jamais, surtout quand il venait à se représenter combien de périls lui et tous ses gens avaient courus, et de quelles régions lointaines il leur avait fallu venir, uniquement pour planter cette borne, puisque Dieu ne leur avait pas accordé le principal. »

Diaz ne doubla qu'au voyage de retour le cap fameux qu'il nomma le Cap des Tourmentes, en souvenir des périls et des tempêtes qu'il avait essuyés avant de le franchir. Ce nom de mauvais augure ne fut pas conservé. Le roi Jean II, quand il apprit l'heureuse découverte, lui substitua le nom qu'il a depuis gardé de cap de Bonne-Espérance.

La route de l'Asie était donc ouverte. Les Portugais n'avaient plus qu'à continuer le sillon qu'ils avaient si glorieusement commencé. L'honneur de l'entreprise paraissait réservé à l'audacieux pilote qui avait frayé la voie, mais il semble que le roi de Portugal, pourtant disposé à récompenser les hommes d'une valeur réelle, n'ait pas apprécié comme elle le méritait la découverte de Diaz. Il ne lui accorda aucune récompense honorifique, et c'est à un autre de ses sujets qu'il réserva la gloire d'achever ce qu'avait si bien commencé Diaz.

A ce moment précis Jean II reçut une importante nouvelle dont il s'empressa de tirer parti. Depuis longtemps on parlait d'un pays mystérieux que de vagues traditions représentaient comme habité par des chrétiens et gouverné par un souverain revêtu de fonctions sacerdotales, le prêtre Jean. On sait aujourd'hui que ce royaume correspond à l'Abyssinie, mais on était alors si peu fixé sur sa véritable situation qu'on hésitait entre l'Afrique et l'Asie. Tout ce qu'on pouvait affirmer, c'est qu'il se trouvait sur la route des Indes. Jean II résolut de sortir d'incertitude et chargea deux de ses gentilshommes, Alfonso de Païva et Pedro de Covilham, d'aller à la recherche de ce royaume si mal déterminé. Il prit de grandes précautions pour assurer le succès de cette mission à la fois scientifique et commerciale. Non seulement il leur donna une carte routière dressée par le savant Calzadilla, évêque de Vizeu; mais encore deux habiles cosmographes juifs, Rodrigo et Moser, rédigèrent pour eux des instructions très précises. Les deux Portugais emportaient avec eux des lettres de crédit. En outre ils savaient l'arabe. Ils partirent de Lisbonne le 7 mai 1487 en quête d'empires dont ils ne connaissaient même pas les noms. Ils arrivèrent au Caire, déguisés en marchands, et bientôt à Aden. Là ils se séparèrent, Covilham pour aller dans l'Inde et Païva pour pénétrer en Abyssinie. Païva mourut sans laisser de traces, mais

le voyage de Covilham fut des plus heureux. Il visita Canaor et Goa dans l'Hindoustan, s'assurant des moyens à prendre pour faire tomber entre les mains de ses compatriotes un commerce immense jusqu'alors réservé aux mahométans. De là il se rendit à Sofala sur la côte d'Afrique, puis au Caire, où il apprit la mort de son compagnon. Jean II ne l'avait pas oublié. Deux israélites, un pauvre cordonnier de Lamego nommé Josepe et le savant rabbin Abraham, étaient venus à sa rencontre pour recueillir les documents rassemblés par l'infatigable explorateur. Covilham rédigea en hâte le récit de ses découvertes. On y lisait, entre autres indications de la plus haute importance, que, d'après les renseignements fournis par les Arabes d'Afrique, des navires qui continueraient de longer l'Afrique occidentale en avançant au sud finiraient par atteindre l'extrémité du continent, et que, parvenus là, ils n'auraient plus, pour arriver aux Indes, qu'à remonter au nord, le long de l'Afrique orientale. Josepe fut chargé de transmettre à Lisbonne le rapport de Covilham, et il fut assez heureux pour le remettre au roi.

Pendant ce temps Covilham, après avoir poussé une pointe dans l'île d'Ormuz, se dirigeait vers l'Abyssinie, où il parvint en 1490. Le négus Iskander le reçut amicalement, mais ne consentit pas à le relâcher. Devenu l'époux d'une femme très riche, père de plusieurs enfants, fort estimé de ceux qui le retenaient prisonnier, il paraît avoir fourni une longue carrière, mais regrettant toujours son pays natal. Lorsque, quelques années plus tard, l'ambassadeur portugais Alvarès le rejoignit à la cour du négus, Covilham, bien que dans l'opulence, ne lui cacha pas sa douleur de ne pouvoir contempler les splendeurs de la nouvelle Lisbonne, splendeurs auxquelles il avait indirectement contribué. « C'est un homme d'excellent jugement et de merveilleux esprit », ajoutait l'ambassadeur. Nous ajouterons volontiers qu'il était de la race des grands découvreurs et que son nom mériterait d'être mieux connu.

De cette fructueuse exploration il y avait à tirer deux conséquences : la première, que le mythe du prêtre Jean était définitivement fixé en Abyssinie; la seconde, qu'il était possible de faire le tour de l'Afrique. Barthélemy Diaz avait déjà doublé le Cap et démontré la communication de l'Atlantique et de la mer des Indes. Restait à relier son itinéraire à celui de Covilham. C'était une tâche relativement facile. Vasco de Gama eut l'heureuse chance d'être désigné pour la remplir.

L'heureux héritier de l'œuvre de Diaz, le héros chanté par Camoens, appartenait à une grande famille portugaise. Il avait déjà beaucoup voyagé dans les mers africaines. On a raconté que le roi Manoel, étant

un soir à l'une des fenêtres de son palais, rêvait aux moyens de réaliser les vastes projets de son prédécesseur Jean II, lorsque le hasard amena Gama dans la cour, alors solitaire, où se trouvait le balcon royal. Dès lors le souverain l'aurait choisi pour commandant de l'expédition projetée. L'anecdote n'est pas prouvée. En tout cas le hasard aurait, en cette circonstance, mieux servi le monarque que les avis les plus prudents. Ce qu'il y a de certain, c'est que rien ne fut négligé pour assurer la réussite de l'entreprise. Quatre petits bâtiments furent spécialement construits et largement pourvus d'apparaux de rechange, de vivres choisis et d'instruments neufs. Les pilotes les plus réputés, Pero de Alemquer, celui qui avait doublé le cap des Tempêtes, et les meilleurs marins, Joâo de Coimbra, Pero Escolar, montèrent à bord de ces navires. Gama arbora son pavillon sur le plus considérable, le *San Gabriel*. Son frère, Paulo de Gama, eut le commandement du second, le *San Rafael*, et Nicolas Coelho fut le capitaine du troisième, le *Berrio*. Le quatrième navire ne portait que des munitions et des vivres. Barthélemy Diaz devait accompagner jusqu'à la *Mina*. C'était un dédommagement pécuniaire qu'on lui accordait, car on n'avait pas voulu l'adjoindre à cette phalange d'habiles marins, dont il était, après tout, le plus méritant.

L'escadre mit à la voile le 8 juillet 1497. Elle atteignit bientôt le Rio de Ouro, puis les îles du Cap-Vert, et relâcha quelques jours dans la baie de Santa Elena, où elle était arrivée le 4 novembre. Dans cette baie les Portugais entrèrent en relations avec les Hottentots. Ils n'eurent pas à se féliciter de ces premiers rapports, car, dans un engagement avec les indigènes, Gama fut blessé avec quelques hommes de son équipage. Le 22 novembre, l'escadre passait, avec vent en poupe, devant le cap des Tempêtes, et entrait trois jours plus tard dans la baie de Saint-Bras, où elle demeura treize jours. Les relations avec les indigènes furent meilleures. C'étaient des Guanacas ou Namaquas. Répartis dans de nombreux villages nommés *kraals*, ils vivaient exclusivement de la vie agricole. Leurs bœufs étaient superbes et d'une chair savoureuse. Les Portugais les comparaient à ceux de l'Alemtejo. Pleins de défiance à l'égard des nouveaux venus, ils ne se présentaient jamais que les armes à la main. Gama réussit à éviter l'effusion du sang et se contenta de les terrifier par le bruit répété de l'artillerie.

De la baie de Saint-Bras, où ils plantèrent une grande croix de bois et un padron aux armes royales, les Portugais arrivèrent bientôt au Rio Infante, limite extrême des découvertes de Diaz. Le 22 décembre ils apercevaient la terre qu'ils nommèrent Natal en l'honneur de la Noël, et

arrivèrent le 10 janvier 1498 dans un port, où ils se ravitaillèrent. Les nègres, armés d'arcs et de zagaies, appartenaient à une autre race, celle des Cafres ou Zoulous. De bons rapports s'établirent. Les échanges se firent pacifiquement, et le pays prit le nom de terre des Bonnes-Gens.

Le 22 janvier, se trouvant sur les bords d'un fleuve qu'il nomme plus tard fleuve des Bons Indices, Gama acquit la certitude qu'il était dans la bonne voie. « Nous reçûmes la visite de deux seigneurs du pays, si émus qu'ils ne prisaient aucune des choses qu'on leur donnait. L'un d'eux avait sur la tête un turban, fait avec une étoffe en soie rouge de couleurs éclatantes, l'autre portait un capuchon de satin vert. En leur compagnie venait un jeune homme qui, selon ce qu'on pouvait comprendre par leurs signes, appartenait à un autre pays fort loin de là, et il disait que déjà il avait vu des navires grands comme ceux qui nous amenaient. Nous nous réjouîmes singulièrement de ces indications, parce qu'il nous semblait que nous approchions des lieux que nous voulions atteindre. » Malheureusement des symptômes de scorbut se déclarèrent au même endroit, et les Portugais ne purent continuer leur route que le 24 février. Le 10 mars ils mouillaient à l'île de Mozambique, et y étaient tout d'abord fort bien reçus, mais les Maures qui habitaient l'île ne les avaient si cordialement accueillis que parce qu'ils les supposaient mahométans. Ces Maures en effet étaient plutôt des Arabes, depuis longues années établis sur la côte orientale de l'Afrique. Ils y avaient fondé des établissements prospères, et même des villes florissantes. Habitués à agir en maîtres depuis le cap Guardafui jusqu'à la côte de Sofala, et jaloux de conserver avec leur autorité le monopole fructueux du commerce africain, ils essayèrent, dès qu'ils connurent la vérité, de se débarrasser, même par la trahison, de ces chrétiens abhorrés. Vasco de Gama quitta cette côte inhospitalière le 29 mars, et arriva le 7 avril à Mombaza. Les équipages, fatigués, purent se reposer, et leur état sanitaire s'améliora; mais comme les Maures voyaient, avec raison d'ailleurs, dans les nouveaux venus des rivaux de domination et de commerce, ils leur tendirent des embûches. Gama fut obligé de recourir à la force brutale. A trente lieues de Mombaza, les Portugais arrivèrent enfin à Mélinde, et dès ce jour, 15 avril 1498, toutes les difficultés s'évanouirent. Le souverain de Mélinde non seulement accueillit avec empressement Gama, mais encore lui fournit tous les renseignements nautiques qui pouvaient être acquis au xve siècle sur les mers de l'Inde. Il lui prêta même un pilote qui le dirigea si habilement et avec une telle

loyauté que, le 17 mai, Gama put enfin apercevoir cette côte des Indes, si ardemment souhaitée par lui. Trois jours plus tard il abordait à Calicut, la ville du Zamorin, ainsi que, par une altération singulière, les Portugais nommèrent le prince de cette côte, le Roi de la mer ou Rajah-Samoudri.

Quand il se décida à revenir en Europe pour annoncer sa découverte, Gama n'avait plus que huit hommes valides pour faire le service à bord de chaque bâtiment. Il avait en effet été arrêté par des calmes plats, et le scorbut avait décimé ses équipages. « Le mal des gencives se déclara parmi tout l'équipage; la chair croissait sur les dents de telle façon que l'on ne pouvait plus manger; en même temps les jambes enflaient. Trente individus succombèrent, sans compter trente autres qui avaient déjà péri. Ceux qui pouvaient prendre part à la manœuvre, sur chaque navire, n'étaient pas plus de sept ou huit hommes, aussi puis-je vous affirmer que, si le temps où nous voguions à travers ces mers s'était prolongé de quinze jours, personne d'ici n'y eût navigué après nous. Nous étions arrivés à ce point que nous croyions tout fini, et nous ne savions plus que faire des promesses aux saints. » Arrivant, sur la côte d'Afrique, devant l'importante cité de Magadoxo, et plein des souvenirs que lui avaient laissés Mozambique et Mombaza, Gama eut le tort de bombarder en passant cette ville florissante, dont on voyait de loin les monuments, les terrasses et les palais bâtis en amphithéâtre. Ce fut une faute et un malheur. S'il s'était mis en rapport avec le cheik qui commandait à Magadoxo, il est probable qu'en échange de leurs présents, les Portugais auraient obtenu de nombreux renseignements sur l'Afrique orientale. Le 3 mars 1499 l'escadre entrait dans la baie de Saint-Bras. Elle ne se composait plus que de deux navires. Le transport avait été abandonné dans cette même baie de Saint-Bras, et le *Rafael* abandonné à Mombaza, parce qu'il devenait impossible de manœuvrer avec le peu de matelots valides qui restaient dans les équipages. Le 20 mars Gama doublait de nouveau le cap de Bonne-Espérance, et vingt-sept jours de vent favorable conduisaient les vaisseaux aux îles du Cap-Vert. Nicolas Coelho avait non pas abandonné, mais perdu de vue le vaisseau amiral. Ce fut lui qui, entrant à Lisbonne le 14 juillet 1499, eut la joie d'annoncer au roi Manoel les magnifiques résultats d'une expédition depuis longtemps méditée. Vasco de Gama ne revint en Portugal qu'à la fin du mois d'août. Il avait eu la douleur de perdre en mer son frère Paul. Au moins fut-il, à son débarquement, salué du titre d'amiral, et des fêtes splendides signalèrent son retour.

C'était en effet une mémorable entreprise que venaient d'executer les Portugais. Non seulement la route des Indes était désormais connue, mais encore l'Afrique tout entière était déterminée dans son littoral. La grande reconnaissance des côtes était donc accomplie. Il ne restait plus qu'à relier entre eux quelques itinéraires et à prendre possession de l'immense continent que ne protégeaient plus contre la curiosité des explorateurs d'invraisemblables légendes. Partout où avaient débarqué les Portugais, ils avaient rencontré des populations nombreuses, sauvages encore, et mal disposées à l'égard des étrangers, mais dont quelques-unes

MOMBAZA

pratiquaient déjà la vie pastorale. On pouvait donc espérer que, tôt ou tard, elles se laisseraient gagner par la civilisation. En outre le sol paraissait fertile, la végétation était luxuriante. Des animaux domestiques paissaient en troupes innombrables de belles prairies. De frais ruisseaux couraient à la mer. Le climat était sain, et, si les compagnons de Gama étaient tombés malades en traversant la mer des Indes, ils avaient recouvré la santé dès que les brises salutaires de l'Atlantique les avaient ranimés. C'était donc un monde nouveau qui s'ouvrait au Portugal. Quel champ immense pour les audacieux de l'époque! Quelle perspective indéfinie de conquêtes, d'entreprises extraordinaires et d'extraordinaires richesses! Il y eut alors comme un éblouissement dans les esprits. Un souffle de jeunesse et de nouveauté passait sur l'ancien

monde. On était comme à l'aurore d'un autre âge. On se sentait revivre à l'espérance. N'y a-t-il pas en effet, dans la succession rapide des événements, dans le contraste des grandes choses accomplies avec de si faibles ressources, dans la bravoure des explorateurs, dans ce mélange étonnant de mysticisme et de lucre, de crimes mesquins et de nobles dévouements, n'y a-t-il pas surtout dans ce poème de la prise de possession de l'Afrique par de simples marins, dans ces plantations de padrons aux armes royales, dans ces combats avec les indigènes, quelque chose de chevaleresque et d'unique dans l'histoire?

Le plus étrange, c'est que près de cinquante années devaient s'écouler avant qué l'Europe fût initiée aux détails de cette grande expédition. Pour consacrer la gloire de Vasco, l'histoire avec Barros et la poésie avec Camoens durent associer leurs efforts : encore ne devint-elle réellement populaire que lorsque le chantre des *Lusiades* en eut célébré le héros.

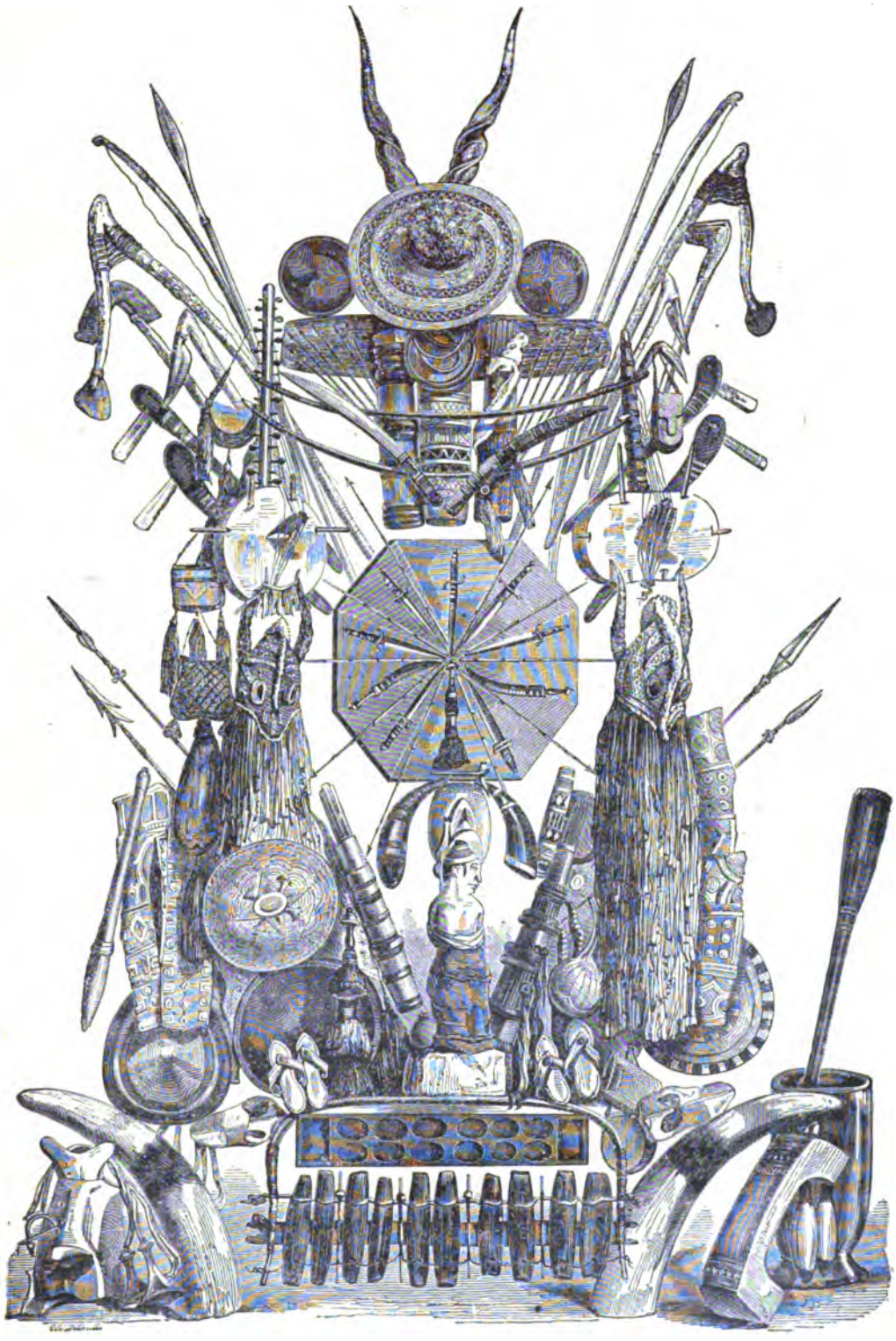
CHAPITRE IX

FRANÇAIS ET HOLLANDAIS DU XVIe AU XVIIIe SIÈCLE

Les Portugais avaient eu le mérite incontestable de la découverte : ils voulurent aussi en avoir le profit, et surveillèrent avec un soin jaloux tout le littoral dont ils se prétendaient propriétaires. Appelant la religion à leur aide, ils demandèrent au Pape l'investiture de toutes les terres à découvrir, et, armés de la bulle que leur avait concédée le Souverain Pontife dans sa munificence ignorante, ils poursuivirent avec un acharnement inouï tout navire qui ne portait pas le pavillon lusitanien. Malheur à l'imprudent étranger qui se laissait surprendre! Il était considéré comme pirate et traité sans pitié. Comme l'écrivait dès le XVIe siècle un navigateur dieppois qui avait eu à se plaindre de ces prétentions déplacées : « Bien que ce peuple soit le plus petit de tout le globe, il ne lui semble pas assez grand pour satisfaire sa cupidité. Il faut que les Portugais aient bu de la poussière du cœur du roi Alexandre pour montrer une ambition si démesurée. Ils croient tenir dans un poing serré ce qu'ils ne pourraient embrasser avec les deux, et il semble que Dieu ne fit que pour eux les mers et la terre, et que les autres nations ne sont pas dignes de naviguer. » Ainsi s'explique la soudaine obscurité qui, du XVIe au XVIIIe siècle, se répand sur le continent africain. Non seulement aucune notion nouvelle n'est mise en circulation, mais encore on oublie les traditions anciennes. Au lieu de se compléter, la carte d'Afrique se réduit. Les géographes effacent des lacs, des cours d'eau qui jadis avaient été signalés et en partie explorés. Des peuples entiers cessent de figurer dans les nomenclatures. On oublie jusqu'à la position de villes autrefois fameuses. Sans doute les Portugais continuent à exploiter leurs domaines africains, mais, propriétaires défiants, ils en

ferment les avenues. A peine si, de loin en loin, quelque missionnaire rompt le silence et décrit dans une relation, toujours réservée à un petit nombre de lecteurs, les mœurs étranges et les productions des contrées qu'il a parcourues. Cette abstention systématique est regrettable. De grandes fortunes ont pu de la sorte s'édifier en Portugal, mais ce n'est pas ainsi qu'un peuple rend service à l'humanité et à la civilisation. Aussi bien les Portugais ont été punis de leur étroitesse d'esprit. Cet empire maritime qu'ils avaient rêvé a, pour ainsi dire, fondu entre leurs mains. Il ne leur en reste que d'impuissants débris. Combien auraient-ils été mieux inspirés en appelant au partage les autres peuples de l'Europe! Il serait pourtant injuste de méconnaître l'importance des explorations entreprises par les Portugais non seulement sur le littoral, mais encore dans l'intérieur du continent. Ils ont remonté presque tous les grands fleuves, et partout fondé des comptoirs. La région des grands lacs a été parcourue et décrite par eux. Il est facile de les reconnaître sur les rares cartes du XVIe et du XVIIe siècle qui sont parvenues jusqu'à nous. Les Portugais avaient soumis presque tout l'empire du Monomotapa, qui comprenait l'Afrique méridionale. Ainsi que l'écrit un géographe du XVIIe siècle, Davity, « pour le regard du courage, il est aisé de juger qu'il y a force peuples qui ont la pièce du milieu guère bonne, puisqu'ils se sont laissé dompter à si peu de Portugais qui les attaquaient, les ont redoutés comme foudre et les laissent encore pousser leurs conquêtes bien avant dans leur pays, comme ce puissant roi de Monomotapa, qui laisse jouir une poignée de gens de cent cinquante lieues qu'ils ont conquises au dedans de ce pays, et qu'ils n'ont point lâchées depuis 1640 ». Les Portugais y trafiquaient en effet en toute sécurité, et le roi leur permettait de construire des forteresses, même tout près de sa capitale. Davity ajoute que les Portugais exploitaient les mines de Mozambique, et « conquestent chaque jour quelque partie des seigneuries de ce pays ». Depuis Angola ils pouvaient pénétrer jusqu'à cent cinquante lieues à l'est dans les terres, et les indigènes, leurs tributaires, allaient souvent d'Angola à Sofala pour y porter l'or des mines du Congo.

Si l'on a perdu peu à peu le souvenir de ces voyages, c'est d'abord qu'ils n'avaient pas de caractère scientifique et étaient conduits sans méthode : c'est surtout parce que, par suite de préjugés économiques, les Portugais redoutaient la concurrence étrangère, et voulaient à tout prix garder pour eux le secret de leurs fructueuses opérations. Ainsi s'épaissirent de jour en jour les ténèbres africaines. Il deviendra néces-



ARMES ET USTENSILES DES SÉNÉGALAIS

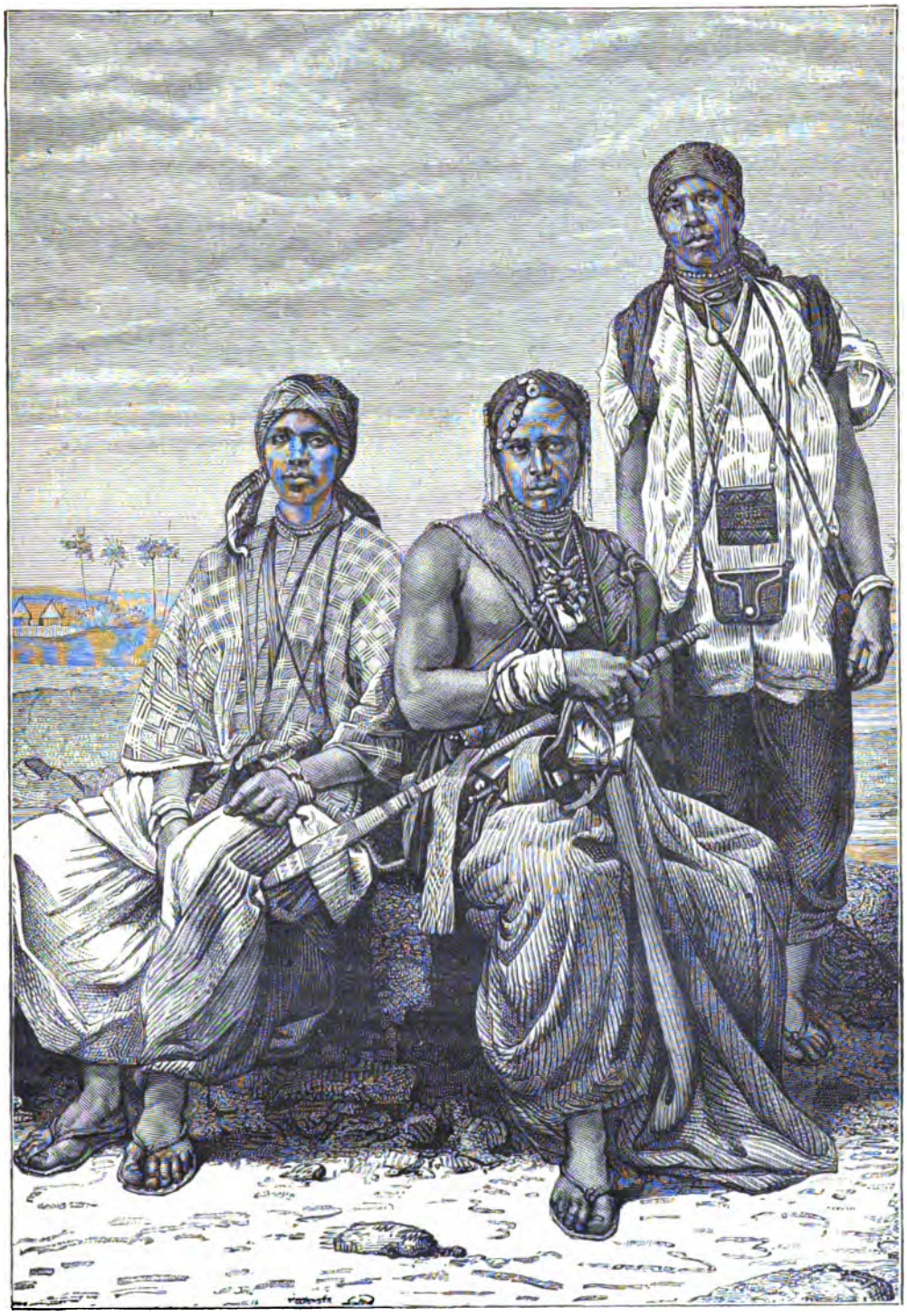
saire, au XIXe siècle, de recommencer ce qu'avaient déjà fait les Portugais, et il faudra, pour découvrir de nouveau l'Afrique, autant de courage qu'il y a trois siècles.

Les Portugais pourtant avaient rencontré des rivaux, surtout parmi les Français et les Hollandais, qui, de tout temps, avaient protesté contre leurs théories de domination exclusive. Cette rivalité se traduisait par des coups de main et de véritables pirateries. Toute expédition maritime se compliquant alors d'aventures de guerre, et chaque matelot devenant en cas de besoin corsaire et pirate, les armements de l'époque ont un caractère tout spécial. On ne va plus à la découverte, on ne cherche plus à agrandir le champ des connaissances, mais on débarque obscurément dans quelque anse ignorée, on charge en toute hâte des marchandises, et on repart sans plus se soucier du pays entrevu et des populations avec lesquelles on s'est trouvé en relations. De là ces obscurités géographiques, de là cette absence de voyages entrepris dans une intention scientifique ou humanitaire.

Il n'y a d'exceptions que pour les contrées où s'établirent plus spécialement les Français et les Hollandais, c'est-à-dire au Sénégal, en Guinée, au Cap et à Madagascar.

On ne saurait dire avec précision à quelle époque a été fondé le premier poste français au Sénégal, ni même à quelle époque a été exécuté le premier voyage dans cette direction. C'est en plein moyen âge, en 1405, que Jehan de Béthencourt, le conquérant des Canaries, fit une descente sur le littoral africain, non loin du cap Bojador, et, par un acte de piraterie qui ne rappelle que trop les pillages des Northmans ses ancêtres, emmena en captivité tous ceux des indigènes qu'il rencontra. Dès lors les Normands fréquentèrent ces parages. On croit même qu'ils s'établirent à Rio Fresco, c'est-à-dire à Rufisque. En 1582 ils se formèrent en compagnie, et fondèrent une factorerie à l'embouchure du fleuve Senega ou Sénégal, d'abord dans une petite île appelée Bocos, puis dans une autre île plus grande, à laquelle ils donnèrent le nom de Saint-Louis. Cet humble comptoir était destiné à devenir la capitale de l'Afrique occidentale.

Nos négociants ne songeaient ni à conquérir, ni à annexer. Ils s'occupaient uniquement du commerce, surtout de la traite des nègres, et par occasion de la gomme, de la poudre d'or ou de l'ivoire, que leur amenaient jusqu'aux ports d'embarquement les courtiers de l'intérieur. Afin de réaliser plus de bénéfices, ils se hasardèrent bientôt à remonter le fleuve et construisirent sur ses rives quelques comptoirs permanents,



OUOLOFS

des escales ou échelles. Le gouvernement les laissait s'administrer à leur guise. En 1664 ils vendirent leurs établissements à une compagnie constituée sous le nom de Compagnie des Indes Occidentales. Dès lors commence une série de cessions et de rétrocessions à diverses compagnies dont aucune ne réussit, pas même la grande Compagnie des Indes, qui administra les établissements africains pendant près d'un demi-siècle, jusqu'à la conquête anglaise de 1758. L'histoire du Sénégal n'est, pendant toute cette période, qu'une triste énumération de fautes et d'imprudences, de faillites et de banqueroutes. Un seul homme, par son intégrité, son intelligence et son activité, mérite d'être mis en lumière. Si nous étions plus attentifs aux découvertes géographiques de nos compatriotes, André Brue occuperait une place éminente dans l'histoire africaine, car il a donné à notre colonie des limites qui viennent à peine d'être dépassées, et il a dirigé des explorations vers des contrées qu'on n'a pas encore toutes revues depuis l'époque où il vivait. De 1694 à 1724 il administra le Sénégal à divers titres, et, malgré la mauvaise volonté ou les absurdes instructions des diverses compagnies dont il fut l'agent, il ne cessa de se conduire d'après un plan bien arrêté, et il l'aurait certainement exécuté, si on l'eût laissé libre. Il ne fut pas seulement administrateur émérite, mais plus encore, grand citoyen, et tint toujours haut et ferme le drapeau de la France. A lui seul remontent les premiers projets de colonisation sérieuse du Sénégal, projets dont les malheurs des temps ou la faiblesse du gouvernement retardèrent pendant plus d'un siècle la réalisation. C'est lui qui le premier fit connaître le Galam, le Bambouk, une partie du Khasso et du Fouta; lui qui appela l'attention sur les Sarracolets, dont personne n'avait parlé, et sur les Mandingues, dont on connaissait à peine le nom; lui qui donna des renseignements précis sur la route de l'Atlantique à Tombouctou. Il a encore nettement indiqué le caractère de la vallée du Sénégal qui touche à la fois au Sahara et au Soudan, et sert de voie de transit aux marchandises européennes vers l'Afrique centrale. Il en fit la première exploration régulière jusqu'à la chute du Félou. Il a étudié avec autant d'intelligence que d'exactitude les races qui habitent la contrée et les intérêts qui les divisent. Il a conclu des traités avec ces diverses tribus, et, pour s'assurer le monopole du commerce, a construit deux forts sur le haut fleuve, à Saint-Joseph et à Saint-Pierre. Il songeait même à s'ouvrir la route du Soudan, et disputait aux Anglais la Gambie, et aux Hollandais la Guinée. N'est-il pas triste de penser qu'avec tout son génie Brue ne fut qu'un marchand d'esclaves! Il eût mérité de vivre à une

époque où les principes de justice et de civilisation auraient été plus en honneur.

Un des meilleurs auxiliaires de Brue fut le négociant Compagnon, qui, chargé par lui de rechercher les gisements aurifères d'où les nègres tiraient la poudre d'or qu'ils apportaient à nos comptoirs, explora le Bambouk et le Galam, et partout constata la présence du précieux métal, mais les nègres exploitaient au hasard ces richesses. Nommons encore Adanson, qui séjourna cinq ans au Sénégal, de 1749 à 1754, et en rapporta d'importantes collections, qui lui permirent de composer une *Histoire naturelle du Sénégal*, que l'on peut, encore aujourd'hui, consulter utilement. Ce sont à peu près les seuls noms qui méritent d'échapper à l'oubli dans la longue période qui s'étend de 1664 à 1758.

Après l'occupation momentanée de la colonie par les Anglais (1758-1779), et lorsque la paix de Versailles de 1783 eut restitué le Sénégal à la France, on ne songea qu'à reprendre les errements anciens. De nouvelles compagnies furent créées, et la colonie continua à végéter. Quelques voyages de découvertes furent pourtant essayés : par le négrier Lamiral chez les Maures de la rive droite du fleuve; par le commandant Lajaille qui, en 1784 et 1785, reconnut les côtes du cap Blanc à Sierra Leone; par Rubault qui, en 1786, arriva jusqu'à la Falémé par le Cayor, le Djolof, et revint à Saint-Louis par le Sénégal; et enfin par le capitaine Golberry, qui visita les escales du désert, poussa jusqu'aux avant-postes anglais de Sierra Leone, et insista sur la nécessité de s'établir fortement dans la contrée dont il énumérait les ressources. On ne l'écouta pas. De nouveaux désastres étaient nécessaires pour établir le bien fondé de ses réclamations. Pendant toute la période révolutionnaire, le Sénégal fut à peu près oublié. La métropole ne daigna pas songer au remplacement du gouverneur, et, par une exception peut-être unique dans notre histoire coloniale, le major Blanchot, nommé gouverneur en 1788 par Louis XVI, conservait son commandement sous le consul Bonaparte. Cette indifférence systématique nous coûta cher, car les Anglais s'emparèrent de Saint-Louis en 1809. Ce fut même le seul moment où notre pavillon ne fût pas arboré sur un point quelconque du continent africain. En résumé, le Sénégal, jusqu'aux premières années du XIXe siècle, paraît une colonie sans avenir, et la France ne s'y est guère montrée que comme protectrice des négriers. Ce n'était pas le rôle qui convenait à nos traditions et à notre esprit national.

Dans une contrée voisine, en Guinée, l'attitude de la France ne devait pas être meilleure. La Guinée est un immense versant dont le

sommet s'appuie au nord à la chaîne encore mal connue des monts Kong, et la base, au sud, est formée par l'Atlantique. La Guinée est divisée en deux régions distinctes : la première part du littoral. Elle est constituée par des lagunes et des marécages, pays humides et malsains, même pour les indigènes, mais très fertiles et riches en produits de tout genre. La seconde région, très saine, s'élève par gradins successifs jusqu'à la chaîne des monts Kong; mais les Européens l'ont à peine entrevue, car les nègres du littoral s'opposent à leurs voyages dans l'intérieur. Quelques grands fleuves, l'Assinie, la Volta, le Calabar, parcourent cette région de l'est à l'ouest, et viennent se jeter dans le golfe de Guinée. Sur presque toute la côte existe une barre qui varie de force et d'intensité avec la hauteur et la disposition des bancs de sable que forme la marée. Sur le littoral, qui porte différents noms, Côte de l'Ivoire ou des Dents, Côte de l'Or, Côte des Esclaves, Côte de Bénin et de Calabar, nos négociants, reprenant les traditions dieppoises, recommencèrent à paraître dès la fin du XVIe siècle; mais les marins normands n'eurent plus le monopole de ces voyages, et aucun établissement permanent ne fut fondé. Le principal et, à vrai dire, l'unique commerce fut, au Sénégal, la traite des noirs. Il procura d'énormes bénéfices à plusieurs de nos négociants, mais ne fit pas aimer le nom de la France dans ces parages. D'ailleurs nos compatriotes n'étaient pas les seuls à exploiter le littoral. Les Hollandais, qui avaient profité de l'occupation momentanée du Portugal par l'Espagne pour s'emparer de la plupart des colonies portugaises, furent longtemps la puissance prépondérante sur la côte de Guinée. El Mina, l'ancien comptoir dieppois, devint leur capitale, mais leurs explorateurs ne pénétrèrent que sur de rares points dans l'intérieur des pays qui bordent la côte. Quelques-uns de leurs négociants composèrent pourtant des relations sur la Guinée, mais elles ne dépassent guère, en général, les parties littorales, et contiennent moins de géographie proprement dite que d'observations sur les indigènes. Les plus estimées de ces relations sont celles de Dapper en 1668 et de Bosman en 1698. Quel que soit l'intérêt de ces anciennes publications, les études scientifiques n'ont réellement commencé pour la Guinée qu'avec le XIXe siècle.

Ce sont encore les Hollandais qui, sur un autre point de la côte occidentale de l'Afrique, se sont substitués aux Portugais. Ceux-ci avaient d'abord considéré le Cap comme un point de relâche important dans leurs voyages vers l'orient, mais ils n'avaient pas songé à y établir une colonie. Ils s'étaient contentés d'un relevé exact et consciencieux de la côte, comme le prouvent toutes les cartes du XVIe et des premières années

du XVIIe siècle, dont la nomenclature est portugaise, mais aucun établissement n'y avait même été essayé. Les Anglais, les premiers, paraissent s'être rendu compte de l'utilité que présenterait à l'extrémité du continent africain une station européenne, et, en 1620, deux navires de la Compagnie des Indes Orientales prirent possession du pays au nom de l'Angleterre; mais ce ne fut qu'un vain cérémonial, car aucune suite ne fut donnée à ce projet d'établissement.

En 1648 un navire hollandais ayant fait naufrage sur la côte, les matelots, obligés d'attendre un navire de passage pour se rapatrier, profi-

LA BARRE DES CÔTES DE GUINÉE

tèrent de leurs loisirs forcés pour examiner le pays. Leurs rapports furent si favorables et ils firent un tel éloge de la magnifique baie qu'abrite à l'ouest la longue presqu'île dont le cap de Bonne-Espérance forme la pointe méridionale, que le gouvernement hollandais se décida à expédier en 1652 un premier convoi de dix-huit colons et d'une centaine de soldats, qui bâtirent leurs cabanes au pied de la superbe Montagne de la Table, sur l'emplacement même qu'occupe aujourd'hui la ville du Cap. En 1654 débarquèrent des orphelines envoyées d'Amsterdam pour constituer des familles de cultivateurs. Le camp se transformait en colonie. On fit la reconnaissance du pays et l'on essaya d'entrer en relations avec les indigènes, mais, ainsi que le prouvent les cartes dressées à cette époque, l'exploration n'avait pas été bien sérieuse.

De nouveaux immigrants, et certes tout à fait inattendus, vinrent, à partir de 1685, augmenter la population et les ressources de la colonie. Ce sont les protestants expulsés de France à la suite de la révocation de l'édit de Nantes. Bon nombre d'entre eux avaient cherché un refuge en Hollande, mais ils ne s'accommodaient ni du climat, ni du caractère hollandais, et acceptèrent avec empressement la proposition qu'on leur fit d'aller sous un ciel plus clément fonder une nouvelle patrie. Nos compatriotes furent d'abord très bien accueillis. On leur distribua de l'argent, des vivres, du bétail, et on les établit à Stellenbosh, dans la vallée de la Perle et celle des Éléphants. Leurs cultures prospérèrent, leur industrie se développa, ils devinrent bientôt les maîtres de la situation. La colonie était alors administrée par un gouverneur énergique et dur, Simon Van der Steel, qu'indisposèrent ces progrès de l'influence française. Il se plaignit de leur indépendance, de leur esprit d'opposition, et, dès lors, ne chercha plus, comme il l'avouait lui-même, « qu'à rabattre leur impertinence française et à les mettre très sérieusement en garde sur leurs devoirs ». Son fils et successeur, Adrian Van der Steel, se montra plus hostile encore. En 1709 il interdit l'usage de la langue française pour les communications officielles et en 1724 pour le service divin. Ayant ainsi perdu leur langue, leurs usages et leur religion particulière, les Français du Cap fusionnèrent avec les Hollandais, et de cette union naquit un peuple nouveau, les Boers, qui ont gardé de leurs ancêtres français un esprit d'indépendance et un amour du mouvement qui frappent le voyageur. Il est vrai d'ajouter que ce sont les vexations injustes des administrateurs hollandais qui ont le plus contribué à donner aux Boers ce goût pour les aventures et le changement qui est devenu comme une habitude nationale. Quelques familles françaises, les du Toit et du Pré, qui avaient eu leurs biens confisqués par Adrian Van der Steel, allèrent les premiers chercher dans les solitudes du nord un asile plus sûr. Dès lors ce mouvement d'émigration ne s'arrêta plus. Les Boers forgèrent même un mot pour exprimer cet acte. « *Trekken* », faire un *trekk*, signifie dans l'Afrique australe quitter sa propriété, emmener son bétail et sa famille, et pousser droit devant soi dans les pays inconnus. A l'heure actuelle, les Boers n'hésitent pas à faire des trekks sans motif, et uniquement pour le plaisir de changer de place.

Grâce à la fermeté et à l'énergie du gouvernement hollandais, la colonie fit de rapides progrès. C'est au premier des Van der Steel que l'on doit les travaux d'embellissement de la ville, la création des magnifiques jardins du Gouvernement, le boisement de la Montagne de la Table et

l'introduction de la vigne. Son fils ordonna les premiers voyages de reconnaissance à l'intérieur. La plus importante de ces explorations fut entreprise de 1703 à 1713 par Kolbé. Lui-même fit une excursion de cinq mois au pays des Namaquas, où l'on avait signalé l'existence de mines de cuivre. Après lui, l'astronome français La Caille en 1751 et 1752, Sparrmann et Thunberg de 1772 à 1776, Paterson en 1777 et surtout Levaillant de 1780 à 1783, contribuèrent à mieux faire connaître le pays et ses habitants. De tous ces voyageurs, le plus célèbre est notre

CAFRES ZOULOUS

compatriote Levaillant. La publication de ses voyages eut un retentissement extraordinaire, non seulement parce que notre compatriote fut un des premiers qui s'enfoncèrent dans l'intérieur du continent, dont on ne connaissait alors que les côtes, mais surtout parce que, foncièrement bon et juste, et persuadé, comme l'avait écrit son maître Rousseau, que « l'homme sortant des mains du Créateur est bon », il s'aventura sans armes et sans escorte au milieu des peuplades réputées les plus féroces, et ne trouva partout qu'un accueil empressé. « Que de fois, s'écria-t-il plus tard, quand ses ennemis attaquèrent la véracité et même la réalité

de ses voyages, que de fois m'arriva-t-il de regretter la vie dans les déserts, et le commerce paisible, innocent, de leurs sauvages habitants! » Les voyages de Levaillant sont l'objet de deux relations distinctes. La première a trait à l'exploration qu'il dirigea à l'est du Cap, aux pays des Hottentots et des Cafres, la seconde à son excursion dans le pays des grands et des petits Namaquas. Bien que certains détails soient contestables, et que Levaillant lui-même avouait parfois, dans l'intimité, qu'il avait imaginé ou exagéré ses aventures, ses relations sont fort intéressantes, et, même de nos jours, on peut encore les consulter avec fruit.

Telle était la colonie du Cap à la fin du dernier siècle : une ville assez importante, où trouvaient à se ravitailler les vaisseaux qui se rendaient aux Indes ou qui en revenaient, quelques villages et plantations aux alentours de la ville, des Boers disséminés sur d'énormes espaces; et, dans les profondeurs encore à peu près inconnues du nord, des tribus belliqueuses, hostiles et avec lesquelles il était facile de prévoir qu'on entrerait en conflit le jour où la colonisation prendrait son essor. Le Cap était donc une colonie d'avenir, mais on ne prévoyait pas sa future importance, et ses maîtres d'alors, les Hollandais, se contentaient d'administrer avec sagesse un territoire qu'ils ne considéraient eux-mêmes que comme une station utile sur la route des Indes.

Les Français ne prévoyaient pas non plus l'importance future de Madagascar lorsqu'ils y établirent un point de relâche pour leurs voyages dans l'Hindoustan. Madagascar avait été entrevue par les anciens, et en partie peuplée par les Arabes. Les Portugais la découvrirent au commencement du XVIe siècle, mais n'y fondèrent pas de comptoirs, car l'ambition de leurs princes et de leurs marchands se portait alors uniquement vers les rivages enchantés de l'Asie méridionale. Les Français au contraire eurent de bonne heure comme le pressentiment des ressources et de l'avenir de Madagascar; mais ce ne fut qu'en 1642 qu'un certain Rigault ou Ricault obtint de Richelieu le privilège exclusif, pour lui et pour ses associés, d'expédier des navires à Madagascar et aux îles adjacentes. Pronis fut expédié par Rigault, avec deux Français qui devaient former le noyau de la nouvelle colonie. Après quelques hésitations, il s'établit dans la presqu'île de Tholongar, où il bâtit le fort Dauphin. Ce nom resta à la presqu'île, et Fort-Dauphin devint comme la capitale de nos établissements dans la grande île africaine.

Les fautes de Pronis, son union impolitique avec la fille d'un chef indigène; sa déloyauté auprès de ces mêmes indigènes qu'il vendait comme insulaires, tout, jusqu'à sa qualité de huguenot, arrêta les

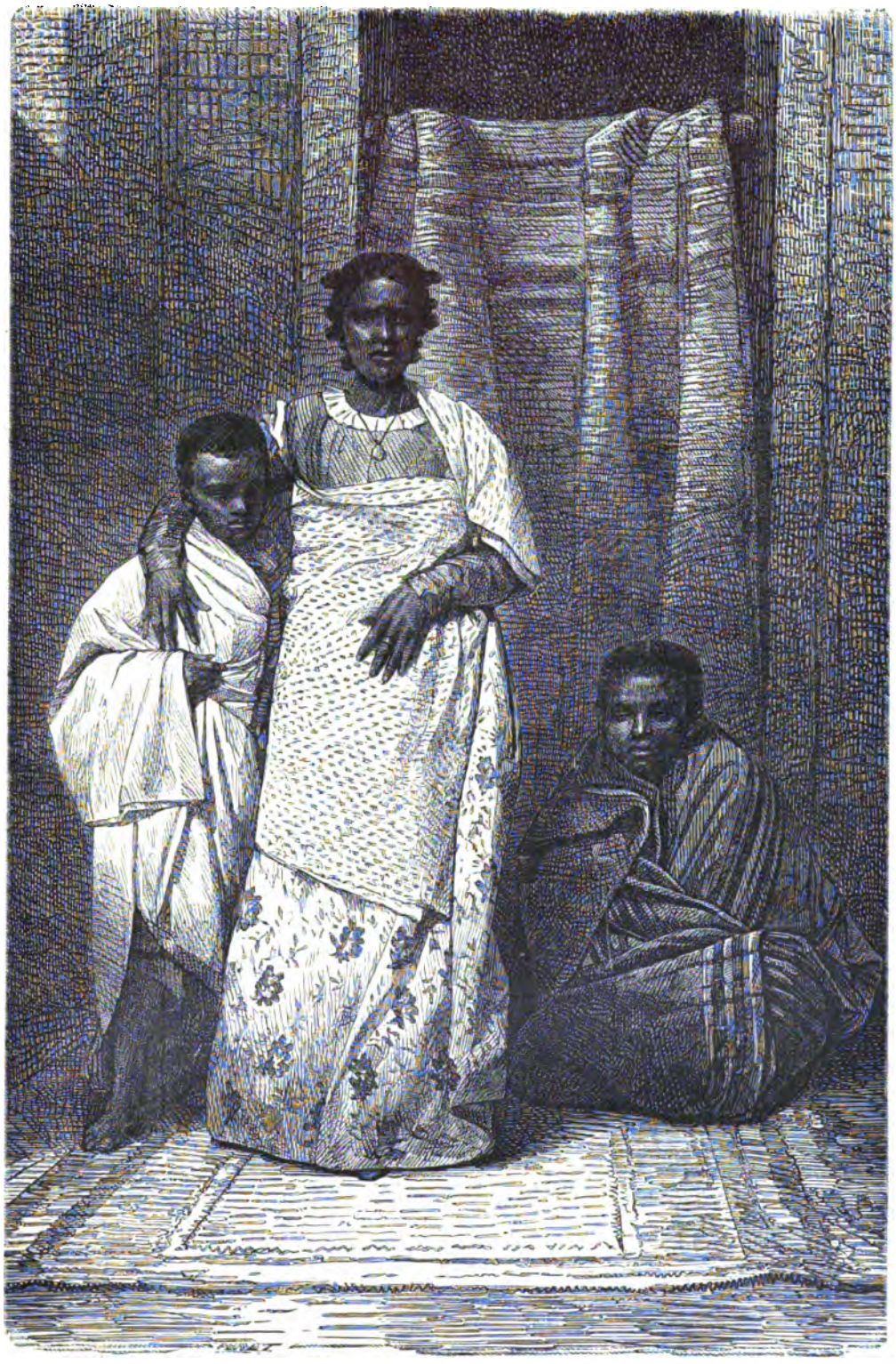
Iles Comores
Iles Glorieuses
Cap d'Ambre
Anjouan ou Johanna
Meheli ou Mohilla
I. Mayotte
I. Moresby
Iles Minow
Nosi-Bé
Passandava
Iles Radama
Majunga
Mévatanana
Tamatave
Tananarive
Ambahy
Tropique du Capricorne
Région inconnue
Echelle:
0 100 200 Kil.

MADAGASCAR

progrès de la petite colonie. Son successeur Flacourt ne fut pas plus heureux, mais on connaît mieux son administration, car il nous a laissé la relation de son séjour à Madagascar. Grâce à lui, nous savons que les Français créèrent de nouveaux postes à Sainte-Luce, à Antongil, à Sainte-Marie, à Fénériffe, à la baie de Saint-Augustin et même sur l'île Mascareñhas, qui reçut alors le nom de Bourbon. Pour marquer de leur vrai nom tous ces nouveaux comptoirs, Flacourt appela Madagascar la France Orientale. Pendant sept années il présida à son développement et crut à son avenir. Il s'était pris d'amour pour ce ciel limpide et clément, et croyait à la perpétuité de l'occupation française. Son souvenir ne doit-il pas être conservé avec respect?

Sous les successeurs de Flacourt, l'influence française ne cesse de grandir à Madagascar. Peu à peu nos relations avec les insulaires devinrent plus sûres. Chacun de nos postes était comme un refuge, d'où rayonnait au loin notre influence. Fouquet et surtout Colbert, qui voulait faire de la grande île africaine le centre de nos possessions orientales, ne cessaient d'encourager les colons et les fonctionnaires qu'ils y envoyaient. Colbert accordait même au gouverneur le titre de vice-roi; mais ses choix ne furent pas toujours heureux. En 1670, un certain Delahaye, qui ne connaissait ni le pays ni les habitants, commit tant de maladresses que les insulaires, exaspérés, se soulevèrent contre sa tyrannie, se ruèrent sur nos établissements et massacrèrent nos malheureux compatriotes. Delahaye abandonna traîtreusement Fort-Dauphin et passa à Surate avec ses troupes. C'était un vrai désastre, et, par malheur, la France était alors engagée dans une série de guerres impolitiques qui lui ôtaient toute liberté d'action au delà des mers. En effet, pendant tout le reste du règne de Louis XIV, aucune expédition nouvelle ne fut envoyée à Madagascar : il est vrai que nulle puissance européenne ne chercha à infirmer ou à menacer nos droits sur la grande île africaine.

Au XVIIIe siècle, et malgré l'abandon dans lequel tombèrent les affaires coloniales, les droits de la France furent soigneusement réservés et même revendiqués par une série d'actes et de décrets. On reprit même les projets de colonisation. En 1768, sous le ministère du duc de Praslin, un officier distingué, Fédherbe de Maudave, persuadé que la force était un mauvais moyen de persuasion, proposa un plan de colonisation basé sur le travail agricole. Il voulait abolir l'esclavage et autoriser les unions avec les indigènes. « Il s'agit, écrivait-il, de policer un peuple libre et de nous l'incorporer. La liberté indéfinie des mariages est un excellent moyen d'y parvenir.... La société est toute formée. Nous



INDIGÈNES DE MADAGASCAR

ne devons songer qu'à nous mettre à sa tête, et à la diriger suivant nos vues et nos intérêts. Le germe de tous les métiers et des arts les plus nécessaires existe parmi les Madécasses. Il ne faut que le développer. » Ce plan échoua par l'insuffisance des ressources allouées à son exécution. Il échoua surtout parce que le gouvernement, au lieu de concentrer ses ressources à Fort-Dauphin, eut le tort d'en distraire la majeure partie pour tenter un nouvel établissement à la baie d'Antongil, et d'en confier la direction à un aventurier polonais, Beniowski. A peine débarqué, il fit une guerre atroce à ces peuplades demi-barbares, et ne réussit à conquérir que de nouvelles haines au nom français. C'était un esprit mal équilibré, et dont pourtant la réputation a survécu. Les Madécasses se prirent un instant de passion pour lui, et le saluèrent comme l'héritier légitime des anciens chefs de l'île, les *ampadzanko*, mais il se les aliéna par ses prétentions.

Malgré l'insuccès de la double tentative de Maudave et de Beniowski, nos droits étaient encore intacts, et, lorsque commença la Révolution française, aucune prescription, aucune contestation ne les avait compromis. En vertu des principes généralement admis du droit des gens, Madagascar était si bien possession française qu'aucun établissement européen n'avait été fondé près des nôtres pour diviser les sympathies des indigènes, et que jamais cette île n'avait été le prétexte d'une difficulté diplomatique. Aussi n'avons-nous fait que renouer une vieille tradition lorsque, au XIXe siècle, nous avons de nouveau planté notre drapeau dans la France Orientale.

SECONDE PARTIE

L'AFRIQUE CONTEMPORAINE

CHAPITRE I

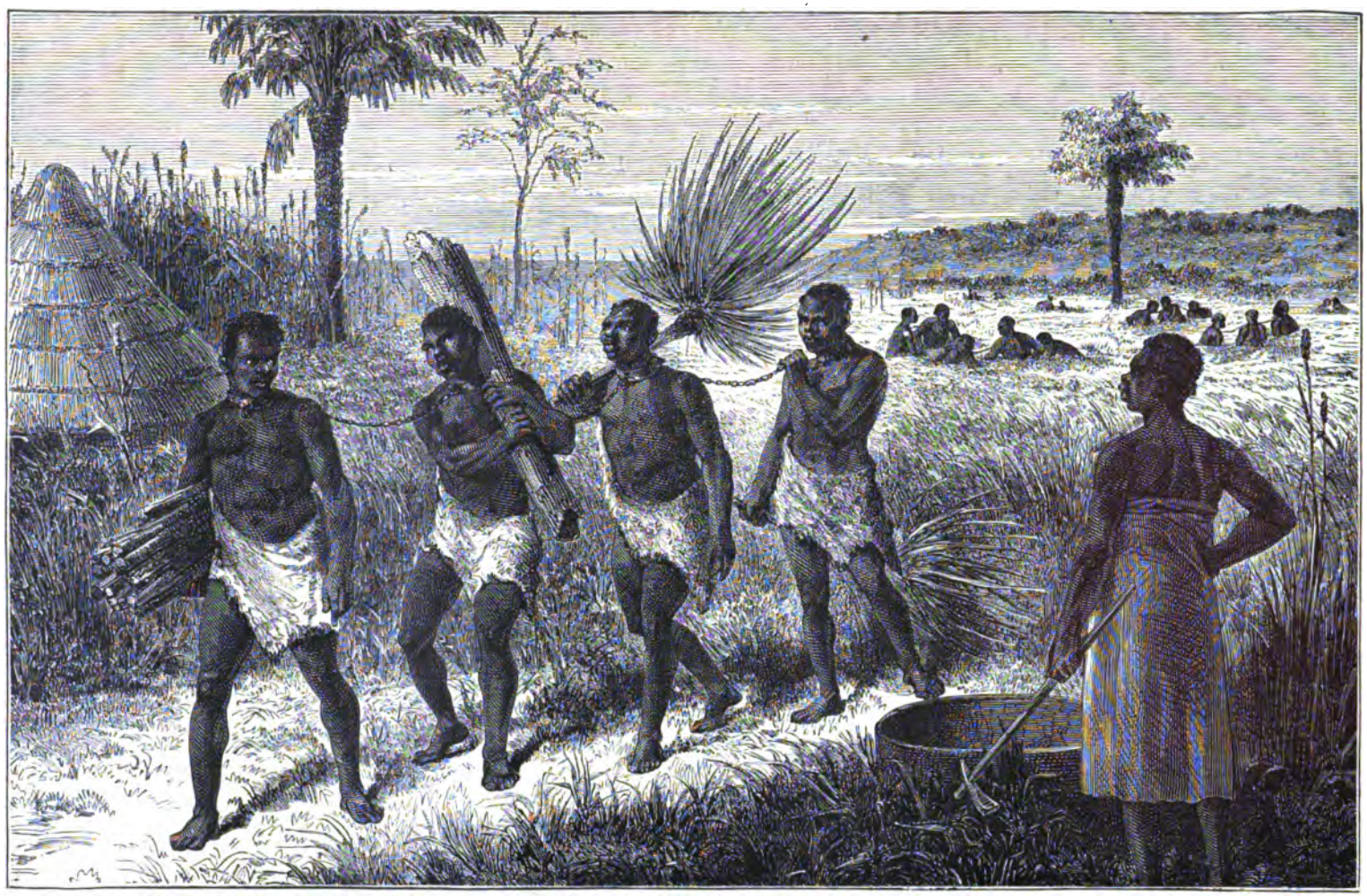
LES DÉCOUVERTES DANS LE BASSIN DU NIL

En 1789, au moment où la Révolution française, rompant avec les traditions, avec les préjugés et avec les intérêts, inaugurait les temps nouveaux, l'Afrique, si on l'examine dans son ensemble, n'était ni connue, ni civilisée, ni gouvernée. Notions confuses et inexactes, et même ignorance absolue de la géographie générale, barbarie toute primitive des indigènes, dominations brutales et sanguinaires, il semble que le continent noir veuille se défendre contre la civilisation qui va bientôt l'étreindre, en s'enveloppant de ténèbres, en repoussant les améliorations matérielles, en redoublant de férocité. C'est en quelque sorte à travers un brouillard épais de légendes, et presque à tâtons, que les géographes tracent leurs cartes de l'Afrique : les gouvernements européens n'entrent en relations qu'en hésitant avec les forbans ou les brigands couronnés qui font peser sur les malheureux Africains une intolérable tyrannie : les voyageurs, les missionnaires, les négociants sont unanimes dans leurs témoignages sur le misérable état des indigènes. A vrai dire, l'Afrique est. plus que jamais, la terre des mystères et des épouvantes, le pays qui repousse ou qui retient ceux qui s'y aventurent, la contrée qu'on n'aborde qu'en tremblant.

Jetons les yeux sur une carte de l'Afrique composée dans les premières années du XIXe siècle : qu'y trouvons-nous? Les côtes sont indiquées avec une certaine précision. Les États Barbaresques et l'Égypte sont dessinés avec quelques détails. Çà et là, à l'embouchure du Sénégal, sur le littoral de la Guinée, au cap de Bonne-Espérance, à Mozambique, apparaissent comme des îlots de populations indiquées avec un luxe relatif de dénominations géographiques ; partout ailleurs de vastes espaces laissés en blanc, ou de confuses traditions : montagnes jetées au hasard, cours d'eau qui se mêlent et s'entre-croisent, peuplades qui s'étendent sur d'énormes territoires, et presque toujours des indications contradictoires. Au centre du continent ou, pour mieux dire, depuis les oasis algériennes et marocaines jusqu'à la Cafrerie, s'étale un gigantesque désert sans une ville, sans un cours d'eau.

Les géographes et les cartographes s'étaient en effet aperçus de la confusion qui existait dans les renseignements recueillis sur l'intérieur de l'Afrique, et, d'un commun accord, ils avaient rejeté toutes les notions incohérentes, fleuves et montagnes imaginaires, peuples supposés, jusqu'à des figures de plantes et d'animaux, pour ne plus accepter que des faits sérieusement contrôlés. De là d'immenses espaces laissés en blanc. Sur la côte occidentale, deux grands fleuves, le Niger et le Congo, errant au hasard, sans même que leurs embouchures fussent déterminées ; sur la côte orientale, d'autres cours d'eau sortant de montagnes gigantesques, mais dont la position variait avec chaque géographe ; aucune mer intérieure, aucun peuple, aucune ville. A vrai dire, on était aussi peu avancé qu'à l'époque où les Portugais firent pour la première fois le tour du continent. Les connaissances géographiques avaient même diminué, puisqu'on ne tenait plus aucun compte des notions répandues par les Arabes ou des renseignements fournis par les missionnaires. Près des quatre cinquièmes de l'Afrique étaient donc ou inconnus, ou, ce qui peut-être est pis encore, mal connus.

En moins d'un siècle, quel changement prodigieux ! L'Afrique a été parcourue, explorée, décrite. Sur les cartes jadis marquées de la fatale légende *Terra Incognita* surgit tout un monde nouveau, forêts, fleuves et montagnes. L'Afrique commence à figurer avec son merveilleux système de montagnes et de mers intérieures, avec les fleuves magnifiques qui la parcourent dans tous les sens, avec ses royaumes indigènes, avec ses cités barbares encore, mais qui bientôt ne le seront plus. Tout a été renouvelé, tout a été modifié ; c'est une Afrique nouvelle qui se révèle en ce moment, non plus déserte, mais populeuse, non plus brûlée



ESCLAVES DE L'OUNYAMOUÉZ

par le soleil, mais garnie de forêts épaisses, sillonnée par d'imposants cours d'eau; c'est une terre vierge qui cache des trésors dans ses flancs; c'est une terre de désolation qui renaît à l'espérance, car les Européens y apportent avec eux la liberté, et, s'ils sont des propagateurs parfois brutaux de la civilisation, au moins ont-ils déclaré la guerre à l'esclavage, et, dans cette croisade qui sera l'honneur de notre époque, jamais ils n'hésitent ou ne reculent. L'esclavage est frappé à mort. Bientôt sans doute il n'existera plus qu'à l'état de souvenir.

Les Européens ne se contentent pas d'explorer l'Afrique: ils l'initient à la civilisation, et prennent pied d'une façon sérieuse et durable sur le continent noir. Ce ne sont pas seulement les provinces jadis soumises à Rome ou l'antique domaine des Pharaons qui rentrent ainsi dans le courant général de l'humanité, ce sont des pays entiers, dont on connaissait à peine le nom, qui acceptent, qui même sollicitent les progrès et les réformes; ce sont des peuples qui passent brusquement de l'état sauvage ou pastoral à l'état d'agriculteurs, et franchissent sans transition toutes les étapes de la civilisation; ce sont des villes qui se fondent, des voies ferrées qui sont construites, un canal percé à travers 160 kilomètres de terres incultes qui ouvre une voie nouvelle au commerce de l'humanité; c'est la barbarie qui recule! Certes la découverte de l'Amérique à la fin du xve siècle fut un événement fécond en conséquences, mais, bien qu'on ait prétendu que les dernières années du xixe siècle ne laisseraient aucune trace dans l'histoire, et quoique les contemporains soient volontiers injustes pour les grandes œuvres collectives, la prise de possession de l'Afrique par l'Europe ne doit-elle pas être considérée comme un acte aussi important que la découverte du Nouveau Monde? D'autant plus que les explorateurs de nos jours sont bien supérieurs à ceux que la postérité a consacrés comme des héros, et que Caillié, Livingstone, Brazza ou Gordon l'emportent sur les *conquistadores* souvent féroces qui marquèrent leur passage au Mexique ou au Pérou par une traînée sanglante. Ceux-là même qui ne répugnent pas aux moyens violents, Stanley par exemple, n'ont-ils pas mérité par leur fermeté à toute épreuve et le bonheur constant de leurs entreprises d'être égalés aux plus célèbres de ceux qui ont marqué dans l'épopée américaine?

Énumérer tous les héros de la patience ou de l'audace qui, depuis un siècle, ont contribué à découvrir et à conquérir l'Afrique, résumer leurs travaux, montrer quelles ont été les conséquences de leurs entreprises, serait une tâche grandiose, mais qui dépasse les limites de cet ouvrage. Nous sommes obligés de faire un choix, de nous attacher à ceux

dont l'exemple nous a paru le plus réconfortant, à ceux dont l'héroïsme sera plus tard célébré par les poètes, à ceux dont les travaux inspireront quelque jour les fabricateurs de légendes : et encore nous faudra-t-il établir une distinction entre les découvreurs proprement dits, qui furent les ouvriers de la première heure, et dont on ne saurait trop louer la féconde initiative, et les organisateurs qui ont profité des découvertes de leurs devanciers et résolument arboré l'étendard de la civilisation dans les champs encore vierges de la barbarie. De là deux parts à faire, et deux ordres d'études différents ; les découvertes d'un côté, et de l'autre les améliorations matérielles et morales.

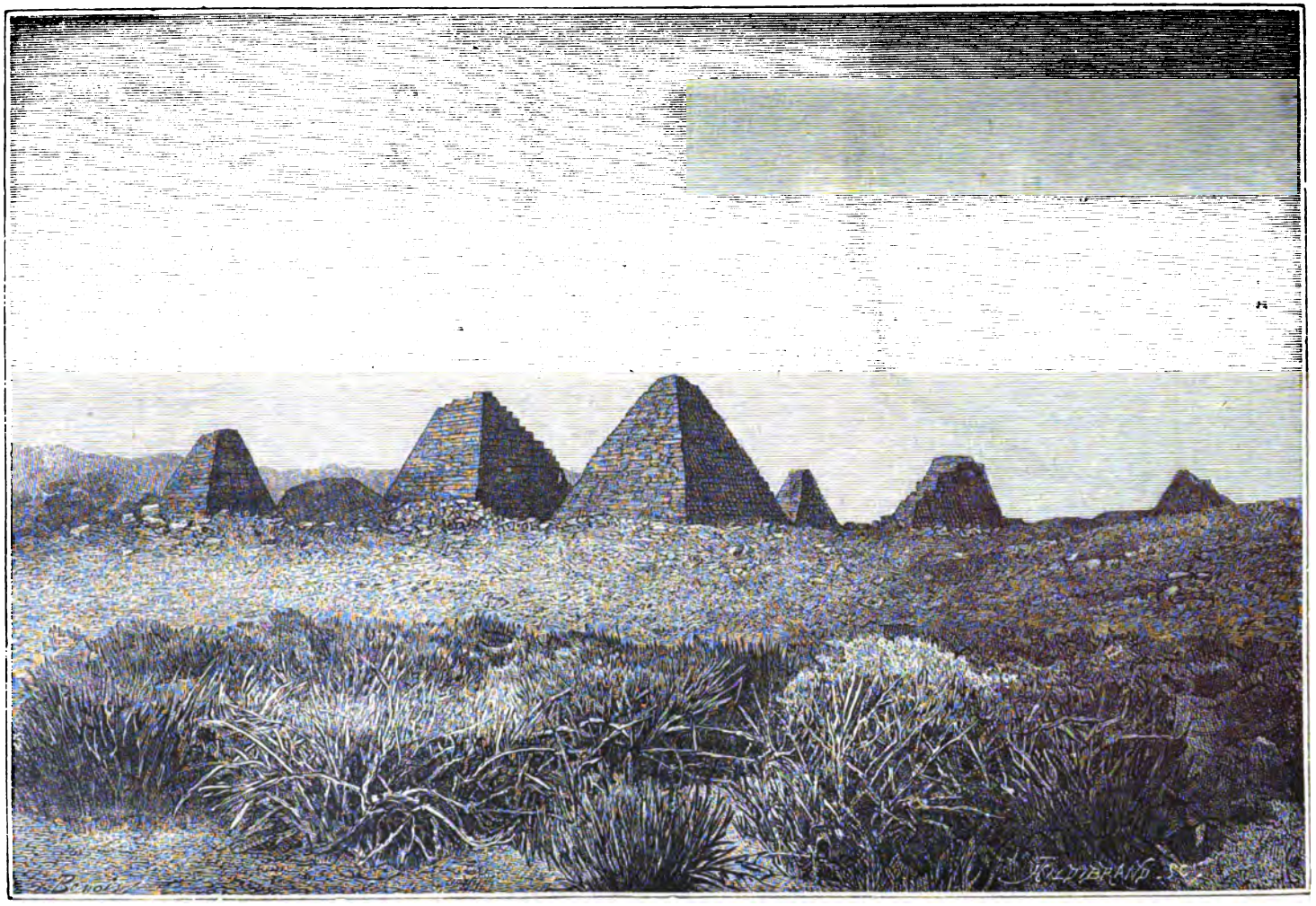
Les découvertes ont surtout fait connaître trois pays, la région des grands lacs au sud du Nil, le Soudan et ses annexes, et l'Afrique au sud de l'Équateur. Quant aux améliorations, on les doit surtout à trois peuples : aux Égyptiens, aux Français, aux Anglais. Sans oublier les régions qui ont été également transformées par les découvertes récentes, et tout en rendant justice aux autres peuples, dont il serait injuste de méconnaître l'influence dans le continent noir, nous nous attacherons surtout aux trois régions et aux trois peuples que nous venons d'indiquer, et nous les étudierons successivement.

Bien que le problème des sources du Nil ait, de tout temps, attiré l'attention des savants, c'est surtout au XIXe siècle qu'il a été discuté et presque résolu. Il serait pourtant injuste de ne pas mentionner, à la fin du dernier siècle, le retentissant voyage de l'Écossais James Bruce en Nubie et en Abyssinie, du 1er septembre 1769 à mars 1771. Lorsque fut publiée en 1788 la relation de ses courses africaines, elle fut accueillie d'abord avec enthousiasme, puis souleva de violentes critiques. Bruce, en effet, mérite des reproches en même temps que des éloges. Il n'a pas toujours été fidèle à la vérité ; il a, de parti pris, atténué et même dénaturé les mérites de ses devanciers ; son érudition n'est pas de bon aloi, et ses hypothèses historiques ou philologiques sont souvent puériles ; mais, tout en faisant la part de sa vanité et de son ignorance, il faut bien reconnaître son ardeur scientifique, sa persévérance, son sang-froid et sa vaillance dans le péril. En outre, tous ceux qui ont visité après lui les régions décrites ont admiré sa puissance d'observation et l'exactitude de ses vues d'ensemble. Bruce ne fut pas un explorateur comme nous les voulons de nos jours, véridique jusque dans les moindres détails, et précis jusqu'à la minutie, mais ce fut un découvreur dans le sens large du mot : aussi mérite-t-il une place éminente parmi les voyageurs dans la vallée du Nil.

La publication de la relation de Bruce coïncida avec la formation à Londres de l'Association africaine, réunion de personnes riches et bien posées, qui résolurent d'encourager les voyages dans l'Afrique intérieure. Les premiers voyageurs envoyés par l'Association, John Ledyard, Lucas et Houghton, ne donnèrent pas d'informations bien originales, mais George Brown, qui pénétra dans la Nubie et le Darfour, où il résida de 1793 à 1796, et surtout Horneman, qui visita le Fezzan en 1799, ont décrit avec soin ces deux pays, alors à peu près inconnus. De plus, et c'est ce qui donne une grande importance à cette association, les explorateurs désormais ne se contentèrent plus de l'histoire naturelle et de la description, toujours un peu superficielle, des populations : ils donnèrent à leurs investigations un caractère plus scientifique. Ainsi ils s'attachèrent aux déterminations astronomiques, ils se préoccupèrent des croyances, des traditions, des mœurs et des usages des indigènes; ils étudièrent avec une grande précision les monuments et les inscriptions qui les couvraient, ils récueillirent même les éléments de grammaires et de vocabulaires indigènes; ils cherchèrent, en un mot, à remplacer le vague par la précision et l'hypothèse par la science. Tous assurément n'ont pas réussi, mais la tâche n'était pas aisée, et n'est-ce pas un honneur de l'avoir entreprise?

Le temps manqua aux savants attachés à l'expédition française en Égypte pour compléter leurs études, mais ils avaient donné l'impulsion, et dès lors chaque année fut marquée par un progrès. Le premier nom à inscrire sur la liste glorieuse des explorateurs du Nil du XIXe siècle est celui d'un Nantais, Frédéric Cailliaud, qui demanda au vice-roi Méhémet-Ali l'autorisation d'explorer les pays situés aux deux côtés du grand fleuve africain. De 1815 à 1818 et de 1819 à 1820, Cailliaud parcourut le désert de l'est, retrouva les restes de plusieurs villes ou stations antiques, signala les mines d'émeraude autrefois si fameuses, et pénétra à l'ouest dans les oasis de Thèbes et de Syouah. Dans un troisième voyage, en 1820, il fut assez heureux pour retrouver la cité royale de Méroé, si célèbre dans les traditions de l'antiquité.

Dans cette route oubliée depuis trop longtemps s'engagèrent aussitôt de nouveaux explorateurs, l'Allemand Ruppel en 1823, et l'Autrichien Rusegger en 1837, qui explorèrent tous deux la haute Nubie, et visitèrent le Dongolah, le Sennaar et le Darfour. Grâce à eux, le cours du Nil dans sa partie moyenne fut déterminé d'une manière scientifique. Ce sont en quelque sorte les bases de la prochaine exploration du Nil supérieur, encore inconnu, qui sont solidement posées.

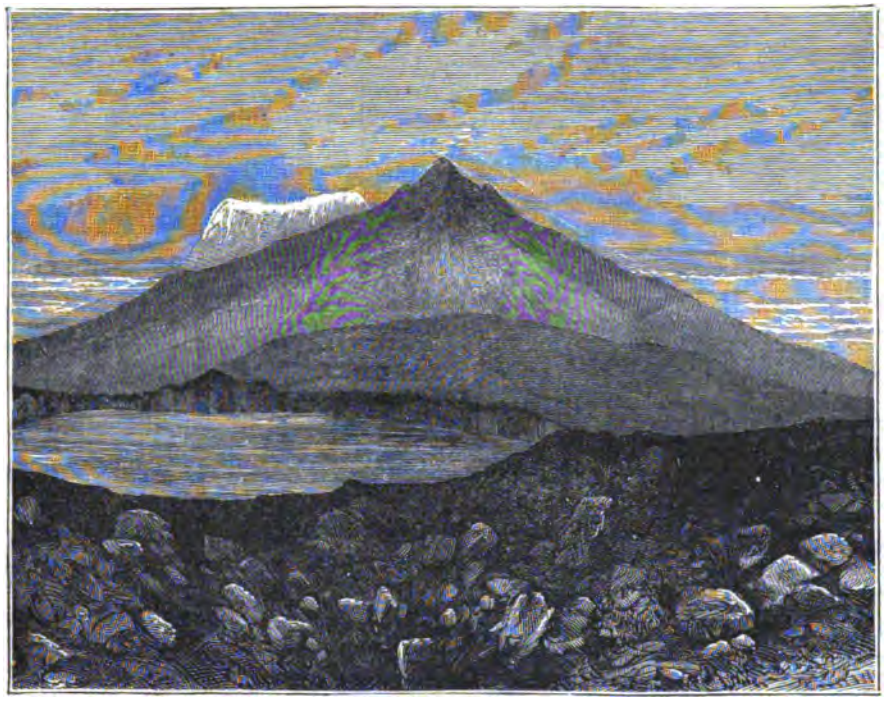


PYRAMIDES DE MÉROÉ

Les soldats précédèrent les explorateurs. Méhémet-Ali avait formé le projet gigantesque de fonder un empire qui s'étendrait sur toute la vallée du Nil. Ses lieutenants réussirent en effet à soumettre la région moyenne du fleuve, mais ils marquèrent leur passage par d'effroyables dévastations. Pendant plusieurs années ils ne surent qu'organiser des *gazouah* ou chasses d'esclaves. L'Europe finit par s'émouvoir, et adressa de sévères protestations au vice-roi. Ce dernier prit la résolution d'abolir la traite au Soudan, et, en 1838, visita en personne les provinces récemment annexées, délivrant les esclaves, et ordonnant de belles réformes; mais aucun de ses projets ne fut exécuté. Lorsque en 1840 fut organisée une expédition franco-égyptienne pour aller à la recherche des sources du Bahr el-Abiad ou Nil Blanc, les deux ingénieurs français Arnaud et Sabastier, et le naturaliste allemand Werner, qui la dirigeaient, furent obligés de rester les témoins impuissants de scènes sauvages. Au moins la science progressa-t-elle, et une phase nouvelle commença dans l'histoire des explorations du Nil. De jour en jour les découvertes s'étendent et se précisent. Chaque voyageur augmente la somme des connaissances positives. Ils forment toute une légion de savants passionnés pour leurs recherches et de hardis compagnons. On ne peut les citer tous ici : Linant de Bellefonds, le missionnaire Knoblecher (1848), Trémaux (1850), Bolognesi (1856), Brun-Rollet, le docteur Peney (1860), les frères Ambroise et Jules Poncet (1860), Guillaume Lejean (1861-1864), Hartmann et Barnim (1861), Heuglin et les dames Tinné (1863), Panagiotes Potagos (1876), Junker (1880). En se complétant et se contrôlant les unes les autres, les relations publiées par ces apôtres de la science et de la civilisation ont presque définitivement fixé la géographie et la topographie du haut Nil. Qu'il nous soit du moins permis d'appeler l'attention sur celles de ces expéditions dont le retentissement fut le plus considérable et les conséquences les plus importantes : ce sont les voyages qui ont immortalisé les noms de Burton, de Speke, de Grant, de Baker, de Schweinfurth et de Stanley.

Le bruit s'était répandu en Europe, dans la première moitié du XIXe siècle, qu'il existait en Afrique, presque sous l'Équateur, de hautes montagnes couvertes de neige. Deux missionnaires anglicans, le docteur Krapf et le révérend Rebmann, avaient signalé deux pics couronnés de neiges éternelles, le Kénia et le Kilimandjaro. En juillet 1861, un voyageur allemand, baron de Decken, et un géologue anglais, Thornton, voulurent vérifier les renseignements des missionnaires. Ils atteignirent le Kilimandjaro, mais ne purent en gravir le sommet à cause de la

frayeur superstitieuse des indigènes. On se rappela les monts de la Lune et les grands lacs où, d'après Ptolémée et les géographes anciens, le Nil prenait sa source. C'était donc vers ces montagnes et vers ces lacs intérieurs qu'il fallait chercher les sources du Nil. Comment les aborder? Était-ce en remontant le cours du fleuve? mais on s'engageait dans un pays tout à fait inconnu, que l'on savait habité par des tribus barbares, jalouses de leur indépendance, et, si jamais on arrivait à ces montagnes,



LE KILIMANDJARO

ne serait-on pas réduit à l'impuissance pour les gravir? Mieux valait peut-être partir de la côte orientale de l'Afrique, et s'enfoncer dans la direction de l'ouest, sauf à descendre au nord vers la Méditerranée, une fois qu'on aurait déterminé le cours du fleuve. Tel fut le plan d'exploration, élaboré par la Société de géographie de Londres, et dont elle confia l'exécution à un homme d'initiative et de résolution, déjà connu par plusieurs hardis voyages en Asie, en Hindoustan et en Afrique même, le capitaine Richard Burton.

Burton s'associa aussitôt un de ses camarades de l'armée des Indes, le capitaine Speke, et, après un séjour de plusieurs mois à Zanzibar, où ils recueillirent des indications sur les tribus littorales, les deux com-

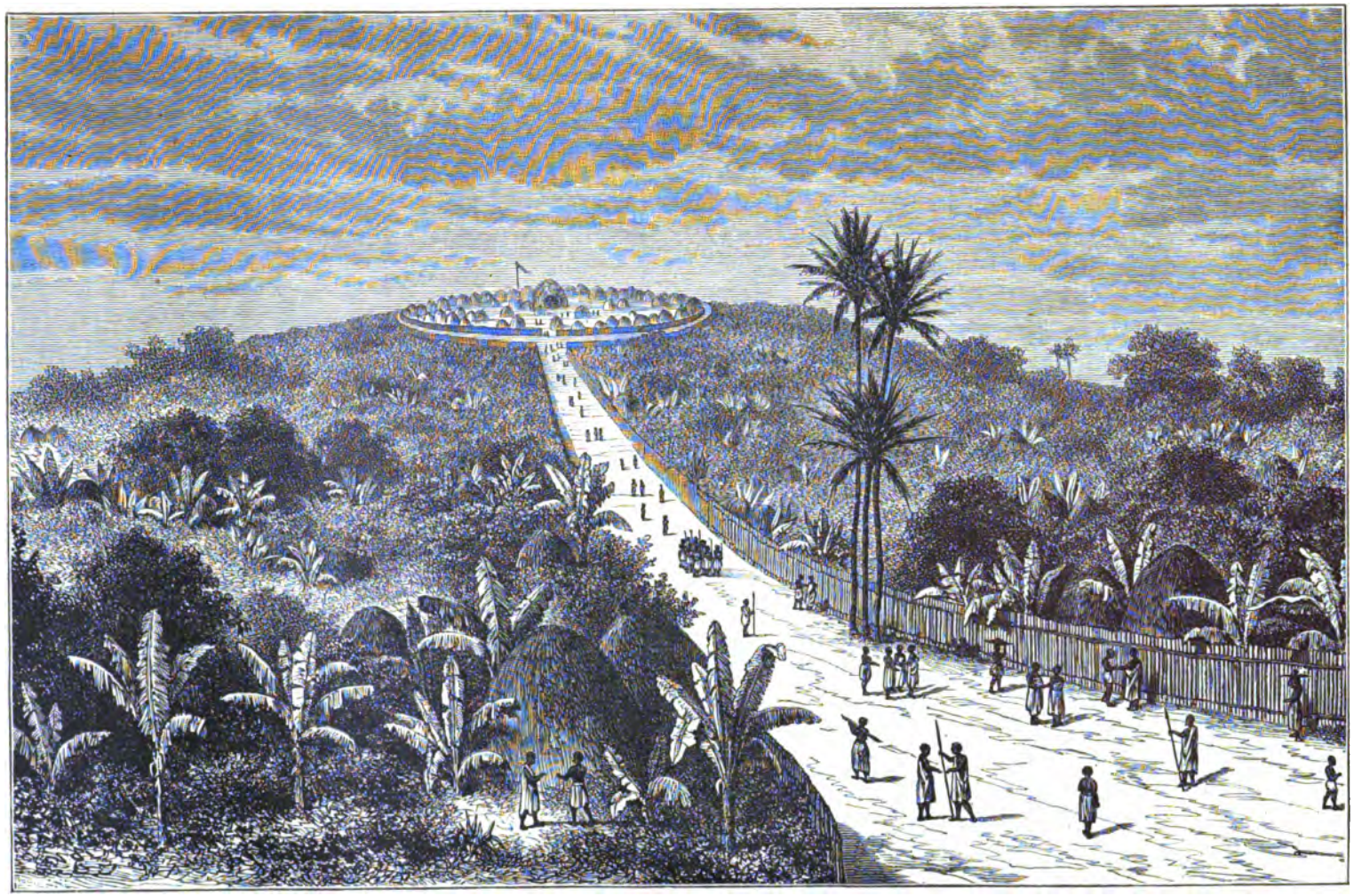
pagnons s'enfoncerent dans l'intérieur (juin 1857). Après une pénible traversée dans le Zaramo et le Khoutou, pays malsains et habités par des nègres hostiles, ils arrivèrent dans la région montagneuse, l'Ousagara; mais, « tremblants de fièvre, saisis de vertige, assourdis par la faiblesse, nous regardions avec stupeur le sentier perpendiculaire, se dressant au milieu d'un fouillis de racines, de quartiers de roche, de plantes inextricables, que nous avions à gravir ». La caravane atteint enfin le grand plateau, dont les plaines largement ondulées étalent à d'énormes espaces tantôt des landes brûlées par le soleil, tantôt des forêts presque impénétrables. Ils traversent le territoire de divers souverains indigènes, dont le plus important est l'Ounyamouézi, et, poursuivant toujours leur marche, arrivent au sommet d'un massif escarpé d'où ils aperçoivent une ligne brillante qui se dessine à travers le feuillage (13 février 1858). C'était le lac Tanganyka. « La scène se déploya tout à coup et me plongea dans l'extase. Rien de plus saisissant que ce premier aspect du Tanganyka mollement couché au sein des montagnes et se chauffant au soleil des tropiques. A nos pieds, des gorges sauvages où le soleil rampe et se déroule à peine; au bas des précipices, une étroite ceinture d'un vert d'émeraude qui ne se flétrit jamais et s'incline vers un ruban de sable aux reflets d'or, frangé par les roseaux et déchiré par les vagues. Ce fut une ivresse pour l'âme et pour les yeux. J'oubliai tout, dangers, fatigues, incertitudes du retour. J'aurais accepté le double des maux que nous avions eu à subir, et chacun partageait mon ravissement. » Après une exploration sommaire du lac, interrompue par les attaques des insulaires de Bouéri, ils revinrent à Kazeh, la capitale de l'Ounyamouézi. Pendant que Burton retournait à Zanzibar, Speke marchait vers le nord et relevait la pointe d'un autre grand lac, le Nyassa ou « grande eau », qui lui avait été signalé par les indigènes. Il ne put en voir que l'extrémité méridionale, mais, tout en laissant sa découverte inachevée, il se promit d'en tirer parti, car il était persuadé que le Nyassa était un des grands lacs de Ptolémée; il le croyait si bien qu'il n'hésita pas à lui donner, en l'honneur de la reine d'Angleterre, le nom de lac Victoria.

Flattés dans leur amour-propre national, les Anglais n'épargnèrent ni les secours ni les encouragements à Speke pour organiser une nouvelle expédition. Speke n'avait plus cette fois comme compagnon le capitaine Burton, dont l'avaient séparé de futiles questions de préséance, mais il avait choisi comme collaborateur un compatriote aussi brave et aussi dévoué, le capitaine Grant. Il traversa de nouveau le Zaramo, l'Ounya-

GRANT ET SPEKE

mouézi, le Karagoué, et séjourna longtemps dans le pays d'Ouganda, à la cour de M'tésa. Il était devenu l'ami de ce potentat africain en flattant sa vanité et en déférant à ses caprices, tour à tour instructeur et médecin, donnant des leçons de tir et administrant des pilules; mais il ne put obtenir la permission de visiter la rive septentrionale du lac et la région d'où le Nil s'échappe. Il ne suivit que la rive occidentale du lac, et par conséquent ne vérifia point les affluents de la rive orientale. En outre il perdit de vue pendant plusieurs jours la grande rivière qui épanchait ses eaux au nord du lac, et ne sut pas que, dans cet intervalle, elle dessinait à l'ouest un grand coude, et rejoignait un autre lac fort étendu. Speke et Grant croyaient néanmoins avoir trouvé la tête du Bahr el-Abiad ou fleuve Blanc. Ils se vantèrent prématurément de leur découverte. S'ils n'ont pas déterminé exactement les sources du grand fleuve, au moins ont-ils ouvert l'accès de la région qui les renferme, et accompli une de ces entreprises qui marquent dans l'histoire des explorations.

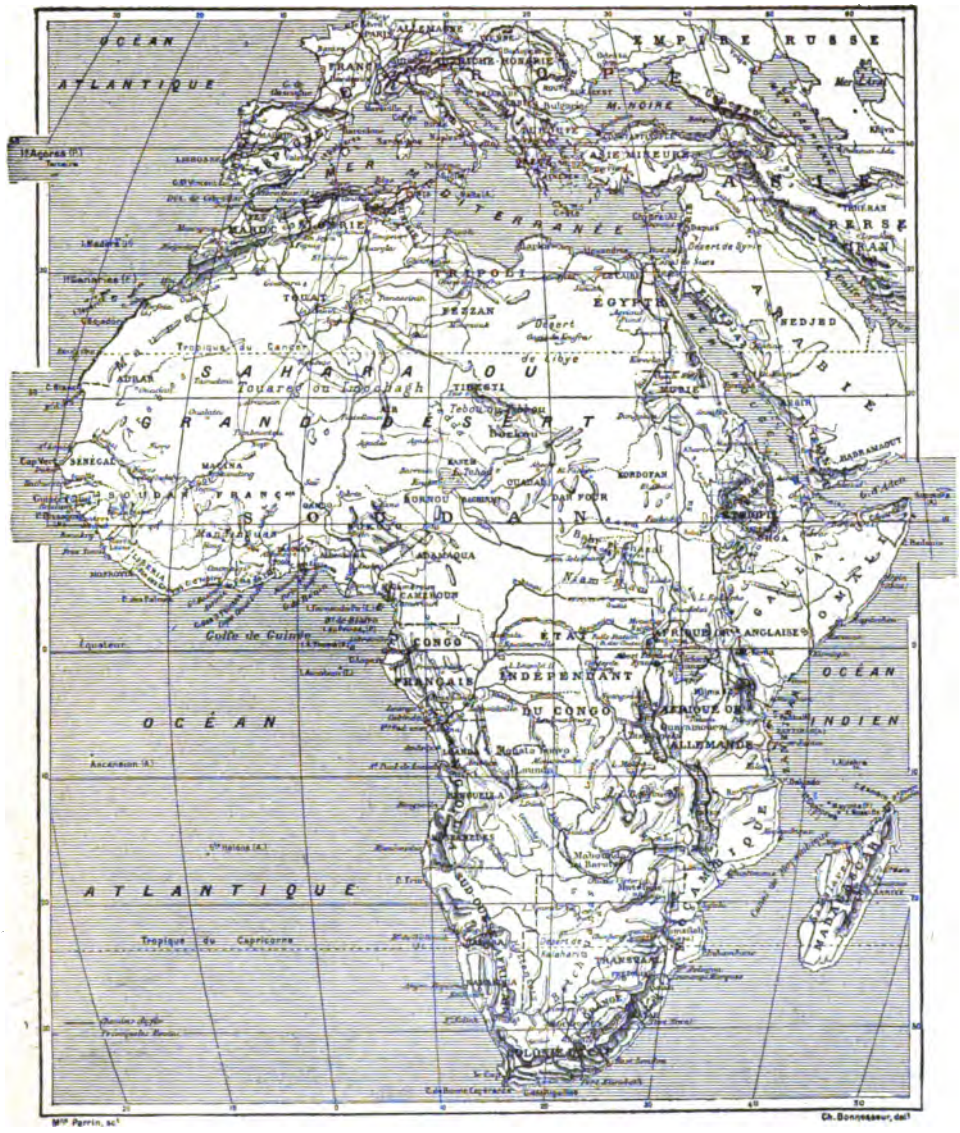
Un de leurs compatriotes, un ingénieur anglais qui se trouvait alors à Khartoum, Samuel Baker, avait résolu de se porter au-devant de Speke et de Grant avec d'amples ravitaillements. Il les rencontra en effet à Gondokoro, et, apprenant d'eux que les indigènes leur avaient parlé d'un deuxième grand lac, dont ils n'avaient pu s'approcher, il forma le hardi projet de le découvrir. Secondé par sa jeune et courageuse épouse, il remonta la route que Speke et Grant venaient de descendre. A toutes ses étapes, il se heurta contre l'hostilité mal déguisée des trafiquants arabes, qui ne prenaient pas au sérieux sa mission géographique et le redoutaient comme un agent chargé d'entraver le commerce des esclaves. Mutineries, complots, désertions, maladies, fatigues extrêmes, il brisa tous les obstacles, et, après avoir traversé le pays des Baris, le Létouko et l'Obbo, il atteignit le Somerset ou Nil Victoria à la cataracte de Kérouma, rencontra son affluent le Kafour, et, le 14 mars 1864, brisé par la fièvre, traînant après lui dans une litière sa femme presque mourante d'une insolation, arriva enfin à Vecovia, misérable hameau de pêcheurs, sur les bords d'un nouveau lac. « Bien au-dessous de moi, comme une mer de vif-argent, s'étendait le lac, bornant l'horizon au sud et au sud-ouest et étincelant sous les rayons du soleil de midi. Impossible de décrire les sentiments de triomphe que j'éprouvais. Du haut d'une paroi escarpée de granit, je ne pouvais détourner mes regards des eaux bienfaisantes de ce vaste réservoir qui nourrissait l'Égypte et fécondait le désert, de cette grande source si longtemps cachée aux millions



RÉSIDENCE DE M'TÉSA

d'êtres humains pour lesquels elle est un bienfait et une bénédiction. » Les indigènes donnaient au lac le nom de M'voutan Nzighé. Baker, dans son loyalisme britannique, l'appela l'Albert Nyanza, en souvenir du mari de la reine Victoria. Il essaya de le parcourir et s'embarqua sur un de ces bateaux primitifs creusés dans un tronc d'arbre, dont se servaient les riverains. Les premières heures de la navigation furent délicieuses, mais des pluies effroyables survinrent et la tempête jeta les voyageurs sur les sables de la côte, à quelques mètres de falaises abruptes où ils auraient été brisés. Baker ne put visiter qu'une partie du littoral septentrional, mais il sut que le lac se prolongeait dans la direction du sud-ouest. L'exploration était donc incomplète, mais l'existence du lac était démontrée, et l'on se trouvait bien réellement dans la région des sources du Nil.

Baker, en 1870, entreprit un second voyage dans les vallées du haut Nil. Il partait, cette fois, à la tête d'une véritable armée, car le vice-roi l'avait chargé d'annexer à l'Égypte les provinces récemment découvertes. Après lui, Gordon et ses lieutenants, Chaillé-Long, Linant de Bellefonds, Gessi, continuèrent l'œuvre glorieuse de la conquête égyptienne, mais se contentèrent de confirmer et de préciser les dernières acquisitions de la science. C'est à l'Américain Stanley, qui venait de s'illustrer dans un premier voyage à la recherche de Livingstone, que revint l'honneur d'augmenter considérablement les connaissances géographiques. Il avait résolu d'étudier à fond le plateau central africain et la distribution des bassins lacustres du haut Nil et du haut Congo. Parti de Bagamoyo en novembre 1874, en compagnie de trois Anglais, Barker et les frères Pocock, escorté par plus de trois cents serviteurs, guides ou porteurs, il traversa l'Ouragara et l'Ougogo; mais les pluies, les maladies et la famine décimèrent l'escorte. On fut réduit à manger les restes putréfiés des éléphants trouvés dans la forêt. Quand on arriva dans l'Itourou, à Vinyata, sur un des affluents supérieurs du lac Victoria, Stanley soutint pendant trois jours un combat en règle contre les habitants. Son escorte était alors réduite à 194 hommes. A la fin de février, il toucha enfin l'extrémité méridionale du Victoria. La barque *Lady Alice*, qu'il avait traînée, non sans de prodigieux efforts, fut aussitôt armée et mise à flot. La côte orientale fut alors longée avec soin et le roi M'tésa fit un accueil empressé aux voyageurs. Il leur fournit même des bateaux pour explorer le lac. En passant devant l'île de Bambiré, où il voulait acheter des vivres, Stanley fut tout à coup assailli par une bande d'indigènes, qui, s'élançant tous ensemble sur les étrangers, saisirent le bateau et le tirèrent à sec sur le rivage avec tout ce qu'il contenait. Stanley s'apprêtait à vendre chère-



AFRIQUE EN 1892

ment sa vie, mais il fut sauvé par un de ses interprètes, Safeni, qui parlementa avec les sauvages et donna le temps aux matelots de démarrer la barque et de la lancer de nouveau dans le lac. Poursuivi à outrance et réduit à se servir en guise de rames des planches enlevées au fond du bateau, Stanley ne put se dégager qu'en faisant usage de ses armes à tir rapide. Quelques jours plus tard, il revenait à Bambiré et châtiait durement la trahison des insulaires. Cette exécution ne facilitera pas la tâche de ses successeurs!

Après avoir pris congé de son ami M'tésa, qui lui offrit une armée de 90000 hommes pour se frayer un passage vers le nord, Stanley traversa la région montagneuse qui sépare les deux lacs Albert et Victoria. Sur la plus haute cime, qu'il nomma le Gordon Bennett, s'ouvre un lac au milieu duquel se dresse comme une colonne un énorme rocher. Les habitants de cette forteresse naturelle sont blancs comme des Européens. On les nomme les sorciers blancs. Ils ont toujours défendu avec bonheur leur retraite. On ne sait quelle est leur origine, mais ce sont des étrangers qui ne se maintiennent que par la terreur qu'ils inspirent. Menacé par ces montagnards, Stanley ne put lancer la *Lady Alice* sur le lac Albert. Il dut se contenter d'explorer le littoral au sud de Vecovia et constata dans la presqu'île de l'Ousangora des dépôts salins considérables.

La découverte la plus importante fut celle d'un troisième lac, dont on soupçonnait l'existence par les relations des indigènes. Dans sa marche à l'ouest du Victoria, Stanley avait en effet atteint le rivage d'un vaste golfe, auquel il avait donné le nom de la princesse Béatrix, une des filles de la reine Victoria. De hautes montagnes se profilaient à l'horizon, mais la falaise à pic opposait un insurmontable obstacle à la descente des bateaux qui avaient été transportés jusque-là, la troupe était entourée de tribus hostiles, et Stanley dut renoncer à pousser plus loin une expédition qu'il regardait lui-même comme la plus audacieuse qu'il eût tentée. On était donc en présence d'un troisième lac, que les indigènes nommaient le Louta Nzighé ou lac des Sauterelles mortes. Ce lac communiquait-il avec le M'voutan ou Albert Nyanza? Était-ce de ce lac que s'épanchait la vraie source du Nil? C'étaient là autant de problèmes pour le moment à peu près insolubles, mais des explorations ultérieures ont enfin donné la clef de cette géographie compliquée, et divers explorateurs ont fait connaître la topographie générale et la situation précise de ces mers intérieures de l'Afrique centrale.

Les trois lacs successivement découverts appartiennent au même système hydrographique et communiquent entre eux. Le plus considé-

STANLEY A TRAVERS L'OUNGARO

rable, le premier reconnu, est le Victoria Nyanza, nommé encore Oukerewé par les indigènes. C'est une immense nappe d'eau, d'environ 84 000 kilomètres carrés, à 1 200 mètres d'altitude, dont les rivages sont comme doublés par un chapelet d'îles égrenées le long des côtes. C'est de l'Oukerewé que sort la branche supérieure du Nil, celle que, par convention, on nomme le Nil Somerset. Est-ce à dire qu'on aurait trouvé le courant primordial du fleuve? Mais une coupe lacustre n'est jamais qu'un point de départ secondaire, et l'Oukerewé n'est pas plus la vraie source du Nil que le Léman n'est celle du Rhône ou le Bodensee celle du Rhin. D'ailleurs on a remarqué en Égypte que le fleuve, à l'époque des crues, change plusieurs fois de nuances. Les eaux qui le grossissent viendraient donc tour à tour de plusieurs courants, issus de points différents et traversant des terrains de natures diverses. « Le Nil a cent sources », disaient les indigènes à Mlle Tinné. Peut-être s'écoulera-t-il longtemps encore avant qu'on ne viole la retraite où se cache la plus reculée de ces mystérieuses naïades.

En sortant de l'Oukerewé, le Nil se dirige à l'ouest vers le second lac, l'Albert Nyanza ou M'voutan Nzighé. Ce lac, depuis Baker, a été étudié avec soin. En 1876, un des lieutenants de Gordon, l'Italien Romolo Gessi, arrivait en longeant la côte orientale jusqu'à l'extrémité sud, et la trouvait occupée par des bas-fonds, couverte d'une inextricable forêt d'*ambatchs*, arbres aquatiques plus légers que le liège, et tellement serrés les uns aux autres que les plus petits canots des indigènes ne pouvaient y pénétrer. L'année suivante, en 1877, Mason-Bey visitait la côte occidentale, et, dans le coin sud-est, pénétrait dans une rivière, large d'environ 400 mètres, qui roulait avec un faible courant ses eaux rougeâtres vers le nord. C'est la rivière qui amène dans le M'voutan les eaux du troisième lac, déjà entrevu en 1876, et maintenant déterminé dans ses lignes essentielles à la suite de l'expédition entreprise par Stanley à la recherche d'Emin. Ce lac, nommé par les indigènes Louta Nzighé et par Stanley Albert-Édouard, épanche ses eaux dans le M'voutan par la Semlika. Or, entre les trois lacs, Oukerewé, M'voutan et Louta, se dresse un gigantesque massif, véritables Alpes africaines, terminées par les neiges immaculées du Rouvenzori. Ce sont les monts de la Lune des anciens. Ce formidable château d'eau envoie dans les trois dépressions qui s'étendent à ses pieds le tribut de ses glaciers et de ses névés. Ses hautes cimes retiennent les vapeurs apportées de la mer des Indes. Elles fondent en pluies et glissent sur ses pentes boisées. Là se forment les trombes d'eau qui alimentent les crues périodiques, au sujet desquelles on avait

BATAILLE DE STANLEY CONTRE LES INDIGÈNES

hasardé tant d'hypothèses. C'est donc au Rouvenzori qu'est la vraie source du Nil.

Un explorateur allemand, déjà connu par d'importants travaux, Schweinfurth, entreprit de chercher dans une autre direction, à l'ouest, la vraie source du Nil. La région de l'ouest avait en effet été négligée, et pourtant on savait que d'importants cours d'eau la traversaient. Peut-être conduisaient-ils à quelque autre lac? Peut-être la vraie source du fleuve se cachait-elle dans ces mystérieuses profondeurs? Schweinfurth n'a pas réussi, mais son voyage a été fécond en révélations de tout genre. Il remonta d'abord le Nil Blanc, et étudia l'intéressante tribu des Chillouks, dont les trois mille villages s'étendent du Nil Blanc au Nil des Gazelles. Un instant arrêté, à l'entrée du pays des Nouers et des Dinkas, dans l'inextricable réseau des rivières qui forment le Nil Blanc, il réussit à se dégager des papyrus et des ambatchs qui opposaient à sa marche un obstacle presque insurmontable, et pénétra sur le territoire des Bongos. Ce sont des agriculteurs et des forgerons, passionnés pour la musique, et fumeurs si déterminés qu'ils ne quittent leurs pipes que pour tomber sans connaissance. Après les Bongos, Schweinfurth, s'enfonçant toujours de plus en plus dans l'Afrique centrale, arriva chez les Niam-Niams ou grands mangeurs, peuplades cannibales, que seul avant lui avait visitées l'Italien Piaggia. Le territoire des Niam-Niams appartient au bassin du Bahr el-Ghazal et à celui de l'Ouellé, fleuve jusqu'alors inconnu et qui, très probablement, communique avec le Congo. « Ce pays, qui nulle part n'est à moins de 2000 pieds au-dessus de la mer, ressemble à une éponge dont l'eau ruisselle de partout. C'est un agrégat de sources vives, donnant lieu à des rivières sans nombre, profondément encaissées et que le drainage des terrains supérieurs fait couler en toute saison. Les plantes qui, au nord de cette contrée, disparaissent au moment de la sécheresse, deviennent ici permanentes et s'ajoutent à la flore de l'équateur : d'où résulte une splendeur indicible. Pas une vallée, pas un ravin où ne déborde en tout temps le luxe des tropiques. » Les habitants de cet Éden, grands chasseurs et très belliqueux, sont des anthropophages résolus. Ils ne se contentent pas de la chair des vaincus, ils dévorent leurs vieux parents et ceux de leurs compatriotes dont personne ne réclame le corps. « On voyait près des huttes, dans les débris de cuisine, des os d'homme qui portaient la trace évidente de la hache et du couteau, et aux arbres voisins étaient accrochés des pieds et des mains qui répandaient une odeur révoltante. » Attaqué par les Niam-Niams de l'Ouando, qui voulaient jeter dans leur marmite « les Turcs » de son

SCHWEINFURTH

escorte, Schweinfurth se fraya avec peine un passage, et, franchissant la ligne de faîte entre le Nil et le Congo, arriva dans le bassin de l'Ouellé, sur le territoire des Mombottous, que n'avait encore signalés aucun Européen. Ce sont encore des cannibales. Très braves et toujours en guerre contre leurs voisins, ils se fournissent chez eux, à bon compte, de bétail humain. Conduits par bandes ainsi que des troupeaux de moutons, les prisonniers sont égorgés les uns après les autres pour satisfaire l'appétit des vainqueurs. Les enfants sont considérés comme friandise, et réservés pour la cuisine du roi. Leur souverain, un certain Mounza, fit au voyageur un accueil favorable, grâce aux présents qu'il reçut, mais refusa de le laisser pénétrer plus au sud. C'est auprès de lui que Schweinfurth put voir et observer à son aise les Akkas, ou Pygmées de l'Afrique centrale, petits hommes d'une agilité extraordinaire, dont le plus grand ne dépasse jamais 1 m. 50 de taille. Forcé d'interrompre son voyage, il fit, avant de rentrer à Khartoum, une longue excursion à l'ouest, sur le territoire des Krédis et des Bagarras-Risigates; mais sur toute sa route il dut assister à des scènes de cannibalisme ou d'esclavage. Quand il revint au Caire en septembre 1871, il put se vanter d'avoir parcouru près de 5 000 kilomètres à pied, dont le plus grand nombre en pays inconnu.

Schweinfurth, pas plus que ses prédécesseurs, n'avait donc résolu le problème du Nil, et la région des grands lacs est encore assez mal explorée. Il est probable que, sur bien des points, il faudra rectifier des erreurs, dessiner des cours d'eau ou des lacs que l'on ne soupçonnait pas, inscrire des peuples jusqu'alors anonymes ; mais c'est là l'œuvre du temps. Dès aujourd'hui les grandes lignes sont tracées. On ne s'aventure plus en pays inconnu, et une trentaine d'années ont suffi pour amener ces merveilleux résultats. Quelles ne sont pas les surprises que, sans doute, nous réserve encore l'avenir !

CHAPITRE II

DÉCOUVERTES DANS LE SOUDAN

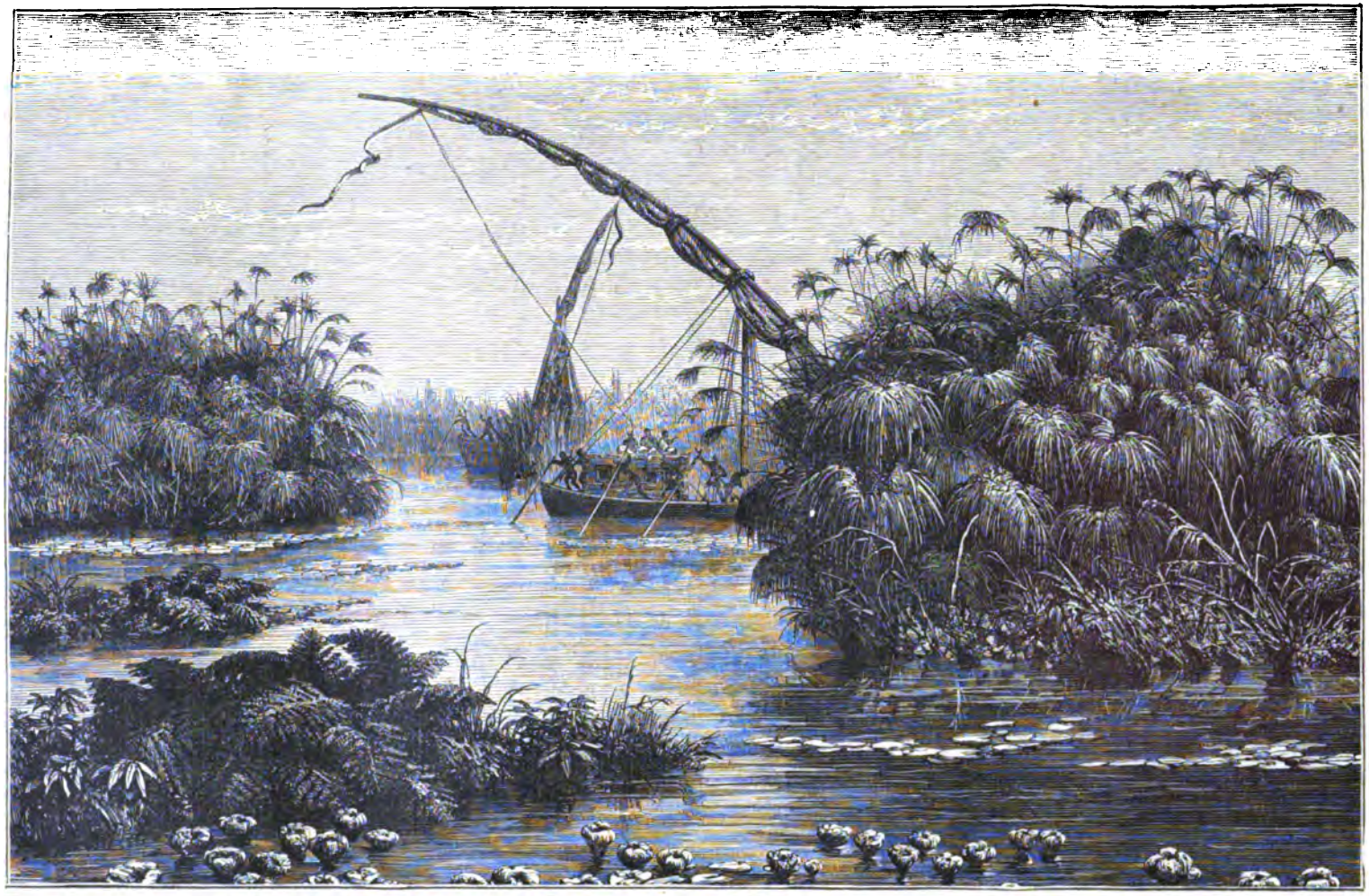
Soudan est une dénomination conventionnelle qui s'applique à la partie intérieure du continent, au sud du Sahara, entre les possessions françaises, anglaises et allemandes de l'Atlantique à l'ouest, et à l'est les provinces récemment arrachées à l'Égypte par le Mahdi. Le Soudan comprend par conséquent la plus grande partie du bassin du Niger et tout le bassin du lac Tchad. Il est difficile de lui assigner des limites plus précises, à cause de l'instabilité des États et de la quasi-ignorance dans laquelle nous sommes des événements qui s'y passent. On sait pourtant que le pays est riche, fertile, relativement peuplé, et que depuis longtemps s'y sont établies des nations puissantes par le commerce et par l'industrie. Les Romains avaient déjà entrevu les capitales africaines qui, dans la vallée du Niger, furent comme des foyers de civilisation. Les Vénitiens les connaissaient bien avant que des voyageurs européens aient pu les visiter, et l'une de ces cités mystérieuses, Tombouctou, exerça même pendant longtemps sur les imaginations un véritable prestige : mais villes ou peuples restaient dans une étrange obscurité. C'est de nos jours seulement qu'on a commencé à débrouiller ces difficiles problèmes de géographie, et encore n'a-t-on obtenu sur bien des points que de vagues indications.

La plus ancienne exploration du Niger est celle d'un jeune médecin écossais, Mungo-Park, qui de 1795 à 1797 était déjà parvenu, mais à travers mille dangers, jusqu'aux villes de Sansandig et de Ségou, et même jusqu'à deux journées de marche de Djenné. Telle était l'ignorance générale qu'on croyait alors que le Niger, après s'être dirigé à l'est de Tombouctou, allait se perdre dans une vaste lagune intérieure. A force de

commenter les auteurs arabes, on avait même fini par croire à la jonction probable du Nil des Noirs, ainsi qu'on le nommait, avec le Nil Égyptien. Mungo-Park n'était pas homme à se payer d'hypothèses. Une fois revenu en Angleterre, il proposa de descendre le grand fleuve à partir du point où il l'avait quitté jusqu'à la mer. Le gouvernement anglais favorisa cette entreprise. Il accorda d'importants subsides à l'intrépide explorateur, et lui fournit même une escorte d'environ quarante hommes. En avril 1805 Mungo-Park remonta la Gambie, et atteignit successivement Bamakou et Ségou. Il n'avait plus avec lui que sept Européens à Bamakou, et à Ségou il restait seul survivant de l'expédition; mais il ne perdit pas courage, construisit une embarcation avec quelques ouvriers nègres, et se lança résolument dans le Niger. On a suivi ses traces jusqu'aux rapides de Boussa. Fut-il noyé dans le fleuve, ou assassiné par les indigènes, on l'ignore absolument.

La voie était frayée : de nouveaux explorateurs s'y engagèrent. Aucun d'eux ne réussit, ni le major Peddie (1816), ni le capitaine Tuckey qui, en 1816, alla reconnaître le cours inférieur du Congo, dans l'idée que ce pouvait être le Niger, et, bientôt arrêté par des chutes infranchissables, succomba au climat; ni Gray, ni Dochart (1816-1817), ni le major Gordon Laing (1822), ni de Beaufort (1824). Le gouvernement anglais, sur les indications de son consul à Tripoli, résolut alors de tenter une autre direction, celle du nord au sud, par la côte de la Méditerranée. En 1822 le major Denham, assisté par le docteur Ondney et le lieutenant Clapperton, arrivaient à Mourzouk, la capitale du Fezzan, et onze mois après, le 17 février 1823, entraient à Kouka, la capitale du sultan de Bornou. Ils y furent cordialement reçus, mais non sans une certaine défiance, car les Africains en général n'aiment pas les étrangers. Denham et ses compagnons parcoururent néanmoins en liberté le pays, et réussirent à en fixer par des observations astronomiques les principaux traits. Ils furent les vrais découvreurs du lac Tchad, et affirmèrent que le Niger ne se terminait ni dans une lagune intérieure, ni dans le Nil, ni même, comme on l'avait un instant cru, dans le Congo. C'est pour la première fois qu'on eut une idée nette en Europe du Soudan central, de sa distribution géographique et de sa population, car les Arabes n'en avaient encore parlé que bien confusément.

Un des lieutenants de Denham, Clapperton, avait dans cet important voyage reconnu les grandes villes de Sokoto et de Kano. Peu après son retour en Angleterre, il fut chargé, avec le capitaine Pearce et le docteur Morisson, de compléter cette reconnaissance par une expédition



DANS LES GRANDES HERBES

aux bouches du Niger, car on n'avait encore étudié que le cours moyen du fleuve, et l'on ne possédait aucune notion précise ni sur ses sources ni sur son embouchure. Clapperton retourna à Sokoto, reliant ainsi ses deux itinéraires en une traversée de l'Afrique, mais il mourut dans cette ville, avec ses auxiliaires, en 1826. Le seul survivant de l'expédition fut un serviteur fidèle, John Lander, qui, en 1830, reçut du gouvernement anglais la mission de retourner au Niger, d'en étudier les embouchures, et de remonter dans l'intérieur. Accompagné de son frère Richard, il remplit cette difficile mission avec courage, intelligence et bonheur (1830-1832). Parti de Badagry, sur le golfe de Guinée, il traversa le Yoruba, atteignit le Niger, et descendit le cours de ce fleuve jusqu'à son embouchure. Dès lors, soit aux frais et risques de compagnies privées, soit sur les ordres du gouvernement, les Anglais s'efforcèrent d'établir avec le Soudan, en remontant le Niger, une communication plus courte et plus facile que par le désert ; mais ni l'expédition de Laird, Oldfield et Allen en 1832, ni celle du capitaine Trotter en 1841, ni celles du consul Bancroft en 1836, 1840 et 1845, ne réussirent. L'action meurtrière du climat sur les constitutions européennes fit périr successivement la plupart des explorateurs. Leurs voyages pourtant ne furent pas inutiles, et, peu à peu, se précisèrent les connaissances.

Les relations qui furent successivement publiées par ces courageux découvreurs avaient accoutumé les Anglais à l'idée de s'établir fortement dans le Soudan, non seulement pour accaparer à leur profit le commerce de la région, mais aussi pour ruiner dans un de ses foyers principaux la traite des esclaves. Le Soudan est en effet un des trois grands marchés de l'esclavage en Afrique. C'est dans ses villes populeuses, à Tombouctou, à Kano, à Sokoto, à Kouka, que s'étale effrontément cet odieux trafic, et qu'affluent les caravanes humaines amenées de tous les points de l'horizon. Kouka surtout paraît être la capitale officielle de la traite. C'est là qu'on trouve, dans de grands baraquements, des sujets de tout âge et de toute provenance, enfants ayant perdu le souvenir de leurs mères, jeunes filles à la chevelure coquettement arrangée et aux yeux brillant, malgré tout, d'espérance, vieillards émaciés ou vieilles femmes abruties par l'excès de la misère ; peu d'hommes faits, car ils ont une tendance à s'enfuir, et, dans les grandes razzias, les négriers ont soin de s'en débarrasser en les massacrant. Parmi les hommes, les sujets le plus demandés sont les *Sédâsi*, de douze à quinze ans, dont le prix détermine le cours du marché, puis les *Choumâsi*, de dix à treize ans, déjà susceptibles d'affronter un nouveau climat et un

NIAM-NIAMS

autre genre de vie, et en troisième lieu les *Sébaïs*, jeunes gens de quinze à vingt ans, plus faciles encore à acclimater, mais moins patients et plus portés à s'enfuir. Quant aux femmes, les sujets nubiles, *Serrari*, sont les plus demandés. Leurs prix varient au gré du goût ou du caprice des chalands. Il y a aussi les eunuques, *Adimi*, cotés à des prix souvent énormes et fort recherchés dans les harems de l'Orient, puis les *Onadas*, ou nains, qui d'ordinaire deviennent bouffons de cour. Une fois vendus, ces infortunés sont traités assez humainement, puisque c'est l'intérêt de leur maître qui l'exige, et qu'ils représentent un capital souvent considérable ; mais, avant d'être parvenus aux grands marchés de l'intérieur, et dès le territoire de chasse où ils ont été capturés, quelles souffrances n'endurent-ils pas ! Enchaînés deux à deux ou retenus par d'énormes entraves de bois, ils s'acheminent en longues caravanes, flagellés par d'impitoyables conducteurs, et tombant pour ne plus se relever, car les maîtres n'attendent jamais ceux qui succombent ainsi à la fatigue. Ils leur tranchent la gorge en les laissant agoniser lentement, sous les rayons torrides du soleil, en proie aux tortures de la faim et de la soif. La grande route du Bornou au Fezzan s'appelle la « route des ossements ». Elle est jonchée des squelettes des misérables qu'ont fauchés la maladie, la fatigue ou le couteau du maître. Aux alentours des puits on rencontre des cadavres à moitié enfouis par le sable, surtout des cadavres d'enfants, ceux des négrillons, lamentables épaves d'une caravane de passage qui ont terminé là leur sinistre odyssée. Quant aux pourvoyeurs de bétail humain, ce sont les chefs, pour la plupart mahométans, des États soudanais. Comme ils n'éprouvent aucun scrupule à opérer de gigantesques razzias sur les païens leurs sujets, ou plutôt sur les païens sujets des princes voisins, chaque année ils organisent de grandes chasses où, soldats et officiers, tous ont leur part de butin. D'immenses territoires sont ainsi ravagés et dépeuplés. Malheur à ceux qui résistent ! On les traque jusque dans les forêts et les marécages ; on les égorge sans pitié, et on se partage leurs tristes familles ; puis la caravane se forme et les négriers la conduisent à Kouka ou sur les autres marchés, et c'est en plein jour, au vu et au su de tout le monde, que s'accomplissent ces exécrables forfaits.

Les Anglais résolurent d'en finir et organisèrent une grande expédition à la fois commerciale et abolitionniste. Le commandement en fut confié à James Richardson, qui, sur les indications de la Société de géographie de Berlin, s'adjoignit deux jeunes naturalistes allemands, les docteurs Overveg et Henri Barth (1850). Ces deux Allemands n'occupaient qu'une

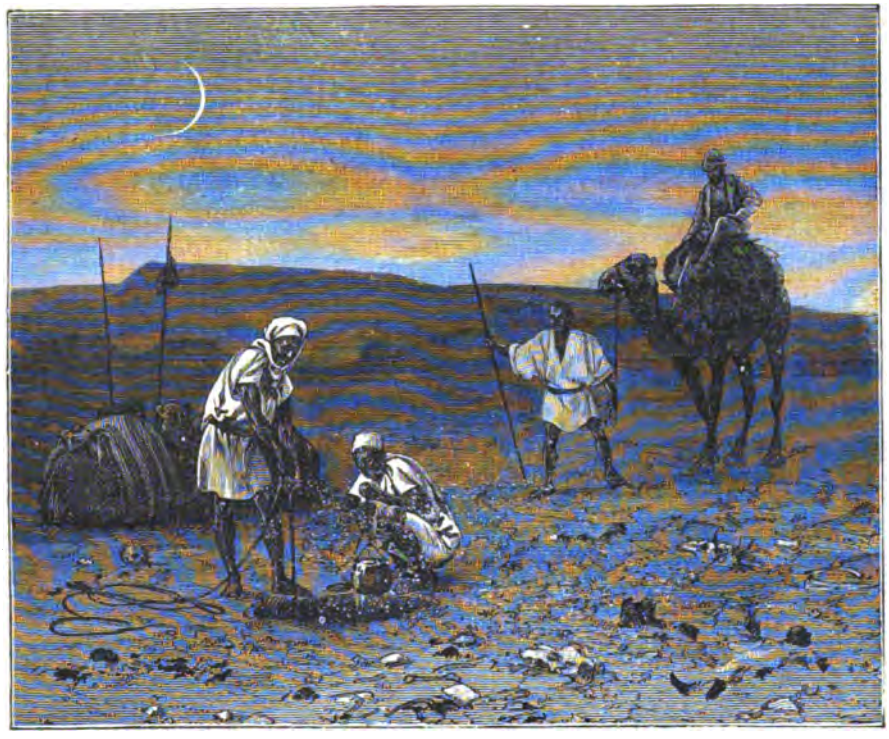
ESCLAVES ABANDONNÉS

position secondaire, mais l'activité qu'ils déployèrent fut telle, et leur persévérante énergie triompha de tant d'obstacles, qu'ils emportèrent tout l'honneur de l'expédition. Aussi bien ils en devinrent les chefs en 1851, quand mourut Richardson avant même d'être arrivé au Bornou. Ils partirent de Tripoli, s'enfoncèrent dans le Fezzan, et découvrirent une belle et grande oasis montagneuse, une vraie Suisse africaine au milieu du désert, le pays d'Aïr, que les Romains connaissaient probablement sous le nom d'Agyzimba, mais qu'on avait perdue de vue depuis les Arabes. De là les voyageurs pénétrèrent dans le Bornou. En 1851 et 1852 ils explorèrent la région du lac Tchad, et les pays inconnus qui se prolongent au sud et au sud-ouest de cette grande nappe d'eau. Barth, au mois de juin 1851, atteignit même le pays d'Adamaouâ, traversé par une superbe rivière, la Bénoué, le principal des affluents du Niger; mais en septembre 1852 Overveg tomba frappé par un climat auquel résistent mal les constitutions européennes, et Barth resta seul.

Avec une décision et un courage qui l'honorent, et en attendant un auxiliaire qu'il a demandé à Londres, Barth se décide à profiter de son séjour au milieu de l'Afrique pour explorer le Soudan occidental, c'est-à-dire l'immense région qui s'étend de Sokoto à Bamakou. Ce hardi voyage, il l'a exécuté, mais au prix de fatigues inouïes! Pendant deux ans et demi il n'eut aucune communication avec l'Europe. On avait même perdu tout espoir de le retrouver vivant, quand il reparut au Bornou en novembre 1854. Non seulement il apportait une ample moisson de renseignements de tout genre sur la région explorée, mais encore, le premier des Européens, il avait réussi à longtemps séjourner dans cette mystérieuse Tombouctou, qui passait pour la plus riche, la plus puissante et la plus peuplée des villes africaines de l'intérieur. Il est vrai que Tombouctou eut jadis une grande importance politique et commerciale, mais elle a diminué, et, ainsi qu'il arrive d'ordinaire, le prestige s'est évanoui devant la réalité. Barth, pour séjourner à Tombouctou, avait été obligé de se faire passer pour Arabe et même de prendre le titre de chérif. Protégé par le puissant cheik El-Bakay, qui avait imaginé de le présenter comme un ambassadeur du sultan de Constantinople, il échappa à tous les périls; ce fut néanmoins malgré lui qu'il séjourna près de sept mois dans cette ville, car il fut pris d'un accès de fièvre pernicieuse et faillit mourir. Il en sortit le 20 mars 1854, escorté par cent cavaliers touaregs qui veillèrent sur lui, et reprit la route de Kouka. Avant d'y arriver, il rencontra dans une forêt le Prussien Vogel, envoyé par le gouvernement anglais pour remplacer Richardson. Tous deux

séjournèrent à Kouka; mais Barth, après cinq années de séjour en Afrique, avait besoin de revoir l'Europe. Il laissa donc au Soudan son nouveau collaborateur et revint, mais pour être frappé d'une mort prématurée.

Vogel débuta par d'importants travaux de triangulation et d'astronomie. C'est ainsi qu'il rectifia une erreur de près d'un degré dans la longitude de Kouka, et ce point a une grande importance, car tous les itinéraires



FONTAINE DANS LE SAHARA

du Soudan s'y rattachent. Il songeait à tenter ensuite pour le Soudan oriental, c'est-à-dire pour l'immense espace absolument inexploré qui s'étend du lac Tchad au haut bassin du Nil, ce qu'avait si bien fait Barth pour le Soudan occidental. Son ambition était d'arriver au Ouadaï, que lui signalaient les indigènes comme le point le plus important de cet espace intermédiaire. Parti de Kouka en février 1856, il arriva, croit-on, jusqu'à Abéchi, capitale du Ouadaï, mais y fut assassiné. Pendant plusieurs années on perdit sa trace, mais on ne l'avait pas oublié, et s'il était mort, il fallait au moins retrouver ses papiers et surtout poursuivre son entreprise.

En 1860, à Gotha, fut organisée une commission scientifique, composée de savants et de voyageurs éprouvés, pour aller à la recherche de Vogel. Le commandement de l'expédition avait été confié à Von Heuglin, qui avait déjà séjourné dans le Soudan égyptien. Les voyageurs devaient se rendre à Khartoum, qui serait en quelque sorte leur base d'opérations, et de là passer à l'ouest vers le Darfour, le Ouadaï et les autres parties de cette vaste région intérieure, où chaque pas serait marqué par une découverte. En même temps un autre explorateur, Beurmann, reprendrait l'itinéraire de Vogel par le Fezzan et le Bornou, et rejoindrait Von Heuglin en se portant à sa rencontre dans le Ouadaï. Tout avait été bien combiné, mais on avait compté sans l'imprévu, et les obstacles ont été plus forts que les hommes. Von Heuglin dépassa à peine Khartoum et ne put s'avancer jusqu'au Darfour. Quant à Beurmann, qui était arrivé au lac Tchad, il fut assassiné. Malgré ce piteux avortement, l'expédition allemande ne fut pas inutile à la science. Tous ses travaux préparatoires sont excellents. On sera toujours obligé de les consulter quand on voudra sérieusement étudier la moitié orientale de l'Afrique du Nord.

Là où avait échoué une expédition officielle, menée à grand bruit et pourvue de toutes les ressources nécessaires, a réussi un simple voyageur. Le docteur Nachtigal, de Hambourg, que le mauvais état de sa santé forçait de résider dans le Midi, se trouvait à Tunis en 1868, quand un de ses compatriotes, Gerard Rohlfs, envoyé en mission par le roi de Prusse Guillaume au sultan de Bornou, lui proposa de l'accompagner à Kouka. « Il me manquait l'expérience des voyages, a écrit Nachtigal; néanmoins je résolus de saisir l'occasion qui s'offrait à moi de faire, en mettant les choses au pis, une excursion au moins riche en souvenirs. Je crus de mon devoir, si quelque personne plus apte que moi ne se présentait pas, de tirer parti de la circonstance, ma qualité de médecin et la connaissance que j'avais de la langue arabe et des mœurs mahométanes promettant de me faciliter la mission. » Pendant que Rohlfs traversait la partie septentrionale de l'Afrique, de Tripoli à Lagos, par le Bornou, Nachtigal quittait Tripoli en février 1869, séjournait à Mourzouk dans le Fezzan, et, par Gatroun, entrait dans le pays des Tibbous, qu'aucun Européen n'avait encore visité. C'est une région montueuse et aride, dont les habitants sont aussi industrieux que perfides. Il y courut plusieurs fois danger de la vie. Sans la crainte qu'il leur inspirait en qualité de sorcier, c'est-à-dire de médecin, il aurait été lapidé. On le dépouilla de tous ses bagages, on le laissa sans ressources, et jamais il

TOMBOUCTOU

n'aurait regagné le Fezzan sans la charité compatissante d'un indigène, qui se prit d'affection pour lui.

Après avoir passé de nouveau l'hiver dans le Fezzan, Nachtigal partit pour le Bornou. Il explora le lac Tchad, fut reçu à Kouka par le sultan Omar, auquel il remit les présents du roi Guillaume, traversa ensuite tout le Bornou, et, en 1872, pénétra dans le Baghirmi. Il remonta le fleuve Chari, visita le roi du Sonrhaï, et fut réduit pendant quatre mois à mener l'odieuse existence de chasseur d'esclaves avec les tribus qui le retenaient captif. Lorsque plus tard il rédigea la relation de son voyage, il donna d'intéressants détails sur ces effroyables iniquités. On sait, grâce à lui, comment les chefs indigènes, au lieu de s'entendre pour résister aux traitants arabes, se font les pourvoyeurs du bétail humain. Ils organisent de grandes battues, toujours heureuses, car les indigènes, mal armés de casse-tête ou de lances grossières, ne peuvent résister à des hommes armés de fusils. Nachtigal fut obligé d'assister au siège de grands arbres où s'étaient refugiées quelques familles de Gaberis. Frappés à mort, les défenseurs tombèrent sur le sol à travers les branchages, et on n'eut plus qu'à ramasser les femmes et les enfants. Un autre jour, il assista à l'extermination d'une autre tribu, dont les hommes, mal abrités par des remparts d'épines, se firent tous tuer jusqu'au dernier.

Au moins l'explorateur allemand fut-il assez heureux pour arriver en août 1873 à Abéchi, résidence du roi du Ouadaï. Il y fut d'abord reçu avec un sentiment d'effroi. On le prenait pour une sorte de cannibale, pratiquant la magie; mais le docteur était de ceux qui prennent au sérieux leur rôle de civilisateur, et sa conduite, toujours humaine et discrète, lui valut des amis. Ceux qui, les premiers jours, l'évitaient ou prononçaient en le voyant des formules de conjuration, allèrent bientôt au-devant de lui, en s'étonnant de ne lui trouver d'autre défaut que de ne pas être disciple de Mahomet. Grâce à cette bonne impression, de nouveaux explorateurs, Mateucci et Massari, ont pu, en 1881, se présenter au Ouadaï pour continuer l'œuvre de Nachtigal, mais ils n'y séjournèrent pas longtemps, car la guerre du Mahdi venait d'éclater, et le fanatisme musulman était comme surexcité.

En sortant du Ouadaï, Nachtigal traversa le Darfour (1874) et rentra en Europe par l'Égypte. Son voyage avait duré quatre années. Il avait été accompli au milieu de difficultés de toutes sortes et de fatigues inouïes, mais il était fécond en résultats. On connaissait toute la partie orientale du Soudan, qui jusqu'alors était restée vierge de toute exploration.

La voie était ouverte : d'autres voyageurs pouvaient s'y aventurer.

En résumé, tout le bassin moyen du Niger et le bassin du lac Tchad sont aujourd'hui connus dans leurs traits généraux, et l'honneur d'avoir découvert et exploré ces régions revient surtout aux Anglais et aux Alle-

NACHTIGAL

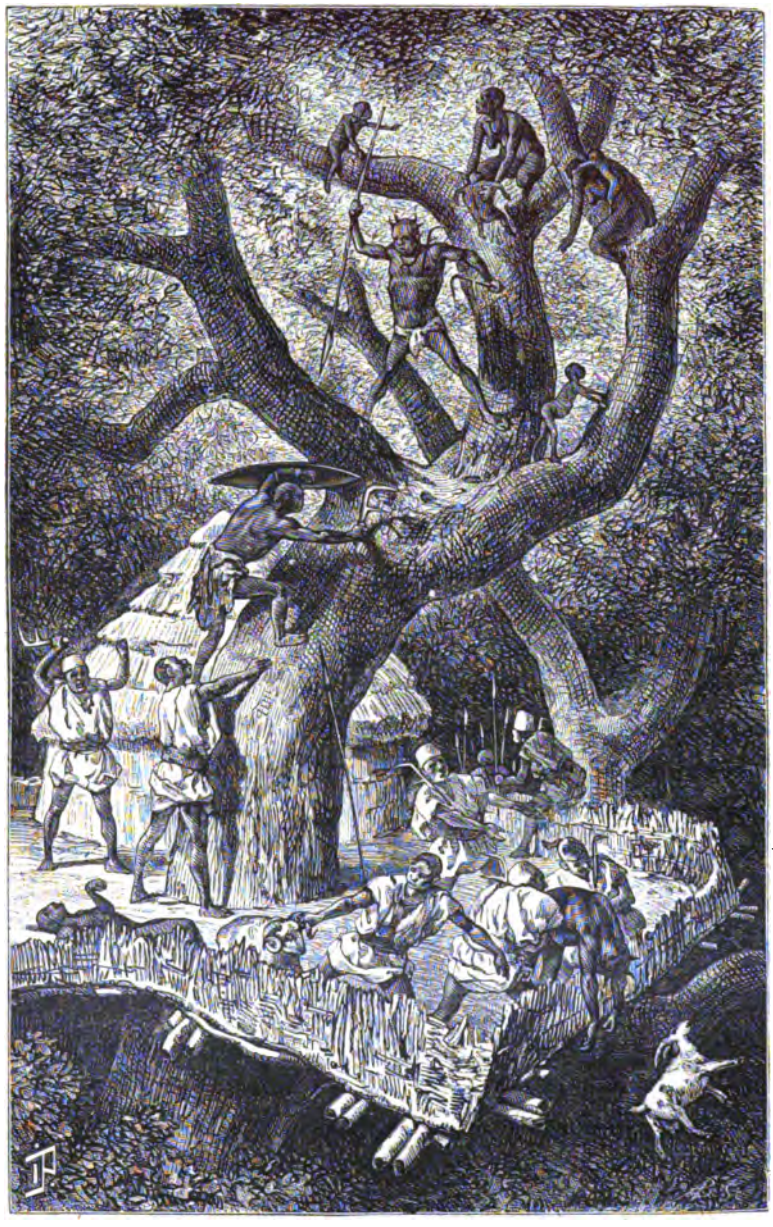
mands. Restait à déterminer la source du Niger et le cours supérieur ainsi que l'embouchure et le cours inférieur du grand fleuve africain : ce sont les Français qui ont le plus contribué à faire connaître le bassin supérieur, les Français et les Anglais qui se sont le plus occupés du bassin inférieur.

Parmi les ouvriers de la première heure, René Caillié mérite une

place d'honneur, tant il a déployé de courage, tant il a su, sans attache officielle, faire avec simplicité de grandes choses. La lecture de la relation de Mungo-Park l'avait comme exalté. Bien que sans fortune, il ne songea plus qu'à se lancer sur les traces de l'héroïque Écossais. Il apprit l'arabe et passa au Sénégal. Il se donnait comme un Égyptien emmené en Europe dès son bas âge par des Français qui faisaient partie de l'armée conquérante de l'Égypte, et il sut si bien se pénétrer de son rôle que personne n'en soupçonna l'imposture. Parti de Boké sur le Rio Nunez, il traverse d'abord le Fouta-Djalon et arrive à Timné, mais harassé de fatigue, affaibli par les privations et le manque de soins. Il y tombe malade, mais excite la pitié d'une vieille négresse qui le recueille, le soigne et le guérit. Enfin il se met en route pour le Niger et traverse le Bambara, prenant avec soin des notes sur tout ce qui le frappait en chemin. Arrivé à Djenné, il devient l'ami du prophète Ségou-Ahmadou, en lui prêtant son parapluie. Ce modeste instrument de la civilisation européenne non seulement lui ouvre toutes les portes, mais encore lui vaut de précieuses amitiés. On lui donne de l'argent, on lui délivre un sauf-conduit, et, le 22 mars, il s'embarque enfin sur le Niger pour le descendre jusqu'à Tombouctou. Le voyage fut pénible, car les barques qui composaient la flottille étaient fort lourdes, et, n'ayant pas de voiles, n'avançaient qu'en temps de calme; d'un autre côté, elles étaient si fragiles que le moindre vent menaçait de les faire chavirer. Ce fut dans ce triste équipage que Caillié descendit le Niger, traversa le lac Debou, et, le 19 avril 1828, arriva à Kabra, port de Tombouctou. Le lendemain il faisait son entrée à Tombouctou. « Je voyais donc cette capitale du Soudan qui, depuis si longtemps, était le but de tous mes désirs. En entrant dans cette cité mystérieuse, je fus saisi d'un sentiment inexprimable de satisfaction, je n'avais jamais éprouvé une sensation pareille, et ma joie était extrême, mais il fallut en comprimer les élans. »

Revenu de son enthousiasme, Caillié ne tarda pas à trouver que le spectacle qu'il avait sous les yeux ne répondait pas à son attente. Tombouctou est beau, mais triste, car il est entouré d'immenses plaines de sables mouvants, d'un blanc tirant sur le jaune, et d'une aridité désespérante. Les maisons sont grandes, mais peu élevées, faites en briques roulées à la main et séchées au soleil. On y comptait sept mosquées, mais fort délabrées et d'une architecture rudimentaire. Caillié ne resta que quatorze jours à Tombouctou. Il craignait d'être découvert, et impitoyablement massacré. D'ailleurs il lui tardait de mettre ses notes en sûreté. L'occasion s'étant présentée de se rendre au Tafilet par

le Sahara, Caillié n'hésita pas à s'engager dans ce désert immense. Cette traversée fut longue et dangereuse. Tempêtes de sable brûlant, solitudes



L'ATTAQUE DE L'ARBRE DU CHEF GABERI

désolées, railleries ou mépris des Maures, grossiers et ignorants conducteurs de la caravane, rien ne lui fut épargné. L'espoir seul le soutenait. Ce n'était plus à Tombouctou qu'il songeait, mais à la France,

qui bientôt allait l'acclamer. Il arriva enfin à Tanger, et réussit à se jeter chez notre consul, qui lui facilita les moyens de se rapatrier. Caillié avait donc accompli avec un bonheur presque miraculeux cet audacieux voyage du Sénégal au Maroc par Tombouctou. Il avait parcouru un chemin énorme au milieu de contrées jusqu'alors inconnues. Le premier parmi les Européens, il était assez heureux pour apporter au monde savant les résultats de son voyage : aussi fut-il reçu en triomphateur.

En 1863, trente-six ans après Caillié, le lieutenant Mage et le docteur Quintin, envoyés en mission par Faidherbe pour rattacher le Sénégal au Niger par une ligne de stations commerciales ou de postes fortifiés, arrivèrent jusqu'à Ségou, la capitale d'Ahmadou, le fils du célèbre Hadji Omar. Reçus avec toutes les apparences de la cordialité, ils furent étroitement surveillés et obligés de suivre leur hôte dans diverses expéditions où ils durent savourer dans toute son horreur la barbarie africaine, et rester les témoins impassibles de massacres et d'égorgements abominables. Le tyran consentit pourtant à les relâcher après avoir signé un traité de pure forme, par lequel il s'engageait à favoriser les négociants et les colons français.

Pendant de longues années ce traité resta lettre morte, non seulement parce que Ahmadou n'avait pas été de bonne foi en le signant, mais aussi parce que les successeurs de Faidherbe ne songèrent pas à profiter des clauses du traité de Ségou. C'est un simple particulier qui, presque sans ressources, osa, comme autrefois Caillié, s'aventurer dans ce pays oublié, et força le gouvernement à sortir de son indifférence systématique. Paul Soleillet, grand cœur et noble esprit, débarque à Saint-Louis en 1878, bien résolu à gagner Alger en passant par le Niger. Il part sans autre escorte qu'un tirailleur sénégalais, sans armes, presque sans bagages. Partout il est bien accueilli par les indigènes, et, quand il arrive à Ségou, le sultan Ahmadou envoie à sa rencontre plusieurs centaines de soldats, qui saluent le drapeau tricolore fièrement déployé à l'avant de sa barque. Il est vrai que le sultan, jaloux et inquiet, ne permit pas à notre compatriote de pousser jusqu'à Tombouctou, mais il le laissa librement circuler dans ses États. Soleillet revint avec la même facilité, bien persuadé que rien n'était plus facile que d'établir un courant d'affaires entre le Sénégal et le Niger. Quelques mois plus tard, il rentrait en campagne, mais par une autre direction. Il voulait en effet cette fois gagner Tombouctou, non plus par le Sénégal, mais par les oasis d'Adrar, de Tichit et de Oualata ; mais il fut attaqué par des écumeurs du Sahara, les Ouled-Dlim, et dépouillé de tout ce qu'il possédait. Soleillet

ne se découragea pas, et, soutenu cette fois par le gouvernement, reprit son bâton de voyage. Brusquement rappelé en arrière par suite de mesquines querelles, il ne devait jamais revenir au Sénégal. Il n'en avait pas moins frayé la voie. La France n'avait plus qu'à s'y engager. D'ailleurs il n'était que temps d'indiquer, non plus par des tentatives isolées et par des promesses, mais par des actes énergiques, qu'on voulait étendre l'influence et au besoin la domination française dans la vallée du Niger.

Il s'agissait d'abord de trouver, plus loin que notre dernier poste sur

EXTERMINATION D'UNE TRIBU AFRICAINE

le Sénégal, Médine, un point où nous pourrions concentrer nos moyens d'action et au besoin de résistance. Le capitaine Gallieni, chargé de cette délicate mission, se décida pour Bafoulabé, au confluent du Bafing et du Bakoy, à peu près à mi-chemin entre Médine et le Niger (décembre 1879). Ce n'était qu'un premier pas en avant. Gallieni en fit aussitôt un second en construisant un nouveau poste à Kita, dans un pays sain et fertile, au point de convergence des routes de caravane entre le haut Niger, le haut Sénégal et le Sahara. Enhardi par le succès, il se dirigea sur le

Niger, mais il fut attaqué en route, à Dio, par les indigènes qui se défiaient de ses intentions, n'échappa que par miracle, et arriva en piteux équipage à Ségou. Le sultan Ahmadou, malgré ses hésitations, signa un second traité, à Nango, par lequel il mettait ses États sous notre protectorat, car il venait d'apprendre que la France avait vengé le guet-apens de Dio, et pris d'assaut la citadelle de Goubanko, où s'étaient réfugiés les plus déterminés de nos adversaires.

La France arrivait donc sur le Niger, mais le maître de Ségou ne dissimulait plus ses craintes, et, de plus, nous nous heurtions à un empire africain, le Ouassoulou, improvisé dans ces dernières années et bien organisé par son créateur, Samory. De là, une série d'expéditions brillantes fort bien dirigées par le colonel Borgnis-Desbordes, et qui ont abouti d'une part au refoulement de Samory, de l'autre à la création d'un poste sur le Niger, à Bamakou (1882). « Saluons les couleurs françaises flottant sur les bords du Niger, avait dit Borgnis-Desbordes en posant la première pierre du fort. Le bruit que font nos petites pièces à feu ne dépassera pas les montagnes qui sont à nos pieds, et cependant, soyez-en convaincus, on en entendra l'écho bien au delà du Sénégal. Tous les Français qui mettent au-dessus de tout la grandeur et l'honneur de leur pays applaudiront sans réserve à ceux de leurs compatriotes qui, à force d'énergie, d'abnégation, de courage, de discipline, se sont montrés, malgré toutes les difficultés qu'ils ont rencontrées, à la hauteur de la grande œuvre de civilisation, dont l'exécution, décidée par le Parlement, leur a été confiée. »

En effet, d'importants résultats avaient été obtenus. Nous nous étions rapidement emparés d'un territoire égal en superficie au tiers de la France. Trois forts avaient été construits, à Bafoulabé, à Kita et à Bamakou. Les 426 kilomètres qui séparent Bafoulabé du Niger avaient été reliés par des itinéraires soigneusement étudiés. Le drapeau national avait été victorieusement promené dans toute la région, et les indigènes, horriblement foulés depuis longues années par les ambitieux et les bandits de l'Afrique occidentale, s'habituaient à la pensée d'accepter la domination réparatrice et la protection efficace de la France. C'étaient là d'heureux débuts et d'un excellent augure pour l'avenir.

Une fois installés à Bamakou, notre premier soin fut de consolider notre établissement en lançant de divers côtés des reconnaissances. Les deux plus importantes ont été exécutées par le lieutenant de vaisseau Caron et par le capitaine Binger. Le premier, sur sa canonnière le *Mage*, a descendu le Niger jusqu'à Kabra, le port de Tombouctou. Il a déter-

CARAVANE D'ESCLAVES

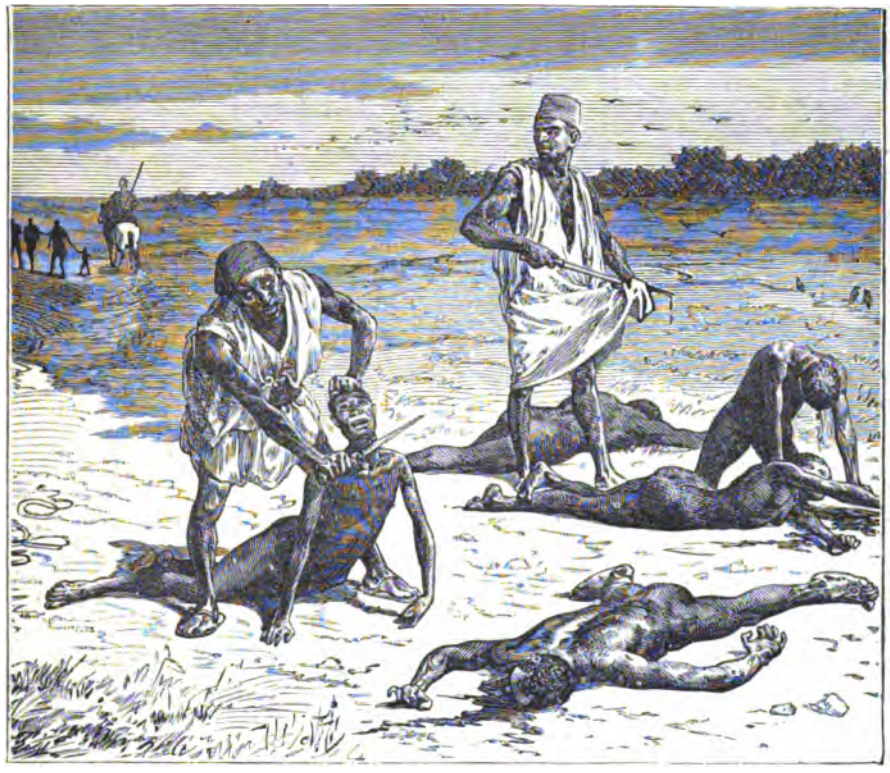
miné avec précision la latitude de cette ville, et levé près de 800 kilomètres entièrement nouveaux. Malgré les provocations des Touaregs, il a rempli sa mission sans tirer un coup de canon. Quant à Binger, il avait pour objet d'explorer la place blanche qui, dans les cartes, se trouve encore dans la boucle du Niger entre Siguiry, Tombouctou et la mer, et de relier les travaux exécutés par nos officiers sur les rives du grand fleuve avec les itinéraires de Caillié et de Barth. Il se heurta tout d'abord à l'hostilité mal déguisée de notre prétendu allié Samory, mais il rebroussa chemin, et, par une autre direction, arriva à l'importante ville de Kong, où il fut bien reçu par les marabouts et put à son aise nouer d'utiles relations avec différents chefs africains. En général ces chefs paraissent avoir renoncé à leurs haines stériles contre les Européens. Ainsi que l'écrivait un de nos plus vaillants explorateurs, le docteur Colin, « la sécurité de l'Européen dans le Soudan occidental est aujourd'hui absolue. Je m'en irais sans hésitation, avec une canne pour toute arme, de Bakel jusqu'au Niger. Je suis persuadé que je serais non seulement respecté, mais encore bien accueilli. »

Il est vrai que ces sentiments affectueux n'existent peut-être qu'à la surface. Aux dernières nouvelles, un de ces rois africains, et non le moins puissant, Ahmadou, nous avait déclaré la guerre ; mais, chassé de ses capitales, Ségou et Nioro, à la suite d'une brillante campagne dirigée par le colonel Archinard (1890-1891), il erre maintenant en fugitif dans ses anciens domaines, et la France a définitivement passé le Niger, et poursuit sa marche victorieuse sur Tombouctou.

C'est encore à des Français que l'on doit la découverte des sources du Niger. Deux agents de la maison marseillaise Verminck, Zweifel et Moustier, formèrent le projet de profiter de leur séjour à la côte de Guinée pour s'enfoncer dans l'intérieur et tâcher de découvrir les sources du grand fleuve soudanien. Ce n'était pas une médiocre entreprise que de s'engager avec de riches bagages et une faible escorte dans un pays déchiré par des guerres continuelles et qui est un des foyers de l'esclavage. Les chasseurs d'hommes, en effet, qui considèrent les blancs comme de redoutables rivaux, ont réussi à convaincre les malheureux exploités par eux que les blancs sont des démons malfaisants et des anthropophages déterminés, en sorte qu'oppresseurs et opprimés sont d'accord dans la haine qu'ils portent aux Européens. Nos compatriotes ne reculèrent pas devant ces dangers. C'était pour eux comme un point d'honneur de ne pas se laisser devancer dans cette importante découverte par des étrangers. Dès 1882, le major anglais Laing avait bien signalé le mont Loma

comme pouvant renfermer les sources du Niger, mais il n'avait aperçu cette montagne qu'à 147 kilomètres de distance, et la position de Loma était restée vague et sans précision. On ne savait si la rivière qui y prenait naissance était le plus lointain des ruisseaux qui deviennent le Niger, ou s'il fallait chercher ailleurs la vraie source du fleuve.

De nombreux obstacles assaillirent nos compatriotes dans ce trajet à la recherche de l'inconnu. Ici, dans le pays des Tinnés idolâtres, ils se



ÉGORGEMENT DES ESCLAVES

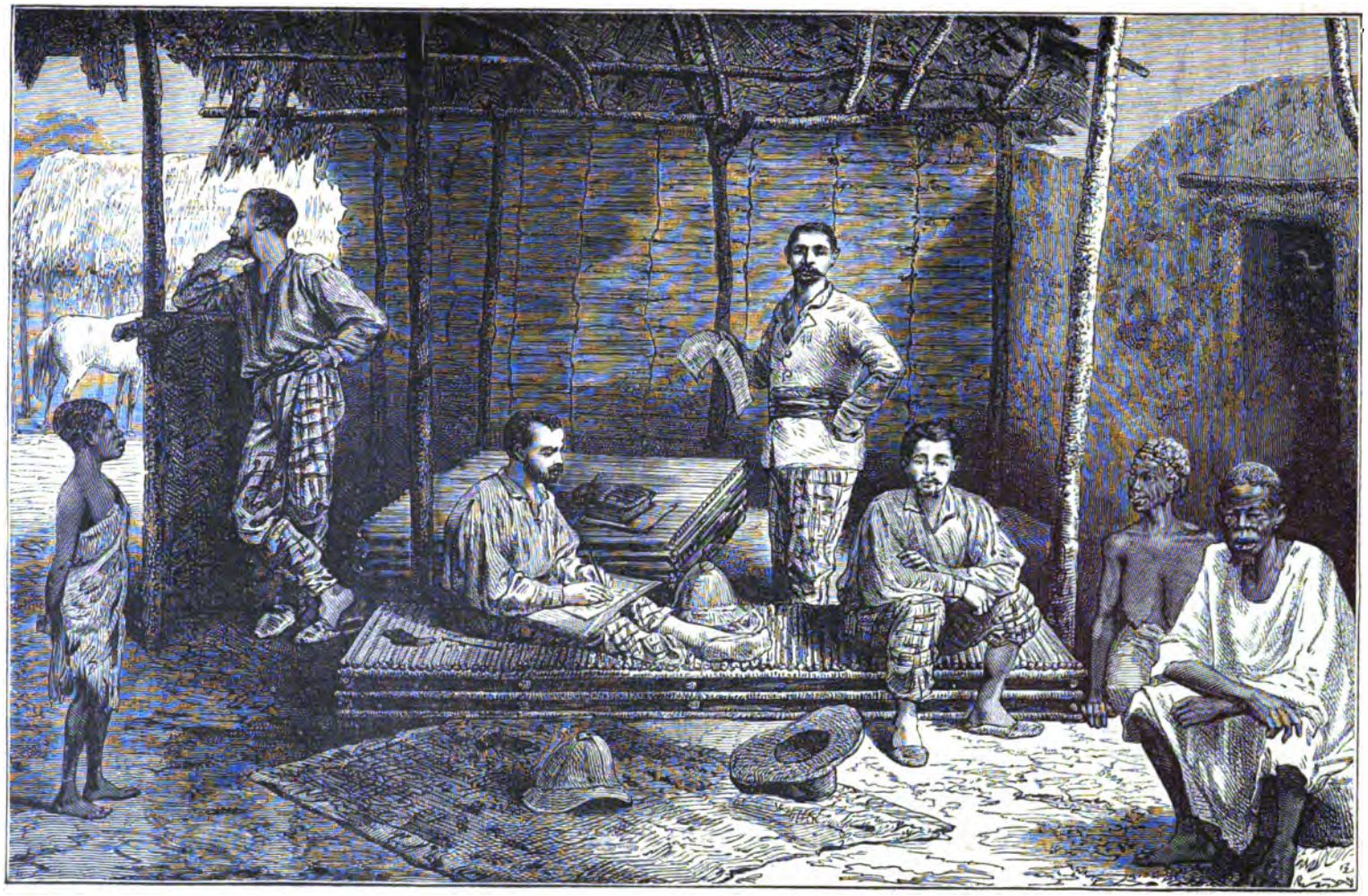
heurtent aux préjugés indigènes; là, dans le Limbah et la Soulimamâ, ils sont tantôt exploités, tantôt respectés par les indigènes, qui les regardent comme des magiciens redoutables. La grande difficulté était l'alimentation de l'escorte, et aussi la nécessité de s'arrêter à chaque village pour entrer en pourparlers avec les roitelets africains et endormir leurs méfiances. Tous s'accordaient à dire que les sources du fleuve étaient sacrées, et que boire leurs eaux c'était s'exposer à une mort certaine. Nos explorateurs arrivèrent enfin à Tantafara. Ils voyaient déjà se profiler à l'horizon les montagnes d'où sort le fleuve, mais ils furent tout à coup arrêtés par le roitelet local, qui ne voulut pas les laisser aller plus loin.

Ils ne tinrent pas compte de ces interdictions et poussèrent en avant. Aussitôt les indigènes prirent une attitude hostile. Zweifel et Moustier ne purent s'avancer que jusqu'au village de Foriah, et ils eurent la satisfaction de contempler de loin la source et le cours supérieur du Niger. Trois pics de granit se dressaient devant eux. De l'un de ces pics, le Tembi, s'échappe la source sacrée. Les voyageurs auraient bien voulu s'en approcher davantage, mais le prêtre gardien de la source redoutait le contact des Européens qui détruisaient son prestige en éclairant les Africains. Promesses, menaces, tout fut inutile. On se heurtait contre une mau-

GALLIENI

vaise volonté absolue. A moins de s'ouvrir un passage de vive force, il n'y avait plus qu'à battre en retraite. Zweifel et Moustier s'y décidèrent. Nos compatriotes n'ont donc pas vu la source même du Niger, mais ils ont en partie déchiré les voiles qui l'enveloppaient. C'est un fait considérable dans l'histoire de la géographie, et tout l'honneur leur en revient.

S'ils avaient été soutenus et encouragés par le gouvernement, c'est encore à nos compatriotes que serait revenu l'honneur de fonder aux sources du Niger une colonie européenne. Les Anglais avaient, il est vrai, frayé le chemin. En 1831, Laird, Oldfield et Allen, en 1841 Trotter, avaient essayé, en remontant le fleuve, d'établir avec le Soudan une



LA MISSION GALLIENI A MANGO

communication courte et facile. Ces tentatives ne réussirent pas, par suite de l'action meurtrière du climat, et elles avaient peu ajouté aux connaissances géographiques. En 1854 le docteur Baikie surmonta les obstacles que n'avaient pu vaincre les expéditions précédentes, et explora avec soin le Niger inférieur et son grand affluent oriental la Bénoué. Les voyages ultérieurs de J. May (1858), du docteur Rohlfs (1866-1867), de Robert Flogel (1880-1885) et de Joseph Thomson (1885) augmentèrent encore nos connaissances relatives au Niger inférieur et à la Bénoué. Ce fut alors que des négociants français, bien inspirés, résolurent de s'établir dans les plaines basses et fertiles qui constituent le delta du Niger. Ils réussirent en peu de temps à fonder une trentaine de comptoirs, mais ils ne purent soutenir la concurrence anglaise. Les quatre compagnies anglaises qui s'étaient déjà formées pour exploiter le commerce de la région se fondirent en une seule, la Compagnie royale du Niger, et le gouvernement lui prêta le formidable appui de ses vaisseaux et de ses soldats. Nos négociants comprirent qu'ils n'avaient plus qu'à céder la place. Ils le firent de bonne grâce et vendirent leurs comptoirs et leur outillage d'exploitation commerciale à la nouvelle compagnie (1884). Ce n'était pas une défection, puisque l'initiative privée avait seule présidé à la création de ces comptoirs, ce fut plutôt du découragement trop justifié par la systématique apathie de nos gouvernants. C'est ainsi que la France a perdu l'occasion de déployer son drapeau dans une contrée appelée à un grand avenir, et de s'installer à l'embouchure d'un fleuve dont elle commande la source et possède le cours moyen.

En résumé, le Soudan tout entier est aujourd'hui connu et exploré dans ses lignes générales. Sans doute de nombreux cantons restent encore à étudier, et, probablement, il faudra rectifier bien des erreurs de position, mais l'essentiel est fait. Le reste sera l'œuvre du temps.

SOURCE DU NIGER. — VUE PRISE DU PLATEAU DE FARIA
Dessin de Taylor d'après un croquis de MM. Zweifel et Moustier (expédition Verminck).

CHAPITRE III

L'AFRIQUE AU SUD DE L'ÉQUATEUR

Dans l'Afrique au sud de l'Équateur, les découvertes ont porté vers deux directions principales, dans le bassin du Zambèze et dans celui du Congo. Un nom domine tous les autres, celui de David Livingstone, qui fut le grand découvreur et le grand apôtre de la civilisation dans cette région; mais il serait injuste de passer sous silence ceux qui l'ont précédé et ceux qui ont continué sa grande mission. Donner une idée d'ensemble de leurs travaux n'est pas une tâche aisée, car cette immense contrée est encore bien mal connue. On sait qu'elle est arrosée par d'innombrables cours d'eau, semée de lacs de toutes grandeurs, mais peu accessible, car c'est de là que rayonne l'inextricable réseau des fleuves équatoriaux, au nord le Nil et ses sources multiples, au nord-ouest les tributaires du lac Tchad, à l'ouest le Congo, au sud le Zambèze et ses grands affluents, à l'est la Rovouma, le Loufidji, etc. Longtemps on considéra le pays comme un désert inhabitable; on sait aujourd'hui qu'il possède au contraire une faune et une flore d'une merveilleuse variété et d'une richesse infinie. On sait en outre qu'au cœur de l'immense continent se pressent des tribus nombreuses et vivent des souverains qui comptent leurs sujets par millions. En un mot, c'est comme un nouveau monde qui s'ouvre aux ardentes investigations des Européens, c'est une mine inépuisable de richesses pour qui saura les exploiter. Un grand avenir est sans doute réservé à cette partie de l'Afrique : aussi les pionniers de la civilisation qui y furent les ouvriers de la première heure méritent-ils, puisqu'ils ont été à la peine, de se trouver à l'honneur.

Aux missionnaires protestants revient le mérite des premières explo-

rations. En 1843, à Rabbaï-M'pia, au nord de Zanzibar, le révérend Lévis Krapf fondait une mission de l'Église anglicane. Il voyait s'ouvrir devant lui un champ d'investigations presque sans limites, non seulement parce que la région était défendue par un climat dangereux, mais surtout parce qu'au delà des côtes vivaient des peuples dont la réputation de férocité paraissait justifiée. Le révérend n'hésita pas à franchir cette zone littorale. Il parcourut dans tous les sens le pays des Djaggas qui jadis, au temps de la domination portugaise, avaient rempli de terreur l'Afrique méridionale. Il les trouva à peu près inoffensifs, et même portés à recevoir l'enseignement chrétien. Rejoint en 1846 par le révérend Rebman, Krapf se risqua plus avant dans l'intérieur. C'est lui qui découvrit, à 200 milles environ de la côte, au sud de l'Équateur, deux pics couronnés de neiges éternelles, le Kilimandjaro, dont les deux cimes atteignent 6 115 et 5 200 mètres d'altitude, et le Kénia, cône isolé, de formation volcanique, se terminant par un pic aigu de 5 200 mètres. On sait déjà que la découverte de ces montagnes suscita les importants voyages de Burton, Speke et Grant dans la région du Nil. Krapf s'occupa également des langues indigènes et se livra à d'importantes investigations ethnologiques. A vrai dire, ce n'est pas lui qui démontra que tous les peuples du sud de l'Afrique appartiennent à une même race, dont les Cafres sont le type, mais, par l'étude pratique des idiomes congénères, il a contribué à affermir cette théorie. Grâce à lui, là où naguère tout était vague et confus, on put embrasser d'un regard assuré la distribution générale des races africaines du sud. Ce fut un pas immense fait par la science géographique.

Un autre missionnaire anglais, David Livingstone, par ses travaux incessants, par le bonheur de ses entreprises, par l'imprévu de ses découvertes, allait jeter un jour singulier sur une autre partie de l'Afrique, celle que les marchands d'ivoire et les négriers portugais visitaient déjà depuis plusieurs siècles, mais sans la décrire. Livingston arriva en 1849 sur le continent noir. Il fonda une mission à Colobeng chez les Betchuanas, mais les Boers du Transvaal se déclarèrent contre lui, et les chaleurs persistantes de la contrée le forcèrent à choisir une station plus hospitalière. En remontant la Zonga et son affluent le Tamaloucan, il atteignit, le 1er août 1849, une grande nappe d'eau vaseuse, de 150 kilomètres environ de circonférence, qui paraît communiquer, à l'époque des crues, avec les affluents du Limpopo et du Zambèze : c'est le lac N'gami. Mis en goût par cette première découverte, Livingstone continua ses excursions. En 1849 il parcourait le pays des Makololos, sujets du

roi Sébitouané, qui fit un excellent accueil au missionnaire. Sa fille, qui lui succéda, lui permit de parcourir librement la contrée. En juin 1851, après une pointe de 200 kilomètres dans la direction du nord, il arrivait à Sécheké sur le Zambèze, au cœur même du continent. C'était un résultat inespéré. Il revint aussitôt au Cap pour y chercher des renforts

LIVINGSTONE

et des subsides, et, dès l'année suivante, revenait à Linyanti, où le fils de Sébitouané, Sékéletou, le recevait avec empressement. Il est vrai que des tribus ennemies, les Mambaris, furieux de voir brusquement interrompre la traite des nègres, qui constituait le plus clair de leurs revenus, menaçaient le souverain assez imprudent pour écouter ainsi les conseils d'un Européen ; Livingstone, sans se laisser émouvoir par ces menaces, explora tranquillement le pays et remonta même le Zambèze jusqu'à son

confluent avec la Liba, à Nariélé. C'était une nouvelle voie de pénétration commerciale et humanitaire qu'il ouvrait ainsi à travers le continent.

Ces reconnaissances n'étaient pour ainsi dire que préparatoires. Livingstone aurait voulu traverser l'Afrique depuis la mer des Indes jusqu'à l'Atlantique et démontrer par cet éclatant témoignage que l'intérieur du continent n'était pas une mer de sable : idée neuve et originale, qui devait être féconde en résultats inattendus ; mais pour entreprendre un pareil voyage, il fallait un courage et une résolution à toute épreuve. Heureusement Livingstone était un missionnaire dans la pure et sublime acception du mot, c'est-à-dire un porteur de bonne nouvelle. Toujours calme, bienfaisant, médecin du corps et de l'âme, il entrait dans ces villages perdus le sourire aux lèvres, prêchant la douceur et la paix, enseignant l'amour du travail et le respect de la vie humaine. Aussi les nègres couraient-ils à sa rencontre, et l'accueillaient-ils comme une sorte de Messie bienfaisant. Escorté par des Zambéziens et par des Makololos qui avaient voulu à tout prix l'accompagner, Livingstone part de la côte orientale en novembre 1853, remonte le Zambèze, puis la Liba, dont les eaux sombres serpentent au milieu de vertes prairies et d'arbres gigantesques. Partout il reçoit un bon accueil, surtout chez les Londas, auxquels, pour les récompenser, il montre la lanterne magique. La caravane arrive bientôt au lac Dilolo, nappe d'eau où se mêlent et se séparent les eaux qui s'écoulent au sud vers le Zambèze, et au nord vers le Kassaï, affluent du Congo. Malgré des pluies diluviennes, qui arrêtent la marche de ses hommes, malgré la fièvre qui l'étreint, malgré l'hostilité des farouches Chiboques, qu'il ne parvient à désarmer que par sa patience, Livingstone franchit le Kassaï, large de 100 mètres entre des coteaux boisés hauts de 500 mètres, et, en mai 1854, arrive enfin à Saint-Paul de Loanda sur l'Atlantique. Le premier des Européens, il venait de traverser l'Afrique d'un océan à l'autre.

Livingstone, épuisé de fatigue, dut rester près d'un mois à Saint-Paul, jusqu'à son complet rétablissement ; puis il ramena dans leurs pays ses fidèles Zanzibariens et Makololos. Ce ne fut pas sans de rudes fatigues, mais ils revirent les unes après les autres leurs capitales barbares, Litouba, Nariélé, Linyanti, et y firent des entrées triomphales. Depuis plus d'un an des paquets et des lettres étaient arrivés pour Livingstone. On les avait déposés dans une île du Zambèze, et mis à couvert sous une hutte. Après avoir distribué quelques présents, le missionnaire se remit en route. Il voulait, mais par un autre chemin, revenir à la côte

orientale. Son fidèle allié, le chef des Makololos, Sékéletou, l'accompagna jusqu'aux fameuses chutes du Zambèze, le Mosia-Tounya ou Fumée Tonnante. On les nomme encore Chongoué ou l'Arc-en-Ciel.

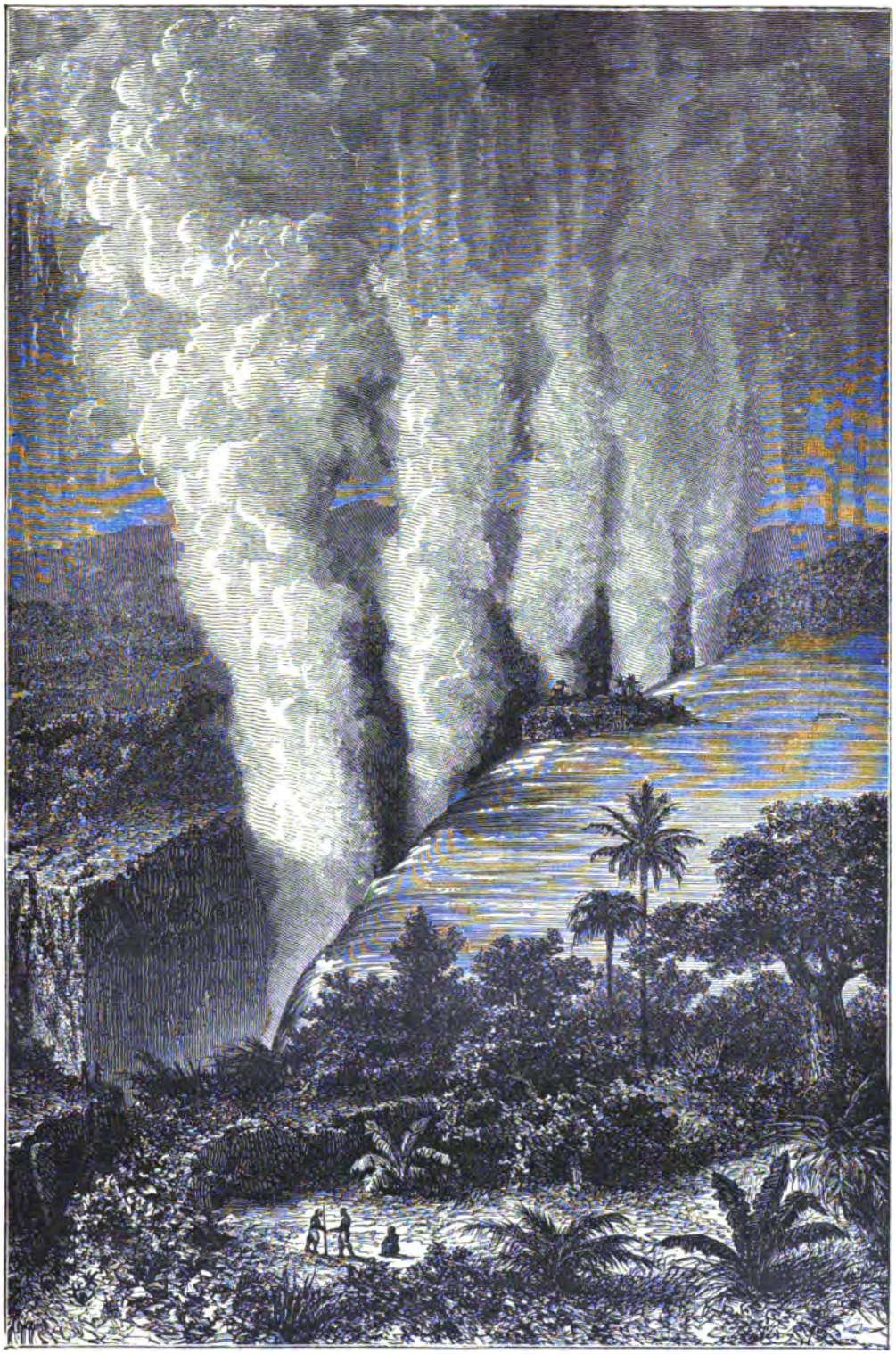
RIVERAINS DU ZAMBÈZE

Livingstone leur a donné le nom définitif de chutes Victoria. Elles ont été formées par une déchirure transversale du basalte qui constitue le lit du fleuve. C'est une faille deux fois plus profonde que la cascade du Niagara n'a de hauteur, et dans laquelle se précipite avec un fracas étourdissant un fleuve de plus de 1 600 mètres de large. Les eaux, arrivant à

une profondeur inconnue, rebondissent et forment au-dessus de l'abîme des colonnes de vapeur qu'on aperçoit à une distance de 32 kilomètres, et qui, après s'être condensées, retombent en une pluie fine et perpétuelle. Le soleil du matin revêt ces panaches humides des vives couleurs d'un triple arc-en-ciel, et les rayons du soir leur communiquent une teinte sulfureuse, qui fait ressembler ce gouffre béant à la gueule de l'enfer. Dans l'univers entier il est peu de spectacles aussi saisissants.

Après avoir visité en détail ces chutes majestueuses et planté dans l'île, qui est au milieu de la cascade, des noyaux d'arbres fruitiers et des grains de café, Livingstone continua sa descente du Zambèze. Il découvrit en passant les confluents de la Linto, de la Cafoué, du Zangoué et du Chiré, visita les ruines de la cité portugaise de Zoumbo, et arriva enfin dans le delta du fleuve, immense bas-fond couvert d'herbes et de roseaux, parmi lesquels s'élèvent çà et là des cocotiers et des mangoustans. A l'extrémité septentrionale du delta se trouve la ville de Quilimané. Livingstone y termina son odyssée de trois années, et en décembre 1856 il rentrait à Londres. Les ovations de ses compatriotes n'ébranlèrent pas plus sa modestie que les souffrances qu'il avait endurées n'avaient altéré sa patience. « Quelle que soit la valeur de mes découvertes, disait-il, celle que je considère comme la plus précieuse est d'avoir constaté le grand nombre d'excellentes gens qu'il y a sur la terre. »

Les découvertes de Livingstone eurent un retentissement considérable. Les Anglais ne lui marchandèrent pas les moyens de recommencer ces fructueuses explorations, qui, tout en flattant leur amour-propre, assuraient à leur commerce d'importants débouchés. Le missionnaire organisa donc sans peine une seconde expédition. Il emmenait cette fois avec lui son frère Charles, les docteurs Kirk et Thornton, et un petit bateau démontable qui d'ailleurs ne rendit aucun service. Il s'agissait d'installer de nouvelles missions sur le Zambèze, de supprimer la traite, d'établir la paix parmi ces tribus que désolent des guerres perpétuelles, et de vérifier l'existence d'un lac que dessinaient de vieilles cartes portugaises. D'Anville avait inscrit ce lac sur sa carte d'Afrique de 1749 sous le nom de Maravi, mais les géographes de la première moitié du siècle l'avaient effacé, tant ces notions étaient vagues et confuses. Les voyageurs remontèrent d'abord une des branches du Zambèze, le Congoué, puis le Zambèze jusqu'aux superbes chutes de Kebrasaba, où le fleuve, large environ de 1 000 mètres, se resserre en un canal sinueux de 40 mètres, et se précipite à travers des gorges que surmontent des rochers noirâtres



CATARACTES DU ZAMBÈZE

de 900 mètres. Il était impossible d'aller plus loin par eau. L'expédition redescendit le fleuve jusqu'au confluent du Chiré, à 160 kilomètres de la mer des Indes. C'est une rivière importante, resserrée entre des montagnes abruptes et boisées. On la remonta jusqu'aux splendides cataractes dites de Murchison. Livingstone se rendit alors à pied jusqu'à un lac nommé Chiroua, qui lui avait été signalé dans le voisinage de la rivière (13 avril 1859). C'est une belle nappe d'eau, semée d'îlots, peuplée de crocodiles et d'hippopotames. Du Chiroua et toujours en remontant le Chiré, Livingstone trouva un autre lac, le Pamalombé, et enfin, le 16 septembre 1859, déboucha dans le fameux lac Nyassa ou Marawi. Il y séjourna peu, car il attendait d'Angleterre un nouveau bateau, le *Pionnier*, qu'on lui avait promis, et plusieurs missionnaires envoyés d'Oxford et de Cambridge. Le *Pionnier* n'arriva aux bouches du Zambèze qu'en janvier 1861, et il ne put naviguer sur le Chiré qu'après un retard de plusieurs mois causé par l'opposition du gouvernement portugais. Chemin faisant, les Anglais eurent la satisfaction de délivrer plusieurs caravanes d'esclaves, conduits à coups de fouet et le carcan au cou. Ils arrivèrent au lac Nyassa, un des plus beaux de l'Afrique, au centre d'un pays riche et peuplé, mais que commençaient à ravager les traitants arabes qui y avaient établi un de leurs territoires de chasse. Livingstone explora les rives du Nyassa, et fit dans le pays environnant d'utiles reconnaissances; mais la mort frappa coup sur coup la plupart de ses compagnons. Sa femme mourut de la fièvre. Un banquier qui tenait en dépôt une partie de sa fortune fit faillite. Ces malheurs successifs, sans l'abattre, ralentirent son zèle. Il se décida à abandonner pour le moment le théâtre de ses prédications, et retourna à Londres, mais avec la pensée bien arrêtée de tout préparer pour un nouveau voyage de découvertes (1864).

En effet, dès l'année 1865, grâce aux subsides fournis par le gouvernement britannique, par la Société de géographie de Londres et par de généreux donateurs, Livingstone se remettait en route. Cette fois il se proposait de remplir le vide qui existait encore sur les cartes entre le Nyassa Marawi et le Tanganyka, d'achever la reconnaissance de ce lac qui n'avait été qu'ébauchée par Burton et Speke, et de se porter aussi loin que possible à l'ouest du Tanganyka dans la direction de l'Atlantique, et au nord dans la direction de l'Équateur. Le programme était complexe, mais soigneusement élaboré, et Livingstone était homme à l'exécuter.

Livingstone s'était d'abord rendu à Bombay, où il enrôla des cipayes et des esclaves africains libérés. En janvier 1866 il touchait à Zanzibar

MARCHE DE LIVINGSTONE DANS LES MARAIS

et s'engageait dans la région baignée par la Rovouma. Le 18 mai 1866 on recevait à Zanzibar des lettres de lui datées de cette rivière, mais bien des mois devaient s'écouler avant qu'on eût d'autres nouvelles. Les hommes de l'escorte avaient vite perdu courage. Ils auraient voulu contraindre Livingstone à renoncer à son voyage. Non seulement ils s'arrêtaient à tout propos, mais encore rouaient de coups les bêtes de somme, et cherchaient même à ameuter les indigènes, en faisant passer leur chef pour un véritable sorcier. Livingstone ne céda pas. Il congédia les récalcitrants, et les remplaça par des Africains de bonne volonté, qu'il gagna à ses projets. C'est ainsi qu'il traversa le Bobiso, le Bobemba, le Baroungou, le Lounda et le Meroungoun. Il découvrit sur son chemin les lacs Moéro et Bangouéolo, et arriva enfin à Oujiji sur les bords du Tanganyka. Il s'arrêta quelque temps dans cette ville, dont il fit son quartier général, et d'où il expédia diverses lettres, qui parvinrent à leur adresse, et rassurèrent sur son compte, car les hommes d'escorte avaient inventé, pour justifier leur retour, une histoire sinistre qui fit croire pendant longtemps à la mort de l'explorateur. Livingstone, sans se déconcerter, continuait ses découvertes. Il descendait la Loualaba, émissaire du lac Moéro, et découvrait deux autres lacs, le Kémolondo et le Lincoln, mais, atteint par la maladie et miné par la fièvre, il fut obligé de s'arrêter et revint à Oujiji, où il mit en ordre ses notes et attendit des temps meilleurs (1871). C'est à Oujiji que le retrouva un voyageur parti à sa recherche, le fameux Stanley.

En Europe on était sans nouvelles de Livingstone depuis quatre ans. Des nombreuses lettres qu'il avait expédiées depuis 1868, aucune n'était arrivée à destination. Vers la fin de 1870 la Société de géographie de Londres se décida à envoyer une expédition à sa recherche, mais elle procéda avec une telle lenteur, et elle fut arrêtée à la côte de Zanzibar par des circonstances si défavorables, qu'elle échoua piteusement. Pendant ce temps un reporter du *New York Herald*, Stanley, que rien de particulier ne préparait à cette mission qu'un entrain extraordinaire, une santé de fer et un courage à toute épreuve, arrivait à Zanzibar, sur l'ordre de son directeur, Gordon Bennett, de retrouver Livingstone coûte que coûte. Il enrôlait aussitôt ses porteurs, organisait sa caravane, et s'enfonçait résolument dans la direction du Tanganyka. Il arrivait, après deux mois de marche, à Ounya-Nyembé, la grande colonie arabe de l'intérieur, mais était obligé de s'ouvrir un passage à travers des tribus hostiles, et parvenait enfin, après 236 jours d'un pénible voyage, en vue du grand lac, à Oujiji, où il retrouva Livingstone affaibli par les priva-

tions, mais jouissant encore d'une santé vigoureuse (3 novembre 1871).

Réconforté par l'arrivée de Stanley, Livingstone, qui ne considérait pas sa tâche comme terminée, proposa à son sauveteur d'explorer avec lui la rive septentrionale du lac, car il croyait que la Loualaba était un affluent du Nil, et que le Tanganyka était un des réservoirs du grand fleuve égyptien. Ce voyage dura quatre mois. Il leur fit connaître l'existence d'une rivière, le Rouzizi, qui verse ses eaux dans le Tanganyka.

MORT DE LIVINGSTONE

Le grand lac n'est donc pas un émissaire, mais un réceptacle, et il fallait renoncer à l'hypothèse qui en faisait une des sources du Nil. Livingstone n'y renonça qu'avec peine, car il était tenace dans ses idées, et, plutôt que de revenir à la côte avec Stanley, il se contenta de lui confier son journal et resta à Oujiji, afin de rechercher et d'établir la prétendue communication de la Loualaba avec l'Albert Nyanza et par conséquent avec le Nil.

Ce fut son dernier voyage, et il fut extrêmement pénible. Le docteur s'était engagé dans une région lacustre à l'ouest du Tanganyka, le

Kazongo. On aurait dit une éponge détrempée. On ne sortait d'un bourbier que pour entrer dans un autre, et la pluie ne cessait de tomber. Livingstone se traînait à peine, tantôt porté sur les épaules de ses compagnons, tantôt, quand par hasard on rencontrait un terrain sec, tenaillé par les *sirafous*, redoutables fourmis qui enfoncent dans la chair leurs mandibules tranchantes, et ne se retirent qu'en emportant un lambeau. Le 27 avril 1873 Livingstone traçait de sa main tremblante les dernières lignes qu'il ait eu la force d'écrire. Le 1er mai il expirait sous une hutte de branchages, au village de Tchitambo, au sud du lac Bangouéolo. Il avait inspiré un tel dévouement à ses serviteurs Souzi, Chouma et Wainvright, qu'ils firent dessécher son cadavre au soleil et le portèrent sur leurs épaules jusqu'à la côte, à travers mille dangers. Ils arrivèrent à Zanzibar en février 1874 et remirent au consul d'Angleterre, en même temps que leur précieux fardeau, les papiers, les notes et les instruments du grand explorateur. Des honneurs exceptionnels furent rendus à ses dépouilles. Livingstone repose aujourd'hui dans l'abbaye de Westminster, mais des millions de nègres ont gardé son souvenir. Il a été comme l'émancipateur d'un continent. Ce fut un vrai saint, ou plutôt un apôtre. Son œuvre durera. Elle est fondée sur la justice et l'humanité.

Parmi les continuateurs de l'œuvre de Livingstone il en est deux qui, à des titres divers, se sont acquis une grande et légitime réputation : l'Anglais Cameron et l'Américain Stanley.

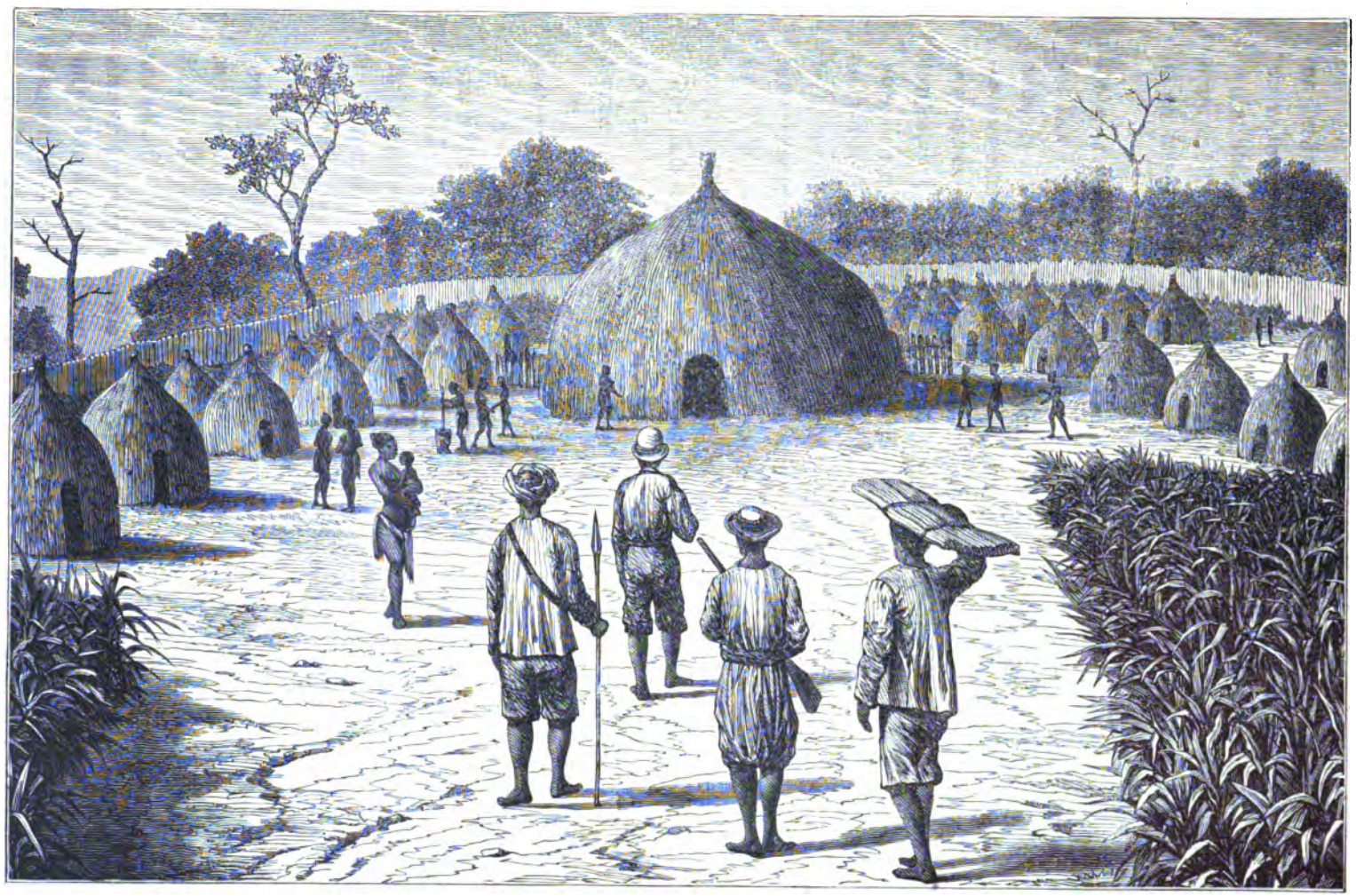
Cameron, qui s'était déjà proposé pour aller à la recherche de Livingstone, offrit à la Société de géographie de Londres d'explorer, en traversant le Kilimandjaro, la région des grands lacs du Nil, de gagner la Loualaba, et de descendre le Congo jusqu'à la mer. C'était une seconde traversée de l'Afrique d'un océan à l'autre. Ses offres furent acceptées. De concert avec le chirurgien Dillon, le lieutenant Murphy et le jeune Moffat, neveu de Livingstone, il partit de Bagamoyo, traversa l'Ousagara, l'Ougogo, l'Ounyamouézi, et atteignit le Tanganyka à Kahouéli (1874). Partout sur son passage il avait trouvé des ruines et constaté d'épouvantables massacres. « L'Afrique perd son sang par tous les pores, écrivait-il avec douleur. Un pays fertile, qui ne demande que du travail pour devenir un des plus grands producteurs du monde, voit ses habitants, déjà trop rares, décimés journellement par la traite de l'homme et les guerres intestines. Qu'on laisse prolonger cet état de choses, et tout ce pays retombé dans la solitude, repris par la jungle, redeviendra impraticable au commerçant et au voyageur. » Cameron entreprit d'abord l'exploration du Tanganyka, et découvrit la rivière Loukouga, qui s'en

CAMERON

échappe à l'ouest. Il la descendit jusqu'au point où il fut arrêté par des amas d'herbes flottantes. Cette rivière est sans doute un affluent du Congo, auquel elle envoie les eaux du Tanganyka. La théorie de Livingstone était donc condamnée, puisque c'est à l'Atlantique par le Congo et non à la Méditerranée par le Nil que le Tanganyka épanche le trop-plein de ses eaux. Cet important problème géographique peut être aujourd'hui considéré comme démontré.

Après un nouveau séjour à Kahouéli, Cameron s'enfonça au nord, à l'ouest du lac, dans les cantons inconnus du Manyéma. Il y trouva des populations anthropophages; mais le souvenir de Livingstone le protégeait, et ces barbares, qui sont au dernier degré de l'échelle humaine, puisqu'ils ne se contentent pas des cadavres de leurs ennemis, mais dévorent même ceux des leurs qui meurent de maladie, le laissèrent passer. Il parvint ainsi jusqu'à Nyangoué sur la Loualaba. Il aurait bien voulu descendre cette puissante rivière jusqu'à son confluent avec le Congo, mais, un des chefs du pays ayant déclaré que jamais il ne laisserait passer des étrangers armés de fusils, Cameron, qui répugnait à toute violence et voulait continuer la tradition de Livingstone, rebroussa chemin vers le sud, et s'engagea dans le bassin du Lomani, autre affluent du Congo. Malgré toute sa prudence, et une fois engagé dans ces régions où nul Européen n'avait encore pénétré, il dut se défendre à coups de fusil contre les indigènes. Arrivé à Kiléma, dans l'Ouroua, au point précis où se rencontrent les traitants portugais venus de l'Atlantique et les trafiquants arabes du Zanzibar, il fut obligé d'attendre trois mois le bon plaisir du souverain du Kassongo, auquel il n'avait pas caché sa mission humanitaire. Au moins profita-t-il de ses loisirs forcés pour visiter le lac Moryha, au milieu duquel s'élèvent des villages bâtis sur pilotis, qui rappellent les palafittes préhistoriques des lacs suisses, et le lac Kassali, sur lequel les indigènes établissent, à l'aide de troncs d'arbres et de terres, des îles flottantes qu'ils cultivent. Quand il put enfin se remettre en route, il dut assister à des chasses d'esclaves et rester le témoin attristé de scènes atroces, mais qu'il était impuissant à réprimer. « Je suis persuadé, a-t-il écrit, que quarante ou cinquante esclaves représentent plus de cinq cents hommes tués en défendant leurs foyers ou morts de faim, sans parler d'un plus grand nombre qui sont sans abri. »

Quittant le bassin de la Loualaba, Cameron passa près des sources du Zambèze et non loin du lac Dilolo, entrevu par Livingstone. Il s'engagea ensuite dans la vallée du Kassaï, traversa la chaîne des collines peu élevées qui séparent les bassins du Zambèze et du Congo, et arriva enfin à



CAMERON CHEZ KASSONGO

Bihé, en pays portugais. Un dernier effort le conduisit à Katombéla, au nord de Benguéla (novembre 1875), où il eut le plaisir de rencontrer un négociant français, Cauchois, qui s'empressa de lui venir en aide. Aussi bien, après cette course de 5500 kilomètres à pied, dont 1900 en pays inconnu, Cameron avait droit au repos. Il faillit goûter celui de la tombe, car il tomba malade du scorbut et manqua mourir.

Les résultats de cette seconde traversée de l'Afrique étaient considérables. Cameron avait démontré que tout le pays du Tanganyka à l'Atlantique était d'une richesse indescriptible. Métaux précieux, produits végétaux, fruits et céréales, tout y abondait. En outre, le système hydrographique pouvait être facilement approprié aux besoins du commerce, puisqu'il était relativement aisé de creuser un canal de 40 à 50 kilomètres dans la plaine sablonneuse et unie qui sépare les affluents du Congo du bassin supérieur du Zambèze. Le seul obstacle, mais il est redoutable, au développement futur de la civilisation dans cette région favorisée, c'est l'esclavage. « La tache honteuse de ce beau pays, a écrit Cameron, c'est que la traite des esclaves y persiste, qu'elle est même la base d'affaires considérables, activées par la nécessité de combler les vides des pays dépeuplés par l'ancien commerce des esclaves sur la côte.... Le seul moyen de le faire disparaître, c'est d'ouvrir l'Afrique à un commerce régulier, et, dans ce but, le mieux serait d'utiliser le magnifique réseau des fleuves et des rivières de l'intérieur. »

Stanley ne fut point comme Cameron ou Livingstone un propagateur pacifique de la civilisation : il était plutôt taillé à l'image des conquistadores espagnols du XVIe siècle, et ressemblait à un Cortès ou à un Pizarre, ne connaissant pas de scrupules, brisant les obstacles, mais admirable de courage et de persévérance. Aguerri par le dur apprentissage du métier d'explorateur qu'il avait fait à la recherche de Livingstone, il demanda et obtint, pour le compte du journal américain *New York Herald* et du journal anglais *Daily Telegraph*, une mission en Afrique. Il voulait d'abord explorer l'Albert Nyanza, et régler la question controversée des sources du Nil, puis étudier le Tanganyka et enfin se frayer une route nouvelle du Tanganyka à l'Atlantique. Débarqué à Zanzibar le 21 septembre 1874, il arrivait en février 1875 à la côte sud du lac Victoria, et consacrait trois mois à la circumnavigation de cette belle nappe d'eau. Escorté par 2000 hommes que lui avait donnés pour l'aider dans son voyage M'tésa, le roi de l'Ounyamouézi, il échoua dans l'exploration de l'Albert Nyanza et fut même obligé de rebrousser chemin. Plus heureux dans l'exploration du Tanganyka, il en fit le tour

et arriva à la bouche du Loukouga, mais ne parvint pas à se rendre compte de la véritable direction de ce cours d'eau, car un disque de bois fut poussé de la rivière dans le lac, puis du lac dans la rivière. L'énergique voyageur, fuyant Oujiji, où sévissait une épidémie de petite vérole, commença alors la troisième partie, la plus neuve et la plus intéressante, du programme qu'il s'était tracé. Il arriva jusqu'à Nyangoué sur la Loua-

VUE D'OUJIJI.

laba, dans le pays des Manyébas, et descendit le grand courant qui, sous différents noms, devait le conduire à la mer.

Jusque-là tout ce qu'on savait de ce mystérieux cours d'eau, c'est que, sorti des lacs Bangouéolo et Moéro, il coulait au nord parallèlement au Tanganyka, puis s'infléchissait à l'ouest pour gagner Nyangoué. A partir de ce point on perdait sa trace au moins pendant 300 lieues. On croyait pourtant qu'il tournait vers la gauche pour se réunir au Congo, qui, lui-même, était censé venir d'une région inconnue du Sud. Stanley démontra tout d'abord que la Loualaba continuait de couler au nord

comme pour déboucher dans la vallée du Nil; puis s'enfonçait dans d'inextricables fourrés, et, tout près de l'Équateur, bondissait en cinq grandes cataractes qu'il était impossible de franchir en canot. Or les indigènes refusaient le passage. De toutes parts s'élevait le cri de guerre. Aux négociations les Vouényas et les Oukoussous répondaient par des flèches empoisonnées. Tout en guerroyant sans relâche contre un ennemi insaisissable, il fallut tailler à travers la forêt vierge un chemin de 24 kilomètres de longueur, où l'on traîna les embarcations jusqu'à l'eau navigable. Tout à coup, au nord de l'Équateur, de puissants reliefs de terrains rejettent le fleuve vers l'ouest, c'est-à-dire qu'il s'éloigne de la région des grands lacs, et obéit à un autre système de vallées. De plus, grossi par d'importants tributaires, il prend un aspect majestueux et ressemble à un lac constellé d'îles. Plus de doute, c'était le Congo, dont on descendait le cours rapide, et que, sans doute, il suffirait de suivre jusqu'à la mer.

Arrivés au confluent du fleuve avec une rivière splendide, l'Arouhouimi, Stanley et ses compagnons furent tout à coup assaillis par une soixantaine de pirogues, dont quelques-unes mises en mouvement par une centaine de rameurs et de timoniers. Au-dessus, sur une sorte de plancher, se tenaient les guerriers, témoignant par leurs gestes et leurs cris qu'ils étaient résolus à fermer le passage. Stanley fut obligé d'ouvrir le feu, et il ne triompha de la résistance des indigènes qu'après une véritable bataille. Dès lors commença une course folle à travers les îles du Congo. Afin de ne pas marquer chacun de ses pas par un nouvel engagement, Stanley essaya d'éviter tout contact avec les indigènes en se glissant à travers les îles. Quand les vivres s'épuisaient, il était obligé de regagner la rive, et alors recommençait la bataille, acharnée et toujours sanglante. Avec les Bangala et les Ouranghi, dont il traversait le territoire, Stanley livra jusqu'à trente-deux combats. Tant que le fleuve roula calme et majestueux, large tantôt comme vingt-deux fois la Seine à Paris, tantôt comme la moitié du Pas de Calais, les voyageurs purent s'estimer heureux, mais, lorsqu'il se heurta aux montagnes parallèles à la côte, la Sierra Complida, et qu'il s'ouvrit un passage dans le massif, il fallut descendre par un véritable escalier de cataractes. A l'une d'elles, celle de la Massassa, Stanley eut la douleur de perdre le dernier survivant de ses compagnons blancs, Francis Pocock (3 juin 1877). Lui-même manqua être englouti dans les cataractes de Moua, et n'échappa que par miracle aux tourbillons de M'bélo, où il fut précipité avec son bateau. Fatigué par cette descente vertigineuse, où il avait perdu plusieurs

hommes de l'escorte, une douzaine de bateaux et toute sa cargaison d'ivoire, il abandonna le fleuve à Issanghila et gagna par terre Emboma et Kabinda, ports de l'Atlantique.

Dans cette mémorable expédition, non seulement Stanley venait de franchir, lui troisième, le continent d'un océan à l'autre, mais encore de déterminer le cours d'un fleuve gigantesque, qu'il avait relevé dans

BATAILLE NAVALE

toute son étendue. C'était une véritable prise de possession d'un immense territoire. Ainsi qu'il l'a écrit, « ce fleuve est l'Amazone de l'Afrique comme le Nil en est le Mississipi. Cette immense rivière a de l'eau pour trois Nils. Sa longueur excède 1200 lieues, le quadruple et plus du cours du Rhin. Les villages, dans cette zone de l'Afrique, prennent la proportion de véritables villes, et développent souvent sur une lieue de long leurs files d'habitation bien construites et d'un aspect bien supérieur à ce qu'on trouve dans la plupart des autres régions du continent noir. La gigantesque plaine qu'arrose le Congo est couverte de forêts luxuriantes

aux essences précieuses, et tout ce que produit de meilleur le sol africain s'y rencontre en surabondance. Ajoutons que la navigabilité de la rivière comprend un espace de plus de 600 lieues en aval et de près de 400 en amont des chutes, sans préjudice des affluents de droite et de gauche, qui doublent presque cet empire fluvial ».

Malgré ses souffrances, Stanley ne voulut rentrer en Europe qu'après avoir rapatrié ses compagnons. 347 étaient partis avec lui de Zanzibar. Il n'en ramena dans cette ville, le 28 novembre 1877, que 111. Les autres avaient jonché de leurs cadavres le glorieux itinéraire qu'ils s'étaient frayé. Certes nous rendrons justice à leur courage, et nous admirerons l'énergie de leur conducteur; mais à ce rude meneur d'hommes qui marque ainsi sa route par une traînée sanglante et exaspère les populations dont il traverse les territoires, combien ne préférons-nous pas le doux et pacifique Livingstone, qui, sans tirer un coup de fusil, arrive au même résultat! Stanley s'impose par la terreur; Livingstone attirait à lui. L'un est un conquérant, l'autre un apôtre.

Stanley avait le sentiment de n'avoir qu'ébauché son œuvre : il voulut la compléter en s'improvisant organisateur d'États et fondateur de royaumes, comme il s'était improvisé voyageur, ingénieur ou général. Lorsqu'on apprit en Europe, par les récits des premiers explorateurs, les boucheries humaines qui ensanglantaient l'Afrique au sud de l'Équateur, un puissant courant d'opinion se forma pour mettre fin à ces scènes révoltantes. Le roi des Belges, Léopold II, se mit à la tête de ce mouvement abolitionniste, et convoqua à Bruxelles, en septembre 1876, une conférence internationale, où sept nations européennes se firent représenter. Il s'agissait d'entreprendre une sorte de croisade pacifique pour arriver promptement à la disparition de la traite. La conférence résolut d'explorer les régions limitées au nord par le Soudan, au sud par le Zambèze, et d'établir, comme base de ces explorations, des stations à la fois scientifiques et hospitalières, qui seraient confiées à la garde d'Européens, et fourniraient aux Européens des moyens d'existence. L'Association internationale fut alors fondée. Elle comptait un comité central belge et dix comités nationaux français, allemand, autrichien, hongrois, hollandais, italien, portugais, suisse, russe et américain. L'Espagne et l'Angleterre ne restèrent pas en dehors, mais réservèrent leur liberté d'action, et fondèrent des comités particuliers. C'était un assaut général qu'on livrait à la citadelle de l'esclavage.

Dès 1877 une première expédition, composée de Belges, Crespel, Cambier, Maes, Wautier et Dutrieux, s'avançait dans l'Ousagara, sous

la conduite d'un Suisse, Broyon, qui avait épousé la fille du roi de l'Ounyamouézi; mais la caravane fut rançonnée et pillée par les porteurs. En 1879, une deuxième expédition, conduite par Popelin, Dutalis et Van der Hamel, vint à leur aide. Le roi des Belges, pour remplacer les porteurs indigènes, avait acheté quatre éléphants indiens, mais ils eurent grand'peine à franchir les montagnes, à traverser les rivières et les marais, et périrent les uns après les autres. On réussit pourtant à fonder une station à Karéma sur la rive orientale du Tanganyka, mais les indigènes ne consentirent pas à installer chez eux des étrangers à poste fixe, et il fallut se replier sur Taborah. C'est là que les survivants furent rejoints par une troisième expédition, conduite par Ramoekers : ils revinrent à la charge et réussirent cette fois à s'établir d'une façon définitive à Karéma et à M'para. Pendant ce temps le comité français fondait une station à Condoa dans l'Ousagara (1881) par les soins du capitaine Bloyet; l'archevêque d'Alger, Mgr Lavigerie, un des promoteurs les plus ardents de la croisade internationale, fondait quatre missions religieuses dans l'Ouroua, dans la région du Tanganyka, sur le Nyassa et sur le Congo, et le pasteur Coillard s'efforçait d'établir des stations chez les Banyais du Zambèze. La société des missions anglaises fondait entre la côte orientale et le Tanganyka les stations de Mambsia, Mpouampoua, Nyanguira, Ongui, et sur le lac Nyassa celle de Livingstonia. Enfin le comité allemand de l'Association organisait une station au sud du Tanganyka et chargeait le docteur Pogge et le lieutenant Wissmann de s'établir dans le Lounda. Pogge réussit à fonder à Monkendjé, sur la Louloua, un établissement de premier ordre, pendant que Wissmann traversait toute l'Afrique par Nyangoué, le Tanganyka, Tabora, et atteignait la côte orientale à Sandani (1880-1882). En résumé, les foyers de la traite étaient vigoureusement attaqués, et de chacune de ces stations européennes se répandaient, comme autant d'irrésistibles courants, des notions nouvelles de justice et d'humanité. Sans doute on éprouvait des échecs, et plus d'un parmi ces missionnaires de la civilisation a déjà payé de la vie son dévouement à une noble cause, mais de grands progrès ont été accomplis. On ne peut rien exiger de plus.

Stanley n'était pas resté inactif, mais il avait porté sa remuante ardeur presque exclusivement dans la région du Congo. Il avait été envoyé par le comité d'études du haut Congo de Bruxelles pour s'assurer s'il existait un moyen pratique d'établir une communication régulière entre les pays arrosés par ce grand fleuve, afin d'écouler parmi les tribus riveraines les produits manufacturés de l'Europe. Il devait aussi s'efforcer de

faire disparaître l'esclavage. Sa mission était donc à la fois commerciale et humanitaire. De 1879 à 1882 il resta dans le pays, poussant de divers côtés des reconnaissances, et, avec l'esprit d'initiative qui le caractérise, fondant des stations destinées à devenir des villes, à Vivi, à 180 kilomètres de l'Atlantique, à Issanghila, à Manyanga, à Léopoldville ou Stanleypool, et à Gobila au confluent du Congo et du Couango. Dans une de ses courses il se heurta, à sa grande surprise, contre une masure gardée par un sergent français et par deux soldats, mais sur laquelle flottait le pavillon tricolore. Stanley avait en effet été précédé dans la région par un de nos compatriotes, Savorgnan de Brazza, et ce dernier non seulement avait pris possession du pays, mais encore avait contracté alliance avec les indigènes. Stanley essaya de suborner d'abord le chef du poste, puis les indigènes, mais ils prirent une attitude menaçante et l'Américain dut repasser le fleuve. Très irrité de cette déconvenue, il s'adressa au souverain de la contrée, Makoko, puis à son rival, Itsi-Ngabiénée, en les engageant à abattre le drapeau français; mais il ne réussit pas dans ses perfides machinations, et repartit pour l'Europe. Il remplit de ses doléances la Belgique et l'Angleterre, et crut porter à son rival le coup de grâce en venant l'attaquer à Paris même. Brazza eut le bon goût de répondre à ses railleries méprisantes par des protestations de bonne confraternité, et mit les rieurs de son côté.

Stanley revint alors au Congo, car il avait été investi de la direction supérieure de l'Association internationale africaine, et il avait à cœur de faire oublier par d'éclatants services son premier échec. Il réussit en effet à organiser tout le long du Congo une chaîne de postes solidement reliés entre eux. En 1883 il remontait le fleuve avec trois embarcations à vapeur, et traversait de nouveau les territoires où il s'était ouvert autrefois un passage de vive force. La propagande abolitionniste avait déjà porté ses fruits. Il put cette fois s'entendre avec les indigènes de l'Arouhouimi, et remonta même cette importante rivière jusqu'à 315 kilomètres de son confluent avec le Congo. Il ne s'arrêta qu'au pied des rapides infranchissables de Yambouya. Pendant ce temps, de nombreux agents fondaient des comptoirs dans la région du bas Congo et travaillaient à la construction d'une voie ferrée destinée à relier le littoral avec la partie navigable du Congo, au-dessus des grandes cascades. De la sorte sera ouvert un chemin commercial, qu'il sera facile de prolonger quelque jour par le Tanganyka et par le Zambèze jusqu'à l'océan Indien.

Les progrès de l'Association internationale africaine et l'extension des

établissements fondés par elle avaient éveillé les susceptibilités de diverses puissances. Afin d'éviter tout froissement ultérieur et pour ne pas compromettre l'œuvre entreprise, une conférence internationale fut convoquée à Berlin en octobre 1884. Les représentants de presque toutes les puissances européennes et des États-Unis d'Amérique y assistaient. L'Association internationale avait été admise à faire entendre ses délégués. Il s'agissait « de régler dans un esprit de bonne entente mutuelle les conditions qui pourraient assurer le développement du commerce de l'Afrique occidentale, et prévenir les contestations et les malentendus ». Après de courtoises discussions furent signés le 26 février 1885 les 37 articles du traité. Ils proclamaient la liberté du commerce dans les bassins du Niger et du Congo. Ils définissaient les formalités à observer pour que des occupations nouvelles sur la côte d'Afrique fussent considérées comme effectives. Enfin l'Association internationale était constituée en royaume, et le roi Léopold II en était nommé le souverain. Aussitôt s'engageaient des négociations pour la fixation des limites entre le nouveau royaume et les États limitrophes. Elles aboutirent à une nouvelle convention. Désormais toute possibilité de revendication étant écartée, il n'y avait plus qu'à favoriser l'essor du commerce et à entretenir de bons rapports de voisinage avec le Portugal et la France.

Le Portugal et la France sont en effet avec le nouveau royaume du Congo les puissances le plus directement intéressées au développement de la civilisation dans cette partie de l'Afrique.

Depuis les grandes découvertes du xve et du xvie siècle, le Portugal a des droits sérieux et incontestés à la possession d'une partie des côtes occidentales de l'Afrique. Il y a fondé des villes importantes, Saint-Paul de Loanda, Saint-Philippe de Benguéla. Il y a ouvert des relations avec les tribus de l'intérieur; il n'a pas cessé un instant de soutenir par la diplomatie et de revendiquer par les armes la possession de ces territoires. Il est vrai que ses négociants et ses administrateurs n'y ont pas précisément servi la cause de la civilisation. Toute la région du Congo était par eux considérée comme pays de production, taillable et corvéable à merci. La traite des esclaves les y attirait, bien plus que le commerce ou l'agriculture. Ils prenaient même à tâche de ne donner aucun renseignement sur les pays par eux exploités. Les seules relations intéressantes sur ces établissements portugais ont en effet été composées par des missionnaires italiens, Carli de Placenza (1667), Antonio de Cavazzi (1654-1668), et Antonio Zuchelli (1696-1704). Les Portugais se sont heureusement toujours fait remarquer par leur esprit d'initiative.

Ils n'ont pas tardé à comprendre que, dans ce grand mouvement qui entraînait les peuples de l'Europe à la conquête de l'Afrique, leur ancienne influence ne tarderait pas à disparaître si, eux aussi, ne prenaient part à cette prise de possession du continent noir. Tout en faisant respecter leurs droits avec un soin jaloux, ils ont largement ouvert la porte à tous les progrès, à toutes les améliorations, à toutes les découvertes. L'un d'entre eux a même mérité une place à part parmi les conquérants de l'Afrique inconnue : c'est le major Serpa Pinto, un patriote doublé d'un savant, un énergique explorateur et un apôtre de toutes les bonnes causes.

En 1877 le gouvernement portugais avait confié à Serpa Pinto la direction d'une expédition scientifique au centre de l'Afrique. Accompagné par deux officiers de la marine royale, Brito Capello et Roberto Ivens, mais qui l'abandonnèrent bientôt pour suivre des itinéraires différents, il s'engagea d'abord dans les pays qui, nominalement, dépendent du Portugal, Dombé Grande, Quillengues, Kakonda, Bihé. La contrée est généralement belle et fertile, mais le crocodile et l'hippopotame hantent les rivières et de venimeux serpents se cachent dans les herbes. Quant aux anciennes stations commerciales, elles sont en pleine décadence. Les indigènes sont décimés par les maladies causées par leur amour immodéré de l'*agua ardente*. Ils sont fétichistes déterminés et croient aux sorciers, qui sont les vrais maîtres du pays. Aussi Serpa Pinto n'eut-il qu'à se féliciter de s'être concilié par ses présents les bonnes grâces de l'un d'eux. En entrant dans le pays des Ganguilas anthropophages, le voyageur eut à courir les mêmes dangers que tous les autres explorateurs de l'Afrique centrale, révoltes ou trahisons des porteurs, attaque des indigènes. La fièvre le terrassa, les insolations le brûlèrent, il faillit se noyer dans une cataracte de la Couchi, affluent du Coubango qu'il traversait. Dans le pays des Quimbandès, il fut bien accueilli par leur roi Mavando, parce qu'il s'avisa de lui recommander l'emploi de bergers pour la garde de ses troupeaux. Il s'engagea dans le labyrinthe de rivières et de marais où se forme le Zambèze, et arriva à Lialoni, capitale du roi Libossi, sur la Liemba, tête principale du Zambèze. Il s'attira l'amitié du souverain en lui octroyant une livrée à galons éclatants, et descendit le grand fleuve par les cataractes de Calé, de Loussa et de Goga. Au confluent du Zambèze et du Conando il rencontra deux voyageurs anglais, et, quelques milles plus bas, à Lonchouma, un missionnaire protestant français, Coillard, qui l'accueillit comme un fils. Bien qu'épuisé et tremblant de fièvre, il ne voulut pas quitter le

pays sans visiter les chutes Victoria, dont il mesura audacieusement la profondeur. Il franchit le désert de Kalahari, se reposa à la mission anglaise de Chochon dans le Mangonato, et arriva enfin à Prétoria (17 février 1879), où il reçut une magnifique hospitalité. De là il traversa les défilés du Drakenberg, arriva à Natal et s'embarqua à Lisbonne. Il était le quatrième voyageur qui traversait l'Afrique entre les deux océans, et par une route en partie nouvelle.

Les deux compagnons de Serpa Pinto, Brito Capello et Roberto Ivens,

STATION DE BOERS

ajoutèrent leur nom à la liste déjà longue des explorateurs portugais. Partis de Mossamédès en avril 1884, ils arrivaient à Quilimané en juin 1885, après un trajet de 8 000 kilomètres, dont près de 3 000 en pays ignoré. C'est à Libouta, sur le haut Zambèze, que commença la partie vraiment nouvelle de leur itinéraire. Ils se dirigèrent de ce point vers le lac Moéro par une région jusqu'alors laissée en blanc sur les cartes. Les marécages y sont remplacés par d'énormes forêts, domaines des éléphants et des mouches tsetsé. C'est un pays âpre, sauvage, et dans lequel les voyageurs sont en proie aux privations et aux souffrances. Arrivés dans le royaume de Garanganja, ils sont expulsés par le roi Monchiri, qui se défie des Européens. Ils ne peuvent explorer le lac

Bangouéolo, à cause du manque de ressources et de l'état d'hostilité dans lequel vivent les tribus, et se rabattent alors vers le sud, dans les contrées mieux connues qu'arrose le Zambèze. Ils ont apporté des rectifications considérables à la cartographie africaine, notamment pour le système géographique du haut Zambèze et pour la ligne de partage des eaux entre le bassin de ce fleuve et celui du haut Congo. Ils ont enfin appris aux indigènes à mieux connaître et à aimer le pavillon portugais, qui trop longtemps n'a protégé que d'avides négociants ou d'odieux marchands de chair humaine.

Il serait injuste de ne pas mentionner la traversée de l'Afrique de Souakim au golfe de Guinée par le Ouadaï, entreprise par les Italiens Matteucci et Massari en 1881-1882. Elle n'a pas beaucoup enrichi la géographie et s'est terminée par la mort de Matteucci.

A la même époque, un Allemand, Wissmann, partait de Loando, explorait les affluents méridionaux du Congo, gagnait Oujiji sur le Tanganyka, puis Tabora dans l'Ounyanyembé, et atteignait enfin la côte orientale (18 novembre 1881) à Sadani, en face de Zanzibar.

De 1882 à 1884 le missionnaire Arnot parcourait à peu près la même route que Serpa Pinto, mais en sens inverse, de Port-Natal à Benguéla. Il contribuait à faire connaître le pays de Garaganzi, à l'ouest du Bangouéolo, dont les Européens avaient jusqu'alors été exclus.

Les Français à leur tour arrivaient dans l'Afrique au sud de l'Équateur. Leur venue fut tardive; mais leur rôle a été glorieux et leur influence y est, à l'heure actuelle, considérable. Trois d'entre eux méritent d'être signalés à titre de voyageurs. Tous les trois ont voulu traverser l'Afrique d'un océan à l'autre. L'un, l'abbé Debaize, bien qu'il eût organisé sa caravane avec un soin extrême et une merveilleuse activité, ne put dépasser Oujiji, où il mourut le 14 décembre 1870 d'une insolation compliquée de fièvre et de dysenterie. L'enseigne de vaisseau Giraud avait entrepris la traversée de l'Afrique de Zanzibar à l'embouchure du Congo, mais avec l'intention de concentrer ses efforts dans la région des lacs Bangouéolo et Moéro. Abandonné par son escorte, et presque dénué de ressources, il gagna le sud du Tanganyka et traversa les plaines qui le séparent du Nyassa. Descendant ensuite ce lac du nord au sud, puis le cours du Chiré, il arriva à Quilimané et enfin à Zanzibar. Sans doute il n'avait pas exécuté son programme, mais il avait bien étudié le pays entre les quatre grands lacs Tanganyka, Nyassa, Moéro et Bangouéolo. La guerre et le pillage y règnent, aussi la population décroît-elle rapidement. Les

SERPA PINTO

indigènes sont d'ailleurs incapables d'améliorer leur situation et ne paraissent pas s'en soucier.

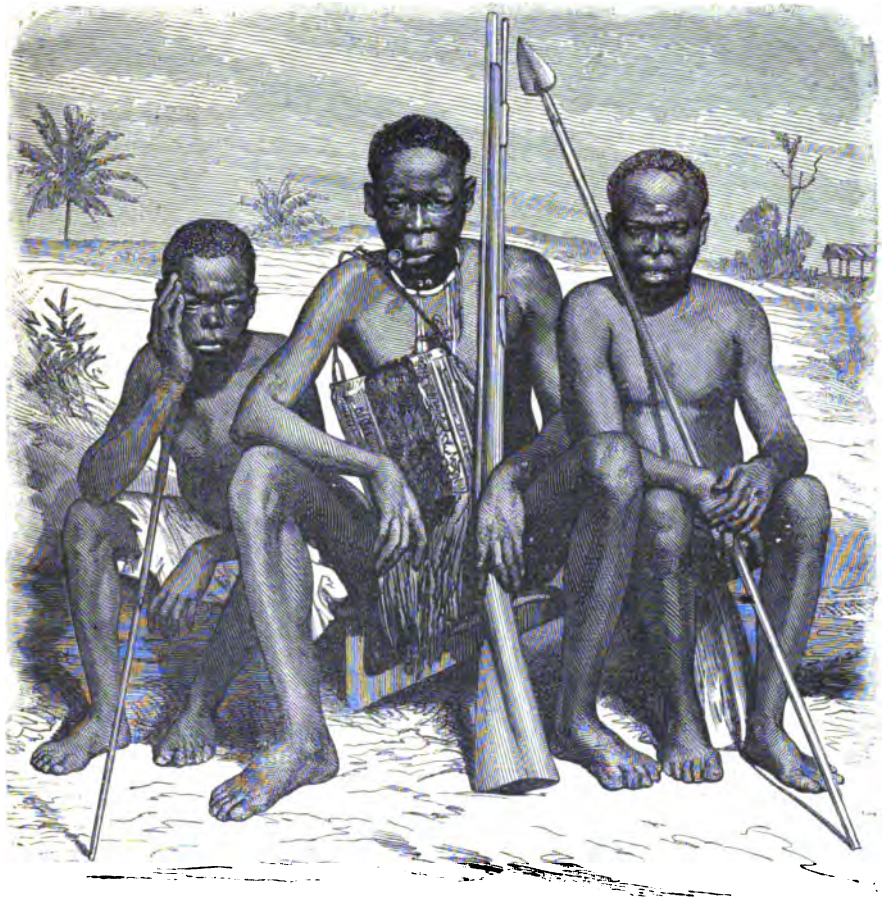
Un simple capitaine, Trivier, a été plus heureux. Subventionné par le journal *la Gironde*, il partait le 6 novembre 1888 du cap Lopez, et arrivait à Mozambique le 6 décembre 1889. A peine escorté par quelques compagnons, mais soutenu par un des plus puissants négriers de l'Afrique centrale, Tippou-Tib, il a échappé aux plus extrêmes périls, et rapporté de son voyage des impressions qui ne sont pas aussi favorables que celles de Stanley. D'après lui, la brousse et le marécage se rencontrent trop fréquemment au cœur de l'Afrique et les indigènes ne pensent « qu'à manger, dormir et voler ». Aussi n'hésite-t-il pas à conclure que les Européens ne pourront prospérer que sur le littoral.

Aussi bien c'est ce qu'on semble avoir compris en France, car c'est sur le littoral, et dans la région baignée par le Gabon, l'Ogooué et le Kouiliou Niari que se sont portés depuis quelques années les principaux efforts et du gouvernement et des particuliers.

On nomme Gabon l'estuaire d'un fleuve africain qui se trouve situé juste sous l'équateur. On le trouve déjà mentionné dans la carte de Juan de la Cosa à la fin du xve siècle. Il figure dans la *Cosmographie universelle* de Thevet (1576) sous le nom de Rio de Gabame. Les Portugais furent les premiers Européens qui s'y établirent. Au milieu du siècle dernier, alléchés par l'espoir de trouver quelques mines d'or, ils bâtirent un fortin sur l'îlot du Coniquet et ouvrirent avec les tribus voisines de fructueuses relations. A défaut de l'or qu'ils ne rencontrèrent pas, ils firent la traite des nègres avec un tel succès et si peu de scrupules que leur nom, encore aujourd'hui, est détesté dans toute la région. En 1838, le lieutenant de vaisseau Bouet-Villaumez, qui cherchait un emplacement favorable pour créer un établissement destiné à réprimer la traite des nègres, désigna à l'attention du gouvernement français cet estuaire, ample de proportions, aux eaux calmes et profondes. Des négociations habilement menées avec les chefs indigènes, dont le plus important se nommait Denis, nous valurent la possession des rives du fleuve (1842), et divers traités élargirent peu à peu le champ de notre souveraineté. En 1862, une nouvelle transaction nous acquit le cap Lopez, à 130 kilomètres plus au sud, et nous ouvrit le cours de l'Ogooué. En outre, de nombreuses explorations furent dirigées à l'intérieur du pays, et, peu à peu, notre domination fut acceptée par les tribus du voisinage.

La principale de ces tribus est celle des Fans ou Pahouins. Ce sont des sauvages venus de l'intérieur du continent, et qu'une force irrésis-

tible pousse de l'est à l'ouest. Ils furent pour la première fois signalés en 1843 par un missionnaire américain qui avait remonté le Gabon jusqu'à 70 milles de son embouchure. Depuis cette époque, les tribus pahouines ont succédé aux tribus, comme les vagues remplacent les vagues. Ils arrivent par masses serrées, et se disent eux-mêmes



PAHOUINS

aussi nombreux que les blancs. Broyant tout sur leur passage, détruisant pour se nourrir bêtes et gens, ils se sont déjà étendus et groupés sur les limites de nos possessions, et se prolongent dans l'intérieur du continent à des profondeurs ignorées. Cannibales déterminés, non seulement ils mangent leurs ennemis, mais encore leurs propres morts. Leur air de sauvagerie étonnée, leurs incisives taillées en pointe et alignées en deux rangées de canines sur le devant de la bouche, leur donnent une physionomie de carnassiers. On reconnaît en eux des hommes qui ne mangent pas toujours à leur faim. Il est juste de dire que les cas

de cannibalisme deviennent plus rares à mesure que les Pahouins se rapprochent de nous et jouissent d'un certain bien-être. Ils sont fort braves et la guerre est pour eux comme l'élément naturel. Leurs villages sont en tout temps gardés par des hommes armés, placés en embuscade. L'étranger est considéré de prime abord comme un ennemi, et ce sentiment de défiance est poussé si loin qu'ils interdisent l'entrée de leurs maisons même aux membres des tribus voisines. Dans les combats qu'ils ont soutenus contre nous, ils se sont bravement fait tuer. Quand ils tombent entre nos mains, les uns se suicident pour échapper à la honte, les autres n'aspirent qu'à la liberté perdue, et rien ne leur coûte pour la reconquérir. Ce ne sont pas des ennemis méprisables. Ils pourraient devenir de très utiles alliés.

La race pahouine est assurément la plus intéressante du Gabon. Elle sera bientôt la plus importante, car elle s'avance à grands pas vers nos comptoirs. Il est certain que ce peuple est doué d'une vitalité puissante, qu'il ne connaît pas l'esclavage, que la fécondité de ses femmes est extraordinaire et qu'il est très susceptible de progrès. Quelques-uns de nos officiers et de nos négociants qui les ont étudiés sur place voudraient qu'on pratiquât à leur égard la politique des Anglais vis-à-vis des naturels de l'Australie, celle du refoulement, mais ils ont aussi trouvé des amis et des défenseurs, qui les verraient avec plaisir se substituer aux Gabonnais, race usée, gangrenée de vices, incapable d'un labeur sérieux. Bien dirigés par nous, les Pahouins, qui ne manquent ni d'industrie, ni de savoir faire, deviendraient en peu de temps de remarquables ouvriers. Grâce à eux, la campagne remplacerait vite la brousse improductive, en même temps que la terre assainie serait rendue fertile aux étrangers qui viendraient s'y établir.

Aussi bien, ce n'est plus au Gabon que se régleront les destinées de la France équatoriale, mais dans une région voisine, dont on connaissait à peine le nom il y a quelques années, et dont personne assurément ne soupçonnait l'importance, dans le bassin de l'Ogooué. Suivons, dans cette nouvelle direction, les traces de nos compatriotes, et voyons comment quelques-uns d'entre eux ont réussi à faire jaillir du sol, pour ainsi dire, une colonie qui sera peut-être l'embryon d'un grand empire.

L'Ogooué ou Ogowaï est un fleuve au sud du Gabon qui se jette à la mer par plusieurs bouches. En 1859, un voyageur américain d'origine française, Du Chaillu, qui se fit une réputation par ses chasses plus ou moins fantastiques au gorille, appela le premier l'attention sur ce fleuve. Il n'avait pu y pénétrer, mais il avait rapporté les récits des noirs,

d'après lesquels on commença à en soupçonner l'importance. Le premier blanc qui vit le fleuve fut un de nos officiers de marine, le lieutenant Serval. Il l'atteignit par terre à 180 milles de son embouchure. Vint ensuite un négociant anglais, Walker, qui établit un comptoir au confluent de l'Ogooué et du N'gounié, à Adanlinanlago. Après lui, en 1868, le lieutenant Aymès dépassa la fameuse pointe Fétiche qui, d'après les indigènes, ne pouvait être impunément franchie par un blanc. L'Ogooué était désormais ouvert au commerce et à la civilisation.

LE MARQUIS DE COMPIÈGNE

Jusqu'alors, partout où des explorations avaient été tentées sur la côte occidentale de l'Afrique, les voyageurs s'étaient vus brusquement barrer la route par des tribus hostiles. Les riverains de l'Ogooué, au contraire, accueillaient avec plaisir les Européens. Ils leur racontaient des merveilles sur les grands lacs, ou plutôt sur les mers intérieures où il prenait sa source. Si l'on parvenait à découvrir cette source, ne découvrirait-on pas en même temps le moyen de pénétrer sans trop de difficulté jusque dans les profondeurs les plus mystérieuses de l'Afrique centrale? En dehors de ces problèmes géographiques, la région de l'Ogooué présentait encore un grand intérêt comme études de mœurs et comme marché commercial à peu près vierge à exploiter. C'était

d'ailleurs pour les Français comme un point d'honneur que de ne pas se laisser devancer dans un pays dépendant d'une colonie française. Il était donc nécessaire de reconnaître et d'étudier ce grand fleuve qui pouvait devenir un fleuve français.

En 1871, deux jeunes et énergiques voyageurs, le marquis de Compiègne et Alfred Marche, résolurent de pénétrer par l'Ogooué jusqu'au grand lac Tanganyka, découvert par Livingstone, et de rejoindre, si c'était possible, le célèbre docteur, alors encore vivant; mais ils se heurtèrent à des difficultés imprévues. Ils apprirent que l'Ogooué, au delà d'Adanlinanlago, était obstrué par des rapides, des tourbillons et des cascades qu'on ne pouvait franchir qu'avec des pirogues spéciales, montées par des hommes nombreux et pris dans le pays même, et il était impossible de rassembler des piroguiers en nombre suffisant, attendu que des cannibales redoutés, les Osyébas, occupaient une partie du fleuve et en interdisaient le passage. Nos compatriotes s'armèrent de patience et utilisèrent leurs loisirs forcés en explorant la région et en se liant avec les principaux chefs du pays. Grâce à ces roitelets, ils réussirent enfin à équiper plusieurs pirogues et partirent en janvier 1873 pour leur grand voyage. Le 26 du même mois, ils franchissaient la passe étroite dite porte de l'Ôkanda, et arrivaient à Lopé, point extrême où devaient les conduire leurs piroguiers. Ils essayèrent de passer outre, mais les féroces Osyébas les assaillirent et les forcèrent à redescendre le fleuve non sans danger. L'Ogooué n'avait pas encore livré ses secrets, mais Compiègne et Marche n'en avaient pas moins planté le pavillon tricolore dans un pays inexploré, et, comme ils avaient raison de le proclamer, « nous nous étions toujours conduits dans ces régions sauvages de manière à laisser des souvenirs d'humanité, de dignité et de bonne foi qui contribueront sans doute à faire bien recevoir le voyageur et surtout le voyageur français qui viendra derrière nous ».

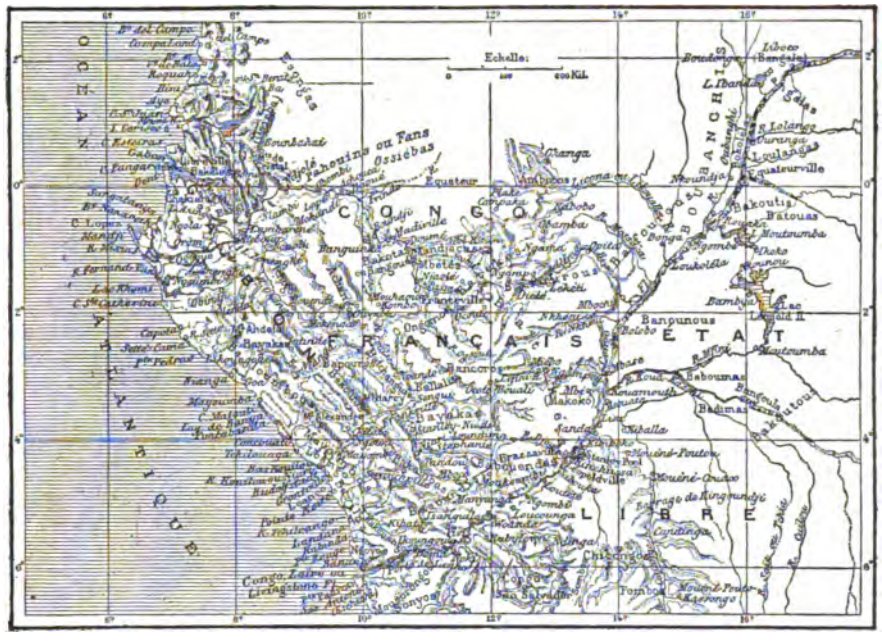
Le continuateur de l'œuvre si bien commencée fut un jeune Romain naturalisé Français, Savorgnan de Brazza. Investi d'une mission officielle, il partit de Bordeaux en avril 1875, et ne revint en Europe que trois ans plus tard, mais après avoir fait des découvertes importantes, dont le retentissement fut considérable. Non seulement il put étudier tout le cours de l'Ogooué et de ses principaux affluents et entrer en relations avec les tribus riveraines, Okandas, Osyébas et Batékés, mais encore il démontra que ce n'était point par ce fleuve qu'il était possible de pénétrer très avant dans l'intérieur de l'Afrique, mais par le Congo. Avec une hardiesse qui les honore, les membres de la mission n'ont pas voulu

SAVORGNAN DE BRAZZA

rentrer en Europe avant d'avoir exploré la région baignée par le grand cours d'eau, dont les indigènes ne cessaient de leur parler. Malgré la difficulté de se procurer des porteurs pour leurs bagages, ils n'ont pas hésité à se lancer en pays inconnu. Ils ont ainsi reconnu deux rivières, l'Alima et la Licona, toutes deux tributaires du Congo ; mais, repoussés et même attaqués par les sauvages Apfourous, ils ont été obligés de battre péniblement en retraite, sans avoir tracé la route définitive qui, partant du Gabon ou de l'Ogooué, aboutirait au Congo.

Ce n'était que partie remise. Savorgnan de Brazza demanda et obtint une seconde mission à l'effet de s'engager dans une autre région et d'assurer à la France une priorité de droits et d'occupation sur le point le plus rapproché de l'Atlantique, où le Congo commence à être navigable (1879). Il allait cette fois parcourir un pays déjà sillonné par quelques itinéraires. Les Portugais, en effet, atteignirent dès 1484 les embouchures du Congo, mais, malgré les relations de quelques-uns de leurs missionnaires, Odoardo Lopez, Guattini et Carli, Cavazzi, Zuchelli, leur souveraineté ne s'étendait qu'à la lisière du littoral. Un de nos compatriotes, Douville, avait réussi, de 1828 à 1830, à dissiper en partie les ténèbres, mais il s'était trop souvent contenté de renseignements sans consistance, et avait pris pour des faits indiscutables les fantaisies de son imagination. Plus que jamais, le Congo restait la terre des légendes. Savorgnan de Brazza allait à cette géographie idéale substituer des faits précis. On l'avait chargé de choisir l'emplacement de deux stations à la fois hospitalières et scientifiques, dont l'une, établie sur le haut Ogooué, servirait de point de départ pour l'exploration de l'Afrique intérieure, et l'autre, sur les rives du Congo, deviendrait en quelque sorte le foyer d'où rayonnerait au loin l'action humanitaire et civilisatrice de la France. Il a réussi dans sa double mission. En juin 1880, il fondait à 815 kilomètres du Gabon, au confluent de l'Ogooué et de la Passa, la station de Franceville, puis se lançait résolument à la recherche du grand fleuve où il voulait déployer le drapeau national. Précédé par une grande réputation de loyauté et de courage, Brazza fut partout bien accueilli par les indigènes. Les Apfourous, avec lesquels il avait dû se battre lors de son premier voyage, lui fournirent avec empressement tout ce dont il avait besoin. Les Achicongas couraient à sa rencontre et ne craignaient pas de ravager les plantations en piétinant par centaines à travers les champs de maïs et de manioc. Les belliqueux Oubandji, sommés de choisir entre une cartouche et un drapeau, c'est-à-dire entre la guerre et la paix, se décidaient aussitôt pour la paix. Enfin les Français arrivèrent sur les bords

du Congo, dans les États d'un puissant chef africain nommé Makoko. Ils furent reçus en audience solennelle par ce prince entouré de tous ses grands vassaux. Après quelques jours de négociations, Makoko consentit à placer ses États sous le protectorat de la France, et concéda un vaste terrain sur les rives du fleuve (octobre 1880). Tous les chefs, convoqués pour ratifier le traité, saluèrent le drapeau tricolore, et consentirent à enterrer la guerre. « Dans un grand trou, chaque chef déposa l'un une balle, l'autre une pierre à feu, un troisième y vida sa poire à poudre, et,



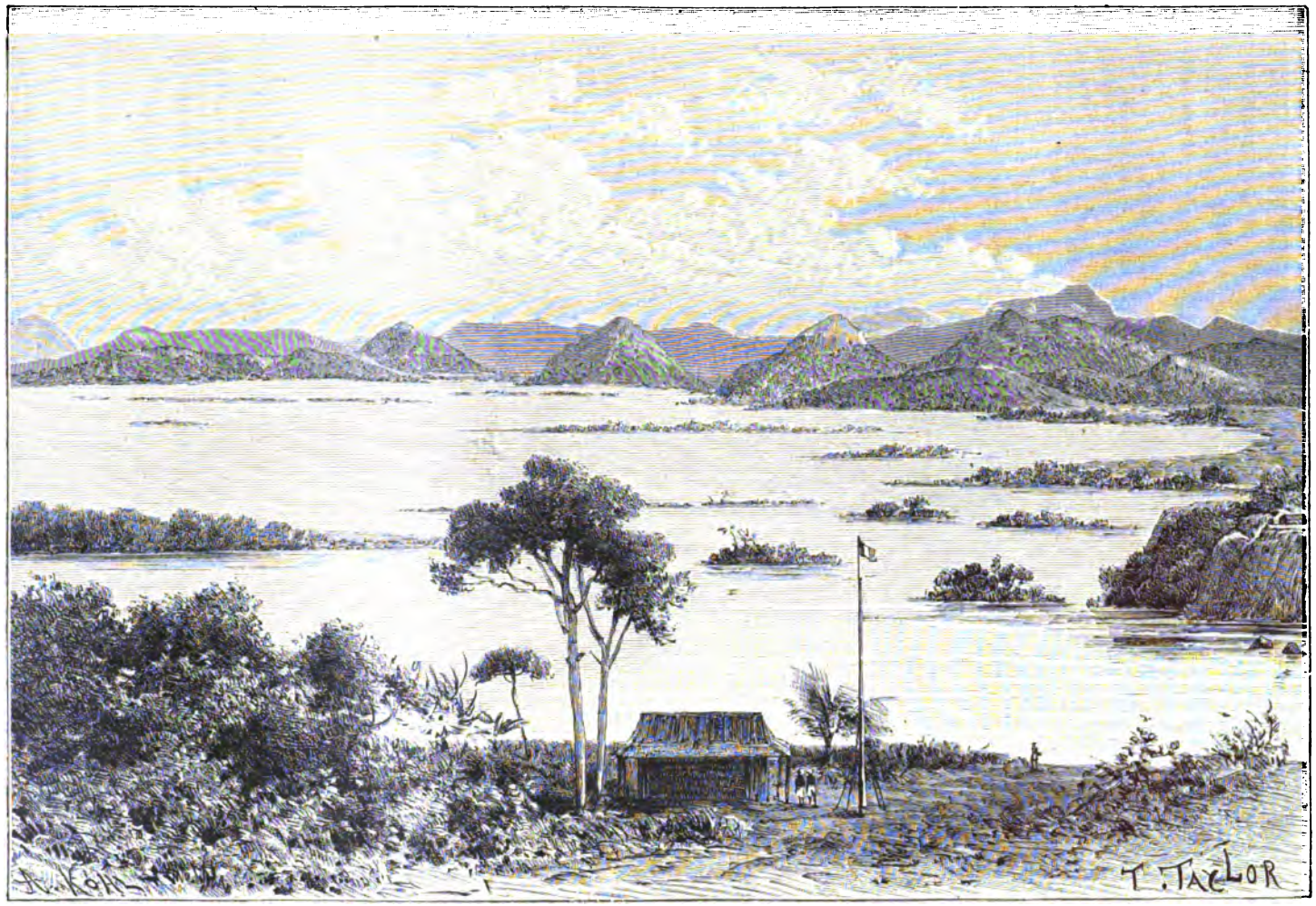
CARTE DU CONGO FRANÇAIS

lorsque moi et mes hommes y eûmes jeté des cartouches, on y planta le tronc d'un arbre qui croît très rapidement. La terre fut rejetée sur le trou et un des chefs prononça ces paroles: « Nous enterrons la guerre « si profondément, que ni nous ni nos enfants ne pourront la déterrer, « et l'arbre qui poussera ici témoignera de l'alliance entre les Blancs et « les Noirs ».

Brazza profita de cette bonne volonté des indigènes pour fonder, en amont de la dernière cataracte du Congo, sur les rives d'un élargissement considérable du fleuve qu'on nomme le Stanley Pool, la station de Brazzaville. Il en confia le commandement à une garnison de quatre hommes et repartit après avoir distribué des pavillons tricolores à plusieurs chefs indigènes qui, d'eux-mêmes, étaient venus demander sa

protection. Arrivé au Gabon et fort inquiet sur le sort de ses deux stations, qui n'avaient pas encore été ravitaillées, Brazza, malgré sa fatigue, repartit aussitôt pour Franceville. Il y parvint en février 1881 et trouva tout en bon ordre. Il ravitailla également Brazzaville, et, revenant à la côte, descendit la vallée encore inexplorée d'un grand fleuve, le Kouiliou-Niari qui, plus rapproché de Brazzaville que l'Ogooué, fournirait peut-être la voie de pénétration et le chemin direct vers l'Afrique centrale, que recherchent les explorateurs. Ce fleuve coule sans un seul rapide, sur un sol uni et fertile, à travers une région peuplée, tandis que le Congo s'épanche à la façon d'un escalier gigantesque. On sait aujourd'hui, grâce à Brazza, qu'il est facile de relier le Kouiliou-Niari ou plutôt un de ses affluents, le N'doué, avec le Congo, et le grand problème est peut-être résolu.

Voici en quels termes la Chambre des députés ratifiait en 1882 le traité conclu avec Makoko : « Il importe au développement de notre influence dans ces régions éloignées, que la France apparaisse aux populations de l'Afrique centrale non comme une puissance conquérante, mais comme une nation commerçante, cherchant bien moins à étendre sa domination que ses débouchés commerciaux et son influence civilisatrice.... La France, plus voisine de l'Afrique que la plupart des autres nations, plus directement intéressée qu'elles à l'avenir de ce continent par sa possession de l'Algérie, du Sénégal et du Gabon, par les nombreux comptoirs qu'elle possède sur la côte occidentale, méconnaîtrait gravement ses intérêts les plus certains, si elle se laissait devancer dans le mouvement qui entraîne le monde civilisé vers ces régions hier encore mystérieuses. » Brazza fut chargé de porter à Makoko le traité ainsi ratifié. Il fut en outre investi de pouvoirs extraordinaires et on mit à sa disposition des ressources relativement considérables. Sa grande inquiétude était de ne pas arriver bon premier. En effet, dès 1876, avait été fondée à Bruxelles, sous le patronage du roi Léopold II, une association internationale africaine, dans le but d'organiser l'exploration scientifique des contrées encore inconnues de l'Afrique et d'éteindre progressivement la traite des nègres. Cette association, dirigée par Stanley, que secondait un état-major d'élite, créa en effet un assez grand nombre de stations tant sur les côtes qu'à l'intérieur du continent. Or Stanley redoutait qu'elle n'eût occupé avant lui le bassin du Kouiliou-Niari et le littoral entre l'Ogooué et le Congo. Grâce à la dévorante activité de son lieutenant Cordier, les droits de priorité de la France furent sauvegardés. Brazza partit alors pour l'intérieur. En remontant

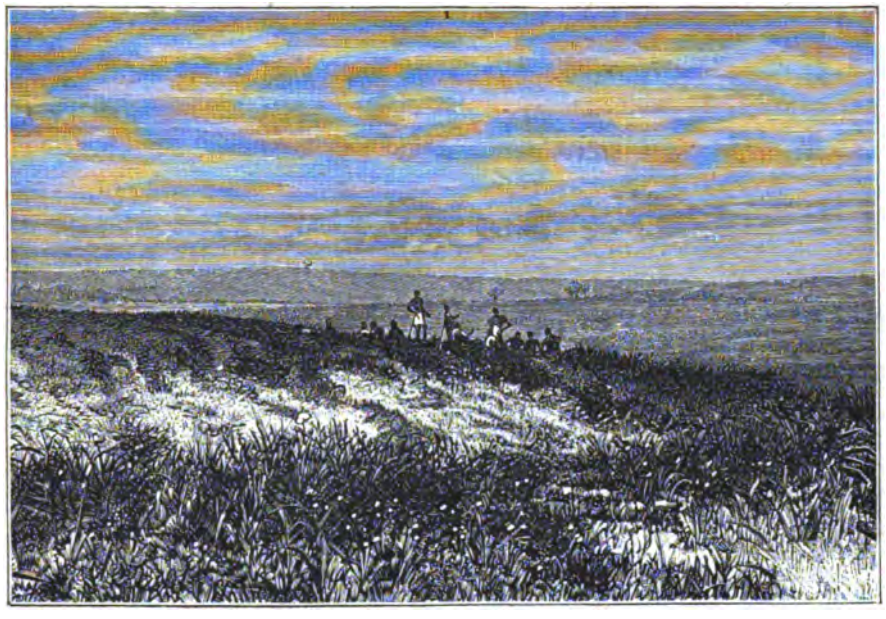


BRAZZAVILLE (D'après un croquis de M. Ponel.)

l'Ogooué, il fut accueilli avec empressement par les riverains, et sema sur son chemin des stations où les indigènes accoururent aussitôt pour se mettre sous la protection du pavillon tricolore. Il ravitailla pour la seconde fois Franceville, et lança dans toutes les directions ses lieutenants : Mizon, de Lastours, Dolisie, Chavannes, Dutreuil de Rhins, pour étendre notre zone d'influence et ouvrir de nouvelles relations. C'était une prise de possession pacifique du pays. Les indigènes venaient à nous, attirés par notre loyauté. Peu à peu des liens de mutuelle confiance se formaient entre nous et nos nouveaux sujets. Sans doute il y avait de temps à autre quelques froissements, mais l'impression générale était excellente, et tout permettait d'espérer qu'une entreprise si bien commencée ne produirait que de bons résultats.

Profitant du calme général, Brazza résolut d'aller porter à Makoko la copie du traité ratifié par le Parlement. L'entrevue fut solennelle. Le grand chef africain avait pour la circonstance déployé tout son luxe. Il était entouré de ses vassaux, également en grand costume (10 avril 1884). De part et d'autre furent échangées des protestations de fidélité aux engagements pris, et, de fait, ils n'ont pas été rompus. Quelques jours plus tard, Brazza descendait le Congo jusqu'à Brazzaville. Nos alliés avaient résisté aux sollicitations des agents de l'Association internationale. Ils entourèrent le représentant de la France et l'assurèrent de tout leur dévouement. Assez inquiet de ce qui se passait sur ses derrières, Brazza revint à Franceville et descendit même l'Ogooué jusqu'à Adouma. Tout était tranquille, grâce à la bonne administration d'un de ses auxiliaires, Dufourcq, qui, bien que malade, avait ranimé les défaillances et subvenu à tous les besoins. Heureux de se voir si bien secondé, Brazza repartit aussitôt pour le Congo, et y rencontra, à sa grande joie, un de ses collaborateurs, Dolisie, qu'il avait laissé sur la côte, et qui venait, en remontant le Kouiliou-Niari, d'arriver à Brazzaville. Ce résultat était fort important, non seulement parce qu'une route nouvelle était tracée, mais aussi parce qu'il était temps de faire reconnaître les droits de la France dans le bassin de ce fleuve, où l'Association internationale avait déjà pris pied, et ne paraissait pas disposée à céder le terrain. Brazza, qui comprenait la nécessité d'assurer à la France la libre possession de Kouiliou-Niari, et voulait avoir en main, à l'heure voulue, des éléments de compensation, songea aussitôt à s'étendre aussi loin que possible sur le haut Congo. Par bonheur les Chambres ne lui avaient pas marchandé leur concours, et de nouveaux crédits lui avaient été alloués. Il rentra aussitôt en campagne.

L'infatigable explorateur avait déjà fondé plusieurs stations nouvelles. Tout était en bonne voie. Notre influence grandissait chaque jour. Les tribus jadis hostiles, et surtout les Batékés, s'accoutumaient à notre domination. On pouvait espérer que, s'étendant de proche en proche, les Français allaient bientôt arriver vers le lac Tchad au nord, vers le lac Tanganyka à l'est. C'est à ce moment (5 juillet 1885) que Brazza reçut la nouvelle de son rappel en France et de la signature de la Convention de Berlin, qui rendait inutile l'action projetée dans le haut Congo.



SUR LES HAUTS PLATEAUX

A la conférence internationale réunie à Berlin en octobre 1884 assistaient les représentants de presque toutes les puissances européennes et des États-Unis d'Amérique. L'Association internationale avait été admise à faire entendre ses délégués. Il s'agissait « de régler, dans un esprit de bonne entente mutuelle, les conditions qui pourraient assurer le développement du commerce de l'Afrique occidentale et prévenir les contestations et les malentendus ». Après de courtoises discussions furent signés, le 26 février 1885, les 37 articles du traité. Ils proclamaient la liberté du commerce dans les bassins du Congo et du Niger. Ils définissaient les formalités à observer pour que les occupations nouvelles sur la côte d'Afrique fussent considérées comme effectives. Enfin l'Association internationale était constituée en royaume et le roi des Belges Léopold II

en était nommé le souverain. Aussitôt s'engagèrent des négociations entre le Congo et les États limitrophes, France et Portugal, pour la délimitation des frontières. Elles aboutirent à une convention qui nous assurait la propriété des bassins de l'Ogooué et du Kouiliou-Niari, et nous établissait officiellement comme riverains du Congo. Tous les comptoirs déjà fondés par l'Association internationale dans le Kouiliou-Niari nous étaient cédés. Désormais toute possibilité de revendication était écartée : il n'y avait plus qu'à favoriser l'essor du commerce et à entretenir de bons rapports de voisinage.

La mission de Brazza devenait inutile, puisque toutes les questions en suspens se trouvaient réglées par la conférence de Berlin, et que dorénavant il s'agissait moins de gagner de vitesse de remuants voisins que de récolter ce qu'on venait de semer. Brazza le comprit ainsi, et rentra en France pour y jouir d'un repos bien mérité. Les résultats de cette dernière campagne avaient été remarquables. Au point de vue scientifique, l'Ogooué, l'Alima et une partie du Congo avaient été explorés. Le pays au nord, et c'était un pays sauvage et inconnu, avait été découvert. De belles collections d'histoire naturelle avaient été réunies, et tous ces travaux exécutés au milieu d'occupations imposées par la création de huit stations du Congo, de huit dans l'Ogooué, et de cinq sur la côte ou dans la vallée de Kouiliou-Niari. Tout récemment, un des collaborateurs de Brazza, Crampel, vient de combler un des derniers espaces blancs de la carte africaine, la région du lac Liba, au nord-ouest de la grande bouche du Congo, ou plutôt de son affluent l'Oubanghi-Ouellé. Parti de Brazzaville le 22 avril 1890, il s'était dirigé vers le lac Tchad, avec l'intention de pousser jusqu'en Algérie à travers le Sahara : il est vrai que Crampel vient d'être assassiné, et que ses compagnons, dispersés dans des contrées inconnues, cherchent sans doute en ce moment à se rapprocher de la côte : malgré cet échec, qui ne peut en rien compromettre des résultats acquis, la France, qui jadis ne possédait qu'une bande de terrain sur le littoral, est aujourd'hui maîtresse d'un véritable empire colonial. Les indigènes ont accepté avec plaisir notre suprématie. ils sont liés par des traités, dont ils exécutent volontiers les clauses, car ils y trouvent leur avantage. Les Pahouins eux-mêmes sont devenus nos auxiliaires et viennent, sans trop de répugnance, travailler aux côtés de ces Okandas, Adounas, Gallois ou Bangoués, dont les avait toujours écartés une inimitié inconsciente. Tous ces hommes, réunis par la communauté des intérêts, se fondent peu à peu dans une sorte d'homogénéité nationale. Ils perdent à notre contact les vices de leur sauvagerie

LES GRANDES FORÊTS

primitive, ils se forment à l'école du travail et du devoir. Plusieurs millions d'êtres humains seront redevables à la France de cette initiation à la civilisation.

Au point de vue économique, sans parler de l'ouverture de grandes voies commerciales, n'est-il pas vrai qu'un pays nouveau, dont les richesses naturelles sont considérables, s'offre aux ardentes investigations de tous les travailleurs? N'est-il pas permis d'espérer que certaines cultures s'ajouteront encore à ces richesses naturelles? Enfin un nouveau marché n'est-il pas créé où nos industriels trouveront pour de longues années d'énormes débouchés?

Au point de vue social et humanitaire on ne saurait trop faire remarquer que cette œuvre s'est accomplie sans effusion de sang, et que le drapeau de la France n'a jamais été déployé dans la moindre des localités de cet immense domaine, sans qu'immédiatement les esclaves aient été affranchis.

Sans doute il reste encore beaucoup à faire, et, pour longtemps encore, notre action devra tendre surtout à transformer les indigènes en agents de travail, de production et de consommation, mais les germes sont déposés, le sol est fertile, et bientôt grandira la moisson.

CHAPITRE IV

LES FRANÇAIS EN ÉGYPTE

La question égyptienne avait déjà été posée en France à diverses reprises. D'après la tradition, la première idée de l'occupation de la vallée du Nil par une armée française aurait été suggérée à Philippe Auguste et à Richard Cœur de Lion, lors de la troisième croisade, par un captif, nommé Caracux. Il avait annoncé que le christianisme ne se maintiendrait en Orient que si les chrétiens s'emparaient de l'Égypte : il ne fut pas écouté. En 1215, au concile de Latran, la question fut de nouveau posée, mais non résolue. Quatre années plus tard, le roi de Hongrie et le légat Pélage débarquèrent à Damiette, mais ils furent bientôt obligés de battre en retraite. Le roi de France Louis IX ne fut pas plus heureux lors de la septième croisade. Battu à la Mansourah, fait prisonnier par les Mameluks, il réussit pourtant, par la dignité de son attitude, à s'attirer le respect et même l'estime de ses farouches adversaires, toutefois le désastre qu'il avait essuyé détourna pour longtemps de l'Égypte l'attention des peuples chrétiens. C'est seulement au XVIe siècle que le grand cardinal Ximénès forma le projet d'installer une colonie européenne dans la vallée du Nil. Dès lors cette question est pour ainsi dire à l'ordre du jour. Depuis Bacon, qui composa un traité *De Bello sacro*, et Campanella qui, dans son *De monarchia hispanica discursus*, recommandait à Philippe II d'annexer l'Égypte à ses vastes domaines, jusqu'à Sully et au père Joseph, le confident de Richelieu, qui trouva le temps d'écrire un long poème, la *Turciade*, pour inviter les chrétiens à la délivrance de Constantinople, de Jérusalem et d'Alexandrie, de nombreux écrivains, protestants ou catholiques, les uns par politique, les autres par religion, proposèrent de s'emparer de l'Égypte. Le plus complet et le mieux étudié de ces projets est le *Consilium Ægyptiacum* de Leibniz.

Louis XIV méditait alors la conquête de la Hollande. On le savait en Europe, car nos diplomates ne cachaient pas leur désir d'isoler la Hollande en lui enlevant tous ses alliés afin de la mieux accabler. Leibniz, qui craignait que la conquête de la Hollande ne fût le préliminaire de la conquête du Hanovre son pays, forma le projet patriotique de détourner sur l'Égypte l'ambition française. Il voulait en toute sincérité éloigner la France du continent, mais en lui trouvant en Orient de magnifiques compensations. C'est ce qui donne à son œuvre un caractère, auquel il est difficile de se méprendre, de franchise et de conviction. Elle se divise en deux parties : la première est destinée à prouver l'opportunité et la facilité de la conquête, la seconde est une revue des États européens qui trouveront leur intérêt ou qui s'opposeront à cette conquête. On y rencontre des passages presque prophétiques, par exemple sur la future importance de l'isthme de Suez : « c'est l'isthme principal du monde, qui sépare les plus grandes mers. On ne saurait l'éviter sans faire le tour des sinuosités de l'Afrique. C'est le lien, la barrière, la clef, la seule entrée possible de deux parties du monde ; c'est le point de contact, le marché commun de l'Inde et de l'Europe ; que la France s'installe à Suez, et la route du commerce est changée. » Ce précieux monument de saine raison et de science politique ne paraît pas, si jamais il fut présenté à Louis XIV, avoir produit sur son esprit une grande impression, car il fut laissé de côté, et c'est seulement en 1803 que le général Mortier, qui occupait alors le Hanovre, en envoya une copie à Bonaparte.

Il est vrai qu'à défaut du *Consilium Ægyptiacum* que Bonaparte ne connut pas, il eut à sa disposition de nombreux mémoires relatifs au même sujet. Pendant tout le XVIIIe siècle, publicistes et hommes d'État continuèrent à s'occuper de l'Égypte. Nos ambassadeurs à Constantinople, qui croyaient à l'imminence de la chute et du partage de l'empire ottoman, voulaient que la France s'assurât une part de ses dépouilles. D'après Saint-Priest, le seul moyen de conserver notre influence en Orient était de recouvrer les pays que nous possédions au moyen âge, et particulièrement la Syrie et l'Égypte. Vergennes déclara qu'il ne fallait pas se sacrifier pour un État condamné à une décadence irrémédiable, et que la plus vulgaire prudence ordonnait de songer d'abord à soi en prenant l'Égypte. Choiseul-Gouffier réclamait l'annexion immédiate de l'Égypte, de la Syrie et des échelles du Levant. Aussi le roi Louis XVI, persuadé par l'unanimité de ces rapports, voulut-il se tenir prêt, et dès l'année 1784 envoya dans le Levant des émissaires chargés de rechercher les points dont la France devait s'emparer. La prise de possession de

l'Égypte par la France avait donc été discutée par nos diplomates, et jusqu'à un certain point préparée par nos souverains.

La République, héritière des projets monarchiques, n'oublia pas l'Égypte. Un officier du génie, Lazowsky, chargé d'une mission en Turquie, venait d'informer le Directoire que le sultan était hors d'état de s'opposer à une entreprise contre l'Égypte, où son pouvoir était illusoire. Presque au même moment, Magalon, consul de France au Caire, et Prix-Réal, négociant dans cette ville, tous deux victimes des avanies des Mameluks, avaient, en adressant leurs plaintes au gouvernement, suggéré l'idée d'une conquête facile. Ils donnaient même de curieux détails sur le climat, sur les productions, les marchés, sur le débarquement des troupes, leur itinéraire, etc.

Les Directeurs acceptèrent cette proposition, mais ils en ajournèrent l'exécution à la paix générale. Certes le projet d'une descente en Égypte ne présentait par lui-même rien d'impraticable, mais n'était-il pas dangereux, au moment où l'Europe était coalisée contre la France, et où une telle conquête ne pouvait manquer de ranimer des inimitiés découragées mais nullement éteintes ? Or Bonaparte était, depuis quelque temps, comme hanté par la pensée de tenter en Orient quelque coup de fortune retentissant. Même pendant la campagne d'Italie, il pensait à la Turquie et à son démembrement inévitable. L'Égypte surtout l'attirait. Il ne cessait de demander à Talleyrand des renseignements et des mémoires sur cette intéressante région. Il étudia et chargea de notes tous les ouvrages relatifs à l'Égypte. Il fit même parcourir les échelles du Levant par un habile agent, Poussielgue, qui lui communiqua une foule de renseignements inédits. Il entra en relations secrètes avec quelques chevaliers de Malte, et quand il revint à Paris après Campo-Formio, il était convaincu de la nécessité d'occuper l'Égypte.

Restait à savoir comment le Directoire accueillerait ces projets, car la situation était grave, et tout annonçait une nouvelle coalition contre la France. C'était donc une grave imprudence que d'engager dans un pays lointain et peu connu, avec lequel nos communications seraient probablement interrompues, l'élite de nos soldats et de nos généraux. En outre, nous n'avions aucun motif pour envahir l'Égypte. Les Mameluks avaient, il est vrai, maltraité nos négociants, et ne tenaient aucun compte de nos réclamations, mais il était facile de s'adresser au sultan pour les punir. Une simple démonstration navale dans le Delta aurait d'ailleurs suffi pour les rappeler au respect des traités. A vrai dire, le principal motif de l'entreprise était l'ambition de Bonaparte. Il voulait

augmenter sa popularité et se rendre en quelque sorte indispensable en frappant les imaginations par une guerre dans un pays inconnu, quoique fameux. Le Directoire hésitait, mais il n'était déjà plus facile de rejeter une demande du vainqueur de l'Italie. D'ailleurs quelques-uns de ses membres n'étaient pas fâchés de se débarrasser d'un soldat dont la réputation les gênait. L'expédition fut donc résolue.

On sait ce que fut cette expédition : un véritable poème de chevalerie. Nous n'avons pas à raconter ici la surprise de Malte, le débarquement à Alexandrie, l'écrasement des Mameluks, le désastre d'Aboukir, la promenade militaire en Syrie, le retour en France, la bataille d'Héliopolis, la réorganisation du pays par Kléber, les fantaisies administratives de Menou et l'évacuation. C'est une vision étincelante : un cliquetis d'épées et de poignards, les sables du désert et les palmiers des oasis, les colonnades en ruine, la peste et les fusillades, les fêtes et les incendies, tout se mêle dans un poudroiement d'or et de fumée. Les événements se pressent avec une telle rapidité qu'on a peine à les suivre. Nos soldats ne firent en effet que passer en Égypte. En juin 1798 la flotte française paraissait sous Alexandrie, en août 1801 nos dernières troupes repartaient pour la France, mais elles laissaient derrière elles des traces persistantes de leur séjour. Ce n'est pas à titre de conquérants, mais comme initiateurs inconscients de la civilisation, que leur œuvre fut féconde et qu'elle mérite d'attirer l'attention.

Bonaparte en effet, et c'est là ce qui constitue l'originalité et en même temps l'importance de l'expédition d'Égypte, ne s'est pas contenté de la conquête brutale du pays : il n'avait pas oublié que l'Égypte avait jadis été la maîtresse des arts et des sciences, la grande éducatrice de l'humanité, et il avait songé à lui faire, grâce au concours de la France, jouer de nouveau ce rôle glorieux. Pour arriver rapidement à ce résultat, ce n'était point tant de soldats qu'il avait besoin que d'ingénieurs, de physiciens, de mécaniciens et de géographes. Aussi résolut-il d'attacher au corps expéditionnaire des savants qui l'aideraient dans la tâche laborieuse de faire oublier par les bienfaits de la paix les misères de la conquête. Il annonça donc que ses meilleurs auxiliaires devaient être et seraient ses collaborateurs civils, et, comme il avait pour amis non seulement tous ceux qui d'ordinaire s'attachent à la fortune, mais encore tous ceux sur lesquels il exerçait, par l'ascendant de la victoire et la fascination du génie, un véritable entraînement, il décida à le suivre en Égypte de nombreux savants, dont quelques-uns de premier ordre, des littérateurs et des artistes. N'ouvrait-il pas à leur imagination une perspective in-

BONAPARTE

définie de travaux et de découvertes? Ne faisait-il pas miroiter à leurs yeux la gloire et l'avenir? Il n'en fallait pas tant, à cette époque de fièvre et d'enthousiasme, pour lui attacher des hommes ardents, énergiques, jeunes pour la plupart, et très déterminés à se rendre utiles à la patrie.

Ces conquérants pacifiques de l'Égypte étaient au nombre de cent vingt. On comptait parmi eux huit géomètres (Fourier, Costaz, Corancez), quatre astronomes (Michaux), treize mécaniciens (Monge, Conté), trois horlogers (Breguet), huit chimistes (Berthollet, Champy), cinq minéralogistes (Dolomieu), cinq botanistes (Delille), cinq zoologistes (Geoffroy, Savigny), six chirurgiens, trois pharmaciens, trois archéologues (Ripault), trois architectes (Protais), trois dessinateurs, vingt ingénieurs (Lepère, Chezy), seize géographes (Corabœuf, Jomard) et dix-sept imprimeurs (Marcel). C'était une incomparable réunion de talents multiples et variés, un véritable état-major intellectuel.

Bonaparte, qui tenait à les conserver presque tous avec lui, s'occupa directement de leur installation à bord. Pendant le voyage il les combla de prévenances. Il aimait à tromper les ennuis de la traversée en les prenant pour confidents de ses chimères orientales. Ses soldats, au contraire, trop ignorants pour comprendre l'importante mission confiée aux savants, n'eurent d'abord que des quolibets et même des grossièretés à leur égard; mais, quand ils les virent partager sans faiblir leurs dangers, les mépris et les railleries disparurent, et aux insultes mal déguisées succédèrent comme par enchantement la cordialité et les attentions délicates. Cette bonne entente ne fut dès lors jamais troublée. Employés civils ou militaires, savants et généraux se prêtèrent un mutuel appui, et cette union, fondée sur une estime réciproque, amena pour l'expédition les plus heureux résultats.

Dès qu'il fut maître de l'Égypte et installé au Caire, le premier soin de Bonaparte fut de réunir les principaux de ses savants aux plus distingués de ses officiers et de former avec eux non pas précisément une académie, mais une sorte d'assemblée délibérante, instrument de civilisation autant que corps savant. Ce fut le célèbre Institut d'Égypte, qui s'est perpétué jusqu'à nos jours et dont l'utilité n'a jamais été contestée. Il s'agissait en effet non seulement de porter en Orient les idées françaises, mais encore de mettre en œuvre toutes les ressources du pays, et surtout d'aider le gouvernement dans la tâche difficile d'organiser la conquête. L'Institut fut réparti en quatre sections de douze membres chacune. Monge, le grand mathématicien, et Berthollet, le chimiste éminent, en furent les membres les plus connus; mais il serait injuste de ne pas

citer à côté d'eux Andréossy, Desgenettes, Sulkowsky et Caffarelli, qui représentaient l'élément militaire, Geoffroy Saint-Hilaire, l'illustre naturaliste, bien jeune encore, mais qui avait déjà publié d'importants travaux, Fourier le mathématicien, Conté l'inventeur universel, Delille le futur auteur de la *Flora Ægypticia*, le géologue Dolomieu, Bourrienne, Poussielgue et Tallien, plus connus par leurs mésaventures politiques que par leurs ouvrages, Parseval le compositeur officiel des cantates et des chants triomphaux, Redouté le fameux peintre de fleurs, Denon l'archéologue, et surtout Bonaparte, qui assistait régulièrement aux séances et animait les discussions du feu de son improvisation et de la précision de ses demandes.

On a conservé les procès-verbaux des séances. Toutes les questions sont abordées et traitées. C'est un répertoire inépuisable de travaux originaux et de recherches nouvelles. Il est difficile de les citer tous ici. Ouvrons au hasard la *Décade Égyptienne*, journal qui rendait compte des séances de l'Institut. Dans la troisième séance, sept membres prirent successivement la parole. Sulkowsky décrivit un buste d'Isis; Say étudia les safrans, les roseaux et les pailles de maïs pour en faire des combustibles. A cette occasion Bonaparte demanda la parole. Le problème l'intéressait, car le bois manque en Égypte, et notre flotte venait d'être détruite à Aboukir. Il songeait déjà à en construire une nouvelle. « Il faut tirer le bois de l'Abyssinie, s'écria-t-il. Là sont des Alpes infréquentées, couvertes de hautes futaies. On jettera les arbres dans le Nil, ils franchiront les cataractes, et, dans quinze jours, à l'époque des hautes eaux, ils arriveront ici. Les Pharaons n'ont pas fait et n'ont pas pu faire autrement. » C'était une intuition de génie. Quelques jours plus tard, on copiait à Thèbes un bas-relief figurant un guerrier égyptien faisant abattre sur une montagne de grands arbres par les peuples vaincus. La séance fut continuée par une lecture de Geoffroy sur l'autruche. Fourier proposa une nouvelle méthode de résolution des équations algébriques; Bonaparte invita l'Institut à composer un calendrier franco-égyptien; Parseval lut un fragment de sa traduction de la *Jérusalem délivrée*, et Desgenettes improvisa quelques aperçus nouveaux et intéressants sur la peste. Est-il possible de rendre plus variée une séance académique?

Bonaparte ne se contentait pas de prendre une part directe aux travaux de l'Institut; il s'occupa encore de lui donner un local convenable. Il aurait voulu lui annexer un muséum d'histoire naturelle, des galeries d'antiquités et une bibliothèque. Cette bibliothèque fut même quelque

temps ouverte, à la grande satisfaction des indigènes. De l'Institut dépendait encore l'imprimerie. Cet utile instrument de conquête et de propagande fut mis sous la direction de l'orientaliste Marcel. Il recruta parmi les jeunes Égyptiens ceux qui lui parurent les plus intelligents, et leur enseigna lui-même le difficile métier de typographe. De nombreux ouvrages sortirent de ses presses, sans parler des journaux et des documents administratifs.

Ce n'est pas seulement dans leur palais du Caire, au milieu de leurs galeries et de leurs collections, tout près de la bibliothèque et de l'imprimerie, qu'il faut étudier nos savants. Nous retrouvons encore à travers toute l'Égypte la trace lumineuse de leurs travaux et de leurs découvertes. Ainsi que l'a écrit l'un d'entre eux, Fourier, « il leur fallait à la fois étendre le domaine de l'agriculture, étudier le cours du fleuve et assujettir les irrigations à un plan général, faire communiquer les deux mers, assurer la navigation du golfe Arabique, établir des arsenaux et des ports ; on avait à observer des climats presque inconnus, à porter dans les contrées voisines les recherches de l'histoire naturelle et de la géographie, à diriger le commerce, à perfectionner les tissus et la teinture, l'exploitation du natron, la fabrication du sucre, celle du sel ammoniac et de l'indigo, en un mot à créer une industrie nouvelle et à la seconder de toutes les découvertes de l'Europe ». Certes, de plus courageux auraient reculé. Les membres de l'Institut n'y pensèrent même pas, et, résolument, se mirent à l'œuvre.

Celui qui réussit le mieux à tirer parti des ressources économiques de l'Égypte fut Conté. Ce qu'il imagina est vraiment prodigieux. Il commença par remplacer toutes les machines détruites à Aboukir. Moulins, filatures de laine et de coton, manufactures de draps, ateliers monétaires, caractères d'imprimerie, fonderies de tout genre, il improvise tout et réussit en tout. Il perfectionne les instruments de chirurgie, il invente des lits-brancards pour le transport des blessés, il fabrique jusqu'à des sabres, des tambours, des trompettes. Le pain de nos soldats était mauvais : il améliore sa fabrication. On manquait de poudre : il invente le moyen d'en composer. Les Égyptiens avaient fini par le redouter comme un magicien. Personne ne sut aussi bien que lui commander l'obéissance sans recourir à la sévérité.

Les Égyptiens réservaient leurs sympathies à nos ingénieurs, surtout à ceux d'entre eux qui travaillaient à régulariser le cours du Nil, Girard, Lepère, Lemorey. Les derniers possesseurs de la contrée avaient commis la lourde bévue de négliger l'amélioration du fleuve ; les digues avaient

été rompues, les canaux de décharge et d'irrigation endommagés, les réservoirs comblés : mais, quand nos ingénieurs entreprirent d'importants travaux sur le Nil, ce fut le signe auquel les indigènes reconnurent la légitimité de la conquête. Il est vrai que Bonaparte, bien inspiré sur ce point, donnait une attention particulière à ces utiles travaux. On a conservé des lettres de lui où il prescrit à ses lieutenants de traiter sans pitié ceux qui s'aviseront de rompre les digues ou de combler les canaux. Il songea même à étendre le cours du fleuve en renouvelant l'œuvre grandiose de Néchao, le canal qui jadis mettait en communication le Nil et la mer Rouge ; enfin il prit part aux fêtes nationales qui célébraient le maximum de la crue. Les Égyptiens surent gré à Bonaparte de ces travaux et de ces ménagements. Ils prêtèrent moins d'attention, car ils n'en comprenaient pas l'utilité, à la reconnaissance du lac Menzaleh et des bouches Pélusiaques entreprise par Andréossy, à la détermination par Nouët et Méchain de la latitude d'Alexandrie, du Caire, de Damiette, de Suez et de Salaheïeh. Pendant ce temps Peyre et Girard levaient le plan d'Alexandrie, Beauchamp et Nouët rédigeaient un quintuple calendrier à l'usage des Français et des Églises romaine, grecque, copte et musulmane ; Monge et Berthollet encourageaient les efforts individuels et donnaient à leurs collègues une sorte de direction ; Delille récoltait les plantes de la Basse Égypte, Geoffroy Saint-Hilaire étudiait les animaux du lac Menzaleh, Champy les minéraux de la mer Rouge, Savigny les insectes du désert. Quant aux artistes et aux archéologues, ils suivaient partout nos colonnes, et s'empressaient de copier les inscriptions dont sont chargés les monuments antiques. Denon se distingua par sa froide intrépidité. Souvent on le vit devancer au galop nos escadrons avec son portefeuille en bandoulière, s'asseoir sur le terrain qui allait devenir un champ de bataille, et achever paisiblement son croquis sous le feu de l'ennemi.

Deux de ces expéditions archéologiques sont restées célèbres : la première à Suez, la seconde à Thèbes. Bonaparte avait entendu parler du canal, creusé par les Pharaons, qui unissait le Nil à la mer Rouge. Il voulut en retrouver les traces et examiner lui-même s'il était possible de le creuser de nouveau. Il s'enfonça dans le désert, arriva à Suez, traversa la mer Rouge par un gué praticable seulement à marée basse, et se rendit au puits de Moïse, et de là au Sinaï. Au retour, il s'égara dans les sables et faillit être surpris par la marée. En rentrant au Caire, il retrouva les traces de l'ancien canal, qu'il suivit pendant quatre lieues, et ordonna à l'ingénieur Peyre d'en lever le plan géométrique. Les travaux

furent commencés, mais interrompus par l'expédition de Syrie : il n'en est pas moins curieux de voir Bonaparte continuer l'œuvre des Pharaons, et de le citer comme le prédécesseur immédiat de Lesseps.

Le voyage de Thèbes fut le plus utile. On sait que les souverains de la XVIIIe dynastie avaient entassé des merveilles dans leur capitale. Sur la rive droite du Nil, à Karnak, commence une série de palais et de temples auxquels ont travaillé bien des familles royales. C'est là que se trouve la fameuse salle de Séti Ier soutenue par 140 colonnes de 70 pieds de hauteur, toutes couvertes de bas-reliefs et d'hiéroglyphes. L'obélisque de la reine Hatasou lui sert comme de sentinelle avancée. Tout à côté se dresse le palais de Touthmès III. Une avenue de béliers colossaux conduit aux deux temples de Louqsor. Le Nil à cet endroit est large d'une lieue, mais rétréci par trois îles qui peut-être étaient réunies aux deux rives par des tunnels souterrains. Sur la rive gauche on compte quatre palais, celui de Gournah, le Ramesseum, le Memnonium et Médinet-Abou. Au delà de la ville des vivants commence la cité des morts, la fameuse nécropole de Biban el-Molouk, dont les flancs recèlent encore tant de trésors et de mystères. Joignez à cela entre le fleuve et la montagne les quais de granit rongés par le Nil, les canaux comblés, les fondations, rasées jusqu'au sol, de temples anonymes, des milliers de colonnes brisées, des éclats de chapiteaux, des fragments de monolithes, et, comme bordure à ce tableau grandiose, les escarpements des montagnes où dorment les générations éteintes, et on aura une idée imparfaite des restes imposants de cette capitale. Aussi, lorsque la division Desaix, lancée à la poursuite de Mourad-Bey, arriva en vue de ces ruines grandioses, cet incomparable spectacle arracha des cris d'admiration à nos troupiers illettrés, qui se mirent à battre des mains.

Nos savants avaient également à se préoccuper des ressources et de l'avenir économique de l'Égypte. Échanges avec l'Orient et avec l'Europe, ouverture de ports nouveaux sur la mer Rouge et la Méditerranée, voyages de découverte dans l'Afrique centrale, développement des richesses agricoles, que de travaux à entreprendre ! Mais on ne transforme pas un pays du jour au lendemain. Les agriculteurs sont avant tout et partout les hommes de la routines. Quant aux négociants, ils ne renoncent pas volontiers à leurs habitudes. Or la consécration du temps manqua tout à fait : nous ne restâmes que trois ans en Égypte. C'est ce qui explique l'insuccès relatif de ceux de nos savants qui traitèrent ces questions d'économie politique.

Le départ imprévu de Bonaparte porta un coup terrible à l'Institut.

Ses deux successeurs, Kléber et Menou, prirent cependant une part active à ses séances et encouragèrent dans toutes les directions les efforts de nos savants, mais Kléber fut assassiné et les fautes de Menou nous firent perdre l'Égypte. Tour à tour le Caire et Alexandrie capitulèrent et nos savants furent obligés de renoncer à leurs rêves et de rentrer en France.

MUR DE KARNAK

Ils faillirent même laisser leurs trésors entre les mains des Anglais, car la capitulation était restée muette sur les collections lentement amassées par eux. Sans l'énergie de Geoffroy Saint-Hilaire, qui menaça de les détruire plutôt que de les abandonner, elles étaient perdues. Ce sont ces trésors qui servirent à la composition du magnifique ouvrage, *Description de l'Egypte*, dont l'impression, commencée en 1809, ne fut achevée qu'en 1825. Il se divise en deux parties : le texte et les planches. Le

texte comporte neuf volumes in-folio. C'est là que sont consignés tous les travaux des membres de l'Institut. Quant aux 840 planches, également distribuées en neuf volumes in-folio, elles sont ainsi constituées: cartes, planches minéralogiques, botaniques et animales, monuments, Égypte moderne. Ce sont les monuments qui forment la partie la plus neuve de l'ouvrage. On ne les connaissait que par ouï-dire: ils figurent là pour la première fois avec leur position géographique, leur plan, leur coupe, leur élévation et aussi leur vue pittoresque. Les artistes à qui on les doit ont exclu toute composition arbitraire. Ils ne se sont attachés qu'à la reproduction exacte, afin de transmettre fidèlement l'impression que leur avait laissée le spectacle de l'Égypte. Sculptures, hiéroglyphes, bas-reliefs, tout est rendu avec une admirable vérité. L'ouvrage répond donc à son titre, et c'est réellement une description de l'Égypte qu'ont entreprise et terminée les membres de l'Institut. Il faut donc leur rendre hommage comme aux vrais conquérants du pays. Cette conquête, personne n'a su ni ne saura nous l'arracher, ni les Turcs, ni les Anglais, ni le temps lui-même, et, malgré des défaillances momentanées, notre influence restera persistante sur cette terre fécondée par les travaux des premiers membres de l'Institut d'Égypte.

Le continuateur de l'œuvre entreprise par les Français fut un Macédonien jeté en Égypte, comme autrefois l'avaient été les Ptolémées ses compatriotes, par les hasards d'une vie aventureuse. A l'âge de dix-huit ans, Méhémet-Ali avait fait la connaissance d'un négociant de Marseille, Lion, qui lui rendit des services pécuniaires et lui inspira l'amour de la France. Amené en Égypte en qualité de soldat, ou plutôt de chef de mercenaires, il ne tarda pas à comprendre qu'il rencontrerait dans ce pays agité une superbe matière pour une ambition sans limites et un réel génie d'organisation. L'Égypte, en effet, offrait alors comme un champ ouvert à toutes les intrigues. Les Anglais s'étaient décidés à l'évacuer sur les pressantes instances de Bonaparte, et avaient cédé la place aux Turcs; mais ces nouveaux maîtres de la vallée du Nil avaient à lutter contre les Mameluks, encore fortement campés dans le pays, et même contre les souvenirs persistants de l'occupation française. Ces souvenirs venaient même d'être réveillés avec éclat par un lieutenant de Bonaparte, Sébastiani, qui, dans une mission fameuse, avait voulu revoir les lieux naguère illustrés par ses frères d'armes et grouper autour de lui nos anciens partisans. Le grand art de Méhémet-Ali fut de se rendre indispensable, tout en neutralisant les uns par les autres les Turcs et les Mameluks. Il se fit, dans une sorte de *pronunciamiento*, nommer vice-

roi d'Égypte par ses soldats, qu'il avait fanatisés, par les prêtres, qui étaient gagnés à sa cause, et par les indigènes, dont il avait flatté l'amour-propre.

Restait à connaître la décision du sultan. C'est ici qu'interviennent deux Français, qui firent pencher la balance en faveur de Méhémet. L'un d'eux, Drovetti, ancien colonel de l'armée d'Égypte, s'était pris de passion pour les antiquités du pays, qu'il recueillait avec un soin jaloux et une intelligente curiosité. Nommé consul général de France au Caire, et comprenant que le rôle actif de la France en Afrique était compromis au moins pour quelques années, il voulut nous assurer un allié sûr et sérieux. Il écrivit donc à Constantinople et engagea les représentants de la France à obtenir le pardon du sultan pour l'audacieuse usurpation de Méhémet. Le second Français, Mathieu de Lesseps, consul du Caire, avait été chargé par le gouvernement de trouver dans le pays un homme capable d'appuyer nos intérêts. Il avait distingué et choisi Méhémet. Ses conseils et ceux de Drovetti furent écoutés à Constantinople, et le sultan nomma Méhémet pacha et vice-roi d'Égypte (9 juillet 1805).

Dès lors Méhémet n'a que des succès : guerres, négociations, mariages, tout ce qu'il entreprend lui réussit. Sa renommée s'étend en Europe. Il devient le héros du jour, surtout quand il a jeté à la mer une armée anglaise qui voulait s'emparer du pays (1809) ; mais, en toute circonstance, il prend conseil de ses amis français, et, comme il n'oublie point la part prise par eux à ses triomphes, il s'efforce de leur en témoigner sa reconnaissance. C'est cette persistance de l'influence française en Égypte pendant tout son règne, c'est la continuité des preuves de sympathie dont il honorait nos compatriotes, ce sont aussi les réels services que lui rendirent les Français, et la part active qu'ils prirent à la réorganisation et à l'administration de l'Égypte, que nous voudrions mettre en lumière.

Il y avait certes beaucoup à faire en Égypte, et, malgré la première occupation française, ce pays ressemblait à tous ceux qu'a ruinés le fanatisme musulman, c'est-à-dire que les richesses naturelles du sol n'étaient pas utilisées, que l'incurie et la négligence étaient à l'ordre du jour, et que la population indigène, pressée et foulée par une classe dominante, était misérable au possible. Bien que Méhémet-Ali ne demandât pas mieux, afin de tirer parti des richesses de la contrée, que de lui donner une administration régulière, il eut peut-être le tort de s'imaginer qu'il pourrait les façonner et les réformer à sa guise d'après certaines règles trop générales pour être pratiques. Aussi ne réussit-il qu'à opérer un

grand replâtrage plutôt qu'à fonder une œuvre durable. Encore faut-il lui savoir gré de l'avoir entrepris, et surtout d'avoir choisi comme collaborateurs et comme auxiliaires des Français. Il est vrai que tous ces Français ne furent ni également honorables, ni également intelligents. Bien des banqueroutiers, bien des déclassés, bien des gens sans instruction se présentèrent à Méhémet, qui les accueillit avec trop d'empressement. Ce furent les enfants perdus de la civilisation française. Mieux vaut les oublier pour rendre justice à ceux de nos compatriotes qui, au contraire, se firent respecter par la dignité de leur caractère et reconnurent l'hospitalité de Méhémet en lui rendant de vrais services. Leur œuvre subsiste encore, au moins en partie, et si l'Égypte est de tous les États musulmans le plus avancé, le plus ouvert aux idées modernes, c'est surtout à nos compatriotes qu'elle doit cette supériorité.

Méhémet-Ali était avant tout un soldat : aussi l'armée tint-elle le premier rang dans ses préoccupations. Il fut aidé dans cette tâche par de nombreux Français que laissait disponibles la longue paix qui suivit les traités de 1815. Le plus connu d'entre eux est un Lyonnais, Sèves ou Soliman-Pacha. Il servit honorablement dans l'armée impériale. Après Waterloo, craignant de ne pouvoir faire violence à ses sentiments libéraux, il entra au service du vice-roi, dont il devint promptement le confident et l'ami. Malgré nos défaites, nous passions encore pour les premiers soldats de l'Europe, et Méhémet, convaincu de la supériorité de la tactique européenne, chargea Sèves de créer un nizam ou armée régulière. Ce n'était pas une tâche aisée que de remplacer par des régiments les bandes désordonnées d'autrefois, et de substituer la discipline à l'anarchie. Les Turcs et les Mameluks par orgueil militaire, les Égyptiens par mollesse et même par lâcheté, ne consentiraient sans doute jamais à se plier aux ordres d'instructeurs européens. Ils le firent pourtant, mais ce ne fut pas sans peine. Trois à quatre cents Mameluks furent réunis à Assouan, soigneusement isolés des autres corps, et commencèrent à apprendre les exercices européens. Tant qu'il ne s'agit que du maniement d'armes, Sèves fut obéi. La résistance commença quand il passa aux manœuvres de peloton et de bataillon. Le silence dans les rangs surtout indignait ces jeunes et ardents soldats, habitués à ne tenir compte que de la valeur individuelle. Quelques-uns d'entre eux tirèrent sur leur instructeur au moment de l'exercice à feu. Sèves ne bougea pas. Ils admirèrent cette froide bravoure, et leur admiration se convertit bientôt en dévouement et en fanatisme. Ce premier bataillon servit de cadre à plusieurs autres. La fortune militaire de Sèves grandissant avec

les services qu'il rendait, il devint colonel, général, fut nommé bey, et lorsque, rompant résolument avec son passé, il eut embrassé le mahométisme, il arriva jusqu'au grade de muchir ou maréchal.

Pendant ce temps les régiments se complétaient, l'instruction s'améliorait et l'armée égyptienne devenait une armée régulière. Un progrès décisif fut obtenu lorsque le général eut réussi à faire entrer des Égyptiens dans l'armée. Cet honneur avait été jusqu'alors réservé aux mercenaires turcs, albanais ou mameluks. Les Égyptiens répondirent à l'attente de Méhémet et de Sèves. Ils prirent sous les drapeaux une attitude tout autre que dans leurs villages. Si les Turcs, pour les insulter, rappelaient leur origine en les nommant fellahs, ils leur répliquaient avec énergie. Peu à peu l'armée devenait une armée nationale, et ces progrès, elle en était redevable à son chef, le Français Sèves. On l'a diversement jugé. Maxime Du Camp le traite de soudard et de renégat. Le maréchal Marmont, au contraire, lui rendait justice : « Il est devenu un homme d'un mérite supérieur, lisons-nous dans ses mémoires; on peut dire de lui que, ce que les circonstances de sa vie ne lui ont pas permis d'apprendre, il l'a deviné; car n'ayant servi en France et combattu avec nous que dans les grades subalternes, il a deviné la grande guerre. » Ce qu'il y a de certain, c'est que l'armée égyptienne, avant les réformes de Soliman-Pacha, n'était qu'un ramassis sans cohésion de mercenaires indicisplinés : il en fit une armée régulière, nationale. Il eut l'honneur de la conduire plusieurs fois au feu et de lui donner par la victoire ce qui lui manquait encore, le respect du drapeau et le sentiment de sa dignité.

Plusieurs Français aidèrent Sèves dans ce travail d'organisation : le colonel Varin, qui créa à Gizeh une école de cavalerie modèle; Bolonini, un Piémontais naturalisé Français, qui, de concert avec un certain nombre de sous-officiers français, dirigea l'école d'infanterie de Damiette. Nous citerons encore Baladin et de Toron, que Marmont revoyait avec plaisir quand il visita l'Égypte, et Mary, ou plutôt Békir-Bey, un ancien tambour français qui s'était haussé jusqu'au grade de colonel dans l'armée égyptienne, mais qui l'avait mérité par son courage et ses aptitudes militaires.

Après l'armée, la marine. Là, tout était à créer : vaisseaux, officiers, matelots. Méhémet-Ali savait que, toutes les fois que l'Égypte a joué un grand rôle dans l'histoire de l'humanité, sa marine a été florissante; aussi eut-il raison de vouloir créer ce qui n'existait pas. Son aide principal dans cette œuvre hardie fut le Français Cérizy, ingénieur de

Méhémet-Ali tenta une œuvre également grandiose, mais qui est restée inachevée : l'immense construction connue sous le nom de barrage du Nil, établie un peu au nord du Caire. Dans la pensée des ingénieurs Linant, Mougel et Lambert, qui lui proposèrent ce travail, le barrage devait à la fois régler la distribution des eaux, maintenir navigables les bras du fleuve pendant la saison sèche, servir de port et aussi de point d'appui difficile à enlever par une armée ennemie venant du nord. Méhémet s'engoua de ce projet. On raconte même qu'il voulut utiliser comme matériaux les pyramides de Gizeh, et qu'il fallut lui prouver que la démolition d'une seule pyramide coûterait six fois plus que l'extraction en carrière. Le barrage pourtant ne fut jamais achevé : il ne sert aujourd'hui qu'à faire communiquer les deux rives du Nil. Au Caire même, Méhémet ordonna la construction de la mosquée qui porte son nom et renferme son tombeau. C'est encore lui qui, sur les dessins d'un jardinier parisien, Barilet, décida la plantation du jardin de l'Esbékiyeh, véritable oasis dont la fraîcheur cause une impression délicieuse au milieu de la poussière et des chaleurs torrides de la grande capitale.

Pour l'agriculture et pour l'industrie, plus encore que pour les travaux publics, l'intervention des Français et la continuité de leurs efforts furent très appréciables, mais ils se heurtèrent aux plus grandes difficultés. Les Turcs de l'entourage de Méhémet, ennemis par caractère et par fanatisme de toute innovation, d'ailleurs jaloux de l'influence croissante des Français, les abreuvaient de dégoûts. C'est ainsi qu'échouèrent l'école d'agriculture de Nabaro, fondée par Grandjean, et le jardin botanique de Choubrah, fondé par Husson de Nancy; ainsi que furent détruites les bergeries modèles pour l'acclimatation des moutons mérinos créées par Lautour à Damanhour, Neghile et Mahmoudyeh. La culture du coton, introduite par Jumel, réussit davantage, Elle donna même de si beaux résultats que le principal revenu de Méhémet et de ses successeurs fut bientôt le produit de la vente des cotons égyptiens. Il en fut de même pour l'indigo, grâce au chimiste Rocher. Ce fut encore un Français, de Grenoble, qui apprit aux fellahs à planter, à récolter et à préparer le chanvre dont on avait besoin pour la marine. Dans le domaine des réformes agricoles Méhémet ne s'arrêta plus. L'introduction du mûrier et des vers à soie, celle de l'olivier, celle des rosiers du Fayoum, celle du pavot, datent de son règne. Aussi le Delta redevint-il promptement ce qu'il avait été dans l'antiquité, un merveilleux foyer de production.

Le vice-roi voulut également improviser une industrie nationale. Ses efforts furent moins heureux; mais il faut les reconnaître et rendre justice

à nos compatriotes. Ce sont eux qui dirigèrent les filatures de coton, les indigoteries, les corderies, les fabriques d'essence de roses et d'opium, eux encore qui établirent à Roudah une manufacture de poudre et au Caire une fabrique de produits chimiques et des salpêtreries avec évaporation en plein air.

Méhémet-Ali fut moins bien inspiré quand il décréta la création d'écoles spéciales, qui ne pouvaient réussir, puisque, en lançant dans les études supérieures des jeunes gens qu'il aurait d'abord fallu habituer aux éléments des sciences, on se préparait des déconvenues certaines. École polytechnique, école de musique, école de médecine ou de pharmacie, école vétérinaire, école égyptienne à Paris, toutes ces créations hâtives aboutirent à des échecs. L'avortement le plus piteux fut celui de l'enseignement médical. Il y avait beaucoup à faire sur ce point, car les conditions sanitaires du pays étaient mauvaises, et l'art de la médecine déconsidéré par ceux qui auraient dû le faire respecter, c'est-à-dire par les charlatans et par les ignorants qui s'étaient abattus sur l'Égypte. Malgré les efforts d'hommes réellement distingués, Clot-Bey et Hamont, les étudiants égyptiens ne se signalèrent que par leur mauvaise volonté et leur outrecuidance. Il fallut bientôt fermer l'école et se résigner à recourir aux bons offices des médecins européens.

Tels sont les principaux établissements créés par les Français au service du vice-roi. Même en faisant la part de la chimère, il est incontestable que, si les uns étaient condamnés à l'impuissance, les autres devaient rendre et ont rendu des services. Le plus grand est peut-être d'avoir relevé les Égyptiens à leurs propres yeux, en reconstituant leurs annales et en faisant revivre leur glorieux passé. C'est là une œuvre éminemment française, honorable et pour le peuple qui en fut l'objet et pour les savants qui s'y livrèrent. Nous ne pouvons entrer à ce propos dans des détails qui ne se lient qu'indirectement à notre sujet : qu'il nous suffise de rappeler ici que les leçons de Champollion et de Mariette n'ont pas été inutiles et que nos savants ont fondé une véritable école d'archéologie égyptienne. Leurs efforts sont incessants et presque toujours heureux. En dépit des jalousies et des concurrences étrangères, nous occupons toujours le premier rang dans cette science que nous avons fondée.

Les successeurs de Méhémet-Ali ne furent pas tous, autant que lui, les propagateurs de la civilisation et les protecteurs des Français qui leur apportaient le concours de leurs bonnes volontés. L'un d'entre eux, Abbas-Pacha, n'était même qu'un fanatique d'un esprit borné; mais il ne régna que cinq ans (1848-1853). Son successeur Mohammed-Saïd-

Pacha avait le même goût que Méhémet pour la civilisation européenne. Saïd-Pacha fit curer et approfondir le canal Mahmoudieh qui s'envasait, et commença le chemin de fer d'Alexandrie au Caire. Son principal titre de gloire sera d'avoir accueilli avec faveur les plans de Lesseps quand ce dernier lui proposa d'unir la Méditerranée à la mer Rouge en perçant l'isthme de Suez. Il eut ainsi le mérite d'avoir ébauché l'œuvre la plus utile et la plus gigantesque que le XIXe siècle ait vu accomplir.

C'est au petit-fils de Méhémet-Ali, au fils d'Ibrahim, à Ismaïl-Pacha, à celui qui, en 1867, reçut du sultan le titre de *khédive* et le droit de succession en ligne directe pour ses enfants, que revient l'honneur de ce grand travail. On a dit beaucoup de bien et beaucoup de mal de ce prince. Il méritait également des éloges et des critiques. Sans doute il a fait des dépenses exagérées, et a entrepris des travaux tout à fait hors de proportion avec les ressources de l'Égypte, mais avons-nous le droit de lui reprocher d'avoir toujours favorisé dans la vallée du Nil la civilisation européenne, et spécialement la nôtre? Est-il juste d'oublier qu'il couvrit le Delta de chemins de fer, qu'il fit construire des lignes télégraphiques le long des côtes et du Nil jusqu'à Khartoum? N'a-t-il pas donné une vive impulsion au commerce et à l'industrie nationale, propagé la culture du sucre et du coton, envoyé jusque dans les profondeurs de l'Afrique centrale des missions armées, qui prolongèrent le territoire égyptien jusque dans le Darfour et aux environs du lac Nyanza? N'est-ce pas enfin sous son règne, et grâce à lui, que fut achevé le canal de Suez, dont le percement assurait la prospérité de l'Égypte en faisant de nouveau de cette contrée le grand chemin de transit entre l'Europe et l'Inde?

Dès la plus haute antiquité on projeta de couper par une route pouvant donner passage aux navires la langue de terre qui unit l'Asie à l'Afrique. Cette idée semblait d'autant plus réalisable que la mer Rouge s'avançait alors plus avant qu'aujourd'hui dans l'intérieur des terres, jusqu'à la dépression de terrain connue sous le nom de Lacs Amers. Dès le règne de Séti Ier, un canal faisait communiquer le Nil avec les lacs Amers. On cessa de l'entretenir à la fin de la XXe dynastie. Néchao, ce prince intelligent qui recourut aux bons offices des Grecs et des Phéniciens, comme ses successeurs recourent aujourd'hui à ceux des Français et des Anglais, aurait voulu mettre en communication Bubastis, aux bouches du Nil, avec les lacs Amers; mais le canal paraît avoir été abandonné avant d'avoir été poussé jusqu'à la mer Rouge. Ce sont les prêtres et ceux qui s'intitulaient déjà le parti national qui persuadèrent au Pharaon qu'il travaillait pour les barbares et s'exposait à la colère de Dieu. Sous la domination

persane, le canal de Néchao fut remis en état. On a retrouvé les traces des importants travaux exécutés dans ce but par Darius. Les Ptolémées firent creuser et élargir le canal de Darius, mais il ne suffisait pas aux

M. DE LESSEPS

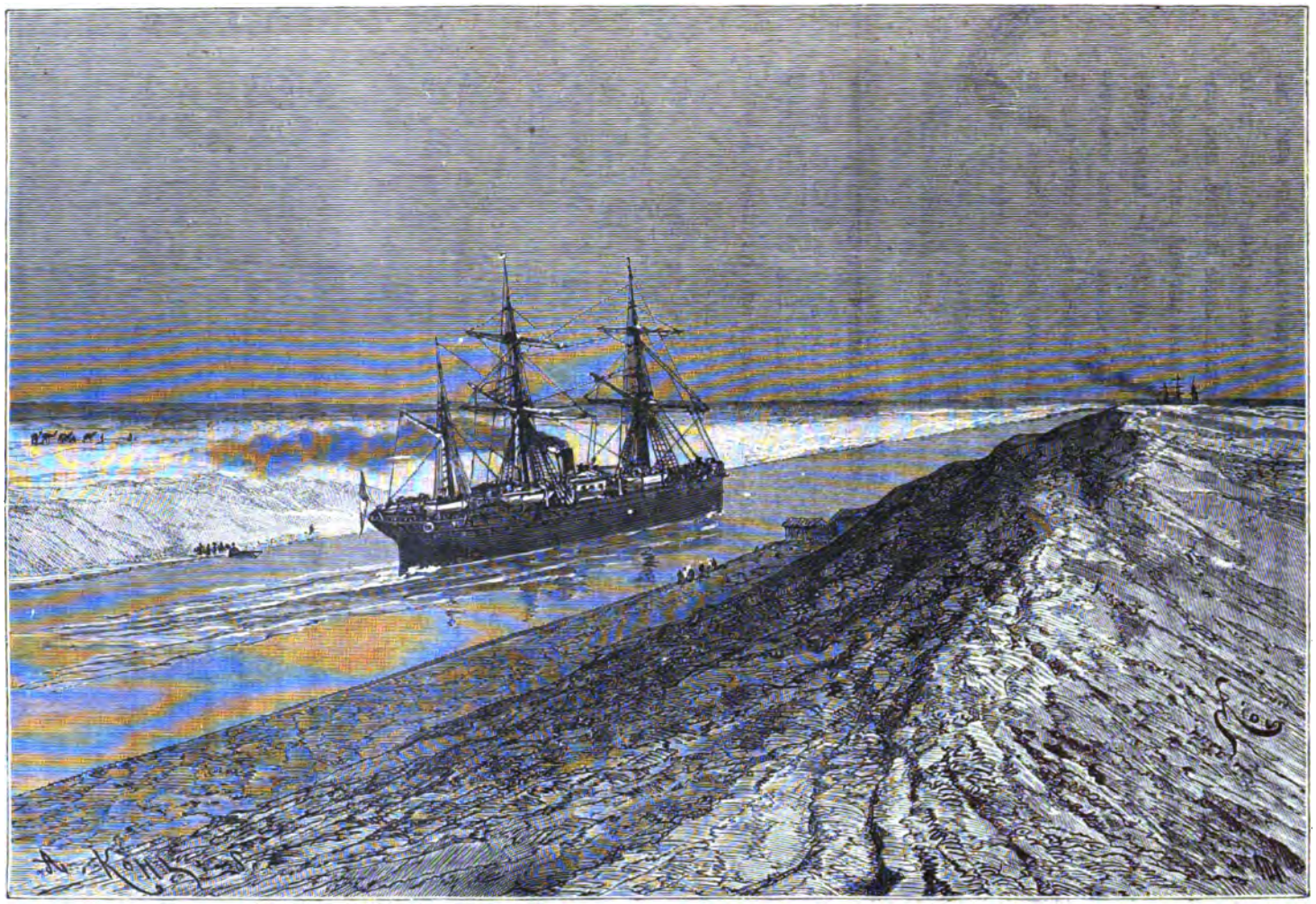
besoins du commerce, car la grande voie de transit entre l'Orient et l'Occident était alors la route de caravanes qui reliait la mer Rouge au Nil. Au moyen âge, Amrou, le lieutenant d'Omar, fit creuser à son tour un canal de jonction entre le Nil et la mer Rouge, mais le canal « du

prince des croyants » disparut faute d'entretien. La région de l'isthme devint déserte, le bassin des lacs Amers se dessécha en partie, et le pays sembla voué à la désolation et à la ruine.

L'ingénieur Lepère, chargé par Bonaparte d'étudier à nouveau le projet de réunion des deux mers, consacra trois années à cette importante question. Il proposait, pour le commerce intérieur de l'Égypte, un canal à petite section, avec écluses, allant d'Alexandrie à Suez, et pour le commerce international un autre canal, à grande section, avec écluses, allant de Péluse à Suez. Les circonstances ne permirent pas à Bonaparte de mettre ce plan à exécution. D'ailleurs les ressources matérielles lui auraient manqué pour mener à bonne fin ce double travail.

C'est, paraît-il, en lisant le rapport de Lepère que Ferdinand de Lesseps conçut la pensée de reprendre le projet primitif. Le vice-roi d'Égypte, Saïd-Pacha, recevait son mémoire le 15 novembre 1854, et quinze jours plus tard il l'autorisait à former sous sa direction la Compagnie universelle du canal de Suez. L'acte définitif de concession ne fut promulgué que le 5 janvier 1856 et les travaux ne commencèrent qu'en avril 1859. En même temps que le canal maritime, on creusait un canal d'eau douce de Zagazig au lac Timsah pour apporter aux travailleurs l'eau du Nil. En 1862, près de 16 000 ouvriers, dont 12 000 fellahs, étaient répartis en trois grands chantiers : l'un du côté de Kantara, l'autre dans la tranchée de Toussoum au seuil du Sérapéum, et le troisième dans le seuil de Chalouf entre les lacs Amers et la mer Rouge. Les fellahs, habitués aux travaux de terrassement, rendirent de grands services. On n'eut d'ailleurs qu'à se louer de leur docilité. En 1869 les eaux de la Méditerranée s'unirent enfin à celles de la mer Rouge. Ismaïl-Pacha avait convoqué pour les fêtes de l'inauguration les représentants de la presse européenne. La cérémonie fut des plus imposantes.

Le canal de Suez est aussitôt devenu la grande artère de navigation entre l'Orient et l'Occident. De Suez sur la mer Rouge à Port-Saïd, ville improvisée sur les bords de la Méditerranée et qui devient rapidement un des plus grands chantiers du monde, en passant par les lacs Amers, par le lac Timsah, par la ville nouvelle d'Ismaïlia, et par les lacs Ballah et Menzaleh, le canal a 160 kilomètres de longueur, sur une largeur de 60 à 100 mètres et une profondeur moyenne de 8 à 10 mètres. Les dépenses se sont élevées à un demi-milliard. Les Français ont largement contribué à fournir les fonds nécessaires, mais il serait injuste de ne pas reconnaître que, s'ils ont été les promoteurs de l'entreprise, ils partagent avec le peuple égyptien la gloire de l'exécution.



CANAL DE SUEZ

Les Anglais s'étaient longtemps opposés à la construction du canal : ils n'ont pas tardé à comprendre qu'ils en profiteraient plus que tout autre peuple. Le canal, en effet, n'est-il pas la voie la plus directe entre l'Angleterre et les Indes? N'ont-ils pas désormais toute facilité, non seulement pour transporter des marchandises, mais surtout pour l'expédition rapide des troupes de renfort en cas de révolte de leurs sujets indiens? Aussi bien, avec leur esprit pratique, ils ont si bien compris les avantages du canal, qu'ils ont, en 1875, racheté les actions que le vice-roi Ismaïl, à court d'argent, leur vendit pour cent millions. Ils se sont en outre établis à Chypre pour mieux surveiller l'entrée du canal, et, tout récemment, sous prétexte de protéger l'œuvre de Lesseps, ils ont entrepris une campagne qui s'est terminée par leur établissement en Égypte (1882).

Ismaïl n'a pas été le témoin de cette audacieuse usurpation, qui modifie si étrangement la situation internationale de l'Égypte. Tout en introduisant dans sa vice-royauté d'utiles réformes, tout en travaillant à l'affranchir du joug de la Turquie et à augmenter son territoire, Ismaïl-Pacha eut le tort de conserver les procédés financiers d'un autre âge. Emprunts onéreux, dépenses exagérées, nul souci de l'équilibre budgétaire, la banqueroute de l'Égypte paraissait imminente. Les gouvernements français et anglais intervinrent pour défendre les droits des créanciers. Ismaïl accepta leur contrôle. Les représentants de l'Europe, tout en administrant les finances de l'Égypte avec autant d'intelligence que d'honnêteté, abusèrent peut-être de leur situation pour prendre peu à peu la direction des affaires politiques. Ismaïl se fatigua des surveillants qu'il s'était donnés, et voulut se débarrasser de leur tutelle. Les dissentiments s'aigrirent, et la crise ne put être terminée que par la démission d'Ismaïl, imposée par la Turquie.

L'Égypte avec son successeur Tewfik, prince instruit, intelligent, très accessible, comme tous les princes de la famille de Méhémet-Ali, aux idées européennes, mais sans énergie et sans décision, allait entrer dans une voie nouvelle. Ce ne sont plus les Français dont l'influence domine dans la vallée du Nil; ils y ont été remplacés par les Anglais, qui, fidèles à leur politique séculaire, ont, une fois de plus, récolté ce que nous avions semé.

CHAPITRE V

LES ANGLAIS EN ÉGYPTE

Les Anglais ne se sont occupés que tardivement de l'Égypte. Si Bonaparte ne les avait appelés, pour ainsi dire, à sa suite, ils n'auraient pas songé à s'installer après lui dans le bassin du Nil; mais ils comprirent tout de suite les avantages stratégiques et politiques de leur établissement en Égypte : aussi profitèrent-ils de leurs victoires d'Aboukir et de Canope, ainsi que du départ de nos soldats, pour s'établir fortement à Alexandrie. Sous prétexte de protéger le Delta contre une nouvelle attaque, pourtant peu probable, de la France, et même après la signature de la paix d'Amiens, ils faisaient mine de prolonger indéfiniment leur occupation. Si Bonaparte ne leur avait envoyé son aide de camp Sébastiani pour veiller à la stricte exécution des clauses du traité, ils ne seraient point partis, et encore leur général, Stuart, ne consentit à ordonner l'évacuation qu'après avoir pris les ordres de son gouvernement.

Quelques années plus tard les Anglais revinrent en Égypte. C'était en 1807. Sous prétexte de l'alliance offensive et défensive qui existait entre la France et la Turquie, et soi-disant pour empêcher un second débarquement des Français, ils se présentèrent à l'improviste devant Alexandrie, s'en emparèrent (15 mars), et marchèrent sur Rosette. Méhémet-Ali, bien conseillé par notre consul général Drovetti, s'avança à leur rencontre, les battit et les força à se rembarquer (19 août 1807). La leçon ne fut pas perdue. Les Anglais ne tentèrent plus de descente en Égypte; ils la savaient bien gardée, et ne voulaient se risquer qu'à coup sûr.

Ce qu'ils n'avaient pu faire par les armes, ils l'essayèrent par le commerce et furent plus heureux. Il est vrai que Méhémet se méfiait d'eux, et, malgré leurs offres de service, les tenait à l'écart, mais il ne pouvait

empêcher les négociants d'écouler leurs marchandises, ni d'acheter les produits riches et variés de l'Égypte. Peu à peu s'établit dans le pays une clientèle anglaise. Avec la ténacité et l'esprit d'entreprise qui les ont toujours distingués, les Anglais ne se rebutèrent pas. On avait commencé par les tolérer : bientôt ils se rendirent nécessaires. Ce fut surtout lorsque Ismaïl-Pacha monta sur le trône que cette infiltration de l'élément anglais en Égypte prit de la consistance, non pas seulement parce que le vice-roi, toujours à court d'argent, trouvait dans les banquiers anglais des prêteurs complaisants, mais aussi parce que quelques-uns d'entre eux lui rendirent de réels services. Il serait injuste, dans cette rapide revue des conquérants de l'Afrique, de ne pas les citer à côté de nos ingénieurs et de nos savants. Ce furent surtout des explorateurs et des administrateurs. Nous savons déjà que la région des grands lacs où le Nil prend sa source fut en partie découverte et reconnue par eux. Ce furent surtout des anti-esclavagistes résolus; s'ils ne guérirent pas, au moins essayèrent-ils courageusement de guérir cette plaie saignante encore de l'Afrique contemporaine.

On sait que l'Afrique a été de tout temps une pépinière d'esclaves. Sur les monuments égyptiens figurent déjà d'interminables files de captifs noirs, courbés sous le fouet de conducteurs impitoyables et pliant sous de lourds fardeaux. Les Phéniciens allaient chercher dans les marchés de l'intérieur le bétail humain qu'ils revendaient avec d'énormes bénéfices dans les emporia de l'intérieur. A Rome, l'Afer était considéré comme bête de somme. Les Arabes ont continué la tradition, et les Européens, quand ils ont cherché des travailleurs pour leurs plantations américaines, se sont encore adressés à cette misérable race noire traquée, pourchassée, mais toujours nombreuse et qui semble poursuivie par la fatalité. Il est vrai que les nations civilisées ont enfin compris tout ce que présentait d'immoral et d'antisocial la traite des nègres. Elles ont décrété l'abolition de l'esclavage; mais ce qu'un gouvernement européen avait le droit d'imposer à ses sujets, comment le rendre exécutoire pour des roitelets africains, dont les esclaves constituent la principale et souvent l'unique richesse? Aussi l'esclavage s'est-il perpétué en Afrique malgré toutes les répressions, malgré toutes les réglementations, et il n'est que trop à craindre que, pour de longues années encore, l'Afrique ne soit toujours le grand marché des esclaves.

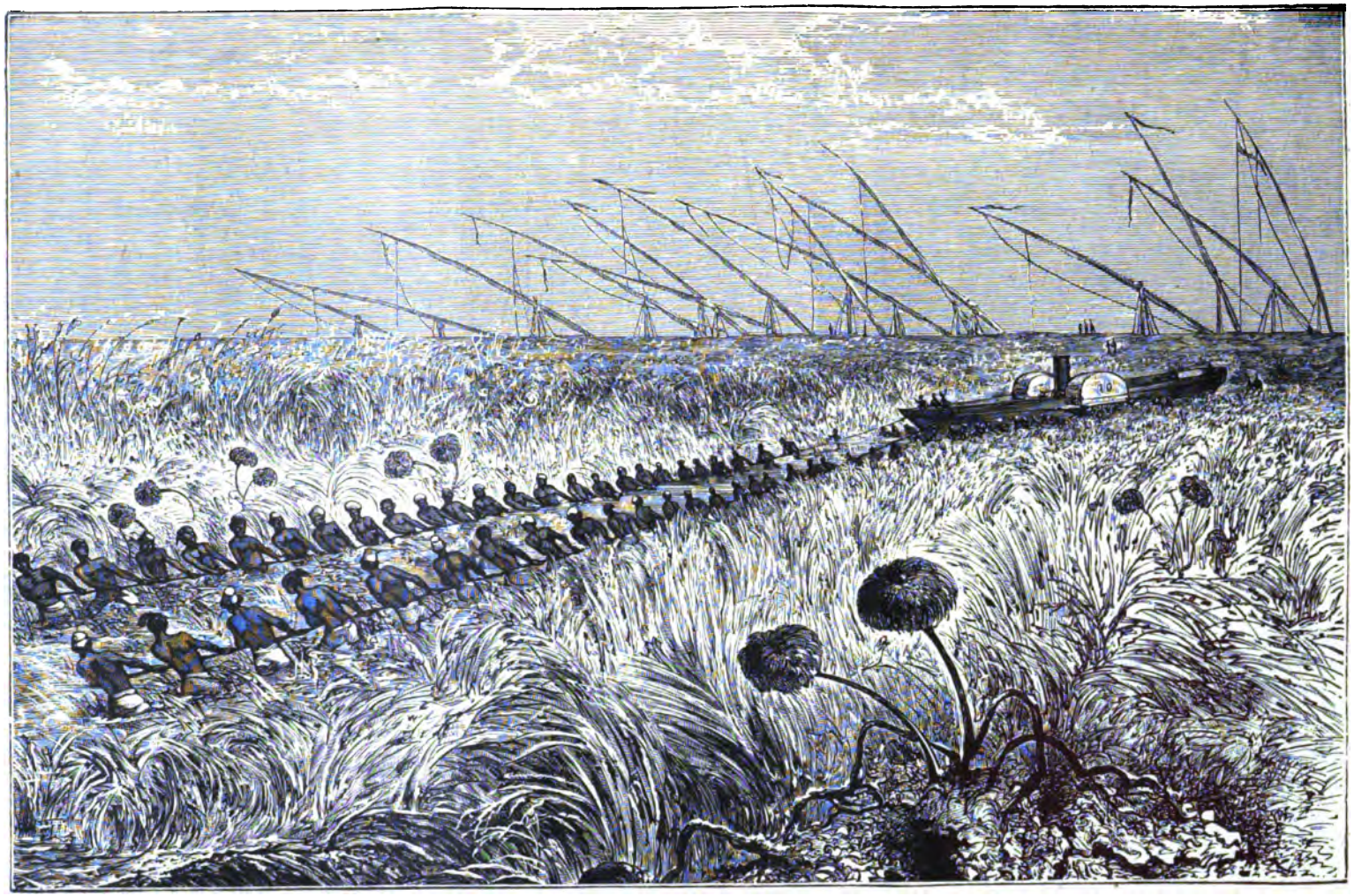
A l'heure actuelle, il existe en Afrique ce qu'on pourrait appeler trois territoires de chasse géographiquement distincts : le premier est au Soudan proprement dit; la ville de Kouka en est le centre. Le second,

CARAVANE D'ESCLAVES

plus important, se trouve dans le grand plateau qui sépare les lacs équatoriaux, le Zambèze et le Congo. Le troisième, situé au cœur même de l'Afrique, embrasse la vallée du haut Nil. C'est le seul dont nous ayons à nous occuper pour le moment.

Entre les cataractes du Nil et les trois grands lacs où il prend sa source, c'est-à-dire sur une étendue de terrain qui équivaut à plusieurs France, s'étend un pays fertile, habité par une race qui ne demanderait que la protection d'un gouvernement énergique pour prendre une importance considérable et développer les admirables richesses du sol. Or cette contrée est dépourvue de toute espèce de gouvernement régulier. Chaque individu n'y connaît d'autre loi que son caprice. C'est là, plus que partout ailleurs, que la force prime le droit, et que de sanguinaires despotes courbent sous leur joug des millions de nègres, qui se vengent de leur abjection par l'empoisonnement et l'assassinat. Ce beau pays, qui deviendrait si facilement un paradis terrestre, est le foyer de l'esclavage. Les traitants arabes, égyptiens et même européens s'y donnent rendez-vous pour exploiter à leur gré la marchandise humaine. Khartoum et Gondokoro leur servent de quartiers généraux. Ils y organisent des bandes commandées par des officiers déserteurs, et les mettent au service des principicules nègres, qui s'entendent ensuite avec eux pour partager leur bétail humain. Aussi l'Afrique centrale devient-elle rapidement une terre de désolation. Des provinces entières, riches et peuplées, se convertissent en déserts. Les femmes et les enfants meurent par milliers, les villages sont brûlés, les champs dévastés, les indigènes, d'abord bienveillants pour les étrangers, leur deviennent hostiles. Ruine, désolation, crimes et massacres, tel est l'unique résultat de la traite.

Ismaïl-Pacha connaissait toutes les déplorables conséquences de cette institution. Résolu à la faire disparaître en remontant aux sources mêmes du mal, il fit demander à Baker, le découvreur de l'Albert-Nyanza, le plan d'une expédition militaire destinée à soumettre à son autorité les contrées au sud de Gondokoro, et à établir une ligne de stations militaires et d'entrepôts commerciaux. Baker, abolitionniste déterminé, accepta avec empressement l'offre du Khédive, car il s'exaltait à la pensée de délivrer tant de victimes. Aussi mit-il une ardeur extrême aux préparatifs de l'expédition. Une véritable armée fut vite réunie. On lui adjoignit un personnel considérable de bateliers et de chameliers pour assurer le transport du matériel. Dès le premier jour Baker se heurta à des difficultés inattendues. Il avait pris les devants, et était arrivé à Khartoum, où il comptait trouver une flottille tout équi-



HALAGE D'UN STEAMER DANS LES HAUTES HERBES DU NIL

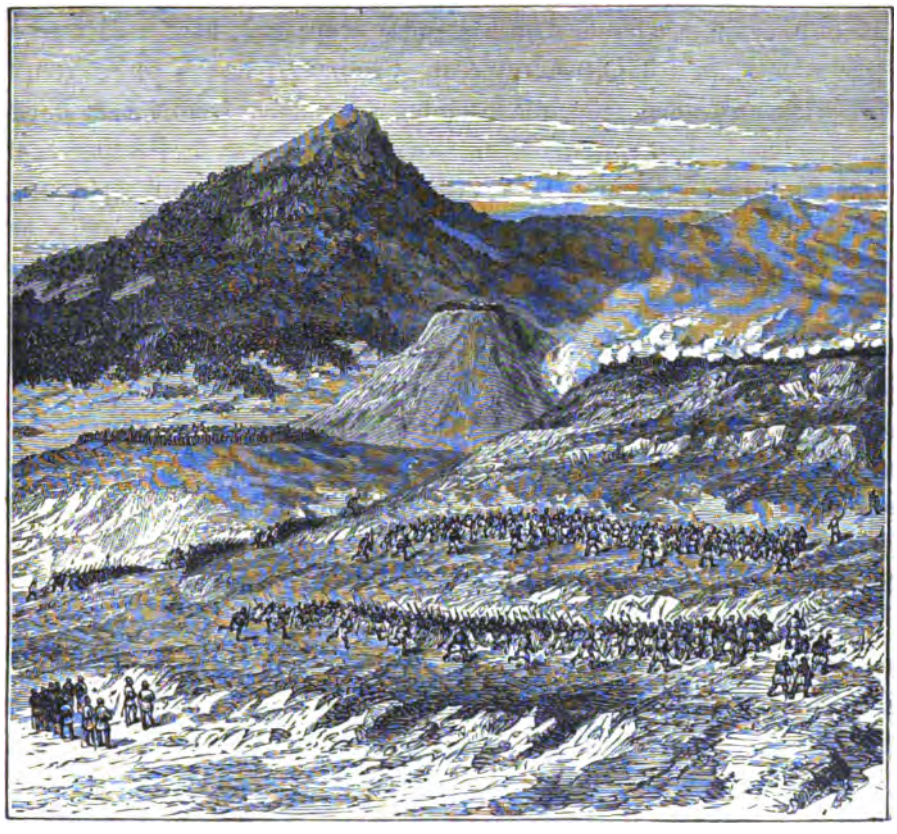
pée, mais les autorités égyptiennes étaient d'accord avec les marchands d'esclaves. On le reçut avec force compliments, mais on lui suscita mille embarras. Affectant une tranquillité qu'il était loin de ressentir, Baker réussit à se procurer trente-trois navires en mauvais état, avec lesquels il espérait pouvoir franchir les 2320 kilomètres qui séparent Khartoum de Gondokoro. La route fut pénible, car, entre ces deux villes, le Nil coule dans une plaine immense, sans ondulations. Sa pente est par conséquent très douce, et les eaux, chargées de limon, exhaussent progressivement le fond du lit : aussi le fleuve se change-t-il en marais peu profonds, et la végétation aquatique, toujours puissante dans les régions intertropicales, acquiert une vigueur extraordinaire. Les herbes marécageuses forment par leur enchevêtrement un inextricable lacis, et arrêtent la marche des navires même à vapeur. Il fallut souvent creuser des tranchées à coups de sabre à travers ces obstacles. Non seulement les travailleurs étaient exposés pendant le jour aux insolations et pendant la nuit aux miasmes délétères, mais encore il leur arrivait de mettre le pied ou la main dans la gueule d'un crocodile ou d'être attaqués par quelque hippopotame troublé dans son repos. On arriva pourtant à Gondokoro, mais l'armée était exténuée, décimée par la maladie et les désertions, et on n'était qu'au début de la campagne.

Les traitants avaient installé à Gondokoro la principale de leurs stations. Le plus riche d'entre eux, un certain Abou-Saoud, avait même enrégimenté les plus féroces indigènes de la région, les Baris, et les avait dressés au métier de pourvoyeurs de chair humaine. Baker, sans tenir compte de leurs menaces, prit officiellement possession de la province au nom du Khédive (26 mai 1871), et bâtit un fort. Attaqué par les Baris, il emporta le principal de leurs villages, Belinian, et, bien qu'il ne lui restât plus que 210 hommes pour continuer sa marche vers le sud, il voulut remplir son mandat jusqu'au bout, et rentra en campagne (22 janvier 1872).

Le pays parcouru était splendide. On aurait dit un parc anglais, avec des arbres magnifiques, de fertiles vallées, de claires rivières qui bondissaient sur des roches couvertes d'acacias. Les indigènes étaient doux et honnêtes, mais corrompus par l'esclavage. Les traitants, en effet, s'étaient établis à demeure dans cette belle région, dont ils mettaient la population en coupe réglée. Abou-Saoud avait pris les devants et averti ses collègues. Il avait même eu l'impudence d'annoncer Baker comme un négrier plus redoutable que les autres. Aussi les indigènes, naïfs et crédules, avaient-ils grand'peur de lui. Il lui fallut beaucoup de

paroles pour leur prouver qu'il venait en libérateur et non en chasseur d'hommes, et encore ne le crurent-ils que lorsqu'ils le virent arrêter les caravanes et délivrer les esclaves.

Le principal foyer de la traite était à Masindi, la capitale de l'Ounyoro. Baker n'avait le droit de considérer sa tâche comme achevée que s'il imposait ses volontés au tyran de l'Ounyoro, un certain Kebba-



COMBAT A BELINIAN

Rega. Il n'avait plus à sa disposition que 112 soldats, mais il n'en était plus à compter les obstacles. D'ailleurs il croyait accomplir une mission, et, comme tous ses compatriotes, qui allient si bien le mysticisme à l'esprit pratique et mercantile, il considérait comme une obligation de conscience cette pointe hardie à travers un pays fertile. Les Égyptiens arrivèrent donc à Masindi, et, le 14 mai 1877, Baker prit possession de l'Ounyoro au nom d'Ismaïl. Les indigènes, un instant étonnés, attaquèrent bientôt les nouveaux arrivés. Il fallut livrer des combats acharnés, incendier la capitale sauvage, et faire durement sentir aux

assaillants la supériorité des armes et de la tactique européennes. Encore Baker comprit-il que la nécessité s'imposait à lui de battre en retraite, ou du moins d'arriver jusque sur le territoire d'un certain Rionga, ennemi déclaré de Kebba-Rega (14 juin 1877).

Cette retraite est un des épisodes les plus dramatiques de l'histoire contemporaine. En comptant les enfants et les domestiques, Baker n'avait plus sous ses ordres que 158 personnes, et c'est au milieu de multitudes fanatisées, par des forêts d'herbes rudes et épaisses, hautes de deux à trois mètres, qu'il fallait se frayer un chemin. A peine la petite troupe s'était-elle mise en marche, que le tambour de guerre résonna dans toutes les directions, et qu'on entendit à travers les herbes le frémissement d'une multitude en armes. La bataille commença. Elle dura sept jours, incessante, acharnée. « Je ne puis m'expliquer, a écrit Baker, qu'ils ne nous aient pas écrasés, si ce n'est en supposant qu'à travers les hautes herbes, nos balles en atteignirent beaucoup, tellement ils étaient serrés. Pendant sept jours nous eûmes à combattre du matin au soir, ne voyant jamais l'ennemi. Si la discipline des soldats n'eût été aussi admirable, jamais nous n'aurions pu effectuer une telle retraite. On ne pouvait voir que cinq hommes devant soi et autant derrière, mais nous communiquions au moyen de clairons. Sans le clairon d'arrière-garde, qui sonnait halte dès qu'un homme était blessé, ou une femme trop fatiguée, notre ligne aurait été coupée, et, dès lors, c'était fait de nous. »

Le 24 juin on dépassa enfin les hautes herbes. Rionga accourut. Non seulement il prodigua les soins de l'hospitalité à ses nouveaux amis, mais encore il convoqua les chefs des environs, et, d'un commun accord, l'abolition de la traite fut décidée. Baker le nomma lieutenant du Khédive, roi de l'Ounyoro, et lui laissa 70 hommes pour organiser et exercer les indigènes. Avec les 40 soldats qui lui restaient, il rallia les garnisons qu'il avait laissées sur la route, battit Abou-Saoud et les traitants qui avaient eu l'audace de l'attaquer sans provocation, et délivra tous les esclaves, qu'il renvoya dans leurs districts respectifs. La plupart d'entre eux étaient comme stupéfaits de leur délivrance. Ils avaient peine à y croire. Les chefs de bande, effrayés par les succès constants de Baker, jurèrent de cesser leur honteux commerce et de quitter le pays. Donc tout s'annonçait bien. Baker avait battu le plus puissant des souverains protecteurs de l'esclavage, dispersé les négriers, et répandu parmi les indigènes une terreur salutaire de ces bandits. Il avait en outre annexé à l'Égypte d'immenses territoires. Son mandat était rempli. Il prit congé de ses soldats (26 mai 1878), qui, sans égards

pour la discipline, lui baisèrent les mains et fondirent en larmes. La communauté des périls n'est-elle pas le lien le plus solide de l'estime et de l'amitié ?

Arrivé au Caire, Baker ne reçut pas l'accueil que méritaient ses services. On mettait en doute l'efficacité de ses efforts pour supprimer la traite. On laissait même entendre qu'il avait surtout cherché à se tailler une

EN MARCHE DANS LES GRANDES HERBES

principauté en Afrique, ou tout au moins à préparer les voies à l'Angleterre. Enfin on répandait le bruit que le Khédive prêtait de nouveau l'oreille aux perfides insinuations des négriers. Baker dédaigna ces rumeurs et fit bien, car Ismaïl, après lui avoir témoigné sa reconnaissance, lui donna pour successeur le colonel Gordon, qui continua glorieusement et utilement son œuvre.

Gordon, Anglais comme Baker, joignait comme lui à un ardent patriotisme la généreuse ambition d'arracher les peuples barbares du centre de l'Afrique aux tristes fléaux qui les déciment. Il savait inspirer

à ses officiers la noble ardeur et l'esprit de dévouement qui l'animaient. Ce fut même son grand mérite que de grouper autour de lui une phalange d'hommes d'élite, de nationalités diverses, auxquels il laissa la plus grande initiative dans les missions qu'il leur confia, Chaillé-Long, Linant de Bellefonds, Gessi, Mason, Schnitzler, etc. Le nouveau gouverneur général aurait voulu, tout en continuant l'œuvre de Baker, consolider la domination égyptienne dans les provinces nouvellement annexées : mais il n'aimait pas à risquer le tout pour le tout ; il lui répugnait d'envoyer des soldats en expédition sans être sûr de pouvoir les ravitailler. Aussi résolut-il de diriger tout d'abord des reconnaissances dans toutes les directions. Chacun de ses lieutenants serait de la sorte employé selon ses aptitudes spéciales, et un échec, si grave qu'il fût, serait réparé et ne compromettrait pas l'avenir de l'œuvre commencée. On avancerait lentement, mais sûrement. C'est ainsi que Chaillé-Long explora le Victoria-Nyanza et fit connaître le souverain le plus important de la contrée, M'tésa. Il ne réussit à rejoindre Gordon qu'après avoir soutenu une bataille en règle contre Kebba-Rega. Quelques semaines plus tard, le même Chaillé allait visiter le pays des Niam-Niams à l'ouest de Gondokoro, et entrait en relations avec ces belliqueux anthropophages. Linant de Bellefonds se rendait à la cour de M'tésa, le nouvel allié de l'Égypte, et en obtenait l'autorisation de visiter les grands lacs, mais il était attaqué à l'improviste par les féroces Moorzis, sujets de Kebba-Rega, et tombait dans une obscure rencontre. Gessi et Mason s'embarquaient sur le M'voutan Nzighé malgré l'opposition des riverains, et en étudiaient avec soin la topographie. Le bassin du Nil presque tout entier était donc reconnu et exploité.

Gordon ne voulut pas commencer sa grande campagne anti-esclavagiste avant d'avoir assuré ses flancs. Une armée égyptienne, commandée par Zuber-Pacha, s'était emparée du Darfour en 1873, mais on ne connaissait ni le pays, ni même la route qui y conduisait le plus directement. Gordon envoya deux de ses lieutenants, Pardy et Colston, étudier celle des nouvelles provinces. Le premier suivit la route ordinaire des caravanes de Khartoum à El-Fasher, et le second traça une route nouvelle à travers de grandes plaines ondulées, couvertes de prairies et de mimosas ; c'est-à-dire qu'on pouvait désormais, en cas de révolte, marcher de deux côtés à la fois sur le Darfour et le contenir.

Rien ne pouvait plus arrêter la marche en avant des troupes égyptiennes. Gordon, en stratégiste consommé, s'occupa aussitôt d'établir des postes militaires, solidement reliés entre eux, et situés de manière à

commander le pays et à assurer d'une manière absolue les communications avec sa base d'opérations. Des garnisons furent donc installées dans les camps retranchés de Gondokoro, Fatiko, Fouira, Mrooli, etc. Le chef nègre Rionga fut investi de l'autorité suprême sur tous les pays au sud de Fatiko. Gordon s'occupa ensuite de punir les assassins de Linant de Bellefonds, et surtout l'ennemi le plus déterminé de la domination égyptienne, Kebba-Rega ; mais le chef indigène céda la place et s'enfuit. Vainqueur sans combat, le gouverneur général, afin de prévenir toute velléité de rébellion, établit alors de nouveaux postes militaires à Urondogani et à Magungo sur le M'voutan Nzighé, et assura leurs communications avec Gondokoro. Ainsi se trouvait consommée l'annexion à l'empire égyptien des provinces équatoriales ; ainsi était détruit un des principaux foyers de l'esclavage ; ainsi étaient gagnées à la civilisation, d'énormes étendues de territoire et de nombreuses populations. Pourquoi ces conquêtes ont-elles été si éphémères ! Pourquoi ces malheureuses régions se débattent-elles, en ce moment encore, sous une épouvantable oppression !

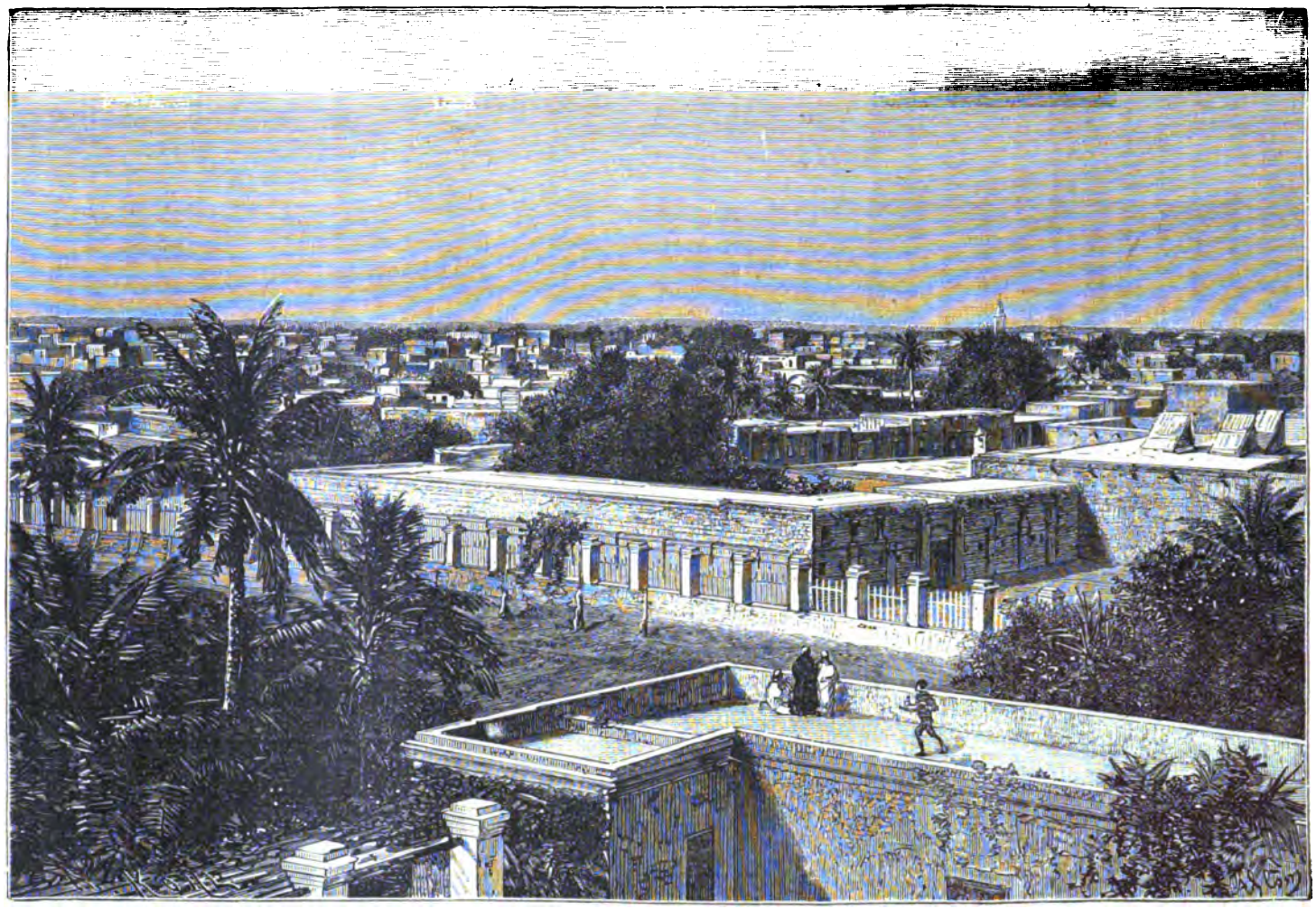
On sait déjà que le khédive Ismaïl avait abusé de la complaisance avec laquelle les banquiers européens consentaient à lui prêter de l'argent. Il avait dépensé sans compter et refusait les garanties réclamées par les puissances pour ceux de leurs nationaux dont il avait si facilement prodigué les économies. Il fut déposé en 1879 et son fils Tewfik élevé à sa place sous la tutelle de la France et de l'Angleterre. Peu après éclata une révolte militaire qui fut écrasée par les Anglais que commandait Wolseley, à Kassassin, à Tell-el-Kébir, au Caire et à Kafi-Douar. Arabi-Pacha, le chef des révoltés, avait, pendant sa courte souveraineté, rappelé des provinces équatoriales toutes les troupes disponibles. Ce fut un grand malheur. Un fanatique ou un ambitieux, le mahdi Mohammed-Achmed, profita du départ des Égyptiens pour soulever ces provinces contre la domination anglaise. Ce n'était pas seulement au nom de la religion et de la nationalité qu'il parlait, mais au nom des intérêts. Les indigènes étaient, il est vrai, indifférents à la religion du nouveau prophète, mais ils avaient été taxés par les Égyptiens au delà de leurs forces, et ils étaient exaspérés contre la tyrannie financière et les exactions des pachas : aussi accoururent-ils en foule sous les étendards du Mahdi, et, en même temps qu'eux, les marchands d'esclaves, qui n'avaient pas oublié les efforts de Gordon et de ses lieutenants contre leur honteux trafic.

Alors s'engage une lutte inexpiable, dont on connaît mal les incidents, mais qui couvre de sang et de ruines les malheureuses provinces de

l'Équateur. Les Mahdistes sont d'abord battus à Douem et à Obéid (1880), mais ils réparent sans peine les vides faits dans leurs rangs et retournent à la charge. Puisque l'Angleterre avait pris le Khédive sous sa tutelle, et que ses soldats occupaient l'Égypte, le devoir s'imposait à elle de défendre les récentes conquêtes d'Ismaïl contre les assauts de la barbarie; mais elle ne s'est jamais piquée de générosité, et, sous prétexte que les provinces équatoriales n'avaient pas été comprises dans la sphère d'occupation du contingent anglais, elle refusa d'étendre aussi loin sa responsabilité. Cette politique égoïste était des plus maladroites. Trois défaites ou plutôt trois catastrophes successives allaient bientôt la punir de son intempestive neutralité.

Les Mahdistes comprenaient d'instinct que le nombre finirait par l'emporter sur la tactique et ne cessaient d'inquiéter les rares soldats anglais disséminés à la frontière. En mars 1883, le général qui les commandait, Hicks, venait de recevoir quelques renforts. Bien qu'il connût l'écrasante supériorité du Mahdi, le peu de stabilité et l'indiscipline de ses propres soldats, il crut pouvoir prendre l'offensive. Ses officiers d'état-major lui prédisaient un désastre. Il ne voulut rien entendre et poursuivit sa route. L'armée fut surprise par les légions du prophète et anéantie dans un défilé inconnu du Khordofan, à Kashgill (3 novembre 1883). Valentin Baker, le successeur de Hicks, voulut réparer cet échec. Lui aussi n'écouta personne. Il désobéit même au Khédive, qui lui avait recommandé de n'attaquer l'ennemi que dans les conditions les plus favorables. En janvier 1884 il entra en campagne à la tête de 3746 hommes et rencontra les Mahdistes à Trinkitat (4 février). Ce ne fut pas une bataille, mais une extermination. « Les assaillants montraient le plus grand mépris pour les soldats égyptiens. Ils les saisissaient au cou et leur coupaient la gorge. Paralysées par la peur, les troupes du gouvernement tournaient le dos, aimant mieux être massacrées que défendre leur vie. Ils jettent leurs carabines par centaines et s'agenouillent, levant les mains jointes et clamant merci. » 2373 d'entre eux tombèrent ainsi victimes de leur lâcheté et de l'imprudence de leur général.

Cette double victoire exalta jusqu'au délire le fanatisme des Mahdistes. Du jour au lendemain toutes les conquêtes d'Ismaïl étaient perdues, les provinces acquises par Méhémet étaient menacées et l'Égypte elle-même inquiétée. Le flot des assaillants venait en effet battre les murs de Khartoum, et déjà les émissaires du prophète annonçaient la chute prochaine de la dernière citadelle égyptienne. C'est à ce moment que Gordon rentra en scène. Il avait donné sa démission en 1879, à la chute d'Ismaïl,



VUE DE KHARTOUM
D'après une photographie de M. R. Buchta.

et, après diverses missions dans les Indes et au Cap, avait regagné l'Angleterre. On espéra qu'il aurait encore assez d'ascendant sur les indigènes pour obtenir le rapatriement des garnisons disséminées dans le Soudan, et on le pria de se rendre à Khartoum pour essayer de sauver la situation. L'ascendant moral n'était déjà plus suffisant. Gordon aurait dû accomplir sa mission à la tête d'une forte armée, mais il était lui-même plein d'illusions, et s'imaginait qu'avec une baguette blanche et quelques discours il forcerait à reculer les bandes mahdistes. Il réussit en effet à rentrer à Khartoum (18 février 1884), mais ne tarda pas à y être bloqué et demanda des secours. Les Anglais, secoués par le danger, ne les lui marchandèrent pas. Une armée fut rapidement organisée et remonta le Nil sur bateaux à vapeur, afin d'arriver plus rapidement à Khartoum. Le 17 janvier 1885 le général Herbert Stewart rencontra les Mahdistes à Aboukléa. Ils voulurent lui barrer le passage. Les Anglais furent cette fois vainqueurs et poursuivirent leur marche sur Khartoum. Il était déjà trop tard. Le 26 janvier les Mahdistes avaient pénétré dans la ville, par suite de la trahison de Faraq-Pacha, et avaient tout massacré. Gordon périt un des premiers. Près de 7 000 soldats furent égorgés de sang-froid après avoir rendu leurs armes. Quant aux habitants échappés à la mort, on les réduisit en esclavage. La chute de Khartoum était un véritable recul pour la civilisation. Le Darfour, le Kordofan, le Sennaar, le Bahr el-Ghazal, la région des lacs étaient au pouvoir des Mahdistes, et bientôt, sur tout cet immense Soudan égyptien, l'esclavage étendit de nouveau ses ravages. Telle était la terrible punition de l'égoïsme anglais! Certes ce n'est pas ainsi que nos compatriotes, s'ils avaient été chargés de la protection du Khédive, auraient compris leurs devoirs. S'il est vrai qu'il en est des nations comme des individus, et que tôt ou tard les fautes sont punies, l'Angleterre expiera durement cette méconnaissance de ses devoirs politiques et de ses obligations morales!

Aujourd'hui que la barbarie a repris possession de ce beau domaine, et que les hordes mahdistes ont donné toute licence aux marchands d'esclaves, on ne sait trop ce qui se passe dans les provinces équatoriales. Les Européens, en effet, ne s'y hasardent plus : ils seraient impitoyablement massacrés; mais il est probable que, de nouveau, les indigènes sont mis en coupe réglée, et qu'un long sanglot d'épouvante s'élève et grandit à travers ces pays riants et fertiles. L'Europe interviendra-t-elle? Il faut l'espérer et le croire. En tout cas l'Angleterre, qui a compris sa faute, a commencé à la réparer en venant au secours d'une poignée d'hommes que les hasards de la guerre avaient épargnés, et qui s'étaient main-

tenus, comme un îlot battu par la tempête, au milieu des Mahdistes.

Un des lieutenants de Gordon, le docteur allemand Schnitzler, plus connu sous le nom d'Emin Hakim, « le fidèle médecin », avait déjà rempli de délicates missions auprès des rois M'tésa et Kebba-Rega. Élevé en

GORDON-PACHA

1878 à la dignité de bey, il fut chargé d'administrer la province d'Equatoria, la plus méridionale de celles qui avaient accepté la suzeraineté égyptienne. Il ne fut pas rappelé à temps, lors des désastres subis par l'armée anglaise, et se vit bientôt séparé de ses compagnons d'armes et comme noyé au milieu des bandes mahdistes. Deux explorateurs, Junker et Casati, l'avaient rejoint. On les croyait perdus tous les trois,

mais ils ne se découragèrent pas, et, bien secondés par leurs soldats égyptiens, résolurent de résister jusqu'à ce qu'on leur envoyât des secours. Ces secours se firent longtemps attendre. Le 16 novembre 1884 Emin se plaignait, dans une lettre qui, par hasard, arriva à destination, de ne pas avoir reçu de nouvelles de Khartoum depuis dix-neuf mois. Un an plus tard, le 31 décembre 1885, il annonçait que, toujours sans nouvelles, il avait fait de nécessité vertu et avait été assez heureux pour repousser les Mahdistes à Rimo dans le Makraka. « Je ne saurais assez louer, écrivait-il, l'admirable dévouement de mes soldats nègres : pendant une longue guerre qui, pour eux, il faut le dire, n'offre aucun avantage, privés depuis longtemps des choses les plus nécessaires à la vie, ne recevant plus de paye, ils se sont battus vaillamment, et quand, dévorés par la faim, après dix-neuf jours de souffrances et de privations incroyables, leur force était épuisée, quand le dernier cuir de leur dernière botte a été mangé, ils se sont lancés au milieu de la troupe ennemie et ont réussi à passer. » Cette lettre parvint à son adresse et causa une impression profonde en Angleterre. On discuta aussitôt les voies et moyens pour porter secours à cette petite troupe de héros. Les Anglais, il faut leur rendre cette justice, sont expéditifs et dépensent sans compter lorsqu'ils croient engagé l'honneur national. Des sommes importantes furent bientôt réunies, et trois expéditions furent successivement envoyées à sa recherche. La première, conduite par Fischer, débarqua à Zanzibar en mai 1885. En présence du refus obstiné du maître de l'Ouganda, qui lui barrait l'accès du lac Victoria, elle dut revenir à la côte orientale (14 juillet 1886). La seconde expédition était dirigée par un voyageur autrichien, déjà connu par une belle exploration du Soudan et du Sahara, le docteur Lenz. Débarqué à Tanger le 13 novembre 1879, Lenz avait traversé tout le Maroc, franchi l'Oued Drâa (avril 1880) et était arrivé à Tombouctou (1er juillet), que nul Européen n'avait revu depuis Barth. Il avait ensuite gagné le poste de Médine, sur le haut Sénégal, où les officiers français lui avaient fait un cordial accueil et donné le moyen d'arriver à Saint-Louis. Lenz était donc désigné pour diriger cette entreprise de secours. Il avait choisi la voie du Congo. Retenu à Léopoldville jusqu'au commencement de 1886, il pénétra jusqu'à Stanley Falls, mais ne put se frayer un chemin jusque dans la région des grands lacs. Découragé et à bout de ressources, il fut obligé de se rabattre sur les lacs Tanganyka et Nyassa, de descendre le Chiré et de s'embarquer à destination de Zanzibar, où il arriva en janvier 1887. Il augmentait le nombre des hardis explorateurs qui avaient traversé l'Afrique de part en part, mais il n'avait pas dégagé Emin.

Cet honneur était réservé à Stanley. L'intrépide voyageur, déjà fier d'avoir retrouvé Livingstone, s'engagea à ramener Emin, et se fit désigner par le comité anglais pour diriger une troisième expédition de secours. Cette expédition, dont les détails ont été récemment publiés dans un livre retentissant, *les Ténèbres de l'Afrique*, ressemble à un roman d'aventures. En stratégiste habile, au lieu de se porter directement par Zanzibar et la région des grands lacs à l'aide du pacha, Stanley prit

EMIN-PACHA

l'Afrique à revers, et partit de l'Atlantique et des rives du Congo. Il allait, il est vrai, s'enfoncer dans des régions inexplorées, et aurait à lutter non seulement contre les tribus sauvages, mais encore contre les Arabes, chasseurs d'esclaves, qui ont profité des ravages exercés par les Mahdistes pour s'avancer progressivement dans le bassin du grand fleuve africain; mais Stanley n'est pas homme à reculer devant l'inconnu, et ne redoute pas la bataille. D'ailleurs il croyait avoir assuré sa base d'opérations en s'alliant au plus connu des traitants arabes, Tippou-Tib. Près de six cents Zanzibarites, commandés par des officiers anglais,

avaient été spécialement engagés. La petite armée, transportée du Cap aux bouches du Congo, remonta ce fleuve jusqu'à son confluent avec l'Aruwemi, et, par cette rivière, atteignit Yamboura. Au delà commençaient les ténèbres de l'Afrique. Stanley laissa en réserve la moitié de ses hommes, commandés par le major Bartelott, renvoya les bâtiments et s'engagea dans la gigantesque forêt, la sylve mystérieuse, ainsi qu'il l'a nommée, qui s'ouvrait devant lui.

Pendant cent soixante jours les Zanzibarites et leur chef marchèrent sous les grands arbres sans apercevoir le soleil. Ce qu'ils souffrirent est inexprimable! La fièvre, la famine, les erreurs de route, les flèches empoisonnées des sauvages, une fatigue excessive, la lutte contre les tribus féroces, les ténèbres continues, la désertion et la trahison, on se demande comment un seul homme a pu si longtemps non seulement rester maître de lui, mais encore ne pas succomber à la lourde responsabilité qui l'écrasait. Lorsque, dans le dramatique récit qu'il a composé de son voyage, on s'engage avec lui sous ces voûtes de feuillages sombres, quand on le suit pas à pas dans sa lutte contre les lianes inextricables, contre les troncs d'arbres renversés, contre les serpents qui le menacent, contre les brouillards qui l'étouffent, on éprouve la terreur sacrée qui, dans la *Jérusalem délivrée*, glace les croisés lorsqu'ils attaquent la forêt enchantée. Aussi partage-t-on la joie des Zanzibarites quand ils abordent enfin une plaine ondulée, verte comme un gazon anglais, et qu'ils voient briller le soleil. « Nous semblions des hommes arrachés à la captivité d'un cachot. Plus d'entraves! Libres désormais! Échappés à la pourriture et à l'humidité, nous entrions dans une atmosphère douce et pure. Nous avions échangé les ténèbres et l'obscurité pour une lumière divine et un air qui nous apportait la santé. »

En février 1889 Stanley arriva enfin sur les bords du lac Albert et rejoignit Emin. Plus de la moitié des Zanzibarites manquaient à l'appel. Qu'importe! Le but était atteint, mais l'œuvre n'était pas terminée. Emin était bien retrouvé, mais non pas ramené, et voici qu'il ne voulait plus revenir à la côte. Il s'était habitué à son gouvernement de l'Equatoria, où les Mahdistes, le jugeant inexpugnable, le laissaient tranquille, et les soldats égyptiens, satisfaits de leur sort, attachés à leurs harems et à leurs plantations, ne tenaient plus à être rapatriés. C'est alors que le vaudeville succède au drame. Stanley se croirait déshonoré s'il rentrait en Europe sans Emin, mais Emin résiste, et aux obsessions de plus en plus violentes de l'Américain oppose la force d'inertie. Il se décide enfin à partir après avoir subi pendant cinquante-deux jours les raisonnements

DANS LA GRANDE FORÊT — HABITATIONS DES PYGMÉES

et les objurgations de son sauveteur patenté. Ce fut une véritable migration que le voyage de l'interminable caravane, avec ses femmes et ses enfants, ses convois de bagages et ses bêtes de somme; mais Stanley la dirigeait, et il la fit respecter par les belliqueuses tribus de l'Ouganda et de l'Ounyamouési, dont il traversait le territoire. Chemin faisant, on longea les monts de la Lune, ces Alpes africaines qui n'avaient encore été qu'entrevues, et, après huit mois de marche, le 14 décembre 1889, on arriva enfin à Bagamoyo. L'infortuné Emin n'atteignit les rivages de l'océan Indien que pour tomber par une fenêtre et entrer à l'hôpital. Combien aurait-il préféré échapper à son sauveur et se maintenir dans le paradis terrestre de l'Equatoria, dont les avenues sont aujourd'hui fermées pour les Européens !

Le résultat le plus clair de l'expédition de Stanley est en effet d'avoir, pour de longues années, replongé dans la barbarie une province africaine. Il a, de plus, exaspéré les tribus dont il a traversé le territoire, et ses continuateurs auront fort à faire pour effacer cette première impression. Il est vrai que les résultats géographiques du voyage sont de la plus haute importance. Il a ajouté à la carte de l'Afrique tout le cours supérieur de l'Aruwemi, et signalé les sources de ce cours d'eau, l'Itouri et l'Ihourou. Il a reconnu et étudié dans la grande forêt des tribus de nains, les Pygmées dont Hérodote avait entendu parler, les Akkas que Schweinfurth avait entrevus, et il a soigneusement étudié leurs mœurs étranges. Il a relevé beaucoup d'erreurs sur la véritable situation des lacs Albert-Édouard et Ukerewé. Il a enfin en quelque sorte découvert le majestueux massif que dominent les hauteurs et les neiges immaculées du Rouvenzori, de ce « roi des nuages », des flancs duquel s'épanchent la Semliki, la Katouga, le Kafour, le Mississi. Comme découvreur, son œuvre est grandiose; comme civilisateur, elle est médiocre. Il a compromis en effet l'œuvre de ses devanciers, et les Mahdistes sont aujourd'hui les maîtres incontestés des trois cinquièmes au moins du bassin du Nil. Un des trois grands marchés de l'esclavage est ouvert de nouveau, et, au moment même où nous écrivons, de longues caravanes humaines sillonnent, en les arrosant de leur sang, ces plaines fécondes où devraient grandir des nations heureuses; mais ce que la civilisation a perdu, la civilisation peut le regagner. Une première conquête avait réussi : pourquoi désespérer de l'avenir

CHAPITRE VI

LA FRANCE DANS L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE

Les Français ont, au XIXe siècle, exercé leur action en Afrique septentrionale, surtout en Algérie, en Tunisie et dans le Sahara. Suivons-les dans cette triple direction.

I

Nous ne pouvons que résumer ici l'histoire de la conquête de l'Algérie. Ce fut une œuvre à la fois de hardiesse et de patience. Depuis le XVIe siècle la France possédait quelques comptoirs sur le littoral algérien, la Calle, Bastion de France, pour protéger la pêche du corail. Ces établissements avaient été maintes fois bouleversés, mais, quoique tendues, les relations entre la France et l'Odjac duraient toujours. Depuis 1818 régnait à Alger le dey Hussein, qui prit subitement une attitude offensive à propos de l'affaire Bacri-Busnach. Ces deux négociants algériens réclamaient pour fourniture de grains au gouvernement français une somme de plusieurs millions. Comme il y avait discussion sur la créance, Hussein retint l'affaire, et, dans le cours des négociations, s'emporta jusqu'à frapper notre consul Deval (27 avril 1827). Le gouvernement français n'était pas encore décidé à la guerre. Alger fut seulement bloqué; mais, le 2 août 1829, le capitaine La Bretonnière étant venu en parlementaire, le dey fit canonner son vaisseau, *la Provence*. La guerre devint inévitable. Elle fut résolue le 7 février 1830, et les préparatifs en furent conduits avec tant d'activité, malgré l'opposition de l'Angleterre et les protestations de la Turquie, que, le 14 juin de la même année, une flotte

imposante, dirigée par Duperré, débarquait à Sidi-Ferruch près de 37 000 soldats, commandés par le général Bourmont.

Trois peuples juxtaposés, mais nullement confondus, occupaient alors le territoire de la Régence. Les Turcs, formant l'ordre militaire de l'Odjac, résidaient à Alger et dans les villes. Sous les ordres du dey, les quatre beys d'Alger, de Tittery, d'Oran et de Constantine administraient le pays. Après les Turcs venaient les Arabes, anciens conquérants du sol et habitants de la plaine. Ils avaient conservé la foi vive et la haine de l'infidèle. Ils étaient divisés en une foule de tribus, souvent en guerre entre elles, mais qui devaient se réunir contre le nouvel envahisseur. Derrière ces deux couches de population se maintenaient les anciens possesseurs du sol, jadis Numides, puis Berbères, aujourd'hui Kabyles, c'est-à-dire hommes des tribus. Donc les Français allaient avoir à lutter contre trois peuples différents, et, pour devenir les maîtres de l'Algérie, il leur faudra la conquérir trois fois.

Ce furent les derniers envahisseurs, les Turcs, qui nous opposèrent la moindre résistance. Le 18 juin 1830, nos soldats sortaient de leurs retranchements improvisés, lorsqu'ils furent attaqués par l'armée algérienne sur le plateau de Staouéli. Les Algériens furent complètement battus, et les Français investirent Alger par terre et par mer. Le 4 juillet, le fort de l'Empereur, principale défense d'Alger du côté de la terre, sauta, et la ville capitula le lendemain. Hussein put se retirer avec ses biens particuliers, mais il abandonna le trésor de l'Odjac, d'une valeur approximative de cinquante millions.

Alger pris, Blidah, Bône, Bougie, Oran ne tardèrent pas à passer sous notre domination. Ahmed-Bey, le plus puissant des feudataires de Hussein, essaya d'organiser contre nous la résistance nationale à Constantine. Il ne fallut pas moins de deux expéditions successives pour le réduire. Une première fois, en 1836, le maréchal Clauzel échoua sous les murs de la place. Ses préparatifs et ses ressources étaient insuffisants. L'année suivante, Damrémont conduisit de nouveau l'armée devant Constantine. Il fut tué par les assiégeants, mais le général Valée lui succéda et s'empara de la place (13 octobre). Avec Constantine tombait la résistance turque. Nous n'avions plus en face de nous que les Arabes et les Kabyles.

Un homme personnifie la résistance acharnée et opiniâtre des Arabes, Abd-el-Kader. Nouveau Jugurtha, il faillit nous enlever notre conquête, et rétablir un empire arabe sur les ruines de la domination turque. Lettré, savant même, fanatique convaincu, homme d'action énergique,

ne désespérant jamais de sa cause, il obtint une influence énorme sur ses compatriotes et nous disputa pendant de longues années la possession de l'Algérie. Il est vrai que nous débutâmes fort mal avec lui. Le général Desmichels lui reconnut par un traité formel le titre d'émir et la souveraineté de la plaine (1835). Le nouveau souverain, considérant le traité

ABD-EL-KADER

comme lettre morte, nous infligea le désastre de la Mactah et s'empara de presque toute la province d'Oran. Il fut battu à son tour à l'Habrah et à la Sickack (1836), mais le général Bugeaud compromit sa victoire en accordant à l'émir le traité trop avantageux de la Tafna, qui lui assurait la possession des provinces d'Oran et de Tittery et la suzeraineté sur toutes les tribus arabes (1837).

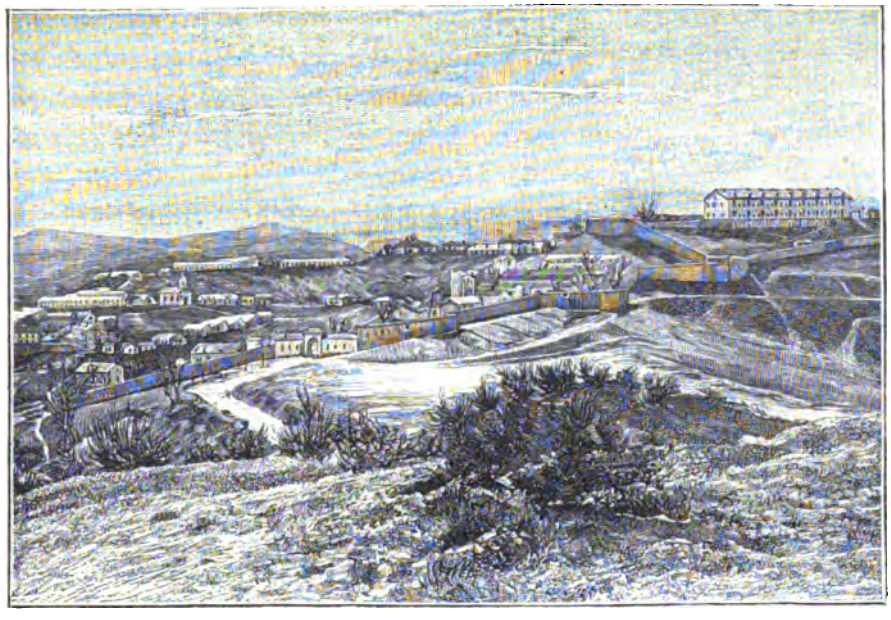
Abd-el-Kader profite de cette reculade de la France pour mieux asseoir sa domination et pour se préparer à la grande guerre par laquelle il

espère nous chasser définitivement de l'Algérie. Il forme des régiments d'infanterie régulière, augmente considérablement sa cavalerie, organise un corps d'artillerie, et improvise tout un système de places fortes. Il réduit les tribus indépendantes, et, deux ans plus tard, se trouvant prêt, nous déclare la guerre. L'Algérie tout entière se soulève. Nos colons sont massacrés jusque dans la Metidja, mais les Français, surpris, résistent avec opiniâtreté, surtout à Djemila et à Mazagran. L'émir est même battu à l'Afroun; mais nos efforts sont décousus, aucun plan d'ensemble ne préside aux opérations, et, malgré les qualités réelles et la bravoure de quelques-uns de nos généraux, Changarnier, Duvivier, Lamoricière, duc d'Orléans, Bedeau, Cavaignac, la résistance arabe semble devoir se prolonger indéfiniment.

Bugeaud, nommé gouverneur général en 1841, adopte un plan raisonné, et y conforme rigoureusement tous ses actes. Il commence par s'assurer une base d'opérations solide en occupant fortement le littoral, puis il s'empare des places centrales qui doivent nous donner la possession du Tell, Mascara, Tagedempt, Médéah, Tlemcen, Milianah, Boghar; enfin il enfonce des colonnes mobiles dans le désert et poursuit l'émir sans trêve ni relâche. Ce plan réussit si bien qu'Abd-el-Kader, privé de ses places fortes et même de sa smalah, enlevée par un coup de main du duc d'Aumale (1843), est réduit à fuir presque seul au Maroc. Abd-er-Rahman, sultan du Maroc, non seulement ne veut pas livrer le fugitif, mais encore nous déclare la guerre. La bataille de l'Isly et le bombardement de Tanger et Mogador modifient ses dispositions. Dès l'année 1845 il signe avec la France un traité de frontières et s'engage à refuser tout asile à l'émir.

En 1845 éclate en Algérie une nouvelle insurrection fomentée par l'infatigable Abd-el-Kader. L'émir surprend à Aïn-Temouchen et à Sidi-Brahim deux corps français; mais ce sont ses derniers succès. Poursuivi à outrance et entouré de tous côtés par nos colonnes mobiles, il est obligé de se rendre (23 décembre 1847) et est conduit en France, puis relâché à condition de ne plus remettre les pieds en Algérie. Il tint parole et mourut à Damas. Pendant ce temps ses lieutenants étaient battus et obligés de renoncer à la grande guerre. Il y aura désormais de la part des Arabes des révoltes partielles et des guets-apens isolés, mais la résistance nationale semble brisée. Si pourtant les Arabes se sont inclinés devant le fait accompli, ils ne l'ont pas encore accepté, et il faut tenir compte de leur opposition, de leurs rancunes incessantes et de leurs espérances de revendication future.

Les Kabyles, cantonnés dans leurs montagnes, n'auraient peut-être pas mieux demandé qu'à vivre en paix avec nous. En 1839, sollicités par Abd-el-Kader à entrer en lutte avec nous et à reconnaître sa suprématie, ils avaient refusé. Ce n'était nullement par affection pour nous, mais parce qu'ils entendaient rester libres et se soustraire à toute autorité. Bugeaud ne comprit pas cette attitude, et affecta de ne voir en eux que des ennemis. En 1844 il commença la guerre de Kabylie et s'ouvrit l'entrée du pays par la victoire d'Ouarez-Eddin. Ce fut une guerre atroce, pleine d'actes de sauvagerie, de pillages, d'incendies. Les Kabyles, exaspérés, se défendaient avec opiniâtreté. En 1846 et en 1847 la même



LA CRÊTE DES AÏT-IRATÈN. FORT-NATIONAL

expédition recommença. Elle fut signalée par d'importantes victoires (Azrou), mais aussi par les mêmes actes condamnables de cruauté gratuite. De là des révoltes sans fin, des surprises et des assassinats de chaque jour. De là un danger véritable. Il fallait en finir avec cette résistance qui, en se prolongeant, compromettait la sécurité de la colonie. En 1857 la Kabylie fut cernée par les trois colonnes des généraux Mac-Mahon, Yousouf et Renault, qui se réunirent au centre du pays après avoir tout broyé sur leur passage (bataille d'Ichériden). Le maréchal Randon acheva la soumission du pays par la construction du fort Napoléon, aujourd'hui Fort-National, au milieu de la grande Kabylie, dans une position presque inexpugnable.

Est-ce à dire que toute lutte soit terminée en Algérie? Malheureusement non. Après les désastres de 1871, l'Algérie, dégarnie de troupes, se souleva et ce fut en Kabylie que la lutte fut la plus acharnée. Les indigènes, sous la conduite d'un chef arabe de grande naissance, Mokrani, se réunirent en masse et assiégèrent Fort-National. La défense fut aussi vive que l'attaque, et les assiégés furent secourus à temps. Ce fut la dernière grande insurrection. Depuis lors une ère de prospérité s'est ouverte pour l'Algérie. Elle n'est pourtant pas tout à fait soumise. Il reste encore des ferments de révolte parmi les Arabes à peu près libres du désert, et les Kabyles n'ont pas renoncé à leur autonomie. Si donc le sort de l'Algérie semble assuré, nous ne sommes pourtant pas encore à l'abri des nouvelles révoltes et des guerres nouvelles. Il nous faut porter nos armes et notre civilisation jusqu'au cœur du Sahara, arriver au Soudan et au Sénégal, et par le commerce nous attacher ces populations hésitantes. Ce sont les bienfaits de la paix qui seuls nous vaudront la possession définitive de l'Afrique française. Cette grande œuvre de rénovation sociale a été sérieusement entreprise, résolument poursuivie, et d'énormes progrès ont été réalisés en peu de temps.

La principale difficulté a été de trouver le régime politique qui convenait à la colonie. Plusieurs systèmes administratifs furent successivement essayés. Un singulier antagonisme s'était établi entre les civils et les militaires. Les uns voulaient faire prédominer l'élément civil, et les autres l'élément militaire. Selon l'opinion dominante, on passait brusquement d'un régime à l'autre. Pendant tout le règne de Louis-Philippe prédomina l'administration militaire, et c'était une nécessité aux premiers jours de la conquête; mais les bureaux arabes, ainsi qu'on nomma les conseils, dirigés par des officiers français, qui furent chargés de la direction politique et administrative, de la rentrée des impôts, de la police, de la justice sommaire, et de la conduite des goums ou cavaliers auxiliaires, s'ils rendirent d'importants services, commirent aussi de regrettables abus. La République de 1848 rétablit l'administration civile. Avec Napoléon III l'élément militaire reprit la prépondérance, mais sa chute fut bientôt rendue inévitable par le malheureux essai de formation d'un royaume arabe et d'un camp français (1863), et par la terrible famine de 1867, qui anéantit des tribus entières. Survinrent la guerre de 1870 et la chute de l'Empire. Les Algériens reviennent à l'administration civile, et, après avoir prématurément appliqué des réformes qui provoquent des insurrections partielles, se contentent de changements modérés et nécessités par les circonstances. L'Algérie est

aujourd'hui administrée par un gouverneur général civil, assisté d'un conseil de gouvernement. Elle est divisée en trois départements, qui comprennent chacun un territoire civil et un territoire militaire, le premier augmentant sans cesse aux dépens du second par la transformation successive des communes dites mixtes en communes dites de plein exercice.

Les progrès de la colonisation furent lents. On hésitait en effet sur le système à employer. Les uns niaient jusqu'à la possibilité de la colonisation. Les autres voulaient que, d'après la coutume anglaise, on exterminât les indigènes pour les remplacer par des Européens. Napoléon III rêvait de livrer l'Algérie aux Algériens et d'en faire un empire arabe. Cette dernière utopie paralysa la colonisation pour de longues années. Bugeaud avait imaginé des colonies de soldats laboureurs, mais en leur imposant trop de conditions pour devenir propriétaires. N'a-t-on pas proposé d'autres systèmes plus exclusifs encore, tels que l'envoi de nègres, de Chinois ou de jeunes détenus! Le mieux est de laisser à chaque colon sa liberté. Le meilleur mode de colonisation est en effet l'attraction volontaire : il faut donc l'organiser, mais de telle sorte que le peuplement se fasse d'une façon régulière. Aussi bien les colons volontaires n'ont jamais manqué. Dès le début de la conquête, il s'en présenta qui, de la Metidja, s'étendirent bientôt jusqu'à l'Atlas. Attaqués par les féroces Hadjoutes, décimés par la malaria, surtout à Boufarik, en butte aux tracasseries de l'administration, ils n'ont pas perdu courage, et leurs descendants sont aujourd'hui acclimatés. De 1848 à 1850, plus de 20 000 colons furent répartis dans les trois provinces, mais dès 1851 la plupart avaient succombé ou disparu. Malgré cet échec, de nouveaux colons arrivèrent. Des sociétés laïques ou religieuses se formèrent et créèrent des centres de population. Depuis 1871, des milliers d'émigrants sont entrés chaque année en Algérie. Ils sont en général pauvres, et beaucoup songent à retourner au pays natal, mais les plus énergiques restent. La mortalité, effrayante d'abord, décroît de jour en jour. Elle n'est plus que de 2,80 pour 100, et la natalité l'emporte. Tout permet donc de croire qu'à la troisième génération le sol sera définitivement conquis, et que la population d'origine européenne augmentera sans cesse. Au recensement de 1886 on comptait 219 071 Français, d'origine ou naturalisés, 144 550 Espagnols, 42 595 Israélites naturalisés, 44 315 Italiens, 15 533 Anglo-Maltais et 4 863 Allemands, en tout 552 427 personnes, qui ont fait de l'Algérie leur seconde patrie.

La population indigène s'est accrue depuis l'occupation. Le recense-

ment de 1851 comptait 2 323 855 indigènes, celui de 1857, 2 472 129 et celui de 1861, 2 842 497. Elle était en 1886 de 3 264 879. Ces progrès continus, malgré les guerres, malgré les famines, malgré la concurrence européenne, sont assurément à l'honneur de notre administration, mais ils ne laissent pas que d'être inquiétants, car la fusion entre vainqueurs et vaincus semble bien difficile, et, si les indigènes nous respectent en apparence, au fond ils n'ont renoncé ni à leurs espérances, ni à leurs revendications. Ils se divisent en deux catégories : Kabyles et Arabes. Les premiers constituent la race autochtone. Ils se sont perpétués à travers les invasions, adoptant la religion et la langue des Arabes, mais conservant des institutions particulières. Ils sont sédentaires, commerçants, peu instruits, quoique intelligents. Laborieux et industrieux, ils tiennent avant tout à leur indépendance municipale. Quant aux Arabes, ils se distinguent en Arabes des villes ou Maures et en Arabes des campagnes. Les Maures se rapprochent de plus en plus de la société européenne et sont presque tous négociants. La société arabe repose sur les trois principes de la parenté, de la forme aristocratique du gouvernement et de l'instabilité des centres de population. Une tribu est la réunion des familles qui se croient issues de la même souche. On compte trois sortes de noblesse : la noblesse d'origine, dont font partie les chefs de tribu, la noblesse guerrière, dont les membres sont appelés *Djouads*, et la noblesse religieuse, dont font partie les marabouts. Les classes inférieures sont constituées par les propriétaires fonciers, pasteurs ou agriculteurs, par les fermiers et par les domestiques.

L'antagonisme entre musulmans et chrétiens existe toujours, quoique diminué. Bien que l'Afrique ait jadis été chrétienne, le fanatisme musulman y est encore bien vivace et paraît même se ranimer. Le moment est donc mal choisi pour essayer de convertir les indigènes au christianisme. On a prétendu que les Kabyles tenaient à leur religion moins que les Arabes. Rien n'est moins prouvé. En réalité les chrétiens sont toujours considérés par les musulmans comme des ennemis. Peut-être a-t-on commis la faute de laisser à ces derniers trop de liberté. On a poussé la tolérance jusqu'à autoriser la secte des *Aïssaouas*, qui, sous l'empire de l'exaltation religieuse, subissent des martyres volontaires. On a également laissé subsister des associations religieuses, dont les membres, les *Khouans*, sont nos pires ennemis. Les principales ou plutôt les plus dangereuses de ces confréries sont celles des *Derkaouas* ou déguenillés et surtout des *Senoussi*, dont le nombre et le fanatisme

grandissent chaque jour; car nous laissons agir tous ces khouans, nous protégeons même leurs *zaouias* ou écoles, qui sont des foyers de haines antifrançaises. Mieux vaudrait adopter une politique plus ferme, pour ne pas être toujours menacé d'une guerre religieuse.

Mieux aurait valu également introduire en Algérie la justice française; mais, comme la loi civile se confond pour les indigènes avec la loi religieuse, on a jusqu'à nouvel ordre conservé leurs tribunaux particuliers. On a aussi conservé les impôts indigènes, l'*achour*, espèce de dîme déguisée, le *yekkai*, taxe sur les bestiaux, la *lezma*, capitation perçue seulement en pays kabyle. Toutes ces mesures arrêtent et retardent l'assimilation. Elle se fera peut-être quelque jour par elle-même, quand les indigènes comprendront que leur intérêt est de se rapprocher ou plutôt de se fondre avec leurs vainqueurs. Pour le moment, ils n'apprécient dans notre civilisation que les progrès matériels, mais ces progrès sont extraordinaires et ils s'exercent dans toutes les directions. Peut-être ne sera-t-il pas inutile d'en donner un aperçu.

Le sol de l'Algérie, sa situation et son climat la rendent propice aux productions des pays chauds et des pays tempérés. Dès l'antiquité on vantait sa fertilité. Elle resta longtemps négligée et inculte sous les Arabes et sous les Turcs. Les premiers essais de culture faits par les Français furent malheureux, mais l'expérience corrigea les fautes du début, et on a déjà calculé que l'Algérie pouvait nourrir et nourrira, rien que sur ses terres immédiatement cultivables, une population de vingt millions d'habitants. Le plus sérieux obstacle à nos progrès fut le mauvais régime des terres; 1 500 000 hectares seulement devinrent, en 1830, la propriété directe de la France (*Beylik*). Le reste appartenait aux indigènes, à titre de propriété privée (*Melk*), de jouissance collective (*Arch*) ou de biens ouverts à tous (*Bed-il-islam*). On commença par distribuer gratuitement les terres appartenant à l'État, et, comme de juste, les concessions dégoûtèrent des achats. Quand on comprit les dangers de ce système, les concessions furent interdites, mais il n'y avait presque plus rien à vendre. Grâce au décret du 26 juillet 1873, le régime de la propriété individuelle fut substitué au régime de la propriété collective, et, depuis ce temps, les progrès agricoles ont été sensibles.

La grande culture est celle des céréales. Elle s'accroît d'année en année. Les légumes réussissent mieux encore, aussi le commerce des primeurs est-il devenu très important. L'Algérie possède de vastes prairies naturelles et des prairies artificielles qui produisent beaucoup de fourrages. Les cultures industrielles, tabac, coton, lin, chanvre, sont

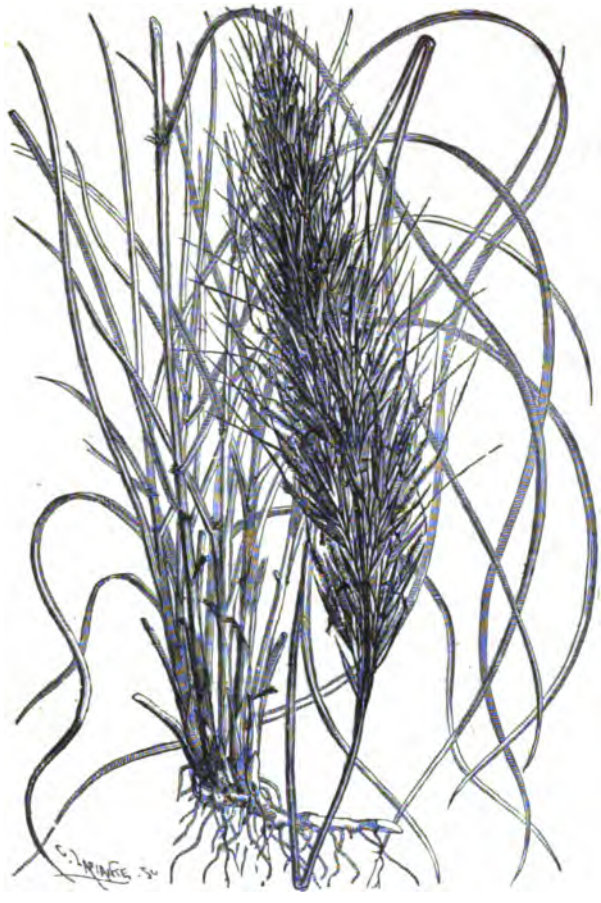
presque aussi nombreuses que les cultures alimentaires. L'alfa réussit très bien. Cette plante textile, dont l'industrie s'est emparée pour une foule d'usages, couvre d'énormes espaces, surtout dans la région des plateaux. L'Algérie est également favorable aux plantes tinctoriales et oléagineuses. Les plantes tropicales ne sont encore cultivées qu'à l'état d'expérience, mais les plantes médicinales et odoriférantes sont en pleine prospérité. Tous les arbres à fruits d'Europe poussent en Algérie. La vigne commence à donner des produits abondants et estimés. L'olivier a été de tout temps cultivé, surtout en Kabylie. Le palmier dattier est la grande richesse du Sud. On utilise ses fruits pour la consommation directe et pour l'échange; il fournit une boisson qui n'est pas à dédaigner, son bois sert à la construction et ses feuilles à la fabrication de nattes et de paniers. Chaque année, grâce au forage de puits artésiens, augmente le nombre des palmiers.

Les forêts ont été traitées avec moins de ménagement. Comme elles constituent un élément indispensable de colonisation, il importe de les conserver et même de les augmenter. Sous les Romains, l'Algérie était très boisée, mais les musulmans ont ruiné ses ressources forestières. Même à l'heure actuelle, elles sont souvent ravagées par de terribles incendies, allumés à dessein par les Arabes, qui veulent les convertir en pâturages ou en cultures. L'abus des droits d'usage est aussi le grand ennemi de nos forêts. Le reboisement ne se pratique que lentement. Les principales essences sont le chêne, le pin et le cèdre. Accordons une mention spéciale au palmier dattier, qui couvre à lui seul plus de quatre millions d'hectares, et à l'eucalyptus, transplanté d'Australie, qui a rendu et rendra de véritables services à l'Algérie en l'assainissant.

Le développement de l'industrie minière a toujours été en croissant en Algérie. La houille manque, mais le fer est abondant et de bonne qualité, surtout celui de Mokta-el-Hadid. Les marbres sont nombreux et variés. Le sel et les sources minérales constituent une des richesses les plus abondantes. L'industrie proprement dite est encore assez peu développée, à cause du manque de charbon et du nombre insuffisant des routes et des chemins de fer, mais on peut espérer pour l'avenir par ce qui a déjà été fait.

C'est surtout le commerce qui a pris une extension prodigieuse. A la suite de notre occupation, les chiffres de l'importation et de l'exportation n'ont cessé de grandir. Ils s'élevaient en 1831 à environ 8 millions; vingt ans plus tard, en 1851, à 86 millions; en 1887, ils atteignaient 220 094 772 francs pour l'importation et 200 440 457 francs pour l'ex-

portation. Presque tout le commerce se faisant par mer, la navigation a augmenté dans les mêmes proportions. En 1887, il était entré dans les divers ports algériens 4 760 navires, dont 2371 français, jaugeant 1 521 610 tonnes, et 2 389 étrangers, jaugeant 944 306 tonnes. Il en était sorti 4 736 navires, dont 2 036 français, jaugeant 1 307 975 tonnes, et



PIED D'ALFA

2700 étrangers, jaugeant 1 046 092 tonnes. Ces chiffres éloquents ne se passent-ils pas de commentaires?

Il est vrai que, pour protéger les vaisseaux, il fallait des ports mieux à l'abri que ceux qui existaient en 1830. Les maîtres de l'Odjac s'étaient à cet égard montrés d'une incurie coupable. Non seulement ils n'avaient construit ni quais, ni phares, mais encore ils avaient laissé tomber les anciennes constructions. Alger lui-même ne pouvait servir d'asile qu'à de misérables tartanes. D'importants travaux d'amélioration ont été entrepris. Le port d'Alger a aujourd'hui 90 hectares de superficie. Celui

d'Oran est de création toute récente et augmente chaque jour. Ceux de Philippeville, d'Arzew, de Bougie sont appelés à devenir des centres de commerce importants. Le port le plus sûr de toute l'Algérie est celui de Bône. Pour augmenter la sécurité du littoral, on a construit des phares, dont les principaux sont ceux des caps Rosa, de Garde, de Fer, Bougaroni, El-Afia, Carbon, Matifou, Caxine, Ténès, Ivi, etc. Jadis le littoral algérien repoussait : il attire maintenant. Les pirates ont disparu : les négociants les ont remplacés.

Le commerce par terre est moins bien organisé. Il est vrai de reconnaître qu'avant l'arrivée des Français il n'y avait pas de routes en Algérie. L'honneur des premiers travaux appartient à l'armée. Depuis que sont survenus des temps plus calmes, c'est l'administration des ponts et chaussées qui a continué l'œuvre entreprise par nos soldats. Les routes dessinent deux lignes principales vers la Tunisie et le Maroc, et s'enfoncent au sud dans la direction de Biskra, Bou-Saada, Laghouat et Géryville. Il n'est pas de meilleur instrument de civilisation, et, sur bien des points, les indigènes se sont associés à nos ouvriers pour mener à bonne fin les travaux entrepris. Sans doute, il reste encore beaucoup à faire, et, sur bien des points, surtout dans la région des plateaux, la direction n'est indiquée que par les poteaux télégraphiques, mais les principaux obstacles sont aujourd'hui franchis. Le reste n'est plus qu'une affaire de temps. Dans les gorges de la Chiffa, aux Portes de Fer et au Chabet-el-Akra, entre Sétif et Bougie, de magnifiques travaux d'art ont été exécutés. Le jour n'est peut-être plus éloigné où l'on ira visiter, uniquement pour leur beauté pittoresque, ces passages dignes d'être comparés aux sites les plus renommés d'Europe.

L'Algérie ne se contente déjà plus des routes ordinaires. De même qu'aux États-Unis, où la vapeur a précédé la colonisation, les locomotives ont été les meilleurs agents de transformation. Les indigènes ont accepté avec plaisir la venue des « chevaux de fer », car sur leurs pas se développent la culture et l'industrie, naissent les villages et s'établissent des relations. Comme un train de chemin de fer ne déplace pas les tribus, et que les expropriations n'enlèvent que de faibles parcelles de terrain, la voie ferrée favorise la conciliation et la fusion des intérêts. Aussi l'avenir de la France algérienne est-il étroitement lié à l'exécution de ses chemins de fer.

Ce ne sont pas les seuls travaux d'utilité publique qui aient été entrepris en Algérie. On s'est fort occupé d'améliorer le régime des eaux, tantôt en construisant d'énormes barrages de retenue qui permettent l'irri-

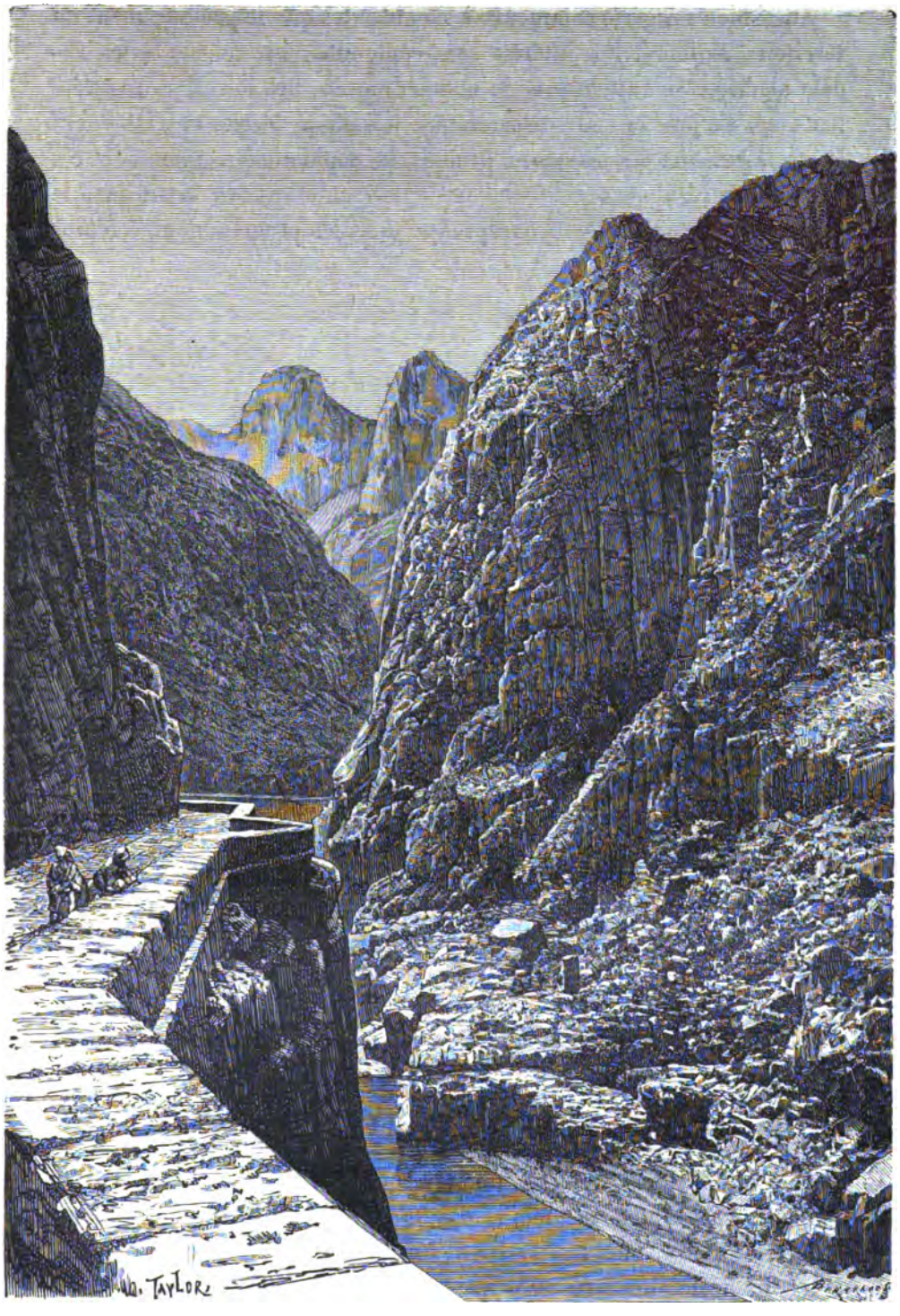
gation de terrains fort étendus, tantôt en allant chercher les eaux souterraines par des puits artésiens, et en créant ainsi des oasis artificielles.

JUIVE ALGÉRIENNE

Cette œuvre de conquête pacifique fut rapidement menée, surtout dans la province de Constantine. Les indigènes ont accueilli avec empresse-

ment nos officiers et nos ingénieurs. Ils leur ont apporté le concours de leurs bras, et des cotisations volontaires ont suppléé à l'insuffisance des subventions officielles. Bien mieux que par nos armes, nous avons conquis par nos puits artésiens, et c'est une conquête durable, car elle ne rencontre aucun obstacle, et, plus elle se développe, plus elle consolide notre domination.

A ces progrès matériels correspondent des progrès moraux. La France, en s'installant en Algérie, n'a pas oublié qu'elle était l'héritière de Rome et qu'elle avait de glorieuses traditions à continuer. Ainsi que le constatait en 1876 le général Chanzy, « s'il est un progrès dont puisse s'enorgueillir l'Algérie, c'est bien celui qui se manifeste dans l'instruction publique. L'État, les départements, les municipalités ne reculent devant aucun sacrifice pour arriver à ce résultat, mais l'honneur en revient en grande partie à la population si intelligente de la colonie. » Le grand problème à résoudre était celui de la fusion des deux races indigène et européenne par l'adoption d'un système commun d'études. En théorie, rien de plus facile; en réalité, il n'est pas de tâche plus ardue que de transformer un peuple en lui imposant des mœurs et un langage qui ne sont pas les siens, surtout si ce peuple est musulman, c'est-à-dire obstinément attaché à sa religion et à ses coutumes. Aussi, malgré de sérieux efforts, la fusion espérée ne s'est-elle pas opérée. Les indigènes continuent à fréquenter leurs écoles nationales, et les Européens les établissements créés pour eux sur le modèle de ceux de la métropole. Il est vrai que ces écoles et ces établissements sont très prospères, ainsi qu'un certain nombre de sociétés savantes qui ont beaucoup fait pour la connaissance du passé et les intérêts de l'avenir. Rome, qui a possédé l'Algérie pendant plusieurs siècles, n'avait rien fait pour l'exploration scientifique du pays. Ce sera l'honneur de notre pays, sans avoir négligé les intérêts matériels, d'avoir sérieusement étudié les idiomes indigènes, les monuments, les inscriptions, etc. L'Algérie est même devenue une des provinces les plus explorées du domaine scientifique, et une école s'est formée, qu'on pourrait à juste titre nommer l'école algérienne. Savantes investigations d'archéologie et d'épigraphie, études sur les dialectes, sur les mœurs, sur les religions, traductions d'auteurs indigènes, explorations locales, dissertations d'ethnographie, de climatologie, nivellements barométriques, topographie, géographie, rien n'a été négligé. Nos généraux ont conquis l'Algérie par les armes, nos ingénieurs ont consolidé notre domination : nos savants la légitiment en quelque sorte par leurs recherches variées et toujours utiles.



VUE PRISE SUR LA ROUTE DU CHABET-EL-AKRA
D'après une photographie communiquée par M. Poinssot.

Aussi bien l'Algérie commence à ne plus être que le prolongement du territoire national. Nos intérêts sont confondus, nos soldats et les soldats algériens se battent sous le même drapeau, nos lois sont acceptées par tous. De jour en jour disparaissent les haines locales et s'atténuent les froissements. La prospérité grandit, la population augmente, et ces merveilleux résultats ont été obtenus en soixante années. Est-il dans le monde entier une colonie européenne dont les progrès aient été plus rapides?

II

« Jamais et nulle part, écrivait en 1880 un voyageur russe, Tchihatchef, en parlant de l'Algérie et de la Tunisie, la nature ne paraît avoir réuni plus intimement deux contrées que le caprice des hommes a séparées, en restituant l'une à la civilisation et l'autre à la barbarie.... Quelques heures de marche sur le même littoral africain suffisent pour entrer de plain-pied dans l'immobile Orient des siècles passés, après avoir franchi le seuil de cet autre Orient moderne, orné de tous les prodiges de la civilisation. Sans doute le temps ne peut manquer de faire justice de cette choquante anomalie, et la Tunisie, qui, sous tous les rapports, n'est que la continuation et même le complément nécessaire de l'Algérie, doit être un jour rattachée à cette dernière, en réparant ainsi les profondes blessures que lui a infligées cette séparation contre nature. C'est une question d'humanité ; mais c'est aussi une question d'intérêts français. » Les vœux du savant russe sont aujourd'hui réalisés : la Tunisie est rattachée à l'Algérie, et la France, en étendant son protectorat sur ce beau pays, non seulement a consolidé sa puissance en Afrique, mais encore a rendu un service à l'humanité et à la civilisation.

On sait quelle fut au temps jadis la puissance de Carthage. Prise et détruite une première fois par les Romains en 146 avant J.-C., et rebâtie par César et Auguste, elle commença une ère de prospérité nouvelle avec les empereurs, qui firent beaucoup pour la province, et la couvrirent de routes et de monuments somptueux. Convertie au christianisme, elle tomba aux mains des Vandales, qui commencèrent par la dévaster (439), puis lui rendirent une partie de son ancienne splendeur. Un siècle plus tard, en 533, Bélisaire la soumit à l'empire grec. En 697, Hassan, gouverneur arabe de l'Égypte, chassa les Grecs de Carthage et, pour la seconde fois, rasa la ville, qui fut remplacée comme

capitale par Kairouan, fondée par Okba en 670. Dans son voisinage et sur ses ruines grandit et se développa Tunis, qui devint la résidence favorite des dynasties arabes, Gassanides, Aglabites, Fatimites, Almohades, Hafsides et Mérinides. En 1270 saint Louis dirigea une croisade contre Tunis, mais mourut sous les murs de la ville. En 1390 Charles VI, de concert avec les Génois, entreprit une nouvelle expédition contre Tunis, mais qui échoua également. Au XVIe siècle, les Turcs se substituent aux Arabes, et, malgré l'alliance des Espagnols, renversent définitivement la dynastie des Hafsides, et réduisent le pays en province de l'empire ottoman.

La domination turque dura de 1573 à 1707. Cette période ne fut marquée que par des crimes sans grandeur et de continuelles révolutions. En 1705 les frères Ali et Mohammed proclamèrent l'indépendance de la Tunisie, et le bey Hassan-Ali fonda la dynastie actuelle. La régence de Tunis devient alors un repaire de pirates. Les Tunisiens ont avec la France de fréquents démêlés. En 1770 Louis XV fait bombarder Porto-Farina, Bizerte et Monastir. En 1800 le bey Hamada conclut avec Bonaparte un traité de paix, et rejette la suzeraineté ottomane. En 1816 le bey Mohammed, à la demande de Louis XVIII, abolit l'esclavage des chrétiens ; en 1842 le bey Achmed abolit l'esclavage, et émancipe les juifs ; en 1859 le bey Mohammed-Sadok donne à la Tunisie une constitution et un code. Il obtient en 1871 la renonciation de la Turquie à ses droits de suzeraineté politique, mais a le tort de laisser le champ libre aux intrigues de toutes les nations qui se disputaient l'influence dans la principauté.

Après avoir été longtemps l'ami de la France, dont les intérêts en Tunisie étaient considérables, Mohammed-Sadok écouta trop facilement les Italiens et les Anglais qui convoitaient la possession de cet opulent territoire, si bien situé au centre de la Méditerranée, sur la route de l'Orient et de l'Inde, et il contrecarra toutes nos opérations financières, commerciales ou politiques. A partir de 1881 les tribus tunisiennes de la frontière algérienne, Kroumirs, Ouchtetas, etc., nous devinrent tout à fait hostiles, et, malgré les réclamations et les menaces de nos agents, leurs razzias et leurs pillages demeurèrent impunis. En même temps les ministres du bey, livrés à des influences étrangères, arrêtaient les travaux de chemins de fer entrepris par nos compatriotes, entravaient les opérations de la société marseillaise propriétaire du vaste domaine de l'Enfida, et se préparaient ouvertement à la guerre. Après avoir épuisé toutes les voies de conciliation, le gouvernement français, décidé à

châtier le brigandage des tribus tunisiennes, invita le bey à coopérer à la répression des excès commis par ses sujets. Mohammed-Sadok prit tout de suite une attitude hostile, se réclama de la suzeraineté prétendue du sultan, et fit appel aux puissances de l'Europe. La guerre fut déclarée.

Le général Forgemol de Bostquénard, secondé par les généraux Logerot et Delebecque, dispersa les Kroumirs, et s'empara de Tabarka, Aïn-Draham, le Kef et Béja ; un autre corps de troupes, commandé par le général Bréart, occupa Bizerte et marcha sur Tunis. Le bey fut obligé de signer le traité de Kars-el-Saïd (12 mai 1881), par lequel il reconnaissait le protectorat de la France. Trompé par cette facile victoire, notre gouvernement commet la faute de diminuer l'effectif des troupes d'occupation : les tribus de la frontière recommencent aussitôt leurs brigandages et l'insurrection ne tarde pas à éclater. Une nouvelle armée est envoyée en Tunisie, cette fois sous le commandement du général Saussier, qui s'empare de Kairouan, la ville sainte, après les combats d'Enchir-Rouhaïa et de Koudiat-el-Halfa (octobre 1881). Pendant ce temps la flotte française longeait le littoral, bombardait et prenait d'assaut Sfax, et, par sa présence, forçait les tribus rebelles, Hammama, Fraichichas, Ouled-Saad, à se soumettre ou à se réfugier en Tripolitaine. La Tunisie tout entière est alors soumise, et le protectorat français, définitivement établi, est bientôt reconnu par toutes les puissances européennes. L'Italie seule protesta, mais son consul Maccio fut obligé de quitter Tunis, le ministère Cairoli fut renversé, et elle dut se résigner à subir le fait accompli.

La Tunisie a tout de suite accepté le protectorat français. Elle commence à revenir peu à peu à la prospérité que lui avaient fait perdre la tyrannie et l'incapacité du gouvernement beylical. D'importants progrès s'accomplissent chaque jour. Les deux pays ne peuvent que gagner à ce nouveau régime. Il est vrai que quelques impatients réclament l'annexion immédiate, mais elle se fait insensiblement et sans secousses, grâce à de sages réformes et à d'incessantes améliorations. L'agriculture se perfectionne de jour en jour : ce ne sont plus seulement les céréales, les oliviers et les dattiers que cultivent les indigènes : ils commencent à s'adonner à la culture maraîchère, et même aux cultures industrielles. Malgré la fertilité du sol, les Tunisiens, à cause des lourds impôts qui les frappent, et aussi par suite de leur apathie, n'ont cependant pas encore réussi à faire de leur pays un des greniers de la France. Mais il est facile de prévoir qu'un jour ou l'autre on exploitera les admirables forêts de

TABARKA

chênes qui, dans la région du nord, s'étendent le long de la côte jusqu'à la mer, et les terres d'alluvions, présents du fleuve, qui forment à perte de vue le bassin de la Medjerda. L'abondance des céréales était autrefois proverbiale dans cette vallée où se succédaient des kilomètres carrés sans qu'une pierre, sans qu'un buisson opposât le moindre obstacle à la charrue. A l'est de Tunis, la presqu'île du cap Bon étale des champs fertiles comme des jardins. Le seul domaine de l'Enfida ne compte-t-il pas près de cent mille hectares de bonnes terres à céréales et à vignobles, de plaines où les troupeaux paissent des pâturages naturels, des collines embaumées par les thyms? Au centre, la production est des plus irrégulières, mais considérable dans les bonnes années. Au sud les oasis exportent dans le monde entier leurs dattes exquises, et l'île de Djerbah, où poussent à la fois les fruits du Midi et ceux du Nord, n'a-t-elle pas été nommée par nos soldats la Terre promise? Les ressources agricoles de la Tunisie paraissent donc inépuisables. L'élevage des bœufs, des moutons et des chèvres occupe, malgré la rareté des pâturages, une place importante dans les préoccupations des indigènes. La Tunisie n'est pas très riche en mines; quant à la production industrielle, elle est presque nulle ou du moins en décadence. Le commerce au contraire commence à se relever. Il est vrai que d'importants travaux ont été exécutés dans tous les ports, surtout à Tunis et à Bizerte, et qu'une restauration générale des ponts et chaussées a été entreprise. Il suffira presque de refaire ou de continuer les voies romaines, dont il reste encore des débris considérables. Quelques chemins de fer ont même été construits. Les lignes les plus importantes sont celles du littoral, de Tunis à Sousse, qui sera prolongée jusqu'à Sfax, et celle de la Medjerda, qui se relie aux chemins de fer algériens.

On avait songé à renouveler en quelque sorte la topographie de la Tunisie méridionale en créant par la réunion des chotts Fedjed, Djérid, Rharsa, Asloudj, Tafellat, Sidi-Radouan, Bedjelloud et Selem une véritable mer intérieure qui, d'un côté, se relierait à la Méditerranée, et de l'autre se prolongerait jusque dans la province de Constantine. Ce projet, connu sous le nom de son promoteur, le colonel Roudaire, présente à première vue de grands avantages économiques, politiques et sociaux, mais il n'a pas été suffisamment étudié, et, jusqu'à nouvel ordre, paraît abandonné. Aussi bien n'était-il pas chimérique de vouloir transformer une partie du désert en lac salé, et de substituer des poissons aux dattes? Au lieu d'augmenter la surface de la mer, ne vaudrait-il pas mieux creuser des puits, afin d'en tirer le plus d'eau possible pour arroser les

palmiers, créer des oasis et garantir celles qu'envahissent les sables? C'est ce que semble avoir compris une compagnie particulière qui s'est mise résolument à forer des puits artésiens, et donne déjà les résultats les plus heureux pour l'avenir de la Tunisie.

Ce sont surtout les progrès moraux de la Tunisie qu'il est utile de

KAIROUAN. INTÉRIEUR DE LA GRANDE MOSQUÉE

constater. Non seulement le gouvernement indigène fonctionne régulièrement à côté du résident français, mais encore les deux justices musulmane et chrétienne, les deux religions, les deux systèmes d'éducation fonctionnent côte à côte sans jamais se froisser. Jadis, grâce au régime des capitulations, chaque puissance avait le droit de juger ses nationaux; mais tous les États, à l'exception de l'Italie, ont renoncé à ce droit en faveur de la France, et les étrangers acceptent la juridiction française. Quant à l'enseignement, il est donné aux musulmans par

l'université installée dans la mosquée de l'Olivier et par le collège Sadiki, aux chrétiens par de nombreuses écoles laïques ou ecclésiastiques, et par le lycée de Tunis. Les finances, jadis dirigées par une commission internationale qui essayait de remédier aux désordres causés par l'administration beylicale, sont aujourd'hui confiées à des agents français qui les ont régularisées. Aussi, bien que les impôts soient encore lourds et vexatoires, ils rentrent avec facilité.

En résumé, depuis l'occupation française, la Tunisie est en voie de progrès continu, et ces progrès ont été obtenus sans effusion de sang et sans opposition de la part des indigènes. Elle peut devenir rapidement la plus prospère de nos colonies. Ainsi que l'écrivait un des publicistes qui ont le mieux étudié la question tunisienne, M. de Lanessan, « celui qui aurait assez de hardiesse pour entreprendre cette œuvre de réparation, et assez de prudence pour la bien conduire, non seulement donnerait à la France une belle province de plus, mais encore démontrerait à ses détracteurs qu'elle sait coloniser ». On ne pourra plus dire de notre expédition de Tunisie que ce fut une croisade contre des pirates, ou une entreprise maladroite, car ce fut un acte prudemment conçu, sagement préparé, et résolument exécuté. Une fois de plus il a prouvé que la France « n'a pas épuisé les surprises qu'elle eut de tout temps le privilège de donner au monde, et que, si elle est en général admirablement et dangereusement enthousiaste, elle sait aussi, tout comme une autre, être pratique et mesurée ».

III

Le Sahara est comme une dépendance naturelle de l'Algérie et de la Tunisie. On appelle de ce nom l'immense plaine sablonneuse, semée de rares oasis et parcourue par des cours d'eau intermittents, qui, au sud du Maroc, de l'Algérie et de la Tunisie, s'enfonce vers le Niger jusqu'à ces profondeurs mystérieuses que si peu d'Européens ont encore reconnues. Les anciens n'avaient que de vagues notions sur l'étendue et la physionomie de cette partie du globe. Tantôt ils la comparaient à une peau de léopard, tantôt à un océan semé d'îles. Ces comparaisons sont assez exactes, mais les oasis, ces îles verdoyantes, très denses au nord, ne sont plus bientôt que des points perdus dans l'espace, et finissent par disparaître aux abords du Soudan. Les anciens croyaient aussi que la solitude était immense et continue, et qu'on n'y rencontrait pas plus de

végétation que d'habitants. Or, à mesure que les explorateurs modernes s'y sont aventurés, non seulement les premiers vides qu'ils s'attendaient à rencontrer ont sans cesse reculé, mais encore ils ont trouvé sur

TOUAREG

d'immenses espaces aujourd'hui inhabités d'innombrables silex taillés de main d'homme. Ces témoins irrécusables de l'industrie humaine sont parfois recouverts d'une croûte de sulfate de chaux de trente-deux centimètres d'épaisseur : ce qui nous reporte à une antiquité fabuleuse. Sans

nous arrêter aux géographes grecs, romains ou arabes, dont les descriptions sont trop vagues pour qu'il soit possible d'établir une identification avec les localités actuelles, on peut dire que les connaissances précises concernant le Sahara datent d'une époque très récente. Plus d'un explorateur paya de la vie son audacieuse tentative : Horneman en 1800, Jackson en 1804, Richtie en 1817, John Davidson en 1835. René Caillié fut le premier Français assez heureux pour traverser le désert de Tombouctou à Tanger (1838). Ses découvertes furent continuées par Léopold Panet (1850), Vincent (1860), Bou-el-Moghdad (1860-1861) et surtout par Henri Duveyrier (1859-1861), qui pénétra le premier dans le pays des Touareg et explora toute la partie septentrionale du grand Sahara.

Un important problème d'économie politique a récemment été soulevé, dont la discussion a de nouveau attiré l'attention sur le Sahara. Voisine du Soudan, c'est-à-dire du plus important marché de l'Afrique, par l'Algérie et le Sénégal, la France pourrait trouver dans cette riche région de nouveaux débouchés pour ses produits industriels. Trois têtes de lignes ont été indiquées : la Tripolitaine, le Sénégal et l'Algérie. La ligne de Tripoli ne nous appartient pas; celle du Sénégal est bien éloignée de la métropole. Reste celle de l'Algérie par le Sahara. Le grand obstacle est la traversée du Sahara. Cette barrière qui sépare les États barbaresques des fertiles régions de l'intérieur sera-t-elle franchie ou restera-t-elle le pays de la soif et de la famine? Le grand danger vient des Touareg, race fière, indomptable, ennemie du nom chrétien et qui cache volontiers sous le croissant ses pillages et ses assassinats. Est-ce à dire qu'on s'attaque à l'impossible, et qu'il ne serait que prudent de rester en Algérie et d'y concentrer nos efforts? Nous ne le pensons pas, et nous n'hésitons pas à proclamer la nécessité d'entrer en relations directes avec le Soudan.

Les projets n'ont pas manqué pour la traversée du Sahara, pas plus que les explorateurs : Renaud en 1850, Bonnemain en 1858, Bou-Derba et Duveyrier en 1859, Polignac en 1862, Paul Soleillet en 1872. Ce dernier voulait parvenir à Tombouctou, et de là au Sénégal, en franchissant le Sahara. Arrivé à El-Goléah, il se mit en marche pour Insalah et réussit à s'approcher de la ville; mais l'entrée lui en fut interdite par l'émir. Dournaux-Dupéré, épris de la même idée, tenta un voyage à Ghadamès, en compagnie d'un Français, Imbert, et d'un guide indigène, Ahmed-bou-Zerba, mais ils furent tous égorgés par les Chambâas (17 avril 1874). Victor Largeau échoua comme ses prédécesseurs. Dans un premier

voyage (1874), il conclut un traité avec les négociants de Ghadamès; arrivé une seconde fois dans ce pays, il fut obligé de le quitter par suite de la mauvaise foi des indigènes (1876). Un de ses compagnons, Say, qui s'était engagé au sud d'Ouargla, fut obligé de rebrousser chemin. Nos voyageurs ont donc tous échoué par suite de la méfiance des Saha-

PALMIERS DE L'OASIS DE BISKRA

riens, qui s'imaginent qu'on veut les conquérir. Telle est en effet notre intention, mais cette conquête ne peut être que pacifique et son grand instrument sera la construction du Transsaharien, c'est-à-dire du chemin de fer qui traversera le Sahara de part en part, et réalisera ainsi, sans verser une goutte de sang, l'œuvre ébauchée par nos explorateurs.

Soleillet émit le premier l'idée d'un chemin de fer à travers le désert. L'ingénieur Duponchel et Largeau en reconnurent la possibilité. Deux tracés furent proposés : l'un oriental, l'autre occidental. L'ingénieur

Choisy et le colonel Flatters devaient reconnaître le premier, Pouyanne le second. La mission Choisy constata que le trajet de Biskra à Ouargla était préférable à celui de Laghouat à El-Goléah. Flatters ne réussit dans un premier voyage qu'à reconnaître 600 kilomètres de tracé; il fut assassiné avec son escorte, dans une seconde expédition, par les Touareg (16 février 1881). La mission Pouyanne n'eut pas de meilleurs résultats. En 1885 un jeune lieutenant de hussards, Marcel Palat, ayant entrepris de traverser le Sahara par une route plus occidentale que celle sur laquelle s'était engagé Flatters, fut traîtreusement attiré dans une embuscade, et assassiné. Quatre ans plus tard, en février 1889, un autre compatriote, Camille Douls, périt également, frappé au moment où il se croyait à la veille de réussir.

Le Transsaharien n'est donc pas commencé, et il a déjà fait bien des victimes. Faut-il y renoncer? Il est certain que les Touareg, habitués à considérer le Sahara comme leur domaine, ne verront pas d'un bon œil la construction de cette route. Ils nous étaient déjà peu sympathiques : ils deviendront tout à fait hostiles le jour où nos ingénieurs et nos ouvriers paraîtront dans leurs solitudes. Qu'importe! Dans ce conflit inévitable entre une société primitive et une civilisation raffinée, ce ne sont pas les Touareg qui l'emporteront. Ou bien ils subiront notre ascendant, ou bien ils seront écrasés. Les objections tirées de la chaleur sont plus sérieuses; on sait pourtant que le Sahara est comme sillonné par des caravanes qui voyagent pendant des mois entiers et qui néanmoins supportent la chaleur. Quand le Transsaharien sera construit, un voyage à travers le Sahara ne durera pas plusieurs semaines, mais deux ou trois jours au plus. Reste l'objection principale : le manque d'eau; mais on connaît encore bien mal le pays : peut-être trouvera-t-on sur le parcours des nappes d'eau souterraines, et sera-t-il relativement aisé de forer des puits artésiens.

Quoi qu'il en soit, la construction du Transsaharien sera fort difficile, mais elle présentera de tels avantages et consolidera si bien notre domination dans l'Afrique septentrionale, qu'il est nécessaire de l'entreprendre un jour ou l'autre. Les avantages qui en résulteraient sont de diverse nature : politiques, en ce que nous pourrions conquérir le Sahara et l'initier à la civilisation; économiques, parce que nous trouverions au Soudan ce que nous allons chercher aux Indes et dans l'Extrême Orient; sociaux, en ce que nous arracherions au despotisme et à la servitude les populations de l'Afrique centrale : c'est-à-dire que, pour étendre démesurément notre influence politique, pour ouvrir à

notre industrie qui s'étiole, à nos capitaux inactifs, à notre jeunesse oisive tant d'éléments de richesse et de prospérité, il n'est besoin que d'ouvrir une galerie de recherches au centre d'un filon inexploité, que d'établir un chemin de fer, que les conditions locales nous permettront d'exécuter à bon compte et rapidement. C'est donc à travers le Sahara qu'il faut nous ouvrir un passage, volontaire ou forcé, vers le Soudan, car c'est au Soudan qu'est l'avenir commercial de notre pays. Droit au Soudan !

Aussi bien il n'est besoin que de jeter les yeux sur les cartes de l'Afrique publiées à l'étranger, surtout en Angleterre et en Allemagne, pour se convaincre que les nations européennes, susceptibles d'une expansion coloniale, ne se contentent plus aujourd'hui des annexions déjà faites et des zones littorales réellement occupées : elles se taillent d'immenses territoires en plein continent, avec autant de facilité que certains lanceurs d'affaires créent des titres sur le papier, et se prétendent maîtresses de ce qu'elles nomment les zones d'influence et de protection, ou encore les sphères d'action et d'intérêt. C'est ainsi que toute l'Afrique australe et orientale a déjà, en dehors de nous, ses maîtres désignés : Anglais, Allemands, Portugais, Italiens, Belges. Nous aurions vraiment grand tort de nous laisser devancer dans l'Afrique septentrionale, et, puisque nous entourons le Soudan au nord par l'Algérie et la Tunisie, à l'ouest par le Sénégal et ses annexes, au sud par le Gabon-Congo, n'avons-nous pas le droit de considérer comme rentrant dans « notre sphère d'action » le Soudan central et occidental? Le bassin entier du Niger et celui du lac Tchad devraient être considérés par tout Français éclairé comme notre apanage indiqué dans le futur partage de l'Afrique. C'est un immense domaine, de valeur inégale, mais comprenant les régions les plus riches et les plus peuplées du Soudan, Haoussa, Sokoto, Baghirmi, Bornou. Ce sont là nos Indes Noires, comme on l'a si bien dit, et le Transsaharien sera l'instrument de conquête et de civilisation dont nous aurons besoin pour prendre possession de notre héritage africain.

CHAPITRE VII

LES FRANÇAIS DANS L'AFRIQUE OCCIDENTALE

Aucun des gouvernements qui se sont succédé en France depuis la Révolution n'a laissé prescrire nos droits sur le Sénégal, mais ces droits furent parfois bien mal exercés. A partir de 1817, époque à laquelle les Anglais consentirent à nous remettre en possession des comptoirs dont ils s'étaient emparés pendant les guerres de l'Empire, jusqu'à la nomination du commandant Faidherbe comme gouverneur en 1854, le Sénégal semble condamné à une irrémédiable malechance. Aucun colon sérieux ne s'y installait à demeure. Les rares Européens qui venaient y chercher la fortune, entassés sur un îlot sans verdure et presque sans eau potable, n'aspiraient qu'à retourner au plus vite vers des climats meilleurs. Quant aux fonctionnaires, ils se croyaient en disgrâce quand on les envoyait au Sénégal. C'est ainsi que trente-deux gouverneurs se succédèrent de 1817 à 1854, sans marquer leur séjour par la moindre amélioration. Il est vrai que la colonie ne présentait alors rien d'attrayant. Aucun terrain ne nous appartenait d'une manière légale. Même à Saint-Louis nous n'étions que tolérés par les indigènes. Il nous fallait, sous le nom de *coutumes*, payer des tributs parfois humiliants à tous les roitelets de la région. Des deux races principales, les uns, les Maures Trarzas, Brakanas ou Douaïchs, campés sur la rive droite du fleuve, nous méprisaient et nous exploitaient quand ils ne nous brutalisaient pas. Les autres, les nègres de la rive gauche, Yolofs, Sérères, Toucouleurs, nous détestaient et ne perdaient aucune occasion de nous témoigner leur haine. Non seulement ils maltraitaient nos négociants, mais encore ils retenaient dans l'enceinte de nos forts, où ils se consumaient dans une fâcheuse oisiveté, nos officiers et nos soldats. De temps à autre un de

nos gouverneurs, poussé à bout, allait brûler quelques villages sur le fleuve ; mais les maraudeurs ne tardaient pas à reparaître, et tout était à recommencer. A vrai dire, les Sénégalais, Maures ou Nègres, nous considéraient comme des intrus et n'attendaient qu'une occasion pour jeter à la mer ces chiens de chrétiens, ces *Keffirs*, qu'ils détestaient de toute l'ardeur de leurs convictions religieuses et de leurs haines nationales. Il n'y avait plus, en un mot, pour la France ni sécurité ni même dignité, et le drapeau national recevait chaque jour des outrages qui auraient mérité une prompte répression.

Un homme, par bonheur, se rencontra, dont le grand mérite fut de comprendre la nécessité de cette répression et d'y consacrer ses ressources, son activité, ses talents : ce fut le commandant Faidherbe, nommé gouverneur en 1854, qui résolument substitua, en passant de la défensive à l'offensive, une politique ferme et patriotique aux déplorables compromissions de ses prédécesseurs, et réussit à rendre à la France la place et l'influence qui lui étaient dues dans tout le bassin du Sénégal.

Ce changement de politique était d'autant plus nécessaire qu'un nouveau danger menaçait alors nos établissements. Le mahométisme avait fait dans toute l'Afrique d'incroyables progrès, et les néophytes, dans la ferveur de leur conversion, avaient partout déclaré la guerre aux chrétiens et continué le tragique duel que les deux religions ennemies perpétuent à travers les siècles et dans tous les pays. Or un aventurier sénégalais, Omar, résolut d'exploiter ces haines religieuses et de fonder, à l'aide des fanatiques qu'il recruterait, une vaste principauté dont il se proclamerait le chef. Il partit pour le sanctuaire de l'Islam et en rapporta le titre vénéré de Al-Hadji, « le pèlerin ». Bien vu par les souverains, respecté par les peuples, il laissa peu à peu se former une légende qui le représentait comme le réformateur annoncé par les prophéties. En 1846, après s'être assuré du concours de nombreux partisans, les *Talibés* ou élèves, et de tous ses compatriotes, les braves et féroces Toucouleurs, il se mit en campagne. Comme il promettait à ses soldats les biens de ce monde, et, s'ils venaient à succomber, toutes les délices du paradis de Mahomet, il eut bientôt réuni les fanatiques et les bandits de l'Afrique occidentale. La horde sanguinaire ravagea tout sur son passage. Omar avait divisé ses hommes en trois bandes : la première descendait le Sénégal, la seconde la Falémé, la troisième traversait le pays entre les deux fleuves, de manière que pas une case ne restât debout, pas un être vivant ne pût s'échapper. Ainsi furent successivement conquis le Bouré, le Bambouk, le Kaarta, le Nioro, le Khasso. Après

ces exploits faciles, qui lui valurent une sinistre réputation, Omar se décida brusquement à entrer en lutte avec la seule puissance capable de lui résister, et vint assiéger le petit fort de Médine, sur lequel flottait depuis quelques mois le pavillon tricolore. Sous les murs de ce fortin allait échouer sa fortune.

Faidherbe n'avait pas attendu cette attaque pour prendre ses précau-

LE COLONEL FAIDHERBE (1861)

tions contre le prophète. Il avait en plein pays ennemi, à 160 kilomètres de Bakel, à plus de 1000 kilomètres de Saint-Louis, construit le fort de Médine, autour duquel campaient les Nègres, terrorisés par les bandes d'Omar. S'il parvenait à s'emparer de cette citadelle improvisée, Omar pouvait tout attendre de l'avenir. Vaincu, au contraire, la croyance à son apostolat était sinon détruite, au moins fort ébranlée. C'était donc une partie décisive qui allait se jouer sous les murs de Médine. Le commandant de la place, Paul Holl, n'avait sous ses ordres que sept Euro-

péens, vingt-deux soldats noirs et une trentaine de serviteurs, mais tous déterminés à résister à outrance. Les Al-Hadjistes essayèrent d'abord d'emporter Médine par surprise. Ils furent deux fois repoussés dans de sanglants assauts, et le prophète convertit le siège en blocus. Il n'y avait plus de vivres que pour quelques heures et pas assez de munitions pour repousser un troisième assaut, quand arriva Faidherbe à la tête d'une poignée de soldats qu'il amenait en hâte au secours de la place. Les assiégeants, pris entre deux feux, se débandèrent aussitôt et Médine fut sauvée. Le prestige du prophète était détruit : celui de la France, au contraire, ne devait cesser de grandir (1857).

Omar, déconcerté par cette résistance inattendue, passa de la vallée du Sénégal dans celle du Niger, et réussit à s'emparer du Ségou, du Macina et du Bambouk. Il possédait alors un empire qui s'étendait du Fouta-Djallon à Tombouctou. Cette ville tomba même entre ses mains en 1863. Tous ses rêves ne se trouvaient-ils pas réalisés! Cette grandeur n'était qu'éphémère. Les populations soumises n'avaient accepté qu'avec répugnance la domination étrangère. Des révoltes éclatèrent. Omar périt en 1864 dans une obscure rencontre contre des tribus révoltées, et son fils Ahmadou, non seulement ne sut pas retenir sous son autorité les provinces conquises, mais encore commit l'imprudence de s'attaquer à la France et essuya défaites sur défaites. A l'heure actuelle (1891), ses villes sont prises, ses soldats battus et dispersés, et lui-même erre dans la campagne, exposé à tomber entre les mains de nos cavaliers, lancés à sa poursuite. Le grand empire africain improvisé par Omar n'existe donc plus qu'à l'état de souvenir, et si la France, bien inspirée, continue la politique à la fois ferme et prudente qu'avait inaugurée Faidherbe, c'est elle qui recueillera ce grand héritage.

Après le succès décisif de Médine, le premier soin de Faidherbe avait été de débarrasser la contrée des bandes toucouleurs qui tenaient encore la campagne. C'est ainsi qu'en 1859 fut prise d'assaut la citadelle de Guémou, où un neveu du prophète, Siré-Adama, avait établi un véritable repaire de brigands. Le gouverneur s'occupa ensuite de réprimer l'insolence des Maures. Il n'hésita pas à prendre hardiment l'offensive et à poursuivre jusque sur leur territoire les Trarzas et Braknas. Il les battit à outrance, à Leybar (1855), à Tékélé et à Langobé (1857), et leur imposa des traités en vertu desquels ils furent refoulés sur la rive droite du fleuve, et renoncèrent à leurs fructueuses razzias au détriment de nos protégés. Il se tourna aussitôt après contre les rois nègres qui faisaient mine de ne pas reconnaître notre suzeraineté, ceux du Oualo, du Cayor, du Siné, du

MEDINE VUE GÉNÉRALE
D'après un croquis du commandant Gallieni.

Saloum, et, mêlant avec habileté les négociations aux combats, et les annexions aux protectorats, réussit en peu de temps à établir la domination directe ou indirecte de la France sur les côtes et dans l'intérieur du pays jusqu'au delà de Médine. Ce n'était plus seulement une ligne de postes fortifiés sur lesquels flottait le pavillon de la France, mais plusieurs provinces, soudées les unes aux autres, et dont les habitants avaient facilement accepté notre suprématie. L'Afrique occidentale française était fondée, et Faidherbe pouvait désormais concentrer son activité au développement des ressources de la colonie et à sa réorganisation administrative.

Le plus nécessaire était de créer un corps de troupes indigènes, destinées à combattre à côté de nos soldats réguliers, et à combler les vides ouverts dans nos rangs par la maladie ou le feu de l'ennemi. Ce furent les tirailleurs et les spahis sénégalais, qui nous ont depuis rendu bien des services. Une autre création, délaissée bien à tort, fut l'école des otages installée à Saint-Louis. Faidherbe avait demandé leurs fils aux principaux chefs africains, promettant de les instruire et espérant qu'ils deviendraient les partisans et les propagateurs de la civilisation française. Aussi bien il était tellement persuadé de la nécessité d'étendre l'instruction, que, bien avant qu'on eût décrété en France l'instruction gratuite et obligatoire, il en avait doté le Sénégal. C'est encore lui qui fonda à Saint-Louis une imprimerie et un journal, lui qui consacra ses rares moments de loisir à réunir les éléments d'ouvrages qui ont renouvelé l'histoire, la linguistique et l'économie politique de l'Afrique occidentale. Comme, chez lui, le théoricien ne passait pas avant l'administrateur, et qu'il ne négligeait pas pour autant les intérêts matériels, il s'appliqua à transformer Saint-Louis et à construire une ville à la place d'une agglomération de huttes de paille. Il s'efforça de développer les cultures nouvelles: celle des arachides prit un développement considérable, et, à l'heure actuelle, le Sénégal est un des centres les plus importants de la production oléagineuse. Il se préoccupa encore de la question industrielle, et, par son ordre, les gisements aurifères du Bambouk furent recherchés avec soin. Le Sénégal renaissait sous cette impulsion vigoureuse, et peu à peu se créait une France nouvelle dans l'Afrique occidentale.

A partir de 1859, et tout étant relativement tranquille, Faidherbe résolut de reprendre l'œuvre ébauchée par André Brue, et envoya dans toutes les directions les plus vaillants et les plus dévoués de ses collaborateurs pour explorer les régions encore inconnues et compléter les notions peu étendues que nous possédions sur cette partie de l'Afrique. C'est alors que le capitaine Vincent visita l'Adrar, cette grande oasis jetée entre le

Sénégal et le Maroc; alors que Mage et Bourrel furent envoyés en mission chez les Maures Douaïchs et Braknas, et qu'un indigène, Bou-el-Moghdad, alla par terre de Saint-Louis à Mogador. Le capitaine Fulcrand étudia les parages du cap Blanc et de la baie d'Arguin; le capitaine Azan explora le Oualo, et le lieutenant de vaisseau Mage les rivières de Siné et de Saloum. Faidherbe ne se contentait pas des pays directement soumis à l'influence française: toute la vallée du haut Sénégal, encore fermée à notre commerce et à nos armes; le Fouta-Djallon, cette Suisse africaine d'où s'écoulent

CARTE DU SÉNÉGAL

tant de cours d'eau, et surtout le Niger, cette magnifique voie de pénétration dans l'Afrique centrale, telles étaient les régions où il aurait voulu que flottât le pavillon national. De là les missions du lieutenant Pascal dans le Bambouk, du lieutenant Lambert dans le Fouta-Djallon, et surtout de Mage et Quintin auprès du successeur d'Omar, le nouveau sultan de Ségou, Ahmadou. C'étaient, pour ainsi dire, les pierres d'assise de notre domination prochaine; aussi bien, à l'écho de ces lointains succès, l'opinion publique en France se modifiait peu à peu. On commençait à se rendre compte des résultats acquis; on ne marchandait plus au gouverneur les renforts et les subsides qu'il réclamait. De jour en jour se formait un courant favorable. Il n'y avait plus qu'à profiter de ces dispositions nouvelles, et le Sénégal allait prendre son essor.

Les successeurs de Faidherbe n'avaient qu'à se conformer à la politique de leur glorieux devancier; ils n'avaient surtout qu'à aimer le Sénégal. Malgré des fautes commises, malgré des défaillances momentanées, l'impulsion était si vigoureuse que les progrès continuèrent. Ils n'ont pas cessé à l'heure actuelle. Les Maures ont été définitivement cantonnés sur la rive droite du fleuve, et les Maures Trarzas furent punis de leurs velléités de révolte par la privation de toutes leurs escales de commerce, à l'exception de Dagana (1880). Les tribus nègres résistèrent davantage, surtout dans le Cayor et le Fouta, mais ni Lat-Dior, ni Abdoul-Boubakar, ni Mahmadou-Lamine, ni aucun des agitateurs sénégalais ne réussirent, comme ils s'en étaient vantés, à nous rejeter aux bouches du fleuve. A l'heure actuelle, tous les États riverains du Sénégal sont directement administrés par nos agents ou soumis à notre influence. Nos gouverneurs ont également cherché à étendre les possessions françaises sur toutes les contrées baignées par les fleuves parallèles au Sénégal qui s'étendent de Gorée à Sierra Leone : c'est ainsi que les vallées de la Casamance, du Rio Nuñez, du Rio Pongo, de la Mellacorée ont été successivement ajoutées à notre domaine colonial. Ce sont de nouvelles contrées qui s'ouvrent aux ardentes investigations de nos soldats et de nos négociants. Il importe de ne pas omettre ces épisodes tout récents de notre histoire coloniale, car la portée économique et politique de ces annexions n'échappera à aucun de nos lecteurs.

Au sud de la Gambie et jusqu'à Sierra Leone le littoral africain, à l'exception des comptoirs portugais des Rios Cacheo, Grande et Geba, appartient à la France. Au nord de ces comptoirs nous sommes installés dans la vallée de Casamance, et au sud nous possédons les embouchures du Rio Nuñez, du Rio Pongo, de la Brameya, de la Mellacorée, de la Manéa, de la Forebia et de la Forekaria. C'est ce qu'on appelle les Rivières du Sud, ou le Bas de Côte.

La Casamance ou maison (manse) du roi Cassa était déjà désignée sous ce nom, au milieu du xve siècle, par le voyageur Ca da Mosto. La tradition de l'ancienne puissance de ce potentat africain est restée vivante dans la région. On y conserve précieusement son sceptre d'or dans le village de Diogoun. Les Portugais s'établirent sur les rives du fleuve. Ils paraissent même s'être avancés assez profondément dans l'intérieur des terres, car un grand nombre de mots portugais, restés dans les dialectes locaux, témoignent de leur ancienne influence; mais, comme leurs comptoirs ne furent jamais que des marchés d'esclaves, ils ne tardèrent pas à faire le vide autour d'eux, et soulevèrent contre leur domination des haines inex-

piables. Les Français ne s'établirent que tard dans la région, en 1837, à Sedhiou, mais leurs progrès furent rapides : une série d'expéditions conduites avec entrain contre les indigènes, Féloupes ou Balantas, ou de négociations habiles, nous a valu la suzeraineté ou la possession de presque tout le bassin de la Casamance.

Au sud des possessions portugaises s'étendent les rivières du Bas de

MAURE TRARZA

Côte. On en compte sept principales : ce sont de larges estuaires, dans lesquels débouchent de nombreux torrents. Elles occupent environ 400 kilomètres de littoral, et forment comme la façade sur l'océan du Fouta-Djallon. Les indigènes appartiennent à plusieurs races ; sur le rivage on trouve les Bagas ou Vagres, les moins civilisés de tous, car ils ont été refoulés par les tribus de l'intérieur, et c'est la nécessité seule qui les a acculés dans les marécages où ils végètent. Rien de plus étrange que leurs maisons. Elles sont bâties par les femmes, qui commencent

par façonner avec de la paille et de la vase argileuse d'énormes jarres à ventre rebondi, de deux à trois mètres de hauteur. Ce sont les futurs réservoirs de riz pour la consommation annuelle de la famille. Quand le soleil a bien séché ces jarres, on dresse les grosses pièces de charpente qui les enfermeront, puis on les couvre de feuilles et de paille. Les Bagas s'occupent volontiers d'agriculture. Partisans déterminés de la paix, ils circulent sans armes, et leur pays est considéré comme lieu d'asile.

Viennent ensuite les Nalous, divisés en deux tribus, les Landoumans et les Mandi-Foré. Entourant et pressant de toutes parts Bagas ou Nalous, se mélangeant même à quelques-unes de leurs tribus, s'étend la grande nation des Sou-sous, nègres à demi civilisés, qui respectent les femmes, ne s'abordent qu'en échangeant des formules de politesse, se prétendent fidèles observateurs du Coran, et reconnaissent les avantages de la civilisation. Bien que voleurs déterminés et de mœurs plus que légères, les Sou-sous sont au nombre des peuples qui entreront un jour ou l'autre dans le courant des nations policées. Ils ont de vraies maisons, avec chambres séparées, garnies de ventilateurs, de coffres et de meubles. Ils ont même adopté en partie notre costume. Ils savent déjà réparer les armes et les machines. Ce sont, en un mot, des hommes de progrès et d'avenir, les futurs dominateurs de toute la région.

L'histoire des Rivières du Sud n'est pas longue à raconter. Le gouvernement français, désirant augmenter ses possessions africaines et surtout étendre le cercle de ses relations commerciales, conclut avec les souverains indigènes une série de traités qui, peu à peu, placèrent la région entière sous notre protectorat. Les Africains se sont facilement habitués à ce protectorat, surtout lorsque furent créés les postes de Boké sur le Rio Nuñez, de Boffo sur le Rio Pongo et de Benty sur la Mellacorée. Ces postes avaient été établis afin de ménager la santé de nos soldats, et aussi pour nous rapprocher des principaux marchés de l'intérieur. Sous la protection efficace de notre pavillon, les Rivières du Sud se sont rapidement développées. La France a donc acquis des droits sérieux sur cette région, qui semble appelée à un grand avenir. Elle regrettera d'autant moins d'avoir mis la main sur ce magnifique domaine d'exploitation, qu'il nous conduit directement à l'entrée d'un pays dont la possession consolidera notre puissance dans l'Afrique occidentale, au Fouta-Djallon.

Le Fouta-Djallon est la vaste contrée où prennent leur source tous les grands fleuves de l'Afrique Occidentale : Niger, Sénégal, Gambie, Rio Nuñez, Mellacorée, etc. On dirait un réservoir d'où s'épanchent vers les

quatre aires de l'horizon les cours d'eau qui portent la vie et la fécondité dans cette partie du continent noir. On y trouve le climat favorable où les Européens peuvent vivre et créer un centre d'influence permanent. C'est, à vrai dire, la clef du Soudan, la vraie route par laquelle pénétrera la civilisation dans l'intérieur de l'Afrique sous ces latitudes.

Des renseignements sérieux et précis sur le Fouta-Djallon avaient déjà été fournis par Mollien et par Caillié qui, dans leurs voyages de 1818 et de 1826, donnèrent une description raisonnée de la région. Ils avaient laissé entrevoir que sur ce sol granitique vivait la population la mieux douée de l'Afrique occidentale, et la moins réfractaire à la civilisation. Ils avaient avancé que c'était à travers les défilés du Fouta-Djallon que le commerce européen du littoral trouverait la route la plus

VUE DE L'EMBOUCHURE DU RIO NUNEZ

directe et la plus sûre pour atteindre les marchés du Haut Niger et du Soudan. Nos gouverneurs du Sénégal n'avaient jamais perdu de vue cette importante position stratégique et commerciale, mais l'exploration du pays ne fut entreprise qu'avec Faidherbe. En 1860, le capitaine Lambert, partant du Rio Nuñez, arrivait jusqu'à Faucoumba et Timbo, les deux villes les plus importantes du Fouta-Djallon. Il reçut partout un accueil empressé. Un simple particulier, Olivier de Sanderval, fut plus heureux encore. En 1880 il obtint l'autorisation de construire une voie ferrée qui, traversant le plateau du Fouta, atteindrait le Niger vers Tankisso et descendrait le grand fleuve au moins jusqu'à Sakhatou : mais ce ne ne fut pas sans avoir à triompher de la mauvaise volonté des grands qui, par instinct, se défient des Européens et préfèrent à toutes les séductions du monde civilisé leur sauvage indépendance. Il eut encore à lutter contre la jalousie et les calomnies intéressées des Anglais. Il devint même néces-

saire de détruire par une déclaration catégorique le mauvais effet de ces intrigues, et ce fut alors que le gouvernement français, sortant de sa longue indifférence, se décida à envoyer dans le Fouta une mission officielle, dont il confia le commandement au docteur Bayol (1881). La négociation fut vivement conduite et aboutit à l'important traité du 6 juillet 1881, en vertu duquel le Fouta-Djallon était mis sous le protectorat français. Moyennant une redevance fixe, et après en avoir averti le chef de la province où il voudra se fixer, chaque Français pourra installer un comptoir dans l'intérieur du pays. En outre nos possessions dans les Rivières du Sud étaient reconnues.

Le représentant de la France ne voulut pas quitter le pays sans étudier sa topographie, ses habitants et ses ressources. On sait aujourd'hui, grâce à lui, que le pays est montagneux, mais sillonné par de nombreux cours d'eau. Sur les plateaux pourraient très bien vivre et même s'acclimater des Européens. Les indigènes sont de belle race, grands et bien pris, mais un peu maigres. Leur couleur n'est pas noire, mais plutôt chocolat au lait. Les femmes sont gracieuses, et même belles, mais se fanent promptement. Bien que musulmans, ils sont en matière religieuse d'une grande tolérance. Ils pratiquent même cette vertu, si rare dans le monde de l'Islam. Bayol étant un jour tombé malade, on pria chaque jour pour lui dans la mosquée. On planta même sur la place, en souvenir de son voyage, un oranger qui devait porter son nom. Ce sont là des délicatesses de sentiment qu'il n'était pas inutile de signaler au passage.

Les indigènes vivent de la vie de famille, comme au temps des patriarches. Le père est le maître absolu, mais il gouverne avec mansuétude son petit peuple de femmes, d'enfants et d'esclaves. Maîtres ou esclaves habitent des maisons propres, confortables, au milieu de jardins bien entretenus, que défendent des haies épaisses. Leur industrie est toute pastorale. Les caravanes qui partent chaque année du Fouta n'emportent en effet sur les marchés du Soudan que des cuirs préparés, du caoutchouc, de l'ivoire, de la cire, du beurre de karité, du café, et aussi des armes et des instruments fabriqués avec des minéraux qu'on trouve en abondance. Cette société un peu rude, mais policée, ne méconnaît pas la nécessité de la justice, ni celle de l'impôt : aussi aurions-nous grand tort de repousser ses avances, car le maître du Fouta sera quelque jour le maître du Soudan, et il est fort heureux que la France ait pris les devants et se soit attaché ce peuple énergique et vivace. A vrai dire, nous n'avons qu'à étendre la main, et l'Afrique occidentale est à nous. Elle se laisse pénétrer par la civilisation, et la France est le pionnier de cette civilisa-

tion, non pas seulement parce qu'elle possède les embouchures des fleuves qui s'enfoncent dans l'intérieur du continent, ou parce qu'elle a soumis à son protectorat le plus important des peuples de la région, mais surtout parce qu'elle se présente à eux les mains pleines de promesses, et qu'elle s'efforce de réaliser ces promesses. Elle reste ainsi fidèle à ses traditions, à son esprit, à son rôle historique, et se ménage en Afrique un immense avenir.

Un des derniers espaces blancs qui existaient encore sur la carte de l'Afrique, dans les pays au sud de la grande boucle du Niger, a été récemment comblé par un officier français. Le capitaine Binger, parti de Bamakou en septembre 1887, a successivement visité Sikasso, Tangréla, Niélé, Kong, Ouaghadougou, Salaga, Kintampo et Bondoukou. Bien accueilli partout, il a, sur son passage, négocié de futures annexions ou de prochains protectorats. C'est une région nouvelle qui s'ouvre à nous.

La France possède encore sur le golfe de Guinée, dans la région même où nos marins dieppois avaient fondé leurs comptoirs au XIVe siècle, quelques territoires qui pourraient devenir importants. Elle les a achetés pour mieux surveiller les foyers de l'esclavage, espérant qu'ils deviendraient peu à peu des stations commerciales et qu'au marchandage de l'homme se substitueraient des relations plus morales et plus régulières. Sur la Côte des Dents nous possédons Assinie, Grand Bassam et Dabou, mais ces factoreries sont à peu près délaissées. A la Côte des Esclaves, grâce à l'initiative de quelques négociants marseillais, nous avons été plus heureux. Le royaume de Porto-Novo a, par des traités en règle, reconnu notre protectorat (1864). Celui de Dahomey nous a cédé Kotonou en 1868, et, après quelques velléités de résistance, vient pour la seconde fois de reconnaître notre suprématie (1891). A Porto-Seguro, Petit-Poppo, Agoué, Abanenquem, Grand-Poppo, petites républiques indépendantes du pays des Minas, nos comptoirs non seulement se soutiennent, mais encore sont florissants. Le pays, malgré son triste nom, « Côte des Esclaves », est riche et fertile. La campagne est riante, arrosée par de nombreux ruisseaux. A travers les bosquets de bananiers et d'arbustes, on aperçoit des cases nombreuses. Si l'on s'avance dans l'intérieur du pays, on trouve sur les flancs des montagnes des forêts admirables, dont il serait facile d'exploiter les produits. Les métaux ne manquent pas. Les indigènes sont relativement doux et polis, mais fourbes. Ils comprennent les avantages de la civilisation. Ils achètent avec avidité nos produits. Peut-être avons-nous en ce moment entre les mains, sur les côtes de Guinée comme au Fouta-Djallon ou dans les Rivières du Sud, l'occasion de fonder un grand

établissement. Ce ne sera point une colonie européenne comme l'Algérie, mais un foyer d'influence, à l'exemple du Sénégal, d'où peut rayonner au loin et pénétrer notre domination, même dans l'Afrique centrale. Souvent, dans le cours de notre histoire nationale, se sont présentées de semblables occasions ; nous les avons presque toujours laissées s'échapper. L'expérience du passé nous apprendra-t-elle à ménager l'avenir ? Souhaitons-le, sans trop oser l'espérer !

CHAPITRE VIII

FRANÇAIS, ALLEMANDS ET ITALIENS DANS L'AFRIQUE ORIENTALE

La France, dans l'Afrique orientale, n'est pas aussi solidement campée que sur le littoral de la Méditerranée ou les côtes de l'Atlantique. Elle occupe néanmoins de bonnes positions et peut tout espérer de l'avenir. Installée à la Réunion et dans l'archipel des Comores, elle surveille la route des Indes. Par Obok et ses dépendances, elle tient une des clefs de la mer Rouge. A Madagascar enfin, où nos droits ont été reconnus par des traités solennels, elle peut improviser une France orientale et réaliser ainsi les vœux de Richelieu et de Colbert.

La Réunion est une de nos plus anciennes colonies. Le capitaine Gobert y arbora pour la première fois notre drapeau en 1638, mais elle ne fut déclarée possession française qu'en 1643 par Pronis, agent de la Compagnie des Indes, et ne reçut de colons qu'en 1644. Bien administrée, l'île prospéra. Occupée par les Anglais en 1810, elle nous fut restituée par le traité de Paris (1814). C'est aujourd'hui la plus florissante de nos possessions. Le moment serait peut-être venu de l'assimiler complètement à la métropole et de faire de sa principale ville, Saint-Denis, le chef-lieu d'un département français.

L'archipel des Comores, sans parler de Mayotte, colonie française depuis 1845, comprend les îles de Comore, Anjouan et Mohéli, qui ont reconnu le protectorat français par le traité du 17 juillet 1886. Dans aucune de ces îles le protectorat n'est suffisamment établi, mais ce sont les satellites de Madagascar, et, quand la grande île africaine sera décidemment terre française, il importe que des rivaux ou des adversaires ne possèdent pas les clefs de notre maison.

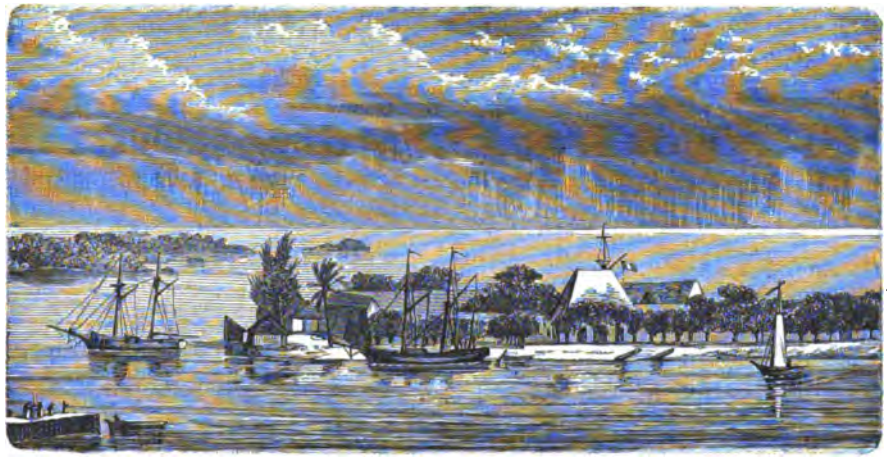
Obok est également une de nos récentes acquisitions. Acheté en 1856

par Lambert, consul de France à Aden, moyennant une somme de 5000 francs versée au roitelet Abou-Bekr, le territoire d'Obok fut déclaré colonie française en 1862, mais le drapeau national n'y fut planté que l'année suivante. Obok occupe une position stratégique de premier ordre. C'est le seul port français entre Toulon et Pondichéry où, en cas de guerre, nous trouverions à la fois un dépôt de charbon, un port de ravitaillement et un refuge. En temps de paix, nos négociants, désormais dispensés de relâcher à Aden, rencontreront dans la contrée voisine l'occasion de contracter des marchés lucratifs; car cette colonie, bien que minuscule encore, peut devenir le débouché des produits de l'Abyssinie, du Somâl, du Choa et de tous ces pays encore vierges, qui n'attendent pour être fécondés que la présence des Européens. On demande déjà sur la côte nos cotonnades, nos velours, nos verroteries, en échange de bois précieux, de caoutchouc, de cafés, de perles ou de nacres. Obok est appelé à demeurer le point de départ des caravanes pour l'intérieur de l'Afrique et le principal marché d'exportation des denrées africaines.

Dans la mer des Indes, c'est à notre vieille possession de Madagascar que semblent réservées les plus hautes destinées. Les traités de 1815 avaient expressément réservé nos droits sur la grande île africaine. Ils furent contestés par un Anglais entreprenant et audacieux, Robert Farquhar, qui prétendit qu'en cédant à ses compatriotes l'île de France et ses dépendances, les Français avaient par cela même renoncé à Madagascar. Ces allégations n'étaient pas sérieuses. L'Angleterre reconnut ses torts et nous restitua Madagascar. Ne pouvant faire de la France orientale une colonie anglaise, Farquhar voulut du moins empêcher les Français de s'y établir et souleva contre eux les tribus de l'île, surtout les Hovas, population d'origine malaise, qui avaient peu à peu soumis à leur influence le plateau d'Émyrne et une partie du nord et du nord-ouest de l'île. Le roi des Hovas, Radama Ier, exilé et soutenu par les Anglais, nous enleva en 1824 Fort-Dauphin et Foulpointe, et les Anglais déclarèrent que, l'île étant indépendante, la France n'avait pas le droit d'y établir des colonies. Pour en finir avec ces faiblesses et avec ces hontes, et aussi pour arrêter les progrès menaçants de la reine Ranavalo, qui avait succédé à Radama Ier, le gouvernement de la Restauration envoya à Madagascar une petite expédition. Le commandant Gourbeyre bombarda Tamatave et débarqua à Foulpointe, mais l'imprévoyance des chefs, le gaspillage des ressources, la prompte démoralisation des esprits et des courages ne permirent pas de neutraliser les effets désastreux d'une

insalubrité inévitable et de la famine. Il fallut céder aux circonstances, et l'évacuation fut décidée. Les débris de nos troupes ne furent pas inquiétés par les Hovas, mais tous les auxiliaires qui s'étaient compromis par leurs sympathies françaises furent abandonnés et payèrent de la vie le crime d'avoir été nos partisans.

Louis-Philippe ayant abandonné toute politique offensive pour ne pas mécontenter l'Angleterre, sa seule alliée possible, la France renonça à intervenir à Madagascar et se contenta d'occuper Sainte-Marie, Mayotte, Nossi-Bé, Nossi-Mitsiou et Nossi-Cumba. Les Hovas, assurés de l'impunité, insultent nos négociants, persécutent nos anciens amis et étendent



ILOT MADAME A SAINTE-MARIE DE MADAGASCAR

peu à peu leur domination dans l'île entière. La France pourtant ne renonce à aucun de ses droits, et les établissements de Madagascar ne cessent pas de figurer dans la liste officielle de nos colonies.

La seconde République transmet au second Empire ce triste héritage, et l'empereur Napoléon III, lié par des promesses antérieures, ou mal renseigné, ou bien encore cédant à des vues philanthropiques, commet l'insigne maladresse de renoncer aux droits séculaires de la France. Pourtant, à la mort de Ranavalo, son successeur Radama II, gagné à la cause française par deux de nos compatriotes, Lambert et Laborde, avait demandé notre protectorat. C'était une occasion inespérée pour regagner le terrain perdu. Napoléon III, pour ne pas mécontenter les Anglais, non seulement n'osa pas accepter cette offre, mais encore fut assez imprudent pour reconnaître au roi des Hovas le titre de roi de Madagascar, contre lequel avaient protesté tous les gouvernements anté-

rieurs. Il signa même avec lui un traité de paix et de commerce. Peu à peu, et par un accord tacite, la dénomination officielle de Madagascar et dépendances disparut des documents, des cartes et des rapports, pour faire place à celle de Mayotte et dépendances. Ce fut un malheur et une faute, mais non pas irréparable.

A Radama II, assassiné par les partisans de l'ancien règne, succédèrent les reines Rasoherina et Ranavalo II, sous le régime desquelles les Anglais acquirent une influence prépondérante à la cour d'Émyrne. Aussi les Hovas non seulement ne respectèrent pas le traité de 1868, qui accordait à nos nationaux de nombreuses prérogatives, mais encore finirent par le déclarer nul, et même par interdire aux Français de posséder des terres à Madagascar (1880). Cette spoliation déguisée cachait mal une arrière-pensée d'expulsion prochaine. Nos négociants et nos résidents protestèrent. Ils furent cette fois énergiquement soutenus. Le commandant Le Timbre fit abattre les pavillons hovas plantés sur le canal de Mozambique (1881); l'amiral Pierre bombarda Tamatave, Foulpointe et Ténériffe malgré les hautaines protestations de l'Angleterre (1883); l'amiral Galibert détruisit ou occupa Wohemar, Fort-Dauphin, Mourovondo (1884), et l'amiral Miot, formellement autorisé par un vote des Chambres, imposa au gouvernement hova, après une heureuse expédition, le traité du 15 décembre 1885, par lequel Madagascar était mis sous le protectorat français, et un résident français présidait aux relations extérieures. Les Hovas devaient en outre payer une indemnité de guerre de dix millions, et céder en toute propriété la baie de Diego-Suarez. S'ils avaient ainsi prolongé la résistance, c'est qu'ils comptaient sur la coopération armée de l'Angleterre; mais l'Angleterre s'est contentée de vagues protestations et de sourdes intrigues. Elle vient même, par une renonciation solennelle (1890), de reconnaître la légitimité de l'occupation française.

La France a donc réussi à faire valoir ses droits séculaires sur Madagascar. Il ne lui reste qu'à prendre définitivement possession de cette belle et splendide colonie qui assurerait notre renaissance maritime et coloniale. Madagascar surveille les côtes orientales d'Afrique et commande l'océan Indien. Elle mesure 400 lieues du nord au sud et 110 de l'est à l'ouest. Sa superficie dépasse de 7 millions d'hectares celle de la France. Une population de 4 millions d'âmes, qui pourrait être décuplée, un sol fertile, des productions variées, des côtes sûres et bien dessinées, ne sont-ce pas là autant de sérieux avantages qui assureraient à cette île de magnifiques destinées, si elle était réellement occupée par la

France? En temps de guerre, comme elle commande le passage d'Europe en Asie par Suez et par le Cap, elle présente une admirable position militaire. En temps de paix, elle deviendrait vite le plus important des débouchés pour nos produits naturels et fabriqués. De grands marchés et des comptoirs s'établiraient sur le littoral, rivaux de ceux de l'Hindoustan et de la Malaisie. Aussi bien, à l'exception des contrées encore mystérieuses de l'Afrique centrale, il n'y a plus sur le globe d'autre terre vacante à occuper. Des ruines d'un passé glorieux et des irrésolutions de l'heure présente pourrait surgir un avenir prospère. La France, à vrai dire, ne sera jamais la maîtresse incontestée de ses provinces coloniales que lorsque Madagascar, ce trait d'union entre nos possessions asiatiques et africaines, sera décidément la France Orientale. Les conséquences de notre intervention à Madagascar seraient incalculables. Abolition du joug détesté des Hovas, accès désormais facile au commerce de toutes les nations, prodigieuse extension et renaissance politique. L'influence qui nous échappe en Europe, nous la retrouverions peut-être en Afrique, et, de la sorte, après avoir initié l'Europe à la liberté politique, nous aurions l'heureuse chance d'initier l'Afrique à la liberté sociale et de répandre sur elle tous les bienfaits de la civilisation.

Les deux peuples qui, à l'époque contemporaine, se sont posés comme les adversaires résolus de la France, les Allemands et les Italiens, ont si bien compris l'importance de nos récentes acquisitions dans l'Afrique orientale, qu'ils ont essayé à leur tour de fonder un empire colonial dans cette même partie du continent africain. Il fut un temps où l'ex grand chancelier de l'empire d'Allemagne répétait à qui voulait l'entendre que la meilleure des colonies ne valait pas les os d'un seul grenadier poméranien. Il a depuis changé d'avis, et s'est appliqué à se tailler un beau domaine en Afrique. C'est seulement en 1880 que fut fondée, sous le patronage du gouvernement, l'Association allemande de l'Afrique Orientale. Poggee et Wissmann, membres de cette association, partirent de Loanda en 1880, pénétrèrent dans les États de Monata-Yamvo, explorèrent le Kassaï, affluent du Congo, découvrirent sur la rivière Louloua le lac Monkamba et gagnèrent Nyangoué. Poggee revint fonder la station de Monkendji, et Wissmann traversa le continent jusqu'à Zanzibar. Ce hardi voyage peut être cité à côté de ceux de Livingstone, de Cameron et de Serpa Pinto. Dès lors les voyages d'exploration devinrent nombreux, mais ce fut surtout dans la région comprise entre les lacs Tanganyka à l'ouest et Ukérewé au nord, entre la Rovouma au sud et le littoral de l'océan Indien à l'est, que se concentrèrent les

efforts et l'activité allemande. Ce sont les provinces indigènes de l'Ounyamouési, de l'Ougogo, de l'Ousagara, de l'Ousango et du Mahengé. On connaît encore assez mal l'histoire de ces annexions et de ces traités. C'est seulement le 27 février 1885 que le gouvernement impérial reconnut les traités signés par l'Association allemande avec les chefs indigènes de l'Ousagara, du Ngourou, de l'Ouzégouha et de l'Oukami. Le 1er novembre 1886, en vertu d'un arrangement avec l'Angleterre, l'Allemagne s'est adjugé « comme sphère d'influence » tout le pays qui s'étend de la mer au lac Tanganyka. C'est une contrée dont la superficie est à peu près le double de la France. Aujourd'hui l'Association a été reconstituée sous le nom de Compagnie de l'Afrique Orientale, et, après avoir été fermière générale de la partie sud de la zone littorale appartenant au sultan de Zanzibar, elle vient d'acheter et de payer quatre millions de marcs, en décembre 1890, le droit d'en être propriétaire.

L'Allemagne ne s'est pas contentée de ces faciles conquêtes. Elle a voulu entamer de tous les côtés à la fois le continent africain. Dès le 5 juillet 1884 elle arborait son pavillon dans le pays des Togos, sur la côte de Guinée, et quelques jours plus tard, le 14 juillet, au Cameroun. Elle manifestait en même temps des velléités d'annexion à la fois sur nos Rivières du Sud et sur les établissements anglais du Bas Niger. La France et l'Angleterre menacées, non pas précisément dans leurs possessions acquises, mais dans leurs possessions futures, voulurent régler les limites dans lesquelles se renfermerait l'action des puissances colonisatrices. De là le traité du 7 mai 1885 entre l'Angleterre et l'Allemagne, fixant une ligne de démarcation entre la colonie allemande du Cameroun et les comptoirs anglais du Niger. De là la convention du 24 décembre 1885, portant au Rio Campo la limite entre le Cameroun et le Congo Français. L'Allemagne renonçait à toutes prétentions dans les Rivières du Sud, et la France lui cédait Porto Seguro et Petit-Popo.

Dans le sud-ouest de l'Afrique, l'Allemagne essaya de se tailler un autre domaine. Dès 1883 elle avait fondé une forteresse à Angra Pequeña, au nord du fleuve Orange. Le 7 avril 1884 elle y joignit un vaste territoire, le Luderitzland, et, quelques jours plus tard, le 8 octobre, étendit ce territoire du cap Frio jusqu'au fleuve Orange. Les Anglais opposèrent aussitôt une barrière à cette extension indéfinie, en annexant le Betchuanaland. Il n'en est pas moins vrai que les Allemands possèdent à l'heure actuelle, sur les côtes de Guinée, dans l'Afrique australe, et dans les régions des grands lacs, trois immenses

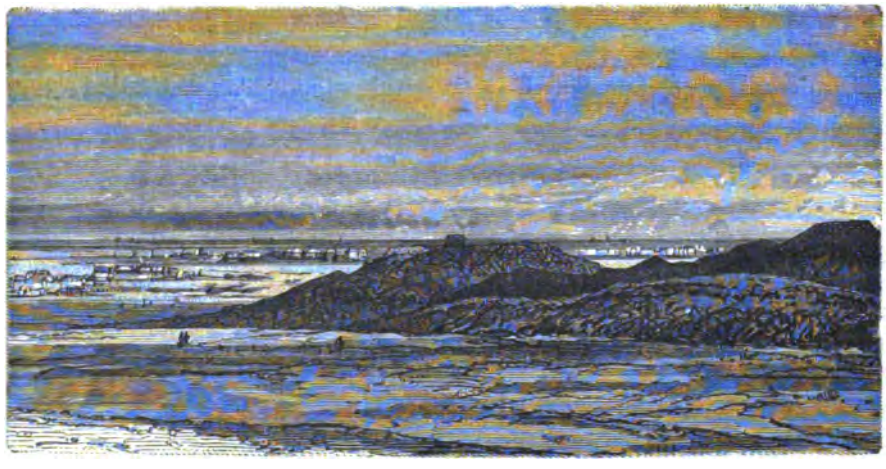
DANAKILS (Voir page 299).

domaines, susceptibles d'agrandissement, et qui sont comme les pierres d'attente d'une future domination. L'Allemagne est entrée tardivement dans la voie des acquisitions coloniales, mais ses progrès ont été rapides et surprenants. Cette prompte réussite tient sans doute à ce qu'elle n'a agi qu'en vertu d'un plan raisonné, et que, au lieu de se conformer aux circonstances, elle les a fait naître. Elle est de la sorte toujours restée maîtresse de ses actes, résolue quand elle le jugeait opportun, modérée quand elle le croyait nécessaire, aujourd'hui guerrière et demain pacifique, faisant succéder les négociations aux combats, et les menaces aux concessions. C'est ainsi qu'elle est arrivée non seulement à faire bonne figure dans une contrée où l'on connaissait à peine son nom il y a une dizaine d'années, mais encore à inspirer de la jalousie à ses voisins les Anglais, ce qui est la marque certaine de son succès.

Quant aux Italiens, ils se sont jetés dans la colonisation par dépit et par ambition. Les lauriers de la France dans l'Afrique septentrionale, surtout à Tunis, les empêchaient de dormir : ils ont voulu fonder à leur tour un empire africain, et secrètement encouragés par l'homme néfaste que l'on retrouve dans toutes les entreprises louches et véreuses de la seconde moitié du XIXe siècle, ils se sont, bien à la légère, embarqués dans l'aventure de l'Érythrée. Tel est le nom, renouvelé de l'antique, qu'ils ont donné à leurs comptoirs de la mer Rouge, espérant sans doute qu'ils arriveront quelque jour à fonder un empire sur les bords de l'ancienne mer Érythrée ou mer Rouge. Ils n'ont jusqu'à présent récolté que des déboires, et l'affaire menace de tourner à leur confusion.

Massaouah, sur la côte occidentale de la mer Rouge, est l'unique débouché de l'Abyssinie sur cette mer. En 1884, lorsque les Anglais expédièrent des troupes à Souakim pour mettre cette place à l'abri d'un coup de main des Mahdistes, ils se seraient également emparés de Massaouah, s'ils n'avaient voulu ménager les susceptibilités du maître de l'Abyssinie, qu'ils espéraient entraîner dans une alliance contre le Mahdi. Les Italiens n'eurent pas ces ménagements. En 1885, sous prétexte de protéger les Égyptiens contre les Mahdistes, ils envoyèrent une garnison à Massaouah. Pendant quelque temps les deux drapeaux égyptien et italien flottèrent côte à côte, mais, à la fin de l'année, pour une raison ou pour une autre, le commandant italien fit embarquer gouverneur et soldats égyptiens, et Massaouah fut officiellement proclamée colonie italienne. Ce fut à peu près le seul succès des Italiens. Toutes les fois qu'ils se risquèrent dans l'intérieur du pays, ils se heur-

tèrent à la résistance désespérée des indigènes. Refoulés par eux sur les côtes malsaines de la mer Rouge, les Italiens se sont pourtant obstinés dans leurs rêves de création d'un empire africain. Ils ont constitué officiellement l'Érythrée, qui comprend, outre Massaouah : la ville et le territoire d'Assab sur la côte des Danakils, au nord de notre colonie d'Obok; quelques cantons au nord de l'Abyssinie que vient de leur céder le roi Ménélik par le traité du 2 mai 1889; le sultanat d'Opia, sur la côte des Somâlis; la côte des Somâlis jusqu'au cap Bédouin (1889), et le pays des Afar ou Danakils (6 décembre 1889) ; ils ont en outre acquis, par convention du 24 mars 1891 avec l'Angleterre, une zone d'influence très



MASSAOUAH

étendue en pays somâlis et galla. Mais ces possessions sont disséminées. Les indigènes, prétendus sujets de l'Italie, ne lui sont encore attachés par aucun lien de reconnaissance ou d'intérêt. A vrai dire, ce n'est là qu'une occupation temporaire. Elle a été en quelque sorte improvisée. Elle peut être détruite du jour au lendemain.

Ce sont les Anglais dont les progrès dans l'Afrique orientale ont été les plus marqués et les plus continus. Dans le partage de l'Afrique entre les puissances européennes, qui sera le fait dominant de la seconde moitié du XIXe siècle, ils ont joué dans cette partie du continent le même rôle que les Français en Algérie, en Tunisie ou au Sénégal. Il importe donc, avant de terminer cette rapide énumération des conquérants de l'Afrique, d'étudier l'histoire des entreprises anglaises dans l'Afrique australe et orientale.

CHAPITRE IX

L'EMPIRE ANGLO-AFRICAIN

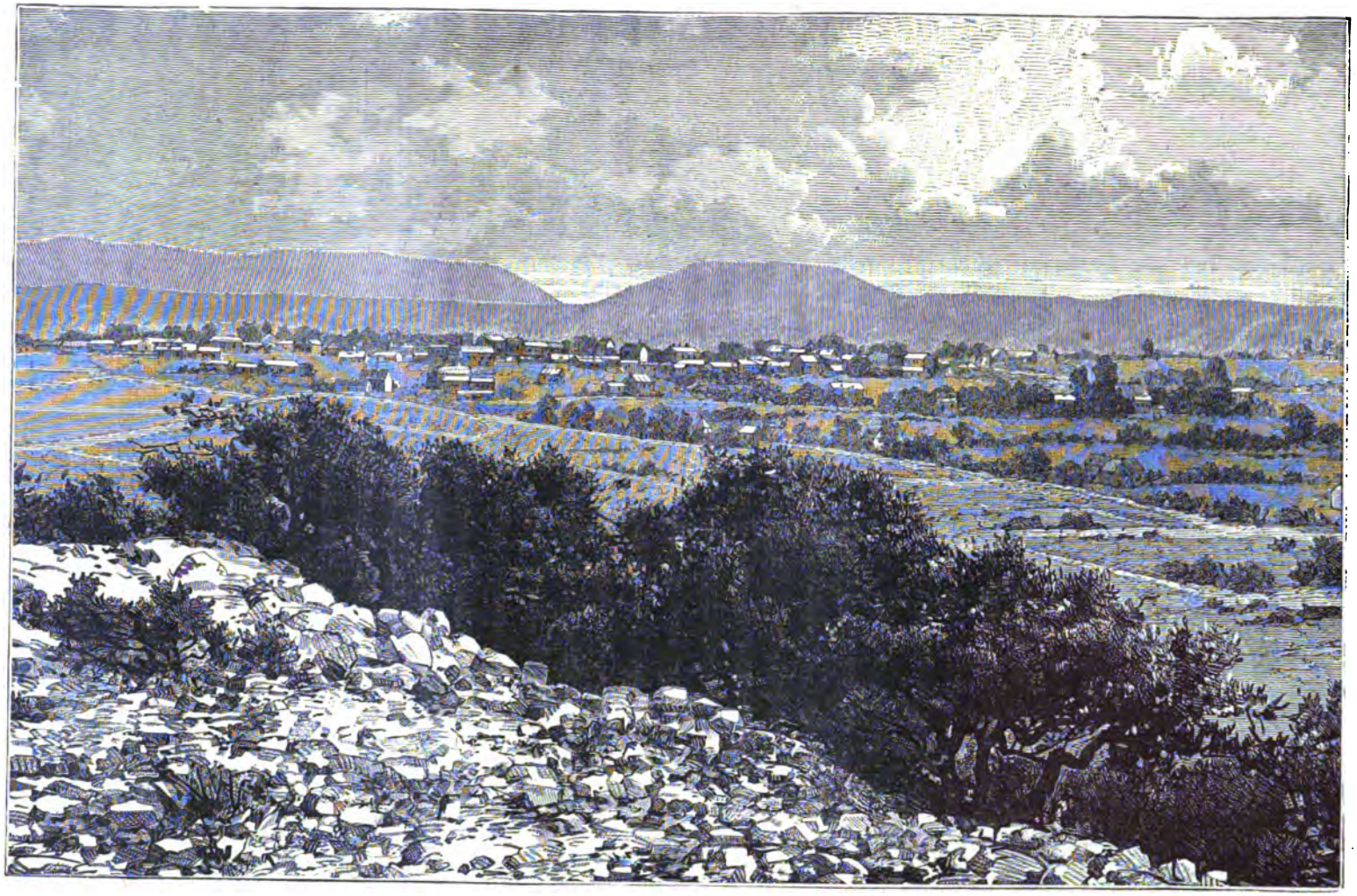
L'Angleterre s'est surtout révélée en Afrique comme puissance guerrière et conquérante. Qu'il s'agisse de l'Afrique Australe, où elle essaye de fonder un empire colonial aux dépens des indigènes et des anciens colons hollandais et portugais, de l'Abyssinie, où elle écrase la puissance naissante du négus Théodoros, ou bien de la côte de Guinée, où elle extermine les Achantis, l'Angleterre n'essaie même pas de se faire accepter : elle s'impose. Il est vrai qu'une fois maîtresse des pays qu'elle convoitait, elle les administre avec sagesse et s'efforce de les initier à la civilisation. Ennemie déclarée de l'esclavage, elle le poursuit avec ardeur dans tous les pays et sous toutes les formes. On peut ne pas éprouver de sympathie pour sa politique froidement égoïste, mais il faut rendre justice à sa fermeté, à son esprit de suite, et ne plus s'étonner du bonheur constant de ses entreprises.

C'est à l'extrémité méridionale du continent, au cap de Bonne-Espérance, que les Anglais établirent leur première possession africaine. Depuis que l'Inde leur appartenait, ils convoitaient cette magnifique possession stratégique et commerciale, mais ils ne pouvaient l'enlever à leurs alliés les Hollandais. En 1793, lorsque se répandirent dans la colonie les idées d'indépendance qui étaient pour ainsi dire dans l'air, et que les colons hollandais chassèrent leur gouverneur et proclamèrent leur autonomie, les Anglais, qui guettaient cette occasion, intervinrent au secours de leur allié le stathouder de Hollande. L'amiral Elphinstone s'empara du Cap malgré la résistance désespérée des habitants, conduits au feu par le descendant d'une famille française réfugiée, Duplessis. Cette première occupation du Cap fut temporaire. A la paix d'Amiens, signée en 1802, les Anglais rendirent la colonie à la Hollande, devenue

République Batave, mais ils ne l'abandonnèrent qu'à regret, et, à la reprise des hostilités, envoyèrent une véritable armée, commandée par David Bairds, reprendre possession du Cap. Le gouverneur hollandais Janssen essaya de résister. Il n'avait à sa disposition que des forces insuffisantes. Il fut battu et la colonie fut définitivement occupée par les Anglais. Les traités de 1815 consacrèrent cette conquête.

Afin de mieux asseoir sa domination, l'Angleterre prit tout de suite les mesures énergiques que commandaient les circonstances. Elle ne cacha pas non plus sa résolution d'abolir l'esclavage. Or les anciens colons, qui ne s'étaient résignés qu'avec peine à la perte de leur nationalité, ne voulaient pas renoncer aux avantages du travail servile. Associant leurs rancunes politiques à leurs intérêts froissés, ils annoncèrent leur résolution de résister à outrance. En effet, lorsque, en 1811, furent promulguées les lois pour la protection des esclaves, une révolte éclata. Elle fut durement réprimée, avec cruauté même, car on força les parents des principaux rebelles à assister à leur exécution. Aussi les haines s'envenimèrent, et, en 1834, lorsque l'Angleterre eut proclamé l'abolition de l'esclavage dans toutes ses colonies, les Boers résolurent d'émigrer en masse, afin de se soustraire à une domination détestée.

Le grand exode, ainsi qu'on nomme ce départ volontaire de tout un peuple, faillit ruiner la colonie. Poussant devant eux leurs immenses troupeaux, entassant sur des wagons leurs familles et leurs mobiliers, les Boers, de même que les Germains leurs ancêtres, s'enfoncèrent dans les solitudes au nord. La nouvelle Chanaan où ils émigraient n'était qu'un territoire de passage, dont les indigènes se disputaient les meilleurs pâtis. Aussi les épreuves du début furent-elles rudes. Les uns, épuisés par la fatigue, périrent de faim et de soif dans le désert; les autres furent exterminés après d'effroyables combats contre les fauves dont ils troublaient le repos. Une bande, plus nombreuse que les autres, franchit les monts Drakensberge, sous la conduite d'un chef d'origine française, Peter Retief, et pénétra dans la splendide contrée connue sous le nom de Natal. Les Zoulous l'occupaient. Leur chef Dingaan promit des terres à Retief, et l'invita à se rendre à son camp, au kraal de Kingkloof, pour y signer un traité définitif. Deux jours de suite ce ne furent que fêtes et danses. Le troisième jour, à un signal de leur chef, les Zoulous se jetaient sur les Boers, qui, pleins de confiance, s'étaient dispersés, et égorgeaient six cent quatre-vingts d'entre eux, femmes et enfants, blancs et Hottentots. Cet odieux guet-apens eut lieu sur les bords du torrent de la Couronne Bleue, qui depuis a



VUE DE PRETORIA

gardé le nom de Mord Spruit ou Ruisseau du Meurtre (1838). A cette nouvelle les Boers se réunirent et repoussèrent une première fois Dingaan dans son kraal. Quelques mois plus tard, conduits par André Pretorius, ils le battaient de nouveau sur les bords du Bloed-river, s'emparaient du kraal et retrouvaient les squelettes de Retief et de ses compagnons. On reconnut celui de Retief à un lambeau de ses vêtements. Son portefeuille était encore intact et contenait l'acte de cession de Natal aux émigrés (décembre 1838). Les Boers, résolus à se maintenir à tout prix dans une région qui leur paraissait fertile, profitèrent des querelles intestines qui s'élevèrent entre Dingaan et son frère Panda, et obtinrent de ce dernier la cession de tout le pays entre le Tonguéla et l'Oumvolosi. Ce fut alors, en 1840, qu'ils fondèrent la République de Natalia, avec Pietermaritzburg pour capitale, et organisèrent leur gouvernement. Ils se croyaient en sûreté et s'imaginaient pouvoir enfin jouir du repos : mais ils allaient se heurter contre les Anglais.

Le gouvernement anglais, en effet, n'avait pas vu sans un amer regret l'émigration en masse des Boers. Il n'avait pu s'y opposer : au moins résolut-il d'en profiter. Sous prétexte que le pays de Natal avait été placé en 1824 sous son protectorat, et qu'il importait de défendre les indigènes contre les attaques incessantes des Boers, le gouverneur Napier envoya une petite armée contre eux (1840). Le capitaine Smith, qui la commandait, fut battu par eux à Cenguéla et obligé de s'enfermer dans une redoute, où il resta bloqué jusqu'à l'arrivée d'un corps de secours qui s'empara du pays (juillet 1840). En 1843 un décret annexait le Natal au Cap, « attendu que tout pays habité par des sujets anglais est terre britannique ». En 1845 le Natal était érigé en gouvernement particulier, et en 1856 il formait une colonie tout à fait indépendante par son administration. Les Hollandais, cette fois encore, n'avaient travaillé que pour les Anglais.

Les plus énergiques des Boers ne se résignèrent pas à l'annexion du Natal. Ils se décidèrent à une seconde émigration sous la conduite d'André Pretorius, et fondèrent au sud du Vaal une seconde République, l'État libre de l'Orange. Elle s'étend sur un plateau ondulé qui des Drakensberge s'incline au nord-ouest vers les rivières Vaal et Orange. A ces deux grands fleuves aboutissent de petits tributaires, bordés de pacages magnifiques. De nombreuses collines accidentent la plaine, et donnent naissance à de charmants paysages. Le climat est très sain, à cause de la sécheresse et de l'égalité de la température. Les Boers

se croyaient à l'abri de toute revendication, mais les Anglais les poursuivirent dans ce nouveau refuge. Battu à Boomplats, proscrit, poursuivi à outrance, mais invincible dans son patriotique entêtement, Pretorius décida bon nombre de ses compatriotes à le suivre dans un troisième exil, et fonda entre le Vaal au sud, le Limpopo au nord, et les Drakensberge à l'est et au sud, une troisième République, le Transvaal dont il devint le premier président. L'Angleterre le poursuivit de sa haine, mais, en 1857, fatiguée de l'inutilité de ses efforts, elle se décida à retirer ses troupes. Un commissaire spécial remit le pays aux Boers et signa avec eux la convention du 24 février, en vertu de laquelle étaient reconnues comme États indépendants les deux Républiques de l'Orange et du Transvaal. C'était un grand succès pour les colons. La ténacité hollandaise avait triomphé de l'obstination britannique.

Pretorius ne jouit pas longtemps de son triomphe. Son fils Pretorius II fut élu à sa place président du Transvaal, et bâtit sur le versant de la mer des Indes une ville qu'il nomma Pretoria en l'honneur du fondateur de la République. En 1859 l'État d'Orange le choisit comme président, et il se trouva ainsi le directeur suprême des deux États; mais l'Angleterre protesta contre cette réunion comme contraire aux traités antérieurs, et, comme Pretorius II n'avait ni les passions étroites, ni l'intolérance fougueuse, ni l'énergie de son père, il renonça à la présidence de l'Orange et retourna dans le Transvaal.

Son successeur Burgers aurait voulu assurer l'indépendance de ses concitoyens, mais il maintint l'esclavage, et continua à faire aux indigènes une guerre implacable. L'Angleterre, qui n'avait oublié ni ses prétentions ni ses rancunes, saisit ce prétexte pour intervenir et envoya à Pretoria quelques soldats commandés par le commissaire Theophilus Shepston (1877). Ses instructions étaient conçues de manière à justifier l'annexion, s'il croyait devoir la prononcer. Shepston n'hésita pas, et, le 12 avril 1877, s'appuyant sur les pétitions de quelques habitants, il déclara que « le territoire précédemment connu sous le nom de République africaine du Sud ferait partie du territoire britannique ».

C'était une iniquité flagrante. Rien ne la justifiait que le désir de l'Angleterre de fonder un grand empire colonial dans l'Afrique australe. La Hollande et la Belgique s'émurent de cette annexion. Des adresses furent rédigées où l'on faisait appel « à l'esprit de justice » de l'Angleterre. Ces démonstrations platoniques n'ébranlèrent pas la résolution du cabinet que présidait lord Beaconsfield. Des troupes de renfort furent même envoyées en Afrique, afin de rendre l'annexion

définitive. Les Boers retrouvèrent leur ancienne énergie. Sous le commandement de l'énergique Joubert, ils battirent en plusieurs rencontres les troupes coloniales, et, le 27 février 1881, infligèrent même, au mont Majubo, un véritable désastre à l'armée du général Colley. « Nous nous ferons tous tuer plutôt que de consentir à la cession d'un pouce de terrain », avaient déclaré les membres du gouvernement. L'Angleterre comprit qu'elle se briserait à cette résistance désespérée. Elle ouvrit des négociations, et, par le traité de Pretoria (3 août 1881), rendit au Transvaal son autonomie, mais à condition que les affaires extérieures seraient soumises au visa d'un résident anglais.

Si l'Angleterre, contrairement à ses traditions, s'était montrée si accommodante avec les Boers, c'est qu'elle se sentait alors menacée par les indigènes, qui, poussés à bout par ses exigences, venaient d'entrer en campagne. Ces indigènes appartenaient à la grande race des Cafres, qui, sous différents noms, Zoulous, Bassoutos, Betchuanas, occupent le pays depuis le Zambèze jusqu'au Cap. Ce sont de beaux hommes, au crâne allongé, au front bombé, au nez saillant, parfois même recourbé. Ils ne sont pas noirs, mais plutôt d'une couleur jaune brun. Ils eurent jadis leurs jours de gloire et de puissance. L'empire du Monomotapa fut autrefois célèbre. Zimbabyé, l'une de ses capitales, s'élevait au milieu de champs aurifères, et d'anciens auteurs portugais en parlent comme d'une merveille. En 1871, le voyageur Mauch, qui explorait la région entre Vaal et Zambèze, a découvert des ruines disséminées sur un espace de deux lieues carrées. C'étaient des pans de muraille de dix mètres de haut sur cinq d'épaisseur, bâtis en blocs de granit agencés sans mortier, et ornés d'inscriptions. Les débris d'une seule tour mesuraient 140 mètres de diamètre. Un autre voyageur, l'Autrichien Holub, a vu à Tati, dans le pays des Matabélés, d'autres débris de constructions en pierre d'un caractère original, et qui sans doute se rapportent à l'ancienne civilisation cafre. La découverte récente de mines d'or dans l'intérieur du pays, et surtout ces constructions massives, que les traditions indigènes attribuent à une race légendaire d'hommes blancs, donneraient un certain poids à l'opinion qui voit dans ce pays le Sofala des Portugais, le Zophar des Arabes, l'antique Ophir, d'où les navigateurs phéniciens rapportaient de l'or au roi Salomon.

Les Zoulous sont, à l'heure actuelle, les représentants les plus belliqueux de la race cafre. Ce sont de beaux hommes, qui rehaussent leur grande taille en donnant à leur chevelure des hérissements extraordinaires. Leurs kraals se composent de cases de branchages entrelacés et

assujettis au moyen de lianes. On peut facilement les transporter d'un lieu à l'autre. Les femmes se chargent de la besogne. Ce sont-elles encore qui travaillent aux champs, rentrent les moissons, vont chercher les provisions de bois et soignent les enfants. Les hommes se contentent de chasser, de bavarder, et surtout d'absorber du tabac sous toutes les formes. Ils savent aussi se battre et viennent de prouver aux Anglais qu'ils ne sont pas de méprisables adversaires. Un de leurs chefs, Chaka, les a organisés d'une manière redoutable dans les premières années du siècle. Ce Néron africain avait enrégimenté toute la nation, et imposé la discipline la plus sévère à ses bandes. Dès l'année 1816 il attaquait le Natal, alors occupé par de paisibles tribus pastorales, et en exterminait les habitants. Bientôt il fut le maître incontesté de tout le pays entre le Cap et le Limpopo. Quiconque refusait de se soumettre était massacré. Il avait réussi à inspirer à ses guerriers un tel fanatisme que mille d'entre eux, ayant reçu l'ordre de se tuer pour honorer les funérailles de sa mère, obéirent et moururent le sourire aux lèvres. Il se plaisait à égorger lui-même ses captifs ou ses propres sujets, et les bourreaux devaient, sous sa surveillance directe, inventer des tortures qui prolongeaient l'agonie des victimes. Le frère de ce tyran lui succéda en 1838. C'est ce Dingaan contre lequel eurent à lutter les Boers qui fondèrent la Natalia. Dingaan fut remplacé par Panda, et, en 1872, le fils de Panda, Cettiwayo, devint le chef des Zoulous.

Jusqu'alors les Anglais avaient vécu en bonne intelligence avec ces barbares. Ils les favorisaient même pour tenir en échec les Boers, et développaient leurs instincts belliqueux. Les relations d'amitié cessèrent brusquement en 1878, après l'annexion du Transvaal. L'Angleterre, en effet, avait bien accordé à Cettiwayo une rectification de frontières, mais elle prétendait lui imposer un résident anglais, et le forcer à renoncer au service militaire obligatoire dans ses États. Cettiwayo refusa nettement d'obéir. D'ailleurs il ne cachait pas son antipathie contre les missionnaires anglicans qui, sous prétexte de prêcher l'Évangile, cherchaient à recruter parmi ses sujets des partisans de l'Angleterre. La guerre devenait inévitable. Le 4 février 1879, quatre colonnes anglaises, commandées, sous la direction de Chelmsford, par les généraux Pearson et Wood et les colonels Glyn et Durford, envahirent le territoire des Zoulous. Les indigènes, bien armés et décidés à résister à outrance, furent d'abord partout vainqueurs. Le jour même de l'entrée en campagne, la colonne Glyn était surprise à Isandhlawana et détruite jusqu'au dernier homme. Les seuls survivants de la catastrophe furent les chiens,

qui, guidés par leur flair, rejoignirent l'armée, mais efflanqués, mourant de faim, et le corps percé de zagaies. Le 12 et le 28 mars, deux autres colonnes étaient encore taillées en pièces. Chelmsford rallia les débris de ses troupes, et quand il eut reçu quelques renforts, reprit l'offensive. Vainqueur à Kambula (29 mars) et à Ehowé (3 août), il pouvait poursuivre ses avantages, mais, avant de s'engager à fond pour une seconde campagne, il préféra attendre de nouveaux renforts. D'ailleurs les opérations, à cause de la difficulté des transports, ne pouvaient être poussées qu'avec une extrême lenteur. C'est dans cette période que périt dans une obscure rencontre l'héritier des Napoléons, le prince Louis Bonaparte (1er juin). Tombé dans une embuscade, il se défendit à coups de revolver et mourut en soldat. Chelmsford ordonna bientôt après la marche en avant, et, le 4 juillet, remporta en avant d'Ulundi la victoire décisive qui détruisit la puissance de Cettiwayo; mais il ne recueillit pas le fruit de cette laborieuse campagne, et, par ordre supérieur, céda le commandement à Garnet Wolseley. Ce dernier occupait Ulundi, la capitale des Zoulous, le 10 juillet, et, le 27 août, après une poursuite acharnée, s'emparait du chef zoulou. Sa dynastie était déclarée déchue, et le Zoulouland divisé en treize districts, sous des chefs nommés par l'Angleterre et soumis à la surveillance d'un résident anglais.

L'annexion du Zoulouland donna le signal de l'anarchie, et les Anglais, pour faire cesser la guerre civile, furent obligés de recourir aux bons offices du chef qu'ils avaient détrôné. Cettiwayo, conduit à Londres, où il prêta serment de fidélité à la reine Victoria, fut ramené à Ulundi; mais les chefs qui s'étaient partagé ses dépouilles ne voulurent plus le reconnaître, et la guerre continua. La mort de Cettiwayo en 1884 ne l'interrompit point. Les Anglais avaient attaché à leurs flancs de bien dangereux ennemis. Le fils de Cettiwayo, Dinizoulou, essaya bien de reconstituer l'ancien empire de Chaka et de Dingaan, mais il mourut en 1888. Néanmoins les Anglais paraissent aujourd'hui à peu près les maîtres du Zoulouland. Cette conquête leur a coûté bien cher, et elle est précaire. Les indigènes se sont, il est vrai, inclinés devant la force, mais ils n'obéissent que sous la pression des baïonnettes. Le dernier mot n'est pas encore dit sur la question du Zoulouland.

Deux autres régions voisines du Cap, le Bassoutoland et le Griqualand, furent annexées plus facilement. Les Bassoutos habitent vers les sources du fleuve Orange et de son affluent le Caledon. Leur pays est une sorte de Suisse africaine, aux sites ravissants, toute couverte de conifères odorants et parsemée de fraîches cascades. Les Bassoutos entrèrent en

lutte avec les Boers, qui les auraient expulsés de leur territoire sans l'intervention du gouvernement anglais. Il est vrai que, pour prix de sa protection, l'Angleterre prononça la réunion de leur territoire, l'équivalent de quatre de nos départements, à la colonie du Cap (1873).

Quant aux Griquas, tribu de l'Afrique australe issue du mélange des Boers avec leurs esclaves hottentotes, ils étaient déjà assez nombreux au commencement du siècle pour se cantonner dans les monts Roggewelde au nord-est du Cap. Poussés en avant par les Boers lors de la grande

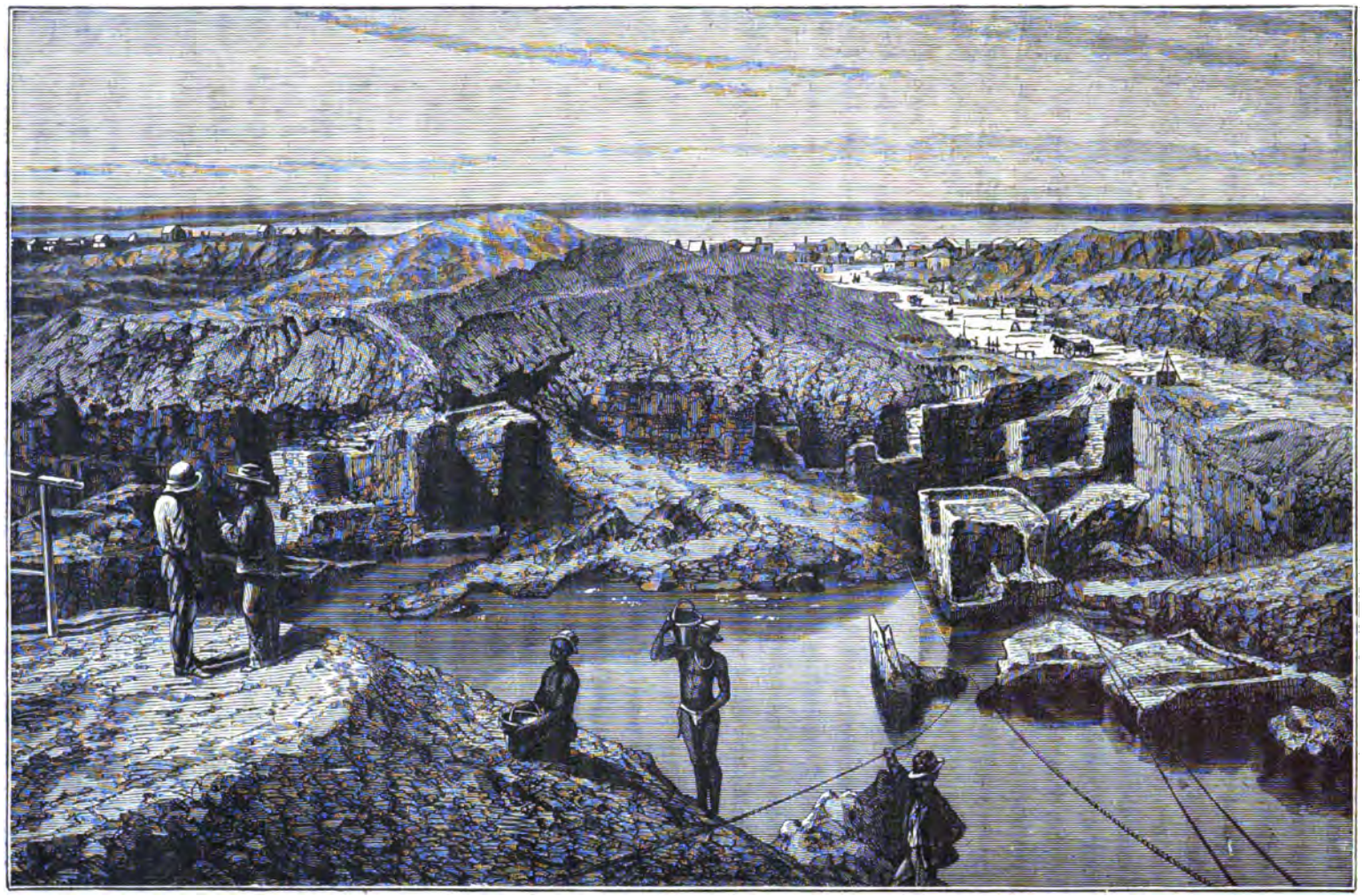
CARTE DE L'AFRIQUE AUSTRALE

émigration de 1834, les uns, ce sont les Griquas de l'est, franchirent les Drakensberge sous le commandement d'Adam Kok, et s'établirent dans la Cafrerie au sud de Natal. Leur territoire a été annexé en 1879 à la Colonie du Cap. Les autres, les Griquas de l'ouest, occupèrent le pays au nord du fleuve Orange. Ils étaient censés dépendre de l'État libre d'Orange. L'Angleterre les laissait en paix dans leurs riantes campagnes. La découverte de riches mines de diamants en 1868, à Pinel, près du Vaal, attira de nouveau l'attention sur ces cantons délaissés. Toute une armée de chercheurs, les *Diggers*, se précipita vers la région diamantifère. L'affluence fut telle que, dès 1870, une population blanche de

mille personnes se pressait à une seule de ces mines, celle de Klipdrift. C'étaient des aventuriers et des déclassés de toutes les nations, gens de sac et de corde, habitués à la force brutale et ne croyant qu'à leur revolver Ils comprenaient pourtant la nécessité d'une direction et d'une justice sommaire, et avaient nommé l'un d'entre eux, un ancien marin, Stafford Parker, président de la République des Diggers. L'Angleterre résolut de profiter de l'occasion pour étendre ses domaines, et, dès la fin de 1870, le gouverneur du Cap, Campbell, venait à Klipdrift et y arborait le drapeau anglais. L'annexion ne souleva aucune protestation. La même année, d'autres mines furent découvertes, à Du Toit's Pan, à Bultfontein, à Voornitzich. Elles étaient situées sur le territoire d'Orange, mais l'Angleterre les réclama et s'en empara sans autre forme de procès. Kimberley devint la capitale du nouveau territoire, ou Griqualand de l'ouest.

Mise en goût par ces fructueuses annexions, l'Angleterre se décida à entamer plus directement le continent austral. Au nord des républiques fondées par les Boers et des régions récemment conquises, s'étendent de vastes espaces, très fertiles, et qui jouissent d'un climat sain. Si les bras ne manquaient pas, cette contrée pourrait nourrir toute l'Afrique australe et exporter en Europe un énorme excédent de production. Le bétail disparaît parfois sous des herbes d'un mètre et demi de haut. Les fruits et les légumes abondent. Le sous-sol renferme des richesses inimaginables. Le cuivre, l'argent, l'étain, le fer, la houille s'y rencontrent partout. L'or y constitue des gisements qu'on n'est pas près d'épuiser. Les indigènes clairsemés dans ce paradis terrestre de l'Afrique méridionale se nomment les Betchouanas. Ils représentent l'élément doux, paisible et civilisable de la race cafre. Ce sont des tribus pastorales. Quelques-unes d'entre elles, au milieu desquelles s'étaient établies des missions protestantes, se sont fortifiées dans les habitudes agricoles qu'elles pratiquaient avant l'arrivée des Européens. Le Betchouanaland constituait une sorte de bastion avancé. Les Anglais résolurent de fortifier leurs positions en s'établissant sur ce bastion. Les indigènes, à moitié gagnés par les missionnaires, ne s'opposèrent pas à ce nouvel empiétement, et le Betchouanaland fut annexé au Cap.

A l'ouest et au nord du Betchouanaland s'étend une nouvelle région depuis longtemps connue et parcourue par les traitants portugais, mais qui n'a pas été déclarée officiellement colonie portugaise. Les Anglais la convoitent. Ils ont déjà élevé leurs prétentions à la possession de certains districts. Ils se sont même établis à Walfish-Bay, à Hollamsbird, à Ichaboé dans le désert de Kalahari et dans ce qu'ils nomment le



MINE DE DU TOIT'S PAN

Damaraland. Les Portugais ont aussitôt revendiqué leurs droits. Le conflit est en ce moment à l'état aigu. En résultera-t-il une guerre, ou une nouvelle délimitation de territoire, c'est le secret de l'avenir. La tradition, l'histoire, le droit sont pour le Portugal. L'Angleterre a pour elle la force et la volonté. Aussi est-il probable qu'elle ne s'arrêtera plus dans sa marche envahissante, et que, province par province, elle annexera tous les pays qui, d'un océan à l'autre, s'étendent depuis le Cap jusqu'au Zambèze.

En résumé, les progrès de l'Angleterre dans l'Afrique australe ont été continus. Aux anciens comptoirs hollandais elle a joint le Natal, le Bassoutoland, le Griqualand, le Zoulouland, le Betchouanaland. Elle a soumis à son protectorat les républiques fondées par les Boers; elle a brisé la résistance des indigènes, elle entame les territoires portugais; et voici qu'elle s'efforce d'initier à la civilisation tous ces peuples brusquement rapprochés les uns des autres, et de les fondre en un corps de nation. Réussira-t-elle dans cette grande œuvre? Ce ne sont ni les ressources qui lui manquent, ni les scrupules qui l'arrêtent. Aussi est-il probable que nous assisterons quelque jour à la création de cet empire Anglo-Africain.

On sait déjà que les Anglais occupent l'Égypte ou plutôt qu'ils y sont campés. Ils auraient voulu s'établir dans un pays voisin de l'Égypte, en Abyssinie, mais ils se sont jusqu'à présent contentés de battre le souverain de cette région, qui avait essayé de leur résister, et se sont retirés après lui avoir imposé le respect de leurs armes.

L'Abyssinie, le Kouch des Égyptiens, l'Éthiopie des Grecs et des Romains, le Habesch des Arabes, l'Itiopavian des indigènes, a, dans les temps modernes, été visitée et décrite par les voyageurs portugais. Bruce la parcourut à la fin du XVIIIe siècle, Henri Salt en 1805 et 1809, Édouard Ruppell en 1833, et de 1838 à 1848 Antoine et Arnaud d'Abbadie. Ces deux derniers, avec une persévérance que rien ne lassa, consacrèrent toute leur activité à une exploration que l'importance de ses résultats met au rang des plus remarquables de notre époque. Citons à côté d'eux nos compatriotes Rochet d'Héricourt, Théophile Lefebvre, Ferret et Galinier, Guillaume Lejean, les Anglais Charles Beke, William Harris, les deux missionnaires Krapf et Isenberg, ainsi que l'Allemand von Heuglin. Tous ces explorateurs avaient signalé la dissolution politique et l'anarchie sociale dans laquelle se débattait l'Abyssinie. L'ancienne dynastie des *négus*, ceux que jadis l'Europe connaissait sous le nom de Prêtre Jean, n'avait plus que l'autorité nominale. De toutes

MORT DE THEODOROS

parts s'élevaient des compétiteurs, et les prétentions rivales amenaient des luttes intestines. C'était la féodalité qui, en plein XIXe siècle, renaissait en Afrique. Au milieu de ces désordres, l'empire se démembra. A côté du négus qui résidait à Gondar dans l'Amhara, deux royaumes indépendants se formèrent dans le Tigré et le Choa. Dans l'Amhara même, en 1855, le *dedjaz* ou duc du Kouara, Kassaï, se révolta, massacra ses rivaux et se fit couronner empereur sous le nom de Theodoros. Il était jeune, énergique, vigoureux. Il eut bientôt rassemblé une forte armée, parcourut les provinces à la tête de ses soldats, et arrêta le morcellement féodal : mais l'exercice du pouvoir absolu le grisa. Il ne se contenta plus de soumettre les chefs révoltés : il les égorgea. Il eut en outre le tort de s'attaquer aux résidents européens, et, sous prétexte d'un manque d'égards, d'arrêter et de conduire dans sa forteresse de Magdala le consul anglais Duncan Cameron (1862). Le gouvernement anglais protesta. Theodoros, aggravant ses torts, emprisonna l'envoyé extraordinaire de la reine, Hormuzd Rassam. La guerre fut déclarée à ce fou couronné.

La difficulté n'était pas de vaincre Theodoros, mais de l'atteindre à travers les ravins du Tacazzé, de la Djidda et du Baschilo, dans sa redoutable forteresse de Magdala. Abandonné par ses partisans, en guerre ouverte avec Menelik, le petit-fils du négus qu'il avait détrôné, réduit à quelques milliers de soldats dévoués à sa fortune, Theodoros n'avait rien perdu de son énergie. Sir Robert Napier dirigea contre lui une armée anglo-indienne de 12 000 hommes. De nombreux chefs abyssins se joignirent à lui. Trois camps retranchés avaient été construits, à Senafé, ddhigerat et Antalo, pour assurer la retraite des Anglais. Ils s'avancèrent péniblement avec les lourds bagages et l'énorme attirail que toute armée traîne toujours après elle; mais une route construite par les soins de Theodoros lui-même les mena sur le plateau de Talanta, en face de Magdala. La bataille s'engagea le 10 avril 1868. Grâce à leurs carabines rayées, les Anglais remportèrent une victoire complète. Theodoros délivra Rassam et l'envoya au camp de Napier en qualité de parlementaire. Le général anglais, oubliant que le négus n'avait qu'un signe à faire pour exterminer tous les captifs, exigea qu'il se rendît à merci. Theodoros refusa, renvoya tous les prisonniers, et se prépara à mourir en brave. Seulement seize de ses compagnons d'armes lui étaient restés fidèles. L'artillerie battit en brèche pendant deux heures le réduit où ils s'étaient enfermés. Theodoros se tua au moment où le premier soldat anglais escaladait le rempart. Les vainqueurs firent sauter les murailles de la forteresse et évacuèrent le pays. Ils auraient pu s'y établir en

maîtres, mais cet acte de vengeance leur suffit. Ils ne demandèrent rien aux Abyssins et se rembarquèrent. Ils auraient peut-être mieux fait d'exiger des garanties et d'occuper la contrée, car l'Abyssinie fut de nouveau livrée aux dissensions intestines, et, ce qui était plus grave, aux convoitises des Turcs et des Égyptiens.

Après quatre ans de luttes acharnées entre les divers compétiteurs qui se disputaient à main armée la succession ainsi ouverte par l'Angleterre, l'un d'entre eux, Kassaï, roi de Tigré, s'empara d'Axoum, la capitale religieuse de la contrée, et s'y fit couronner négus sous le nom de Jean (1872). Les Égyptiens protestèrent contre cette restauration de l'empire abyssin. Encouragés par les Turcs, ils déclarèrent la guerre au nouveau souverain. Jean prêcha contre eux une sorte de croisade, et les vainquit deux fois, mais il ne put les empêcher d'occuper les importants débouchés de Massaouah sur la mer Rouge et du Harar dans le golfe d'Aden. L'Abyssinie se trouvait dès lors entourée et pressée de toutes parts par les provinces égyptiennes. On pouvait la considérer comme une enclave des possessions du Khédive. Elle aurait été fatalement annexée à la vice-royauté d'Ismaïl, si ce dernier n'avait été renversé du trône par la révolution de 1879. Nous avons raconté plus haut comment les Anglais, maîtres de l'Égypte, se heurtèrent à l'insurrection mahdiste, subirent de graves échecs et furent obligés de renoncer à toutes les provinces récemment annexées. L'Abyssinie se trouva dès lors dégagée, mais pour retomber dans l'anarchie. A l'heure actuelle c'est un des anciens ennemis de Theodoros, Menelik, roi du Choa, qui paraît le maître de la situation. Il s'est même fait couronner roi d'Éthiopie le 3 novembre 1889.

L'insurrection mahdiste, en forçant les Anglais à se renfermer en Égypte, non seulement les a détournés de l'Abyssinie, mais encore les a empêchés de réaliser leur grand projet, l'union de l'Égypte au Cap par une immense chaîne de possessions à travers le continent africain, le long des côtes de l'océan Indien et de la région des grands lacs. D'ailleurs deux peuples qui, jusqu'alors, n'avaient pris aucune part à la conquête de l'Afrique, les Italiens et les Allemands, ont subitement élevé des prétentions à la possession de certains territoires. Ils se sont même installés à poste fixe, et cela justement dans la contrée dont l'Angleterre méditait l'annexion. Fort occupée à surveiller les Égyptiens et à contenir les Abyssins, menacée et humiliée par les Mahdistes, inquiétée par les Zoulous et les Boers qui n'avaient pas renoncé à leurs haines nationales, l'Angleterre semble avoir renoncé pour le moment à son projet de

création d'un grand empire africain; mais elle a su ménager ses intérêts et préparer sa future domination. Elle a déclaré prendre possession, sous le nom d'Afrique Anglaise Orientale, de l'Ounyoro et de l'Ouganda, c'est-à-dire du pays entre l'Ukérévé, le M'voutan et le Luta Nzighé, et du Soudan Oriental sans limites précises. C'est ce qu'on appelle en ce moment la « sphère des intérêts anglais ». Voici déjà qu'une société anglaise fondée en 1886, le British East African Association, a obtenu de la reine Victoria une charte impériale lui octroyant de grands privilèges, et s'est constituée pour exploiter cet immense territoire. En vertu d'une convention conclue en juin 1890, elle a obtenu le protectorat du Zanzibar, à l'exception d'une zone latérale concédée à l'Allemagne, et a annexé l'immense région connue sous le nom de pays des Gallas et des Somâlis. C'est, à vrai dire, une nouvelle entrée en campagne. On dirait que, vaincue au nord, l'Angleterre cherche à préparer sa revanche par le sud, et prend ainsi à revers les troupes mahdistes qui avaient arrêté sa marche en avant. Que deviendra l'Afrique orientale sous cette formidable pression? Nul ne le sait, mais il est facile de le conjecturer. Sauf événements imprévus, le XIXe siècle ne se terminera pas sans que l'Angleterre ait réduit en provinces anglaises, à l'exception de quelques enclaves portugaises, italiennes ou allemandes, l'immense région littorale qui s'étend à l'est du continent depuis le Delta jusqu'au Cap en passant par les grands lacs équatoriaux.

L'Angleterre n'a pas dit non plus son dernier mot dans l'Afrique occidentale. Elle y possède, enclavées dans les possessions et protectorats français du Sénégal, la Gambie et Sierra Leone, d'où elle surveille nos progrès avec une jalousie inquiète et cherche par tous les moyens à arrêter ou à entraver notre action. En Guinée elle est maîtresse de la Côte de l'Or et du Lagos, et étend son protectorat sur le delta du Niger et sur le cours inférieur du fleuve et de son affluent, la Bénoué. Au large de l'Atlantique, Sainte-Hélène et l'Ascension lui appartiennent encore. Sans doute ces possessions sont éparses, et, en cas de guerre, il ne serait pas difficile de s'en emparer, mais ce sont comme autant de foyers d'où rayonne au loin l'influence anglaise. Aussi bien le gouvernement britannique a grand soin de faire respecter ses droits. Malheur aux indigènes qui essaieraient de les contester ou de s'y soustraire! En 1871, les Achantis de Sierra Leone ayant protesté contre la cession faite par les Hollandais aux Anglais de tous leurs comptoirs sur la Côte de l'Or et ayant jeté en prison un certain nombre de résidents européens, la guerre fut résolue. Le général en chef, Garnet Wolseley, la prépara avec un soin

extrême. Aucune précaution ne fut négligée pour assurer le bien-être des soldats. Il est vrai qu'ils s'engageaient dans la partie la plus malsaine de l'Afrique, mais jamais armée ne fut munie d'autant de préservatifs. On n'avait oublié aucun détail. On n'avait laissé de côté aucun auxiliaire, blanc ou noir. Une route large et commode fut construite pour le transport des canons, et on marcha sur Coumassie, la capitale des Achantis, à travers les forêts vierges, les marécages et les plateaux couverts de lianes. Les Africains avaient fait le vide autour d'eux, mais les Anglais déblayèrent les ruines, établirent des camps retranchés qu'ils relièrent par des fils télégraphiques, et ne marchèrent qu'à coup sûr. Une première bataille s'engagea en avant de la forteresse d'Amoafuel (30 janvier 1874). Les Anglais furent vainqueurs et se portèrent sur Coumassie, dont ils s'emparèrent. Le roi Kalkalli, privé de sa capitale et de ses trésors, menacé dans son dernier refuge, Juabin, par une seconde colonne anglaise, se décida à traiter. Par la convention de Fomanah, il renonça à tous ses droits sur les royaumes de Denkera, Assin, Akin et Adonsi, et à ses prétentions sur les stations de la côte, paya une indemnité de guerre et promit la libre entrée à Coumassie des marchandises anglaises et l'entretien d'une route donnant accès dans sa capitale. Depuis cette époque, les Achantis, affaiblis par la guerre civile, n'ont pas essayé de secouer la domination britannique. L'Angleterre d'ailleurs ne l'aurait pas supporté. En 1883, quelques chefs nègres ayant maltraité des négociants anglais, l'amiral Brooke remonta le Niger et bombarda les villes rebelles, Aboh et Ijah. Dès 1887 l'Angleterre possédait sur le Niger cent cinquante comptoirs et une flotte de vapeurs remontant le fleuve jusqu'aux chutes de Bousah, à 736 kilomètres de la mer, et la Bénoué jusqu'à 720 kilomètres. Il paraîtrait même qu'elle a réussi à dépasser les chutes de Bousah, et qu'elle a installé un agent à Sokoto. Elle a en outre proclamé son protectorat sur les royaumes riverains de Bidda et de Noupé, et, par la Bénoué, se propose de pénétrer dans le Baghirmi et le Bornou. Sur certaines cartes anglaises ne voit-on pas déjà les couleurs britanniques s'étendre sur tout le royaume de Sokoto, et englober au nord le Damergou et le pays d'Aïr, pendant qu'elles partent du cap Juby au sud du Maroc et entament fortement le Sahara : c'est-à-dire que toutes les routes d'Algérie et du Sénégal vers le Soudan seraient coupées, et que nous serions réduits à ne plus posséder sur les côtes d'Afrique que des comptoirs sans issue, véritables impasses d'où se détournerait le commerce de l'intérieur. Ce ne sont là, il est vrai, que des velléités d'annexion, mais on

sait que la politique anglaise a pour règle absolue de ne reculer devant aucune prétention. « Pourvu que les circonstances en fournissent le plus léger prétexte, les autorités britanniques n'hésitent pas à revendiquer les droits les moins soutenables, sans d'ailleurs insister, au cas où les objections contraires sont explicites et reposent sur un fondement sérieux. »

L'Angleterre est donc la maîtresse incontestée des régions où elle a planté son drapeau, et, si elle ne cherche pas pour le moment à annexer de nouveaux territoires, c'est qu'elle réserve son action et entend choisir son heure. En résumé, ses progrès en Afrique ont été rapides. Servie par d'habiles administrateurs et de bons généraux, ne reculant devant aucun moyen pour réaliser un programme nettement défini et soigneusement étudié, soucieuse de l'honneur national, et aidée par les circonstances, elle n'a cessé d'augmenter ses domaines et d'étendre son influence. On dirait qu'elle pressent le jour où les Indes lui échapperont et qu'elle cherche à se ménager dans l'avenir un grand empire africain. Cette politique impitoyable mais habile a produit d'heureux résultats. Il serait puéril de se le dissimuler, mais la lutte que jadis elle engagea avec la France pour lui disputer l'empire des Indes, peut-être la reprendra-t-elle au XXe siècle pour assurer sa prépondérance en Afrique!

Il est en effet évident que la répartition actuelle des territoires africains n'est que provisoire. Trop d'intérêts et trop d'ambitions sont en jeu pour que nous n'assistions pas à quelque nouveau partage du continent noir. Puisse la France être prête pour ce grand jour! Puissent les autres nations de l'Europe ne pas oublier qu'il ne s'agit pas seulement de conquérir l'Afrique, mais aussi de la civiliser!

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Préface v

PREMIÈRE PARTIE

L'AFRIQUE AVANT 1789

Pages

Chapitre I. — Les premiers conquérants de l'Afrique 1
Chapitre II. — Les Égyptiens 7
Chapitre III. — Les Phéniciens en Afrique 25
Chapitre IV. — Les Grecs en Afrique 35
Chapitre V. — Les Romains en Afrique 47
Chapitre VI. — Les Arabes en Afrique 57
Chapitre VII. — Les Normands sur les côtes de Guinée 75
Chapitre VIII. — Découvertes portugaises du xve siècle 85
Chapitre IX. — Français et Hollandais du xvie au xviiie siècle 99

SECONDE PARTIE

L'AFRIQUE CONTEMPORAINE

Chapitre I. — Les Découvertes dans le bassin du Nil 115
Chapitre II. — Découvertes dans le Soudan 137
Chapitre III. — L'Afrique au sud de l'Équateur 163
Chapitre IV. — Les Français en Égypte 205
Chapitre V. — Les Anglais en Égypte 229
Chapitre VI. — La France dans l'Afrique septentrionale 249
Chapitre VII. — La France dans l'Afrique occidentale 277
Chapitre VIII. — Français, Allemands et Italiens dans l'Afrique orientale . . 291
Chapitre IX. — L'empire Anglo-Africain 301

449-03. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 6-03.

LIBRAIRIE HACHETTE & CIE, A PARIS

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

BIBLIOTHÈQUE DES ÉCOLES ET DES FAMILLES

ILLUSTRÉE DE NOMBREUSES GRAVURES DANS LE TEXTE

COLLECTION TRÈS GRAND IN-8

Illustrée de très nombreuses gravures.

PRIX : Broché, 8 fr. — Cartonnage percaline, plats et tranches dorés, 12 fr. — Genre demi-reliure, tranches dorées, 13 fr.

Albert (PAUL) : *La littérature française des origines au XVIIIe siècle.*
Capitales du monde (Les).
Dumont (J.-B.) : *Les grands travaux du XIXe siècle.*
Figuier (L.) : *Le Savant du foyer.*
Gourdault (J.) : *L'Europe pittoresque* (Pays du Nord).
— *La France pittoresque.*
Grad (CH.) : *L'Alsace.*
Guénin : *La route de l'Inde.*
Meissas (G.) : *Les grands voyageurs contemporains.*
Müntz (E.) : *Raphaël.*
— *Florence et la Toscane.*
Poiré (P.) : *A travers l'industrie française.*
Reclus (O.) : *En France.*
— *Nos colonies.*

COLLECTION GRAND IN-8

Illustrée de gravures en noir et de nombreuses planches en couleurs, tirées hors texte.

PRIX : Broché, couverture or et couleurs, 4 fr. 50. — Cartonnage fort, genre maroquin, plats dorés, tr. jaspées, 5 fr. 50. Cartonnage percaline, plats et tranches dorés, 6 fr. 50. — Genre demi-reliure, tranches dorées, 7 fr.

Assollant : *Montluc le Rouge.*
Bigot : *Gloires et souvenirs militaires.*
Colomb (MME) : *Pour la Patrie.*
Delon (CH.) : *Les peuples de la Terre.*
Demoulin (MME GUSTAVE) : *Français illustres.*
— *Françaises illustres.*
Ferry (GABRIEL) : *Costal l'Indien.*
— *Les aventuriers du Val d'Or.*
Gérard (JULES) : *Le tueur de lions.*
Guénin : *La Nouvelle-France.*
Houdetot (C^TESSE D') : *Yseabel.*
Larchey (H.) : *Les cahiers du capitaine Coignet.*
Loir (M.) : *Gloires et souvenirs maritimes.*
— *Au Drapeau.*
Maël (P.) : *Au pays du Mystère.*
Witt (MME DE) : *La France à travers les siècles*

PREMIÈRE SÉRIE, FORMAT GRAND IN-8

PRIX : Broché, 3 fr. — Cartonnage fort, genre maroquin, plats dorés, tranches jaspées, 3 fr. 80. — Cartonnage fort, genre maroquin, tranches dorées, 4 fr. 20. — Cartonnage percaline, plats et tranches dorés, 4 fr. 60. — Genre demi-reliure, tranches dorées, 5 fr.

Beauregard (G. DE) et **H. de Gorsse**. *Le roi du Timbre-poste.*
Beecher Stowe (MRS) : *La case de l'oncle Tom.*
Cahun (L.) : *La bannière bleue.*
Cervantes : *Don Quichotte de la Manche.*
Charnay (D.) : *A travers les forêts vierges.*
Cim (A.) : *Grand'mère et petit-fils.*
Deslys (CH.) : *L'héritage de Charlemagne.*
Dronsart (M.) : *Les grandes voyageuses.*
Ducamp : *Bons cœurs et braves gens.*
Ferry (G.) : *Dernières aventures de Bois-Rosé.*
Figuier (L.) : *Les grandes inventions modernes.*
Fonvielle (W. DE) : *Les navires célèbres.*
Gaffarel (P.) : *La conquête de l'Afrique.*
Gourdault : *La Suisse pittoresque.*
— *L'Italie pittoresque.*
Guillemin (A.) : *La terre et le ciel.*
Houdetot (C^TESSE D') : *Le page de Jehanne.*
Lefebvre : *Gouttes de pluie et flocons de neige*
Maël (P.) : *Une Française au Pôle Nord.*
— *Terre de fauves.*
— *Robinson et Robinsonne.*
Maël (P.) (Suite) : *Seulette.*
Manzoni : *Les fiancés.*
Meyners d'Estrey : *A travers Bornéo.*
Meyra : *Le Fakir.*
Monnier (J.) : *Notre belle patrie.*
Mouton : *Lazare Poban.*
Raynal (H.) : *Les naufragés des îles Auckland.*
Rousselet (L.) : *L'Exposition universelle de 1889.*
— *L'Exposition de 1900.*
Stany (LE C^TE) : *Seule!*
— *Le secret du donjon.*
— *Jeanne la Rousse.*
Toudouze (C.) : *Enfant perdu.*
— *La Vengeance des Peaux-de-Biques.*
Walter Scott : *Ivanhoe.*
— *Kenilworth.*
— *Quentin Durward.*
Witt (MME DE), née Guizot : *Vieilles histoires de la Patrie.*
— *Histoires de l'ancien temps.*
— *La France au XVIe siècle.*
Wyss : *Le Robinson suisse.*

DEUXIÈME SÉRIE, FORMAT IN-8

PRIX : Broché, 2 fr. 60. — Cartonnage fort, genre maroquin, tranches dorées, 3 fr. 60 Cartonnage percaline, plats et tranches dorés, 3 fr. 90. — Genre demi-reliure, tranches dorées, 4 fr. 60.

About (ED.) : *Le roi des montagnes.*
— *Nouvelles et souvenirs.*
Albert-Lévy : *Le pays des étoiles.*
Arthez (Danielle d') : *Malheur est bon.*
Augé de Lassus : *Les sept merveilles du monde.*
Baker : *L'enfant du naufrage.*
Cahun (L.) : *Les pilotes d'Ango.*
— *Les mercenaires.*
Colomb : *Habitations et édifices.*
Colomb (MME) : *Les révoltes de Sylvie.*
— *Mon oncle d'Amérique.*
— *Les étapes de Madeleine.*
— *Chloris et Jeanneton.*
— *Hélène Corianis.*
Cooper (F.) : *Le dernier des Mohicans.*
Corneille : *Œuvres choisies.*
Demoulin (MME GUSTAVE) : *Les gens de bien.*
— *Aventures d'un écolier en rupture de ban.*
Deslys (CH.) : *Courage et dévouement.*
— *L'ami François.*
Dickens : *David Copperfield.*
Dickens (Suite) : *Aventures de M. Pickwick.*
— *Nicolas Nickleby.*
— *La petite Dorrit.*
— *Aventures de Martin Chuzzlewit.*
Dufferin : *Lettres écrites des régions polaires.*
Flammarion : *Les merveilles célestes.*
Gaffarel : *Les campagnes de la première République.*
— *Les campagnes du Consulat et de l'Empire.*
— *Les campagnes de l'Empire* (1812-1815).
Girardin : *Le locataire des demoiselles Rocher.*
— *Les épreuves d'Etienne.*
— *La famille Gaudry.*
— *Le roman d'un cancre.*
— *Second violon.*
— *L'Oncle Placide.*
Guénin : *La Russie.*
Guy (H. et C.) : *Le roman d'un petit marin.*
— *La croisade de Gérard.*
Hayes : *Perdus dans les glaces.*
Henty : *Les jeunes francs-tireurs.*

Marmier (X.) : *Le succès par la persévérance.*
Michel : *Histoire de Vauban.*
Molière : *Œuvres choisies.*
Nanteuil (Mme de) : *Capitaine.*
Or (Louis d') : *Lettres du Régiment.*
Paulian : *La hotte du chiffonnier.*
Perrier : *Les explorations sous-marines.*
Petit : *La mer et la marine.*
Saint-Paul : *Histoire monumentale de la France.*
Schultz (Mlle J.) : *La famille Hamelin.*
Stanley : *La terre de servitude.*
Tissot (V.) et **Améro** : *Les fugitifs.*
Vignon (P.) : *L'expansion française.*
Virgile : *Œuvres choisies.*

TROISIÈME SÉRIE (A), FORMAT IN-8

Prix : Broché, 2 fr. — Cartonnage fort, genre maroquin, plats dorés, tranches jaspées, 2 fr. 60.
Cartonnage percaline gaufrée, plats et tranches dorés, 3 fr.

Albert-Lévy : *Causeries.*
Alexandre (A.) : *Les compagnons de la Marjolaine.*
Arthez (D. d') : *Le roman de l'armurier.*
— *La route de Damas.*
Auerbach : *La fille aux pieds nus.*
Bombonnel : *Le tueur de panthères.*
Borius (Mlle I.) : *Dette de cœur.*
Cahu (Th.) : *Le cachalot blanc.*
Cazin (Mme) : *La roche maudite.*
Cim (Albert) : *Le petit Léveillé.*
Colomb (Mme) : *Histoires de tous les jours.*
Demage : *A travers le Sahara.*
Deschamps (F.) : *Les deux Henri.*
— *Le roman d'un sot.*
Deslys (Ch.) : *La Mère aux Chats.*
Dex (Leo) : *A travers le Transvaal.*
— *Du Tchad au Dahomey en ballon.*
— *Un héros de treize ans.*
Dhormoys (P.) : *Souvenirs d'un vieux chasseur.*
Dourliac : *Un ancêtre de Gavroche.*
Ferry (Gabriel) : *Les exploits de Martin Robert.*
— *Les étapes de Rameau.*
Fioy (P.) : *Le ménétrier des Hautes-Chaumes.*
— *La destinée de Silvère.*
Girardin (J.) : *Les remords du docteur Ernster.*
— *Tom Brown, scènes de la vie de collège.*
— *Fausse route.*
— *Les certificats de François.*
— *Le capitaine Bassinoire.*
Guy (A.) : *Jeunesse d'orphelin.*
Heinecke (H.) : *Musique et musiciens.*
Lesage : *Le diable boiteux*, édition abrégée.
Mélandri : *L'Ouragan.*
Menault : *L'intelligence des animaux.*
— *L'amour maternel chez les animaux.*
Meyer (H.) : *Le mousse de Portjiou.*
Paulian (L.) : *La poste aux lettres.*
Souriau (M.) : *Le veilleur du Lycée.*
Tissot et **Maldague** : *La prisonnière du Mahi.*

TROISIÈME SÉRIE (B), FORMAT IN-8

Prix : Broché, 1 fr. 40. — Cartonnage fort, genre maroquin, plats dorés, tranches jaspées, 1 fr. 90.
Cartonnage percaline gaufrée, plats et tranches dorés, 2 fr. 30.

Agon de la Contrie (Mme d') : *Le Mousse des Terre-Neuvas.*
Améro : *Un robinson de six ans.*
Arthez (Daniel d') : *L'excellent baron de Pic-Ardant.*
Borius (Mlle) : *L'héritage des Derbanne.*
Castetis (Y. de) *Treize et Quatorze.*
Coignet : *Chez mon oncle.*
Deslys (Ch.) : *Nos Alpes.*
Dombre (R.) : *Pain d'épice.*
— *Un oncle à héritage.*
Dourliac : *L'écuyer de la reine.*
Fautras (G.) : *De la Loire à l'Oder* (1870-1871).
— *Autour d'un champ de bataille* (Coulmiers).
— *A travers l'Année tragique.*
Gogol (Nicolas) : *Tarass Boulba.*
Guy (H.) : *Vers la gloire.*
Langlois (Mme H.) : *Pâté de pigeons.*
Laurent (F.) : *Satan le Baudet.*
Mussat (Mlle L.) : *Le champ d'honneur.*
Pouschkine : *La fille du capitaine.*
Quinet (Edg.) : *Histoire d'un enfant.*
Rousselet : *La peau du tigre.*
— *Les deux mousses.*
— *Le fils du Connétable.*
Souvigny (J.) : *La chance de Gisèle.*
— *Petite Mioche.*
— *Le secret de Petite Mioche.*
Witt (Mme de) : *Lutin et démon.*
— *Odette la suivante.*

QUATRIÈME SÉRIE, FORMAT IN-8

Prix : Broché, 1 fr. 10. — Cartonnage fort, genre maroquin, plats dorés, tranches jaspées, 1 fr. 40.
Cartonnage fort, genre maroquin, plats dorés, tranches dorées, 1 fr. 70.

Agon de la Conterie (Mlle d') : *L'honneur de Richard.*
Albert-Lévy : *Curiosités scientifiques.*
Annenskala (Mme) : *Les amis de collège.*
Bouvet : *Fleur captive.*
Carla Maria : *Un royal aventurier dans l'Asie centrale.*
Cim (Alb.) : *Contes et souvenirs de mon pays.*
Clément (F.) : *Les grands musiciens.*
Colomb (Mme) : *Simples récits.*
— *Histoires et proverbes.*
Cummins : *L'allumeur de réverbères.*
Delon : *Histoire d'un livre.*
Delorme : *Journal d'un sous-officier.*
Demoulin (Mme) : *Les jouets d'enfants.*
— *Une école où l'on s'amuse.*
Du Boscq de Beaumont (G.) : *Une France oubliée, l'Acadie.*
Fioy : *L'ambition d'Arnaud.*
Figuier : *Scènes et tableaux de la nature.*
Gauthier-Villars (Henry) : *Le petit roi de la forêt.*
Gérard (A.) : *L'enfant du 26e.*
Girardin (J.) : *Petits contes alsaciens.*
— *Les gens de bonne volonté.*
— *La nièce du capitaine.*
— *Récits de la vie réelle.*
— *Bonnes bêtes et bonnes gens.*
— *La vie de ce monde.*
Guy (H.) : *Contes héroïques.*
Hall : *Deux ans chez les Esquimaux.*
Houdetot (Mme de) : *Lis et chardon.*
— *Révolté.*
Kergomard (Mme) : *Heureuse rencontre.*
Krouglioff : *Les petits soldats russes.*
La Fontaine : *Choix de fables.*
Laurent (F.) : *Le chasseur de loutres.*
Le Gall La Salle : *L'héritage de Jacques Farruel.*
Lehugeur (P.) : *Histoire de l'armée française.*
Lightone : *Mon ami Prampart.*
Masson (J.) : *Voyage de Vacances.*
Mayne-Reid : *Les naufragés de la Calypso.*
Mélandri : *La petite cigale.*
Meunier (Mme St.) : *La planète que nous habitons.*
Mussat (Mme L.) : *Autrefois et aujourd'hui.*
Poiré : *Six semaines de vacances.*
Sévigné (Mme de) : *Choix de lettres.*
Souvigny (J.) : *L'avenir de Suzette.*
— *Sauvée!*
Strauss (Mme P.) : *Au pays basque.*
Talbert : *Les Alpes.*
Theuriet (A.) : *Les enchantements de la forêt.*
Tissandier (G.) : *Causeries sur la science.*
Vèze (De) : *La fille du braconnier.*

BIBLIOTHÈQUE ROSE ILLUSTRÉE

Chaque volume, in-16, broché, 2 fr. 25

CARTONNÉ EN PERCALINE ROUGE, TRANCHES DORÉES, 3 FR. 50

1re SÉRIE, POUR LES ENFANTS DE 4 A 8 ANS

ANONYMES : *Chien et chat.* 1 volume, traduit de l'anglais et illustré de 45 gravures d'après E. BAYARD.
— *Douze histoires pour les enfants de quatre à huit ans*, par une mère de famille. 1 volume illustré de 18 grandes gravures d'après BERTALL.
— *Les enfants d'aujourd'hui*, par le même auteur. 1 volume illustré de 40 gravures d'après BERTALL.
CARRAUD (MME Z.) : *Historiettes véritables*, pour les enfants de quatre à huit ans. 1 volume illustré de 94 gravures d'après G. FATH.
FATH (GEORGES) : *La sagesse des enfants*, proverbes. 1 volume illustré de 100 gravures d'après l'auteur.
LAROQUE (MME MADELEINE) : *Grands et petits.* 1 volume illustré de 61 gravures d'après BERTALL.
MARCEL (MME JEANNE) : *Histoire d'un cheval de bois.* 1 volume illustré de 20 gravures d'après E. BAYARD.
PAPE-CARPANTIER (MME) : *Histoires et leçons de choses pour les enfants.* 1 volume illustré de 85 gravures d'après BERTALL.
Ouvrage couronné par l'Académie française.
PERRAULT, MMES D'AULNOY ET LEPRINCE DE BEAUMONT : *Contes de fées.* 1 volume illustré de 65 gravures d'après BERTALL, FOREST, etc.
PORCHAT (J.) : *Contes merveilleux.* 1 volume illustré de 21 gravures d'après BERTALL.
SCHMID (LE CHANOINE) : 190 *Contes pour les enfants.* 1 volume traduit de l'allemand par ANDRÉ VAN HASSELT et illustré de 29 gravures sur bois d'après BERTALL.
SÉGUR (MME LA COMTESSE DE) : *Nouveaux contes de fées*, 1 volume illustré de 46 gravures d'après GUSTAVE DORÉ et J. DIDIER.

2e SÉRIE, POUR LES ENFANTS DE 8 A 14 ANS

ALCOTT (MISS) : *Sous les lilas.* 1 volume, traduit de l'anglais par MME S. LEPAGE et illustré de 23 gravures.
ANDERSEN : *Contes choisis*, traduits du danois par SOLDI. 1 volume illustré de 40 gravures d'après BERTALL.
ANONYME : *Les fêtes d'enfants*, scènes et dialogues, avec une préface de M. l'abbé BAUTAIN. 1 volume illustré de 41 gravures d'après FOULQUIER.
ASSOLLANT (ALFRED) : *Les aventures merveilleuses mais authentiques du capitaine Corcoran.* 2 volumes illustrés de 50 gravures d'après A. DE NEUVILLE.
BARRAU (TH.-X.) : *Amour filial.* 1 volume illustré de 41 gravures d'après FEROGIO.
BELEZE : *Jeux des adolescents.* 1 volume illustré de 140 gravures d'après COPPIN.
BERQUIN : *Choix de petits drames et de contes.* 1 volume illustré de 36 gravures d'après FOULQUIER, etc.
BERTHET (ÉLIE) : *L'enfant des bois.* 1 volume illustré de 61 gravures.
— *La petite Chailloux.* 1 volume illustré de 41 gravures d'après E. BAYARD et G. FRAIPONT.
BOITEAU (P.) : *Légendes* pour les enfants. 1 volume illustré de 42 gravures d'après BERTALL.
BORIUS (MLLE J.) : *Tous jeunes.* 1 volume illustré de 54 gravures d'après VULLIEMIN.
— *Autour du clocher.* 1 volume illustré de 35 gravures d'après LECOULTRE.
CARPENTIER (MLLE ÉMILIE) : *La maison du bon Dieu.* 1 volume illustré de 58 gravures d'après RIOU.
— *Sauvons-le!* 1 volume illustré de 60 gravures d'après RIOU.
— *Le secret du docteur*, ou la Maison fermée. 1 volume illustré de 43 gravures d'après P. GIRARDET.
— *Pierre le Tors.* 1 volume illustré de 64 gravures d'après E. ZIER.
— *La dame bleue.* 1 volume illustré de 49 gravures d'après E. ZIER.
CARRAUD (MME Z.) : *La petite Jeanne*, ou le Devoir. 1 volume illustré de 21 gravures d'après FOREST.
— *Les métamorphoses d'une goutte d'eau.* 1 volume illustré de 50 gravures d'après E. BAYARD.
CASTILLON (A). : *Les récréations physiques.* 1 volume illustré de 36 gravures d'après CASTELLI.
— *Les récréations chimiques.* 1 volume illustré de 34 gravures d'après H. CASTELLI.
CAZIN (MME J.) : *Les petits montagnards.* 1 volume illustré de 51 gravures d'après G. VUILLIER.
CAZIN (MME J.) (Suite) : *Un drame dans la montagne.* 1 volume illustré de 33 gravures d'après G. VUILLIER.
— *Histoire d'un pauvre petit.* 1 volume illustré de 40 gravures d'après TOFANI.
— *L'enfant des Alpes.* 1 volume illustré de 33 gravures d'après TOFANI.
— *Perlette.* 1 volume illustré de 54 gravures d'après MYRBACH.
— *Saltimbanques!* 1 volume illustré de 36 gravures d'après EUG. GIRARDET.
— *Le petit chevrier.* 1 volume illustré de 39 gravures d'après VUILLIER.
— *Les aventures de Jean le Savoyard.* 1 volume illustré de 51 gravures d'après SLOM.
— *Les orphelins bernois.* 1 volume illustré de 58 gravures d'après EUG. GIRARDET.
CERVANTES : *Histoire de l'admirable don Quichotte de la Manche*, édition à l'usage de la jeunesse. 1 volume illustré de 64 gravures d'après BERTAL et FOREST.
CHABREUL (MME DE) : *Jeux et exercices des jeunes filles.* 1 volume illustré de 62 gravures d'après FATH, et contenant la musique des rondes.
CHABRIER-RIEDER (MME) : *Les enfants du Luxembourg.* 1 volume illustré de 50 gravures d'après ZO.
CHÉRON DE LA BRUYÈRE (MME) : *Giboulée.* 1 volume illustré de 24 gravures d'après E. ZIER.
— *La tour grise.* 1 volume illustré de 42 gravures d'après E. ZIER.
— *Le Manoir de Boishaël.* 1 volume illustré de 42 gravures d'après ZIER.
— *Merle blanc.* 1 volume illustré de 40 gravures d'après ZIER.
— *Violettes bleues.* 1 volume illustré de 39 gravures d'après ROBAUDI.
— *Au loin.* 1 volume illustré de 40 gravures d'après ZIER.
— *Myrta.* 1 volume illustré de 33 gravures d'après ZIER.
— *Le secret des tilleuls.* 1 volume illustré de 50 gravures d'après ZIER.
— *L'Epée du Donjon.* 1 volume illustré de 40 gravures d'après DUTRIAC.
CIM (ALBERT) : *Mes amis et moi.* 1 volume illustré de 16 gravures d'après A. FERDINANDUS et SLOM.
— *Entre camarades.* 1 volume illustré de 20 gravures d'après FERDINANDUS.
— *Mademoiselle Cœur d'Ange.* 1 volume illustré de 20 gravures.

COLET (Mme L.) : *Enfances célèbres*. 1 volume illustré de 56 gravures d'après Foulquier.

COLOMB (Mme J.) : *Souffre-douleur*. 1 volume illustré de 46 gravures d'après Mlle Marcelle Lancelot.

CONTES ANGLAIS, traduits par Mme de Witt. 1 volume illustré de 43 gravures d'après Morin.

DESCHAMPS (François) : *Mon amie Georgette*. 1 volume illustré de 43 gravures d'après Robaudi.
— *Mon ami Jean*. 1 volume illustré de 40 gravures d'après Robaudi.
— *L'intrépide Marcel*. 1 volume illustré de 40 gravures d'après Robaudi.
— *Les grandeurs de Sophie*. 1 volume illustré de 48 gravures d'après Robaudi.
— *Mon Jacques*. 1 volume illustré de 40 gravures d'après Robaudi.
— *La cousine de Suzanne*. 1 volume illustré de 40 gravures d'après Robaudi.
— *Lili l'a dit*. 1 volume illustré de 35 gravures d'après Robaudi.
— *Les petits Poussargues*. 1 volume illustré de 48 gravures d'après Zier.

DESLYS (Charles) : *Grand'maman*. 1 volume illustré de 29 gravures d'après E. Zier.

DU PLANTY (Mlle G.) *Notre amie Germaine*. 1 volume illustré de 33 gravures d'après Damblanc.
— *La tante Picot*. 1 volume illustré de 83 gravures d'après Dutriac.
— *Le bonheur de Michel*. 1 volume illustré de 36 gravures d'après Tofani.

EDGEWORTH (Miss) : *Contes de l'adolescence*, traduits par A. Le François. 1 volume illustré de 42 gravures d'après Morin.
— *Contes de l'enfance*, traduits par le même. 1 volume illustré de 26 gravures d'après Foulquier.
— *Demain et Mourad le malheureux*, contes traduits par H. Jousselin. 1 volume illustré de 38 gravures d'après Bertall.

FATH (Georges) : *Bernard, la gloire de son village*. 1 volume illustré de 56 gravures d'après Mme G. Fath.

FLEURIOT (Mlle Zénaïde) : *En congé*. 1 volume illustré de 61 gravures d'après Ad. Marie.
— *Bigarette*. 1 volume illustré de 84 gravures d'après Ad. Marie.
— *Le petit chef de famille*. 1 volume illustré de 57 gravures d'après H. Castelli.
— *Plus tard*, ou le Jeune chef de famille. 1 volume illustré de 60 gravures d'après E. Bayard.
— *Un enfant gâté*. 1 volume illustré de 48 gravures d'après Ferdinandus.
— *Tranquille et Tourbillon*. 1 volume illustré de 45 gravures d'après C. Delort.
— *Cadette*. 1 volume illustré de 52 gravures d'après Tofani.
— *Bouche-en-cœur*. 1 volume illustré de 45 gravures d'après Tofani.
— *Gildas l'intraitable*. 1 volume illustré de 56 gravures d'après E. Zier.
— *Parisiens et montagnards*. 1 volume illustré de 49 gravures d'après E. Zier.

FOE (De) : *La vie et les aventures de Robinson Crusoé*. Édition abrégée. 1 volume illustré de 40 gravures.

FONVIELLE (W. de) : *Néridah*. 2 volumes illustrés de 45 gravures d'après Sahib.

FRESNEAU (Mme), née Ségur : *Comme les grands*. 1 volume illustré de 45 gravures d'après E. Zier.
— *Thérèse à Saint-Domingue*. 1 volume illustré de 49 gravures d'après Tofani.
— *Les protégés d'Isabelle*. 1 volume illustré de 50 gravures d'après Tofani.
— *Deux abandonnées*. 1 volume illustré de 42 gravures d'après M. Orange.

FROMENT (Pierre) : *Petit Prince*. 1 volume illustré de 54 gravures d'après H. Vogel.

GENLIS (Mme de) : *Contes moraux*. 1 volume illustré de 40 gravures d'après Foulquier, etc.

GÉRARD (André) : *Petite Rose*. — *Grande Jeanne*. 1 volume illustré de 28 gravures d'après C. Gilbert.

GIRON (Aimé) : *Ces pauvres petits!* 1 volume illustré de 22 gravures d'après Ferdinandus et Sandoz.
— *Contes à nos petits rois*. 1 volume illustré de 23 gravures d'après Blanchart, Vogel et Zier.

GOURAUD (Mlle J.) : *La petite maîtresse de maison*. 1 volume illustré de 37 gravures d'après A. Marie.
— *Le livre de maman*. 1 volume illustré de 68 gravures d'après E. Bayard.
— *Cécile*, ou la Petite sœur. 1 volume illustré de 26 gravures d'après Désandré.
— *Les enfants de la ferme*. 1 volume illustré de 57 gravures d'après E. Bayard.
— *L'enfant du guide*. 1 volume illustré de 60 gravures d'après E. Bayard.
— *Les mémoires d'un caniche*. 1 volume illustré de 86 gravures d'après E. Bayard.
— *Les mémoires d'un petit garçon*. 1 volume illustré de 75 gravures d'après E. Bayard.
— *Lettres de deux poupées*. 1 volume illustré de 59 gravures d'après Olivier.
— *Aller et retour*. 1 volume illustré de 40 gravures d'après Ferdinandus.
— *Les petits voisins*. 1 volume illustré de 39 gravures d'après Gilbert.

GRIMM (Les frères) : *Contes choisis*, traduits par Frédéric Baudry. 1 volume illustré de 44 gravures d'après Bertall.

HAWTHORNE : *Le livre des merveilles*, traduit de l'anglais par L. Rabillon. 1 volume illustré de 20 gravures d'après Bertall.

HOMÈRE : *L'Iliade et l'Odyssée*, traduction abrégée par Feillet. 1 volume illustré de 33 gravures d'après Ollivier.

JUNKA (P.) : *L'enfant des Pyrénées*. 1 volume illustré de 40 gravures d'après Zier.

LESAGE : *Aventures de Gil Blas*, édition abrégée. 1 volume illustré de 30 gravures d'après Leroux.

LOYAL SERVITEUR (Le) : *Histoire du gentil seigneur de Bayard*, édition abrégée, par Feillet. 1 volume illustré de 36 gravures d'après P. Sellier.

MAISTRE (X. de) : *Œuvres choisies*. 1 volume illustré de 15 gravures.

MARCEL (Mme Jeanne) : *L'école buissonnière*. 1 volume illustré de 20 gravures d'après A. Marie.
— *Le petit Daniel*. 1 volume illustré de 45 gravures d'après Riou.
— *Un bon oncle*. 1 volume illustré de 56 gravures d'après Fr. Régamey.

MARÉCHAL (Mlle Marie) : *La dette de Ben-Atsa*. 1 volume illustré de 20 gravures d'après Bertall.
— *Nos petits camarades*. 1 volume illustré de 18 gravures d'après E. Bayard, Castelli, etc.

MARTIGNAT (Mlle de) : *L'oncle Boni*. 1 volume illustré de 42 gravures d'après Gilbert.
— *Ginette*. 1 volume illustré de 50 gravures d'après Tofani.
— *L'héritière de Maurivèze*. 1 volume illustré de 41 gravures d'après Poirson.
— *Une vaillante enfant*. 1 volume illustré de 43 gravures d'après Tofani.
— *La petite-fille du vieux Thémi*. 1 volume illustré de 42 gravures d'après Tofani.

MAYNE-REID (Le capitaine) : *Les chasseurs de girafes*. 1 volume traduit de l'anglais par H. Vattemare, et illustré de 10 gravures d'après A. de Neuville.
— *A fond de cale*. 1 volume traduit de l'anglais par Mme H. Loreau, illustré de 12 gravures.
— *A la mer!* 1 volume traduit par Mme H. Loreau, illustré de 12 gravures.
— *Le chasseur de plantes*. 1 volume traduit par Mme H. Loreau, illustré de 29 gravures.
— *Bruin*, ou les Chasseurs d'ours. 1 volume traduit par A. Letellier, illustré de 8 gravures.
— *L'habitation du désert*. 1 volume traduit par A. L. François, illustré de 24 gravures d'après Gustave Doré.
— *Les exilés dans la forêt*. 1 volume traduit par Mme H. Loreau, illustré de 12 gravures.
— *Les grimpeurs de rochers*. 1 volume traduit par Mme H. Loreau illustré de 20 gravures.
— *Les peuples étranges*. 1 volume traduit par Mme H. Loreau, illustré de 24 gravures.
— *Les vacances des jeunes Boers*. 1 volume traduit par Mme H. Loreau, illustré de 12 gravures.

MAYNE-REID (Le capitaine) (Suite) : *Les veillées de chasse.* 1 volume traduit par B.-H.-Révoil, illustré de 43 gravures d'après Freeman.
— *La chasse au Léviathan.* 1 volume illustré de 51 gravures d'après A. Ferdinandus et Th. Weber.

MEYNERS D'ESTREY (Comte) : *Voyages et aventures de Gérard Hendriks.* 1 volume illustré de 15 gravures d'après Mme P. Crampel.
— *Au pays des diamants.* 1 volume illustré de 30 gravures d'après E. Riou.

MOLIÈRE : *Œuvres choisies.* 2 volumes illustrés de 22 gravures d'après Hillemacher.

MOUSSAC (Mme la marquise de) : *Popo et Lili, histoire de deux jumeaux.* 1 vol. illustré de 58 grav. d'après Zier.

MULLER (Eugène) : *Robinsonnette.* 1 volume illustré de 22 gravures d'après Lix.

PEYRONNY (Mme de), née d'Isle : *Deux cœurs dévoués.* 1 vol. illustré de 53 gravures d'après M. Deveaux.

PITRAY (Mme la vicomtesse de), née Ségur : *Les enfants des Tuileries.* 1 volume illustré de 29 gravures d'après E. Bayard.
— *Le château de la Pétaudière.* 1 volume illustré de 78 gravures d'après A. Marie.
— *Le fils du maquignon.* 1 volume illustré de 65 gravures d'après Riou.
— *Petit Monstre et Poule Mouillée.* 1 volume illustré de 30 gravures d'après Eug. Girardet.
— *Robin des bois.* 1 volume illustré de 40 gravures d'après Sirouy.
— *L'usine et le château.* 1 volume illustré de 44 gravures d'après Robaudi.
— *L'arche de Noé.* 1 volume illustré de 33 gravures d'après Robaudi.

PLUTARQUE : *Vie des Grecs illustres*, trad. abrégée par A. Feillet. 1 volume illustré de 53 gravures d'après P. Sellier.
— *Vie des Romains illustres*, trad. abrégée par A. Feillet. 1 volume illustré de 69 gravures d'après Sellier.

RENDU (V.) : *Mœurs pittoresques des insectes.* 1 volume illustré de 49 gravures.

RIEDER (Mme) : *Rose et Violette.* 1 volume illustré de 36 gravures d'après Lecoultre.
— *Les épreuves de Charlotte.* 1 volume illustré de 33 gravures d'après Tofani

SANNOIS (Mme la comtesse de) : *Les soirées à la maison.* 1 volume illustré de 42 gravures d'après E. Bayard.

SÉGUR (Mme la comtesse de) : *Après la pluie, le beau temps.* 1 volume illustré de 128 grav. d'après E. Bayard.
— *Comédies et proverbes.* 1 volume illustré de 60 gravures d'après E. Bayard.
— *Diloy le chemineau.* 1 volume illustré de 90 gravures d'après H. Castelli.
— *François le bossu.* 1 volume illustré de 114 gravures d'après E. Bayard.
— *Jean qui grogne et Jean qui rit.* 1 volume illustré de 70 gravures d'après Castelli.
— *La fortune de Gaspard.* 1 volume illustré de 32 gravures d'après Gerlier.
— *La sœur de Gribouille.* 1 volume illustré de 72 gravures d'après H. Castelli.

SÉGUR (Mme la Comtesse de) (Suite) : *Pauvre Blaise.* 1 volume illustré de 79 gravures d'après H. Castelli.
— *Quel amour d'enfant!* 1 volume illustré de 79 gravures d'après E. Bayard.
— *Un bon petit diable.* 1 volume illustré de 100 gravures d'après H. Castelli.
— *L'auberge de l'Ange-Gardien.* 1 volume illustré de 75 gravures d'après Foulquier.
— *Le général Dourakine.* 1 volume illustré de 100 gravures d'après E. Bayard.
— *Le mauvais génie.* 1 volume illustré de 70 gravures d'après E. Bayard.
— *Les bons enfants.* 1 volume illustré de 70 gravures d'après Fergio.
— *Les deux nigauds.* 1 volume illustré de 96 gravures d'après Castelli.
— *Les malheurs de Sophie.* 1 volume illustré de 48 gravures d'après Castelli.
— *Les petites filles modèles.* 1 volume illustré de 21 gravures d'après Bertall.
— *Les vacances.* 1 volume illustré de 36 gravures d'après Bertall.
— *Mémoires d'un âne.* 1 volume illustré de 75 gravures d'après H. Castelli.

STOLZ (Mme de) : *Les vacances d'un grand-père.* 1 volume illustré de 40 gravures d'après G. Delafosse.
— *Les poches de mon oncle.* 1 volume illustré de 20 gravures d'après Bertall.
— *La maison roulante.* 1 volume illustré de 20 gravures d'après E. Bayard.
— *Le trésor de Nanette.* 1 volume illustré de 24 gravures d'après E. Bayard.
— *Les mésaventures de mademoiselle Thérèse.* 1 volume illustré de 29 gravures d'après Charles.
— *Les frères de lait.* 1 volume illustré de 42 gravures d'après Zier.
— *L'embarras du choix.* 1 volume illustré de 36 gravures d'après Tofani.
— *Petit Jacques.* 1 volume illustré de 48 gravures d'après Tofani.
— *La famille Coquelicot.* 1 volume illustré de 30 gravures d'après Jeanniot.

SWIFT : *Voyages de Gulliver.* 1 volume illustré de 57 gravures d'après Eug. Forest.

TOURNIER : *Les premiers chants*, poésies à l'usage de la jeunesse. 1 vol. ill. de 20 grav. d'après Gustave Roux.

VAREPPE (Comtesse de) : *La chance de Jeanne.* 1 volume illustré de 42 gravures d'après Zier.
— *Coup de tête.* 1 volume illustré de 40 gravures d'après Robaudi.

VERLEY (A.) : *Miss Fantaisie.* 1 volume illustré de 36 gravures d'après Ed. Zier.

VIMONT (Ch.) : *Histoire d'un navire.* 1 volume illustré de 40 gravures d'après Alex. Vimont.

VIRGILE : *Œuvres choisies*, trad. abrégée par Th. Barrau et Alp. Feillet. 1 volume illustré de 20 gravures par P. Sellier.

WITT (Mme de), née Guizot : *La petite fille aux grand-mères.* 1 volume illustré de 36 gravures d'après Beau.
— *Enfants et parents.* 1 volume illustré de 34 gravures d'après Alphonse de Neuville.
— *En quarantaine.* 1 volume illustré de 48 gravures d'après Ferdinandus.

PETITE BIBLIOTHÈQUE DE LA FAMILLE

NOUVELLE COLLECTION DE ROMANS POUR LES JEUNES FILLES, POUR LES JEUNES FEMMES

PREMIÈRE SÉRIE, ILLUSTRÉE

FORMAT IN-16 LONG, BROCHÉ, A 3 FR. 50 LE VOLUME

Le cartonnage en percaline, tête dorée, se paye en sus 1 fr. 50.

ARMAND-BLANC (May) : *Bibelot.* 1 volume illustré de 47 gravures d'après Dodge et Jourdin.
— *La maison des roses.* 1 volume illustré de 36 gravures d'après Macchiati.

BEAUREGARD (G. de) : *Ordre du roi.* 1 volume illustré de 58 gravures d'après Vernay.

BOVET (Mme de) : *Le beau Fernand.* 1 volume illustré de 40 gravures d'après Vulliemin.
Ouvrage couronné par l'Académie française.

CARO (Mme E.) : *Aimer, c'est vaincre.* 1 volume illustré de 42 gravures d'après Vulliemin.

CRAWFORD (F. Marion) : *Insaisissable amour.* 1 volume illustré de 54 gravures d'après Vogel.
— *Le baiser sur la terrasse.* 1 volume avec 60 gravures d'après Jourdain.

DESCHAMPS (F.) : *Au lys d'argent.* 1 volume illustré de 38 gravures d'après Sauber.

DOURLIAC (Arthur) : *Le supplice d'une mère.* 1 volume illustré de 35 gravures d'après Malteste.
— *Liette.* 1 volume illustré de 36 gravures d'après Macchiati.

FOGAZZARO (A.) : *Un petit monde d'autrefois.* 1 volume illustré de 56 gravures d'après Vulliemin.

HARADDEN (B.) : *L'Oiseleur.* 1 volume illustré de 30 gravures d'après Macchiati.

LEGRAND : *L'eau dormante.* 1 vol. illustré par Monchablon.

LESCOT (Mme) : *Un peu, beaucoup, passionnément.* 1 volume illustré de 28 gravures d'après Tofani.
Ouvrage couronné par l'Académie française.
— *Fêlure d'âme.* 1 volume illustré de 36 gravures d'après Jourdain.

LONGARD DE LONGARDE (Mme) : *Une reine des fromages et de la crème.* 1 volume illustré de 47 dessins d'après Vulliemin.
— *Jouets du destin.* 1 volume illustré de 41 gravures d'après Macchiati.

MOREL (J.) : *Muets aveux.* 1 volume illustré de 30 gravures d'après Macchiati.
Ouvrage couronné par l'Académie française.

PAPE-CARPANTIER (Mlle M.) : *Kernevez.* 1 volume illustré de 12 gravures d'après Monchablon.

ROSNY (J.-H.), de l'Académie des Goncourt : *Les retours du cœur*; 2e édition. 1 volume illustré de 56 gravures d'après Vogel.

WINTER (J.-S.) : *Mademoiselle Mignon.* 1 volume illustré de 56 gravures d'après Sauber.

DEUXIÈME SÉRIE

FORMAT PETIT IN-16, BROCHE, A 2 FR. LE VOLUME

La reliure en percaline gris perle, tranches rouges, se paye en sus 50 c.

ARTHEZ (Danielle d') : *Une vendetta.* 1 volume.

BORIUS (J.) : *Une perfection*; 2e édition. 1 volume.
Ouvrage couronné par l'Académie française.
— *Dernier rayon.* 1 volume.

CASTETIS (Yan de) : *Le Moulin du diable.* 1 volume.

DEX (Leo) : *Vers le Tchad.* Voyage aérien au long cours. 1 volume.

DOMBRE (R.) : *La Garçonnière*; 2e édition. 1 volume.
— *Un oncle à tout faire*; 2e édition. 1 volume.

FLEURIOT (Mlle Z.) : *La vie en famille;* 11e édition. 1 vol.
— *Tombée du nid;* 6e édition. 1 volume.
— *Raoul Daubry,* chef de famille; 6e édition. 1 volume.
— *L'héritier de Kerguignon;* 4e édition. 1 volume.
— *Réséda;* 13e édition. 1 volume.
— *Ces bons Rosaec*; 5e édition. 1 volume.
— *Le cœur et la tête*; 4e édition. 1 volume.
— *Au Galadoc*; 2e édition. 1 volume.
— *Bengale;* 4e édition. 1 volume.
— *Sans beauté;* 20e édition. 1 volume.

FLEURIOT (Mlle Z.) (suite) : *Loyauté;* 3e édition. 1 volume.
— *De trop;* 3e édition. 1 volume.
— *La clef d'or*; 9e édit. 1 volume.
— *La glorieuse.* 1 volume.
— *Un fruit sec.* 1 volume.
— *Les Prévalonnais.* 1 volume.
— *Souvenirs d'une douairière.* 1 volume.
— *Sans nom;* 7e édition. 1 volume.
— *Faraude.* 1 volume.
— *Le théâtre chez soi, comédies et proverbes*; 2e édition 1 volume.

FLEURIOT-KÉRINOU : *De fil en aiguille.* 1 volume.
— *Zénaïde Fleuriot,* sa vie, ses œuvres, sa correspondance. 1 volume.

GIRARDIN : *Les théories du docteur Wurtz.* 1 volume.
— *Miss Sans-Cœur*; 6e édition. 1 volume.
— *Les braves gens;* 5e édition. 1 volume.
— *Mauviette;* 3e édition. 1 volume.

MAEL (P.) : *Fleur de France;* 2e édition. 1 volume.

D'autres volumes sont en préparation.

NOUVELLE COLLECTION POUR LA JEUNESSE

1re SÉRIE, FORMAT IN-8 JÉSUS

Prix du volume : broché, 7 fr. ; cartonné, tranches dorées, 10 fr.

ABOUT (Ed.) : *Le roman d'un brave homme.* 1 volume illustré de 52 compositions par Adrien Marie.
— *L'homme à l'oreille cassée.* 1 volume illustré de 61 compositions par Eug. Courboin.

BEAUREGARD (G. de) : *Le rubis de La Pérouse.* 1 volume illustré de 80 gravures d'après Alfred Paris.

BEAUREGARD (G. de) et **H. de GORSSE** : *Les plumes de paon.* 1 volume illustré de 65 gravures d'après Alfred Paris.

CAHUN (L.) : *Les aventures du capitaine Magon.* 1 volume illustré de 72 gravures d'après Philippoteaux.

CHABRIER-RIEDER (Mme) : *Toute seule.* 1 volume illustré de 88 gravures, d'après Damblanc.
Ouvrage couronné par l'Académie française.

DAUDET (Ernest) : *Nini-la-Fauvette.* 1 volume illustré de de 45 gravures d'après Alfred Paris.

FLEURIOT (Mlle Zénaïde) : *Cœur muet.* 1 volume illustré de 57 gravures d'après Adrien Marie.
— *Papillonne.* 1 volume illustré de 50 gravures d'après E. Zier.

GONZAGUE-PRIVAT : *L'équipage de la « Rosette ».* 1 volume illustré de 90 gravures d'après Alfred Paris.

GUILLEMIN (Amédée) : *La chaleur.* 1 volume contenant 1 planche en couleurs, 8 planches en noir et 524 gravures dans le texte.

LA VILLE DE MIRMONT (H. de) : *Contes mythologiques.* 1 volume illustré de 50 gravures.

LEMAISTRE (Alexis) : *L'Institut de France et nos grands établissements scientifiques.* 1 volume illustré de 82 gravures d'après les dessins de l'auteur.

MAEL (Pierre) : *Fleur de France.* 1 volume illustré de 50 gravures d'après Tofani.
— *Le trésor de Madeleine.* 1 volume illustré de 53 gravures d'après Zier.
— *Un mousse de Surcouf.* 1 volume illustré de 75 gravures d'après Alfred Paris.
— *Fille de Rois.* 1 volume illustré de 48 gravures d'après Vogel.

MOUTON (Eug.) : *Voyages et aventures du capitaine Marius Cougourdan.* 1 volume illustré de 66 gravures d'après E. Zier.
— *Aventures et mésaventures de Joël Kerbabu.* 1 volume illustré de 61 gravures d'après A. Paris.

ROUGEMONT (L. de) : *Incroyables aventures en Océanie.* 1 volume avec 50 gravures d'après Pearse.

ROUSSELET (Louis) : *Nos grandes écoles militaires et civiles.* 1 volume illustré de 169 gravures d'après A. Lemaistre, Fr. Régamey et P. Renouard.
— *Nos grandes écoles d'application.* 1 volume illustré de 133 gravures d'après Busson, F. Calmettes, A. Lemaistre et P. Renouard.

TOUDOUZE (Gustave) : *Le démon des sables.* 1 volume illustré de 48 gravures d'après Alfred Paris.
— *Le mystère de la chauve-souris.* 1 volume illustré de 59 gravures d'après Paris.

WITT (Mme de), née Guizot : *Les femmes dans l'histoire.* 1 volume illustré de 80 gravures.
— *La charité en France à travers les siècles.* 1 volume illustré de 58 gravures.
— *Père et fils.* 1 volume illustré de 40 gravures d'après Vogel.

2e SÉRIE, FORMAT IN-8 RAISIN

Prix du volume : broché, 4 fr. ; cartonné, tranches dorées, 6 fr.

ARTHEZ (Danielle d') : *Les tribulations de Nicolas Mender.* 1 volume illustré de 83 gravures d'après O. Tofani.
— *L'or du Pôle.* 1 volume illustré de 64 gravures d'après Alfred Paris.

CHAMPOL (F.) : *Anaïs Evrard.* 1 volume illustré de 22 gravures d'après Tofani et Bergevin.

CHÉRON DE LA BRUYÈRE (Mme) : *La tante Derbier.* 1 volume illustré de 44 gravures d'après Myrbach.
— *Princesse Rosalba.* 1 volume illustré de 90 gravures d'après Tofani.

COLOMB (Mme) : *Le violoneux de la Sapinière.* 1 volume illustré de 85 gravures d'après A. Marie.
— *La fille de Carilès.* 1 volume illustré de 96 gravures d'après A. Marie.
— *Deux mères.* 1 volume illustré de 133 gravures d'après A. Marie.
— *Le bonheur de Françoise.* 1 volume illustré de 112 gravures d'après A. Marie.
— *L'héritière de Vauclain.* 1 volume illustré de 104 gravures d'après C. Delort.
— *Franchise.* 1 volume illustré de 113 gravures d'après C. Delort.
— *Denis le Tyran.* 1 volume illustré de 115 gravures d'après Tofani.
— *Danielle.* 1 volume illustré de 112 gravures d'après Tofani.
— *Pour la muse.* 1 volume illustré de 105 gravures d'après Tofani.

DAUDET (E.) : *Robert Darnetal.* 1 volume illustré de 81 gravures d'après Sahib.

DEMOULIN (Mme Gustave) : *Les animaux étranges.* 1 volume illustré de 172 gravures.

FLEURIOT (Mlle Zénaïde) : *Monsieur Nostradamus.* 1 volume illustré de 36 gravures d'après A. Marie.
— *La petite duchesse.* 1 volume illustré de 75 gravures d'après A. Marie.
— *Grand cœur.* 1 volume illustré de 45 gravures d'après C. Delort.
— *Raoul Daubry*, chef de famille. 1 volume illustré de 32 gravures d'après C. Delort.
— *Mandarine.* 1 volume illustré de 96 gravures d'après C. Delort.
— *Cadok.* 1 volume illustré de 24 gravures d'après C. Gilbert.
— *Caline.* 1 volume illustré de 102 gravures d'après G. Fraipont.
— *Les premières pages.* 1 volume illustré de 75 gravures d'après Adrien Marie.
— *Rayon de soleil.* 1 volume illustré de 90 gravures d'après Mencina Kreszs.

GIRARDIN (J.) : *Les braves gens.* 1 volume illustré de 115 gravures d'après E. Bayard.
— *Nous autres.* 1 volume illustré de 182 gravures d'après E. Bayard.
— *La toute petite.* 1 volume illustré de 128 gravures d'après E. Bayard.
— *Grand-père.* 1 volume illustré de 91 gravures d'après C. Delort.
— *Le fils Valansé.* 1 volume illustré de 112 gravures d'après Tofani.

GIRON (Aimé) : *Les trois rois mages.* 1 volume illustré de 66 gravures d'après Fraipont et Pranishnikoff.

JEANROY (J.-B.) : *Beaux-frères.* 1 volume illustré de 42 gravures d'après Robaudi.

— *Un phénomène.* 1 volume illustré de 40 gravures d'après Zier.

— *Tante Lolotte.* 1 volume illustré de 50 gravures d'après Grobet.

MEYER (Henri) : *Les jumeaux de la Bouzaraque.* 1 volume illustré de 9 gravures d'après Tofani.

— *Le serment de Paul Marcorel.* 1 volume illustré de 51 gravures d'après Tofani.

NANTEUIL (Mme P. de) : *Le général du Maine.* 1 volume illustré de 80 gravures d'après Myrbach.

— *En esclavage.* 1 volume illustré de 80 gravures d'après Myrbach.

— *Une poursuite.* 1 volume illustré de 57 gravures d'après Alfred Paris.

— *Le secret de la grève.* 1 volume illustré de 52 gravures d'après A. Paris.

— *Alexandre Vorzof.* 1 volume illustré de 80 gravures d'après Myrbach.

— *L'héritier des Vaubert.* 1 volume illustré de 80 gravures d'après Tofani.

— *Alain le baleinier.* 1 volume illustré de 80 gravures d'après A. Paris.

— *Deux frères.* 1 vol. illustré de 80 gravures d'après Paris.

NANTEUIL (Mme P. de) : *Monnaie de singe.* 1 vol. illustré de 80 gravures d'après A. Paris.

ROUSSELET (L.) : *Le charmeur de serpents.* 1 volume illustré de 68 gravures d'après A. Marie.

SAINTINE (X.-B.) : *La nature et ses trois règnes.* 1 volume illustré de 171 gravures d'après Foulquier et Faguet.

SCHULTZ (Mlle Jeanne) : *Tout droit.* 1 volume illustré de 86 gravures d'après E. Zier.

STANY (Le Cte) : *Les trésors de la Fable.* 1 volume illustré de 112 gravures d'après E. Zier.

— *Mabel.* 1 volume illustré de 60 gravures d'après E. Zier.

WITT (Mme de), née Guizot : *Un jardin suspendu.* — *Un village primitif.* — *Le tapis des quatre Facardins.* 1 volume illustré de 39 gravures d'après C. Gilbert et Semechini.

— *Notre-Dame Guesclin.* 1 volume illustré de 70 gravures d'après E. Zier.

— *Une sœur.* 1 volume illustré de 65 gravures d'après E. Bayard.

— *Un nid.* 1 volume illustré de 63 gravures d'après Ferdinandus.

— *Alsaciens et Alsaciennes.* 1 volume illustré de 68 gravures d'après A. Moreau et E. Zier.

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

MON JOURNAL. Nouveau recueil hebdomadaire pour les enfants de huit à douze ans, illustré de nombreuses gravures en couleurs et en noir. 2e série. Années 1893 à 1902. 10 volumes in-8.

Chaque année, brochée. 8 fr.
— cartonnée couvert. en coul. 10 fr.

JOURNAL DE LA JEUNESSE (Le), nouveau recueil hebdomadaire très richement illustré par les plus célèbres artistes. Années 1873 à 1902. 60 volumes grand in-8.
Prix de chaque volume. . . . . 10 fr.
Cartonné en percaline, tranches dorées. . . 13 fr.

LECTURES POUR TOUS. Revue Universelle, Populaire, Illustrée. Années 1900, 1901 et 1902. 3 volumes grand in-8 de mille pages chacun, illustré de 1 300 gravures. — Chaque année, reliée. . . . . 9 fr.

Conditions de vente et d'abonnement. — Prix de chaque livraison : 50 c. ; — Franco par la poste : France, 60 c. ; — Etranger, 75 c.

Abonnements : *Un an :* Paris, 6 francs ; — Départements, 7 francs ; — Etranger, 9 francs. — *Six mois :* Paris, 3 fr. 50 ; — Départements, 4 francs ; — Etranger, 5 francs.

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 1-1903.

STANFORD LIBRARIES
HOOVER INSTITUTION
To avoid fine, this book should be returned on
or before the date last stamped below
20M-6-67-17769
FOR USE IN
LIBRARY ONLY

Hoover Institution Library
3 6105 070 737 213